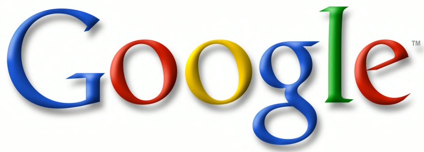
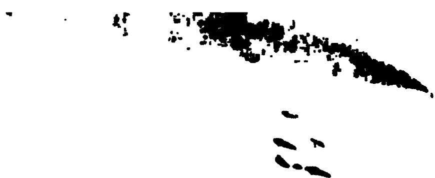
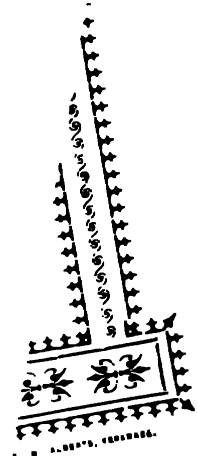
















Anno Domini 1905, die 11 M. Jul.

QUUM

## IN ABBATIA RODENSI

## Literarum Alumnis

PRÆMIA

SOLEMNITER DISTRIBUERENTUR,

*in Classe* Quarta, linguae latinae *obtinuit* [illegible] Joannes Schulte [illegible]

*Classis rector,* [illegible]

*Semin. rector,* R. Cotten.

TYP. H. ALBERTS, KERKRADE.

# ILE DE CEYLAN

J.-B. VAN DER AA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

# ILE DE CEYLAN

## Croquis, Mœurs & Coutumes

LETTRES D'UN MISSIONNAIRE

2e ÉDITION — 6e MILLE



BRUXELLES

Ch. BULENS, Imprimeur-Éditeur

22, RUE DE L'ESCALIER

1900

# Avant-propos

*Vous est-il arrivé de trouver, un beau matin, dans votre correspondance, un pli fatigué portant une écriture connue, encadrée de timbres étrangers? Un ami parti là-bas, aux Indes, en Océanie, au bout du monde, se souvient de vous et vous écrit. Alors, d'un mouvement un peu fébrile, la main déploie en le froissant ce papier mince et jaunâtre, et vous avez cette hâte de goûter dans sa première saveur l'émotion de l'amitié fidèle et l'étrange impression des pays inconnus.*

*Or, il y a toujours risque d'être à demi déçu. Le ton et le cœur de l'ami, on les retrouve; mais ce charme exotique, cette couleur intense, ce parfum rare, ce milieu lointain où il vit et auquel on a rêvé en pensant à lui, cette réalité nette d'un autre monde, tout cela est bien absent. Que voulez-vous? Il est nombre d'hommes d'esprit dont s'est émoussée à la longue la faculté de voir et de rendre. Les voyages, les affaires, l'habitude, les années surtout ont passé qui ont répandu sur toutes choses la teinte uniforme et neutre de la banalité. Plus rien de cette vision aiguë et pénétrante, plus de relief, plus de contour, mais le vague, l'insignifiant, le flou.*

*La fraîcheur d'impressions à l'état durable, c'est, en effet, un don bien rare : c'est éminemment celui de notre épistolier. Et il avait peut-être plus de droits qu'un autre, et plus de chances, d'en avoir laissé quelques bribes le long du chemin; mais point. Il est entré dans son île, bien résolu à jouir des mille beautés que Dieu y a semées et, cette bonne volonté aidant, tout l'a intéressé, attiré,*

*charmé; il a donné à tout spectacle, pour minime qu'il fût, l'attention curieuse — mais nullement béate — d'une âme neuve. Par bonheur, n'ayant rien d'un égoïste, il a voulu faire large part aux autres. L'esprit toujours en éveil, l'imagination riante, le cœur bon et gai, la plume légère et facile, c'est plus qu'il n'en faut pour écrire, comme en se jouant, des pages ravissantes.*

*Qu'on ne se méprenne point, cependant : les lettres qu'on va lire ne sont nullement des traités. Et c'est leur grand charme d'être ainsi faites d'aperçus, de croquis, de menus faits, d'historiettes, de mille détails cueillis çà et là et jetés, aux hasards de la verve, dans des causeries pleines d'abandon, de bonhomie et de finesse.*

*On nous saura gré, sans doute, de donner ici quelques renseignements concernant l'aimable épistolier.*

*Le P. van der Aa naquit à Bruxelles, le 11 juin 1843, fit ses études au collège Saint-Michel et entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 17 ans. En 1875, il était ordonné prêtre et, trois ans plus tard, il inaugurait à Louvain ce long et fécond enseignement de la philosophie qui fut à peine interrompu par le rectorat de 1891 à 1894. Durant ces quinze années, le P. van der Aa composa et publia un cours complet de philosophie qui sert de manuel classique dans plusieurs séminaires. Après une telle préparation, on pouvait le croire apte à l'importante et délicate mission qui l'attendait : il donnerait aux jeunes gens du Séminaire Pontifical de Ceylan une doctrine solide, une direction spirituelle éclairée.*

*Ayant reçu le 18 décembre 1895 l'annonce de son départ, il s'embarquait un mois après pour Ceylan. Aujourd'hui, le P. van der Aa professe à Kandy la théologie morale et remplit les fonctions de ministre.*

*Durant ses trois années de séjour là-bas, il a su dérober à ses multiples occupations quelques moments bien chers pour causer avec ses amis et ses frères d'Europe. Et comme, chez lui, le philosophe n'a nullement tué l'observateur ni l'écrivain, il s'est trouvé que ces lettres d'un vieux missionnaire joignaient à un intérêt soutenu de réels mérites littéraires. Un jour on eut l'idée très naturelle d'en faire*

*jouir tout le monde. L'auteur, consulté à ce sujet, répondit par les lignes qui suivent. Elles donnent d'emblée le ton de l'ensemble : une familiarité expansive trouvant l'esprit sans le chercher et empreinte toujours d'une piété haute, calme, douce et point farouche :*

*« Kandy, 22 juin 1898.*

*» Mon bien cher . . .*

*» Comme vous le dites, en recevant votre lettre, mon » premier mouvement fut de regarder l'en-tête et de me » dire : Bon! voilà quelqu'un qui ne me connait guère; » car ceux qui ont une idée de ma nullité ne la traitent » pas avec tant de salâm et de réverence.*

*» Puis j'allai voir la signature, en maugréant pour la » mille et unième fois contre notre moderne civilisation » d'écrevisses qui nous fait marcher à rebours en tant de » choses. Pourtant, les Grecs et les Romains consultant le » bon sens nous avaient légué pour la correspondance un » procédé aussi simple que pratique!*

*» M. T. Cicero C. Caesari S. D.*
*» Marcus Tullius Cicéron salue Caius César.*

*» N'est-ce pas naturel en tête d'une lettre?*

*» Puis vivement je retournai encore la page, pour lire » le commencement cette fois-ci.*

*» Je lus et j'en crus à peine mes yeux : ah! çà, mais c'est » un complot! Est-ce qu'on va donc me faire passer à la » postérité?... Il est vrai que si cela peut contribuer de » près ou de loin à la gloire du bon Maitre et au service de » la sainte Église, je suis prêt, grâce à Dieu. Ainsi vous » voulez m'imprimer. Faites! A. M. D. G.*

*» Chacune de mes lettres était généralement de douze » ou de seize pages, parce que, voyez-vous, je voulais en » avoir pour mon argent, et je voulais envoyer le sum- » mum permis pour un timbre-poste... C'était un faible,... » j'en ai d'autres.*

*» Toutes ces lettres renferment un tas de petites cau-*

» *series. Si quelques-unes sont perdues, je ne saurais les*
» *refaire. J'écrivais sans brouillon et sans préméditation,*
» *sous la dictée de l'impression du moment et souvent du*
» *cœur... Ce vieux cœur malade, il voulait dire aussi son*
» *mot !* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» *Votre humble serviteur en J.-C.*
« *J.-B.* VAN DER AA, *S.-J.* »



# Notice sur Ceylan

Un des compagnons de Néarque dans la flotte d'Alexandre rapporta en Europe les premières notions sur Ceylan, et, comme il arrive presque toujours dans l'histoire des découvertes, l'ile prit dans l'imagination des marins des proportions bien supérieures à la réalité. Les navigateurs firent de Ceylan un pays de merveilles. Pour les Chinois, c'était par excellence «l'île des trésors», pour les Grecs, la «terre des rubis»; et les Arabes, comparant les rivages ombreux de l'île à leurs côtes brûlées, racontaient qu'après leur expulsion du paradis terrestre, les premiers hommes obtinrent de la miséricorde divine d'aller habiter un deuxième paradis, celui que domine le Pic d'Adam. Les premiers marins d'Europe, aussi bien que les voyageurs mahométans, disent qu'avant d'apercevoir la terre, on la devine aux parfums qu'apporte la brise (1).

L'île de Ceylan est située à l'est de la pointe méridionale de l'Inde; elle en est séparée par un détroit large de vingt lieues.

La superficie est de 63 153 kilomètres carrés, soit celle de la Belgique et de la Hollande réunies. La partie septentrionale de l'île est formée de plaines. Dans le midi, la partie centrale est occupée par des montagnes.

(1) Reclus: *Nouvelle Géographie universelle*, t. VIII, p. 579-580.

Le plus haut sommet de l'île, le Pedrotallagalla, a 2 524 mètres d'altitude et plusieurs autres cimes dépassent 2 000 mètres. La montagne la plus fameuse de Ceylan est le Samanala que les mahométans ont appelé le « Pic d'Adam ». Il mesure 2 241 mètres de hauteur et est visible de vingt lieues en pleine mer.

Le principal cours d'eau, le Mahaveli-ganga, coule du sud-ouest au nord-est, et débouche dans une baie au sud de Trincomali.

Grâce à la fertilité du sol et à l'industrie des habitants, la population de Ceylan s'accroit avec rapidité; mais il n'est pas probable qu'elle puisse se comparer aux multitudes qui se pressaient dans l'île avant les guerres d'extermination du moyen âge.

Le recensement de 1891 portait le nombre des habitants à trois millions.

Un recensement de 1881 répartissait par races la population comme il suit :

| | |
|---|---|
| Singhalais . . . . | 1 840 000 |
| Hindous, Tamouls . . | 689 000 |
| Maures . . . . . | 195 000 |
| Hollandais-Burghers<br>Portugais métis . . | 15 500 |
| Européens . . . . | 6 250 |
| Malais, Javanais .<br>Nègres, Veddas. . | 13 000 |

La colonie anglaise de Ceylan possède, depuis 1798, une administration spéciale qui relève directement de la Couronne d'Angleterre. Elle se compose d'un Gouverneur assisté de deux conseils : le conseil exécutif et le conseil législatif. Au point de vue politique, la colonie est divisée en neuf provinces, partagées elles-mêmes en un certain nombre de districts.

Les principales villes sont les suivantes :

Colombo, au S.-O. de l'île, en est la capitale et le port

principal. Sa population est évaluée à 111 000 habitants.

JAFFNA ou JAFFNAPATAM, « la ville du joueur de lyre », est la capitale du nord et compte 38 000 habitants.

KANDY — 20 000 habitants — reliée à Colombo par un chemin de fer, se trouve à l'intérieur à 518 mètres d'altitude. Cette ville est dans un site charmant, au bord d'un petit lac entouré d'allées ombreuses. La rivière Mahaveliganga la contourne.

POINTE DE GALLE, ou plus brièvement GALLE, compte 33 000 habitants. La ville bâtie sur un promontoire qui s'avance dans la direction du S.-E. présente une belle rade encadrée de collines. C'est une position importante. Cependant ce port, supplanté peu à peu par celui de Colombo, a cessé d'être le plus fréquenté de l'île. De plus, de nombreux résidents émigrent pour la capitale.

TRINCOMALI — 10 000 habitants — est le seul port naturel de Ceylan. Les plus grands vaisseaux y mouillent à l'abri de tous les vents. La ville est bâtie sur une langue de terre élevée. Le commerce n'y est pas florissant.

BATTICALOA est un port de l'est.

Une statistique de 1881 donnait les chiffres suivants pour les différentes religions :

| | |
|---|---|
| Bouddhistes . . . | 1 700 000 |
| Brahmanistes . . . | 600 000 |
| Catholiques . . . | 200 000 |
| Musulmans . . . | 195 000 |
| Protestants . . . | 45 000 |

Le recensement de 1891 accusait 246 000 catholiques.

Le catholicisme fut prêché dans l'île au XVI^e siècle par saint François Xavier. Bientôt la jeune Église singhalaise, devenue rapidement prospère, connut la persécution ; elle eut de nombreux et d'illustres martyrs. Cependant elle en sortit victorieuse, car, un demi-siècle plus tard, on comptait à Ceylan plusieurs centaines de milliers de

catholiques. Et, tant que dura la domination portugaise, la foi gagna de proche en proche.

Hélas! la Hollande calviniste se rendit maîtresse de l'île (1658), et ce fut alors, durant cent cinquante ans, une persécution perfide et acharnée. La foi demeura vivace pourtant. Quand les Anglais, en 1796, apportèrent la liberté, il restait à Ceylan 50 000 catholiques.

Actuellement, le territoire de Ceylan renferme le siège métropolitain de Colombo et quatre sièges suffragants : Jaffna, Kandy, Galle, Trincomali. Cette division date de l'année 1893. Le clergé de Colombo et de Jaffna est presque exclusivement composé de Pères Oblats de Marie Immaculée. Ces deux florissants diocèses comprennent la majeure partie des catholiques de Ceylan. Les autres, à peine érigés, comptent bien peu de chrétiens, faute de prêtres.

Le diocèse de Kandy est évangélisé par les Bénédictins Sylvestrins d'Italie.

Le diocèse de Galle, créé en 1893, fut confié aux Jésuites belges, celui de Trincomali aux Jésuites français. Mgr Van Reeth, S. J., sacré en 1895 évêque de Pointe de Galle, reçut en même temps l'administration temporaire du diocèse de Trincomali. Les Jésuites français de Trincomali viennent, à l'heure qu'il est, de recevoir un évêque titulaire dans la personne de Mgr Lavigne.

Mgr Van Reeth, avant de quitter la Belgique, voulut s'assurer le précieux concours des vaillantes Sœurs de Charité de Gand, si connues déjà comme les infatigables auxiliaires des Pères missionnaires de Scheut dans leurs florissantes missions du Congo.

Les restaurateurs modernes des missions dans l'Inde, suivant l'exemple de leurs devanciers, songeaient depuis longtemps à la formation d'un clergé indigène. Le Saint-Père entrait dans ces vues et favorisait ce dessein. En 1893, Léon XIII érigeait — à l'instar des séminaires fondés à

Rome — un séminaire général, et en confiait la direction aux Jésuites de la province belge. Le siège en fut fixé à Kandy, — plus exactement à Ampitiya, petite bourgade des environs. Voici comment.

Mgr Zaleski, délégué du saint-siège aux Indes, avait fait une étude approfondie de la situation du catholicisme en ces pays. Il en avait lui-même visité les centres principaux (1). L'excellent climat, la salubrité particulière du plateau central, les souvenirs catholiques, la vitalité de notre foi dans l'île de Ceylan arrêtèrent le choix du prélat. La forte proportion des catholiques actuels assurait du reste, plus qu'en nulle autre région des Indes, le recrutement des séminaristes.

Dans une lettre qu'il adressait récemment au R. P. Provincial de la province belge de la Compagnie de Jésus, voici comment Mgr Zaleski appréciait l'importance de l'œuvre entreprise (2) :

« Après de longues années que j'ai passées aux Indes, parcourant d'un bout à l'autre cet immense empire, j'ai acquis suffisamment l'expérience de l'apostolat pour pouvoir dire, sans risque de me tromper, que le moyen le plus efficace pour pousser en avant la conversion des païens, c'est d'augmenter le clergé indigène; non pas un clergé élevé sommairement, mais bien formé, instruit, digne, tels que seront, je l'espère, les prêtres qui sortiront du Séminaire général de Kandy.

» Même si ces prêtres n'étaient employés qu'au ministère parmi les chrétiens, ils déchargeraient déjà de ce ministère autant de prêtres européens qui pourraient se vouer librement et sans entraves à l'apostolat parmi les païens.

(1) Mgr Zaleski a publié l'intéressant récit d'un de ses voyages (1890-91). L'ouvrage fut édité sous ce titre : CEYLAN ET LES INDES. Illustré de 119 dessins, d'après des croquis et des photographies, in-12, 411 pp. Paris, Savine, 12, rue des Pyramides.

(2) On peut lire cette lettre, dont nous ne citons qu'un extrait, dans la livraison d'octob. 1899 des *Missions belges de la Compag. de Jésus*.

» Aujourd'hui, l'apostolat parmi les païens aux Indes est insuffisant. Nous devons à tout prix augmenter, développer notre apostolat, le tirer de l'état de stagnation dans lequel il doit nécessairement tomber, faute d'un nombre suffisant d'ouvriers apostoliques, et pour pouvoir le faire, il est nécessaire, plus que tout autre chose, de multiplier le clergé indigène.

» Certes, ce n'est pas le zèle qui manque aux missionnaires : la stagnation dans l'apostolat est due au fait que le nombre de prêtres est loin d'être suffisant, de manière que le missionnaire, chargé d'un nombre de chrétiens trop grand, pour que, vu les circonstances locales, il puisse les gouverner, ne peut naturellement pas s'occuper encore des païens.

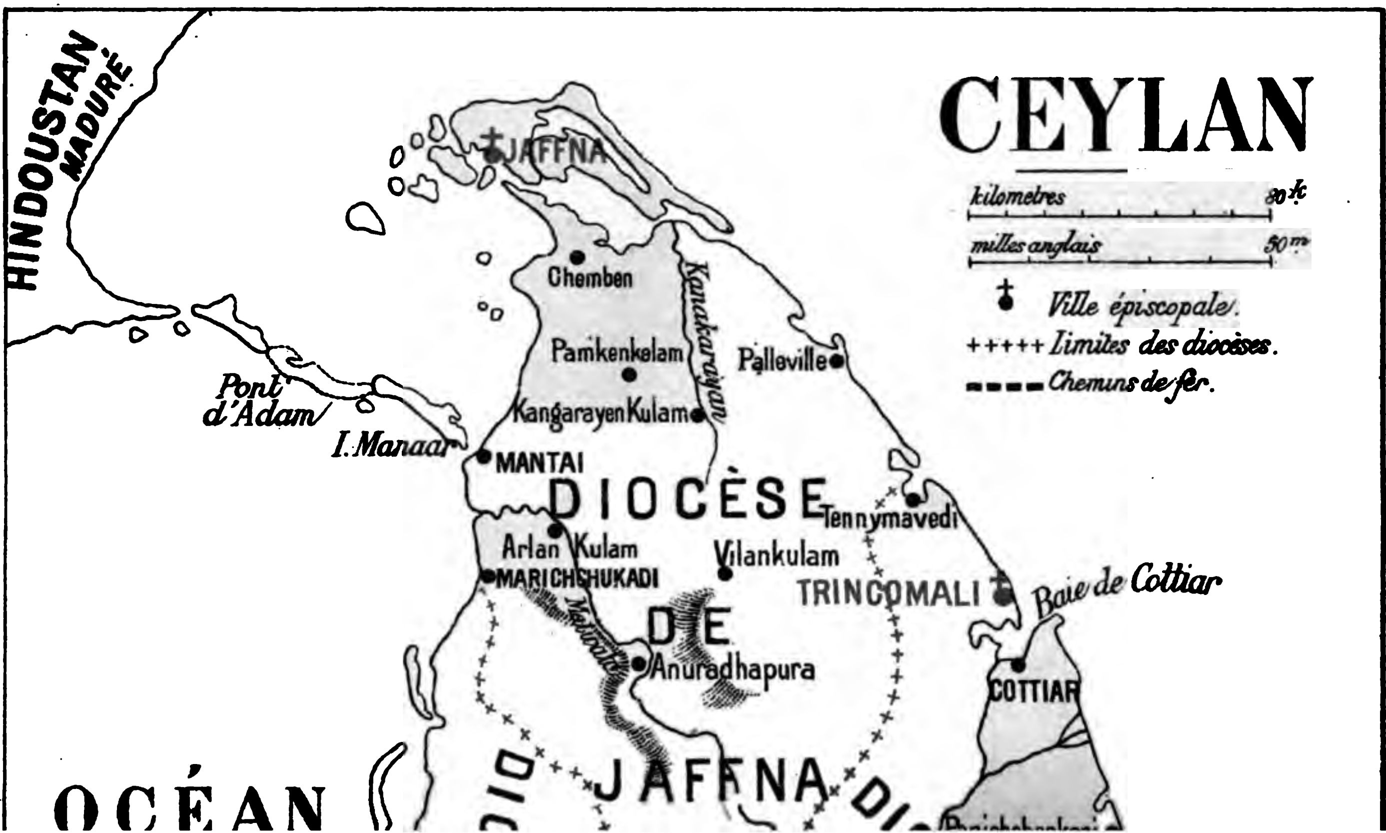
» Dans le sud de l'Inde, le nombre de prêtres n'est pas même suffisant pour pourvoir aux besoins spirituels des chrétiens; les missionnaires, dans leur zèle admirable, travaillent avec ardeur pour qu'aucun chrétien n'échappe à leur administration. Ils se tuent à la besogne.

» Or, à côté des chrétiens, il y a les païens à convertir : des millions de païens. Pour que l'apostolat parmi les païens soit vraiment efficace, le missionnaire doit y mettre toute son énergie, tout son temps.

» L'Europe, nous l'avons dit, ne peut pas nous fournir plus de missionnaires qu'elle ne nous en fournit à présent : et ce contingent est loin d'être suffisant. Si donc on ne se hâte pas de prendre des mesures efficaces, en multipliant le clergé indigène, nous nous trouverons bientôt en face d'un mouvement rétrograde, qui se manifeste déjà sur plusieurs points de l'Inde. Et c'est une conséquence inévitable du nombre insuffisant de prêtres dans ces missions.

» D'après mon opinion, basée sur l'expérience, dans les circonstances présentes de ces missions, la formation du clergé indigène est l'œuvre capitale, qui doit passer avant toutes les autres considérations. »




CEYLAN
kilomètres
80 k.
milles anglais
50 m.
Ville épiscopale.
+++++ Limites des diocèses.
Chemins de fer.
HINDOUSTAN
MADURÉ
JAFFNA
Chemben
Pamkenkelam
Kanakarayan
Palleville
Kangarayen Kulam
Pont d'Adam
I. Manaar
MANTAI
DIOCÈSE
Tennymavedi
Arlan Kulam
Vilankulam
MARICHCHUKADI
TRINCOMALI
Baie de Cottiar
DE
Anuradhapura
COTTIAR
JAFFNA
OCÉAN


INDIEN
Kurunegala
Matale
Bintenne
Karavaku
DE TRINCOMALI
KANDY
Maha Oya
DE COLOMBO
Kégalle
Ampitiya
Nilligalle
Patipal Aar
TIRUKKOVIL
Ruwanwella
COLOMBO
Mt. Pedrotallagalla 8296 p
Mt. Nawara Eliya 6280 p
Pic d'Adam 7352 p
Ratnapura
Balangoda
Yattallatota
Kalutara
Pandiculam
DIOCÈSE DE GALLE
Hambantota
POINTE DE GALLE
Matara
Baie de Wellicam



LA CÔTE SINGHALAISE (PLAGE DE MATARA)

# 1re LETTRE (1)

**De Bruxelles à Ceylan. — Le navire. — Le mal de mer. — Port-Saïd; les pieds nus. — Colombo. — A quoi peuvent servir des corbeaux. — Les rues d'une capitale. — Costumes et coiffures. — Les petits bœufs bossus.**

—

*Kandy, 6 février 1896, soir.*



**De Bruxelles à Ceylan.**

LISEZ la date! Il n'y a pas vingt-quatre heures que je suis ici, et déjà je songe à votre légitime curiosité. Tenez, vous auriez de la peine à vous figurer la charité avec laquelle chacun m'a accueilli ici, et les maternelles attentions dont la Providence m'a entouré durant mon voyage. Racontons tout cela à la plus grande gloire de Dieu.

Je pris donc le train de Bruxelles-Paris, le mercredi 15 janvier, vers 11 h. 1/2 du soir, et, vu mon peu d'habitude des longs voyages, je me trouvai considérablement embarrassé. Voyons! n'oublions rien, ne perdons rien : ma valise contenant du linge et quelques livres; mon autel portatif et ma chapelle de missionnaire dans une malle; ma couverture de voyage; mon superbe parasol blanc, et mon porte-monnaie surtout! Bon Dieu!

(1) Les premières pages de cette lettre n'ont pas été publiées dans la 1re édition.

il y a si longtemps que je n'en ai plus eu en poche! Je vais le perdre à coup sûr; je le tâte toutes les cinq minutes; et puis mon bréviaire, et puis enfin ma personne. Heureusement la tête tient aux épaules, je ne la perdrai peut-être pas en route. Garder tout cela ensemble, pour un homme comme moi, ce n'était pas peu de chose. Enfin tout y est. Ah! mais non! Et les clefs?... Les voici! Allons bon! A la garde de Dieu.

Nous roulons. Comme je suis seul, je me laisse aller à un petit somme... Tout à coup, on crie, on tapage, je ne rêve pas, voyons? « Frontière française : tout le monde descend ! » Devinez-vous mon angoisse? Descendre! avec tous mes bagages, et mon ombrelle, et mon porte-monnaie! Oh! ce fut terrible et que je me tâtai avant, pendant, après la visite réglementaire; toujours certain que rien ne manque, et toujours inquiet pour n'avoir peut-être pas bien compté. Je me rendormis pourtant, d'un sommeil agité, jusqu'à Paris.

Il était 6 heures du matin; au milieu de janvier, il fait encore nuit à cette heure; je ne vis de Paris que d'interminables files de réverbères le long d'interminables rangées de maisons fermées et silencieuses....

Me voilà en route pour Lyon, train du soir. Un militaire de je ne sais quel grade vient s'asseoir à côté de moi. En moins de rien le moulin à paroles se mit à tourner, et je fus le confident de toute sa vie, l'ami le plus intime. Pauvre enfant! En me quittant, il me dit avec une certaine émotion et en me serrant fortement la main :

— Père Missionnaire, vous reverrai-je jamais?

— Dans l'éternité, lui dis-je. J'y serai bien avant vous..., mais je vous attendrai. Nous nous retrouverons aux pieds du grand Roi.

Je m'arrêtai peu à Lyon. A Marseille, je trouve mon compagnon de voyage, un Frère coadjuteur qui doit faire route avec moi jusqu'à Kandy. Après quelques emplettes, nous allons au port. Ah çà! ne nous trompons point de navire!

Nous voguions déjà sans nous en être aperçu, tellement la mer était calme. Nous ne pouvions croire à notre marche qu'en constatant le mouvement de la côte, qui lentement

semblait glisser à côté de nous. De loin nous saluons encore N.-D. de la Garde, qui domine tout le port, et se voit seule quand tout le reste de la ville a déjà disparu. Après cela, nous regardons le beau coucher du soleil, par un temps magnifique.

***

Le navire.

A présent, faisons connaissance avec notre nouvelle demeure et notre entourage. Nous sommes en seconde classe; tout est bien, propre et vraiment confortable. La compagnie est très convenable : quelques Anglais même s'y trouvent très à l'aise. Nous sommes environ six cents à bord; c'est une petite ville flottante que ce navire de 148 mètres de long, sur 14 de large, et 12 ou 13 de profondeur, avec ses deux hélices et ses deux machines de six mille chevaux chacune.

En première, ils sont environ soixante-dix passagers, hommes, femmes, enfants; un assez grand nombre d'officiers supérieurs français, ne parlant que Tonkin et Cochinchine. Ils occupent le milieu du vaisseau : grandes et belles salles à manger, salles de jeux, salles de musique, fumoirs, boudoirs pour dames, sous le pont, sur le premier pont, sur le second pont. Tout cela éclairé, orné, meublé luxueusement. Puis, en longues files, les cabines pour une, pour deux, pour trois personnes.

En seconde, nous sommes quatre-vingts et nous occupons l'arrière du vaisseau. Je ne vous donne que des chiffres ronds, car à chaque arrêt, Port-Saïd, Suez, Aden, Colombo, Saïgon, Singapore, Shang-Haï, Kobé, des passagers monteront et d'autres descendront. Nous sommes une société très bariolée de messieurs jeunes ou vieux, seuls ou avec femmes et enfants; officiers inférieurs français; Hollandais, marchands ou entrepreneurs pour Java et Sumatra; quelques Anglais commerçants ou planteurs aux Indes; d'autres Français, contrôleurs de douanes, directeurs de travaux publics; un jeune officier russe en route pour le Japon, ignorant absolument toutes les langues dont nous connaîtrions au moins quelques mots; deux Jésuites, vos serviteurs, et six Sœurs de Saint-Paul de Chartres, les unes pour le Tonkin, les autres pour le Japon.

Le premier et le second jour, chacun cause avec ses connaissances, à voix assez basse. Visiblement on s'étudie, on cherche à deviner avec qui l'on voyage.

Comme nous causions doucement, le Frère et moi, dans un coin du pont, la petite toque noire qui me couvrait la tête, la barbe blanche qui me poussait depuis six semaines et qui menaçait de devenir assez vénérable, la différence de costume entre ma soutane, — d'où l'on voyait encore sortir les bords d'un pantalon noir, — et l'habit plus court du Frère; une certaine timidité de ma part, que l'on prit pour de la dignité, tout cela fit naître dans la tête d'une dame voisine une idée lumineuse qui, à l'instant, fut adoptée par tout le groupe et bientôt partagée par le grand nombre : C'est un évêque missionnaire, avec son secrétaire !

Au bout d'une semaine, le groupe de Hollandais, babillant et riant à gorge déployée, Monseigneur l'évêque missionnaire était assis non loin de là et gardait son sérieux à deux mains, quand tout à coup, sur une nouvelle plaisanterie, il éclata de rire comme tous les autres, et ne put s'empêcher d'ajouter son mot. Après le premier moment d'ahurissement, on s'expliqua. Ils étaient tous bons catholiques, en hollandais,... et en fait de Hollandais, deux d'entre eux étaient de Bruxelles, du Vieux Bruxelles, tout juste comme moi, et un troisième était brasseur près de Louvain. Nous étions dans la mer Rouge alors... L'arrière du pont fut bruyant et gai ce soir-là! Et les Anglais qui m'avaient toujours pris pour un Français! et les Français qui m'avaient pris pour un Anglais ! et les deux ou trois Allemands, avec qui j'avais échangé quelques phrases allemandes, et qui n'avaient réussi à se faire aucune idée de moi ! et le Russe qui voyait tout cela sans y rien comprendre ! et mon Frère lui-même, Anglais de naissance, mais Français d'éducation, qui se demandait ce que tout cela signifiait !

En troisième, sur l'avant du vaisseau, il y a cent cinquante soldats français pour le Tonkin, avec leurs sous-officiers et quelques passagers. Nous n'avons guère de rapports avec eux. Leurs cabines sont sous le pont.

En quatrième, à l'extrême pointe d'avant, et dans le creux du vaisseau, sous la troisième, sont entassés cent

quatre-vingts Japonais, matelots révoltés sur je ne sais quel navire, et qu'on rapatrie. Pauvres diables de païens, mal traités et mal logés... ou plutôt, je ne veux pas accuser les autorités : ils sont après tout traités comme ils le méritent, et en somme ils sont tout heureux de pouvoir vivre sans bouger ni travailler, accroupis ou couchés dans leurs haillons et sans devoir soigner la propreté.

Enfin, en cinquième, sous le pont, enfermés dans un réduit presque sans air, sans pouvoir sortir de là, sans même l'espace pour se promener un peu, condamnés à rester en place, debout ou couchés, dans une vraie cage enfin, et sans recevoir une parole amie, se trouvent entassés tous les pauvres êtres vivants, qui vont successivement être tués et servis à notre table : bœufs, moutons, poulets, canards, cochons, pigeons, petits chiens,... je crois que j'en oublie. Ces petits chiens, bien gras et ronds, une race toute destinée à cet usage; ne vous récriez pas ! Je n'y toucherai point; mais il faudrait voir nos Cochinchinois et nos Tonkinois en faire bombance. C'est à vous donner de l'appétit.

Voilà pour les habitants de notre vaisseau. Quelques mots maintenant de notre vie à bord. Eh bien, lorsqu'il fait beau temps et que le mal de mer ne vous incommode pas, la vie est très confortable, très facile et même agréable le premier jour.

Vous prenez, le matin entre 6 et 7 heures, un petit déjeuner à votre choix : pain, café, thé, chocolat, lait. Vers 11 heures, le déjeuner, bien préparé, très varié. Vers 3 ou 4 heures, dit-on, il y a un goûter : je n'y suis jamais allé, je ne sais ce qu'on y sert. Vers 6 heures, dîner : cuisine française, service très propre et très diligent. Enfin, le soir à 10 ou 11 heures, vous pouvez encore vous faire servir une tasse de thé ou des liqueurs.

Entre les repas on n'a rien, absolument rien à faire qu'à voir, à part soi, comment employer sa liberté humaine pour le moment suivant. Vous vous promenez, vous vous asseyez, vous faites un petit somme, vous lisez, vous causez avec vos connaissances anciennes ou nouvelles, vous jouez aux cartes, aux dominos, aux dames, aux échecs, aux plombs,

à tout ce qui peut se jouer sans rouler à la mer. Les enfants ne prennent pas même toujours au sérieux cette dernière précaution ; et en jouant à cache-cache, que de fois ils m'ont fait penser : ces petits ont des anges gardiens, c'est bien sûr !

Avec tout cela, cependant, une journée ressemble parfaitement à une autre. Les deux ou trois premiers jours, une côte, un îlot, un rocher qui apparaît au loin, un autre navire qui passe à quelque distance, attire toute votre attention et fait accourir tout le monde sur le pont. On est très curieux et on se demande des explications. Mais, plus tard, tout devient monotone; et si alors un petit grain de mal de mer survient, vous vous trouvez dans un état parfaitement voisin de l'état intellectuel de l'huître, qui se chauffe aux rayons d'un insignifiant soleil, par un temps de calme plat!

**Le mal de mer.** Mais quelle drôle de chose que le mal de mer! Cela vous arrive à l'improviste, et pas toujours par le plus grand mouvement du navire, et pas toujours à tout le monde en même temps. Et alors il vous semble que les objets bougent autour de vous : pourquoi cette chaise semble-t-elle vouloir passer à côté de moi? et pourquoi cette table ou ce banc veut-il tourner vers ma droite? et quand je veux marcher, pourquoi mon pied droit fait-il de plus grands pas que le gauche? et quand je veux m'appuyer sur une rampe, pourquoi cette rampe vient-elle brusquement à moi, de sorte que je reçois un bon coup en pleine poitrine, tandis que ma main va s'appuyer là-bas dans le vide? Et puis pourquoi ce besoin impérieux d'aller partager gratuitement mon dîner avec les poissons de la mer? Et puis enfin, pourquoi tiendrais-je encore à la vie quand je sens... que je ne sens presque plus rien? je sais à peine si je suis encore, et où je suis.

*
* *

**Port-Saïd.** Partis de Marseille le dimanche 19 janvier après-midi, nous passons le lundi matin entre la Corse et la Sardaigne, et le lendemain entre Messine et Reggio. Quel beau, quel imposant spectacle! à droite la Sicile, à gauche l'Italie;



ENTRÉE D'UN TEMPLE BOUDDHIQUE

tout un panorama de villages, de villas coquettes, un petit train même au loin qui fuit à toute vapeur à notre approche.

Puis, plus rien jusqu'à Port-Saïd. Pendant un jour et demi, rien que le ciel et la mer. C'est durant ce temps que le roulis a été le plus sensible et que nous avons tous eu le mal de mer. Elle est maussade cette mer de Grèce ! Je m'étonne qu'Homère, Pindare et Virgile, qui ont tout chanté, semblent avoir ignoré le mal de mer, cette faiblesse de notre humanité.

Port-Saïd. Nous faisons connaissance avec les peuples orientaux. Ce qui nous frappe au premier coup d'œil, c'est leur accoutrement varié, capricieux, inimaginable. Il y a de tout, depuis le costume national du Paradis terrestre jusqu'au *fashionable* anglais le plus raffiné.

Une chose surtout attire mon attention, une mode générale — à peine y vois-je quelques rares exceptions — : *les pieds nus*. Voyez ces vestons, ces jupons, ces burnous, ces têtes nues ou ornées d'un fez, d'un trois-françois, d'un casque ou d'un képi de toutes les couleurs, de queues de cheveux tressés; un seul détail reste invariable : les pieds nus. Mais quelle souplesse dans ces pieds nus, quelle agilité, quel art !

Figurez-vous un canot de dix pieds de long, au milieu du tohu-bohu de deux cents canots analogues, qui vont et viennent, s'entre-choquent, se croisent, chavirent à moitié, font des soubresauts invraisemblables. Eh bien, le grand diable noir, qui est là, non pas assis, mais debout à l'extrême pointe de son canot, ou sur le rebord large comme la main, ne bronche pas, ne chancelle pas ! Il suit tous les tressautements, tous les bonds du canot. Peu lui importe ! Il est là, droit comme un cierge, les mains libres, gesticulant comme un possédé, présentant sa marchandise ou offrant sa nacelle pour vous descendre à terre. Ces pieds nus, on les dirait rivés, sans qu'ils branlent, sans qu'ils glissent, incapables d'un faux pas !

Cette mode des pieds nus m'a frappé. Port-Saïd, Suez, Djibuti, Aden, Colombo, Kandy, sauf quelques *dandies* qui veulent nous singer,... toute l'Asie, je crois, marche pieds nus !

La côte égyptienne est rocailleuse, montueuse et aride. Nous n'y avons vu que deux palmiers rabougris et desséchés. L'Arabie de l'autre côté de la mer Rouge ne présente que des roches brunâtres, âpres, dénudées, brûlées. Oh ! quel paysage morne ! Depuis la Sicile jusqu'à Colombo, — à part les deux palmiers vus en Égypte, — pas apparence de verdure. Mais ici, au contraire, quelle luxuriance ! Cela ne se dépeint pas... Venez et voyez.

* * *

Avertis que nous arriverions à Colombo le mercredi 5 février au matin, nous avions, dès la veille, emballé avec **Colombo.**



CÔTES DE CEYLAN

soin tous nos paquets. Aussi à 4 heures du matin, étions-nous déjà sur le pont, le F. Wright et moi, pour assister à notre entrée dans le port et jouir de la magnifique vue de l'île. L'ancre étant jetée, nous restions au milieu de la

rade, à bonne distance de terre. Il fallait se hasarder dans une des barques qui se balançaient si terriblement sous les pieds nus de ces noirs endiablés, au milieu du plus affreux vacarme. Ne perdons pas la tête. Une petite prière à notre ange gardien, et en avant... Jugez de notre surprise et de notre joie : tandis que nous cherchons des yeux quelle embarcation choisir, nous voilà salués par notre propre nom ! Le P. Koch, le P. Opdebeeck et un Père Oblat, ancienne connaissance du F. Wright, étaient là dans une barque, nous attendant. Ils s'élancent à bord et dirigent en singhalais toute la manœuvre de notre débarquement.

J'allai chez les Pères Oblats dire la messe et déjeuner. L'excellent P. Koch voulut se charger de tous les embarras que nous auraient causés les bagages, les douanes, les colis du Frère à diriger vers Trincomali, notre argent français à échanger contre des roupies singhalaises. Il en eut pour toute la matinée.

Pendant le déjeuner et le dîner chez les Pères Oblats, nous fûmes passablement agacés par des nuées de corbeaux qui se permettaient des familiarités tout à fait déplacées. Les gens ne songent ici à fermer ni portes ni fenêtres pendant le jour, et messieurs les corbeaux trouvent tout naturel, eux, d'entrer dans tous les appartements, de tout visiter, de fureter partout. Tant pis pour vous, si vous laissez traîner des menus objets transportables : vcus saurez quel voleur accuser... Jusque là, peu m'importait ; mais lorsqu'un monsieur « croak » s'en vint essayer de m'arracher de la main le morceau de pain que je portais à la bouche, je lui dis amicalement que s'il osait recommencer ses espiègleries, je lui tordrais le cou.

« Gardez-vous-en bien ! me répliqua-t-on, vous auriez affaire à la police : la police a pris ces bêtes sous sa garde, parce qu'elles font dans la ville le service de la propreté, dont personne ne se chargerait jamais ; c'est aux corbeaux de faire disparaître tous les déchets et choses malpropres que l'on jette négligemment à la rue. »

**Les rues d'une capitale.**

Tout ce qui nous entourait dans les rues de Colombo piquait notre curiosité. En fait de constructions européennes, j'ai vu seulement quelques hôtels près du port, la

douane et ses bureaux, le couvent des Pères Oblats et leur église. De loin on me montre la cathédrale et l'on m'assure qu'il y a d'autres maisons encore. Mais dans ces rues plus ou moins larges, non pavées, poudreuses et brûlées par le soleil, peu régulières, excepté dans le voisinage du port, quel mouvement et quelle variété de types ! Les maisons indigènes sont des huttes sans étage, ouvertes à tous les vents, construites, quelques-unes en pierre, la plupart avec des poutres reliées par de l'argile, du plâtre, et rien de plus; alignées, mais non contiguës; parfois complètement dégagées, mais le plus souvent abritées et couvertes par une touffe d'arbres et de lianes, toujours d'après le goût particulier du propriétaire; or, ici comme ailleurs, des goûts et des couleurs la discussion n'étant pas admise, jugez de la variété.

***

**Costumes et Coiffures.**

Et les gens ?... Comme tout est large ouvert, et que pour mieux vivre au grand air, chacun vient en pleine rue, devant sa maison, se livrer à tous les travaux de son métier, exercer son commerce, faire sa cuisine;... comme aussi chaque pièce d'habillement est une gêne pour le travail et que par conséquent on ne garde que le strict nécessaire : vous pouvez sans peine vous figurer le tableau et voir tout ce monde singhalais, au teint d'ordinaire brun foncé, rarement jaune, souvent à peu près noir. Voilà les habitants des maisons.

Mais les passants ?... D'abord, ceux-ci sont habillés : un sur cinquante ou soixante porte pantalon; les autres s'enveloppent adroitement le milieu et le bas du corps dans une pièce d'étoffe quelconque et de couleur quelconque, disposée de manière à former comme une jupe très convenable; mais la partie supérieure, au-dessus de la ceinture, présente de singulières variétés. Chez celui-ci, la seule couleur de la peau; chez celui-là, une pièce d'étoffe roulée autour du buste, les extrémités rejetées sur les épaules; dans l'ensemble, un assortiment inimaginable : vieilles casaques, vestes, habits de toute façon, de toute teinte, défroques d'uniformes ou de livrées, Dieu sait d'où et de qui; parfois veston frais et neuf, paraissant venir tout

droit de l'officine d'un maître-tailleur; puis, çà et là... comment m'expliquer? Vous rappelez-vous les modes d'il y a quarante ans? les dames élégantes portant de longs châles à grands ramages, en bouquets de tapisseries? Eh bien, j'ai vu deux ou trois grands types se pavaner dans cet accoutrement; ils paraissaient convaincus que Nabuchodonosor le Grand serait tombé à deux genoux devant eux.

Et la tête?... C'est là surtout, dans l'art de l'orner, que s'est, toujours et partout, dévoilée et ingéniée la ridicule vanité humaine. Comptez, si vous le pouvez, toutes les modes de la coiffure, qui se sont succédées en Belgique : bonnets, chapeaux, tours, tresses ou chignons, fleurs, oiseaux, bouquets, nids, appareils de toute espèce, et dites quelle bizarrerie pourrait encore nous étonner.

Entre les mille coiffures d'ici, une mode des plus ordinaires chez les Singhalais, c'est la longue chevelure, complète, noire, luisante. Les enfants la laissent flotter sur le dos, comme les fiers Germains nos ancêtres. Mais chez les adultes, elle devient lourde et incommode. Eh bien, un peigne va réunir toute cette chevelure et sans la séparer ni la diviser, la ramener au sommet de la tête. La main alors enroule cette touffe, et en fait une grosse rose qui reste fixée un peu au-dessus de la nuque; tout juste comme beaucoup de femmes le font actuellement en Belgique.

La différence, c'est qu'ici hommes et femmes suivent cette mode simple et rationnelle. Mais pourquoi faut-il qu'une drôlerie vienne s'y ajouter?... Figurez-vous un de nos peignes ordinaires, un peu plus grand toutefois, non pas allongé en ligne droite, mais courbé en forme de croissant, les dents restant bien parallèles, et le tout faisant à peu près trois quarts de cercle; dans la belle chevelure arrangée comme je viens de dire, plantez fièrement ce peigne, l'ouverture tournée vers le front, la couronne vers le sommet de la tête... et tâchez de garder votre sérieux!

***

Les petits bœufs bossus.

Mais il n'y a pas que des piétons, il y a aussi des voitures dans les rues de Colombo; ah, oui! je le sais, pour avoir

failli rouler sous l'une d'elles et être victime d'un accident. Vous avez d'abord la grande voiture à quatre places : deux voyageurs derrière le cocher regardent en avant ; deux autres leur tournant le dos regardent en arrière ; un dais de cuir est soutenu au-dessus d'eux par quatre montants placés aux quatre angles ; rien sur les côtés ; tenez-vous donc ferme et n'allez pas rouler dans la poussière de la rue à la grande hilarité des passants. L'attelage, c'est tantôt un petit cheval ou deux petits chevaux, tantôt un petit bœuf ou deux petits bœufs, mais quels bœufs !



VILLAGE SINGHALAIS

Un mot, permettez, au sujet de nos gentils bœufs singhalais. Rien de lourd en eux, ni de lent comme chez vos grands bœufs flamands ; mais un joli animal de la taille d'un gracieux petit poney, portant une belle paire de grosses cornes, un peu trop droites peut-être et trop parallèles entre elles ; doté en outre d'une bosse pas difforme, grande comme la tête d'un enfant et placée, non sur le milieu du dos, comme chez de vulgaires dromadaires, mais juste à l'origine du cou, au-dessus des membres antérieurs, de sorte que le joug, reposant sur le cou, est retenu et poussé en avant par cette bosse. Ajoutez que la bête présente dans tout son air quelque chose de gentil, d'alerte et aussi de malin, comme il est de mode chez les bossus, et ne vous étonnez pas de la voir gambader à l'égal des meilleurs petits chevaux.

Outre ces voitures à quatre places, il y en a d'autres plus

petites, à deux places, attelées de même d'un cheval ou d'un bœuf; et enfin de très petites voitures à une seule place, traînées par un homme à pied. Ne riez pas, c'est exact. Supposez votre fauteuil monté sur deux roues d'un mètre et demi de diamètre; des tringles verticales attachées près des coudes supportent un dais au-dessus de votre tête; en avant, à la hauteur du siège et horizontalement, un léger brancard, long d'un mètre et demi et fermé à l'extrémité par une traverse. Dans ce brancard ainsi fermé se place un coolie, en costume très sommaire, et pieds nus naturellement, j'allais oublier de le dire, et vous voilà parti au pas de course, avec la même vitesse qu'une voiture de place en Belgique allant au trot.



ATTELAGE DE BŒUFS

Et tout cela court, crie, se croise, soulève la poussière dans les rues; ajoutez-y les gens à pied, et étonnez-vous qu'en voulant me garer d'une voiture à coulie, je sois allé me jeter sous une voiture à bœufs. Heureusement j'avais un ange gardien vigilant; mon chapeau seul roula par terre.

C'est chose très ingénieuse que ces chapeaux-là, et sans laquelle ici un Européen ne peut sortir de la maison pendant le jour à moins de s'exposer à une mort certaine par insolation. Vous connaissez ces grands chapeaux de paille à larges bords, que l'on voit parfois en Belgique pendant l'été. Eh bien, figurez-vous un chapeau rond de ce genre, à boulevards, tout blanc, et d'une ouverture beaucoup plus large que la tête. Un léger carton plié en zigzag maintient à l'intérieur, à quelque distance de la paroi, une petite bande de cuir, destinée à prendre la tête; de la sorte, quand on met ce couvre-chef, le vent peut jouer librement dans les cheveux; et comme on a en outre ménagé vers le sommet trois ou quatre petits trous, si même le vent fait défaut, la chaleur de la tête suffit à provoquer à l'intérieur un

courant d'air ascendant. Ce chapeau, tout raide, semble épais et gros; cependant il pèse fort peu; il est fait en moelle de sureau.

A 2 heures de l'après-midi, le jour même de notre arrivée, nous allons prendre le train de Kandy. Voici en quatre traits le croquis d'un employé : peau brune, uniforme anglais, peigne dans les cheveux, pieds nus. Nous arrivons à Kandy vers 5 heures; le R. P. Grosjean, accompagné de cinq ou six séminaristes, nous attend à la station.

Je me recommande à vos prières.







# 2me LETTRE

**Le pays de Kandy. — Fondation du Séminaire pontifical. — Le bétel. — Types singhalais. — Le « Père qui a des fenêtres en poche ». — Serpents, termites, mouches luisantes. — Nos séminaristes. — Au football. — « Curry » et encore « curry ».**

—

*Kandy, 18 février 1896.*

**Le pays de Kandy.**

Ma lettre précédente s'est arrêtée à mon arrivée à Kandy. Je fus accueilli avec une cordialité et une charité toutes religieuses, bien simplement et sans cérémonies. Mais, quand on est loin de tous ceux qu'on a aimés et qu'on a quittés pour le bon Dieu, on n'en garde pas moins un cœur, et ce cœur ne laisse pas de battre à l'approche d'une vieille connaissance, qui pourra parler de tous ceux qui sont encore là-bas.

L'aspect du pays que nous habitons présente un enchevêtrement de montagnes et de vallées qui se succèdent, se rencontrent, se croisent, se séparent dans un désordre pittoresque, offrant à chaque pas de l'imprévu, du grandiose, du joli et gentil, de l'abrupt, des accords et des contrastes, de tout enfin, excepté ce que vous avez vu jusque là. Et tout cela est couvert d'une végétation tropicale, luxuriante, qui forme rapidement, laissée à elle-même, des fourrés inextricables. Tel fouillis d'herbes et de

lianes... : vous me donneriez deux heures pour y avancer trente pas, je ne répondrais pas du succès. Un savant v dirait toutes les espèces de plantes qui se disputent le s mais allez dans un jardin botanique, et tout ce que v admirerez dans les serres chaudes, agrandissez-le deux f trois fois, et voyez-le croissant en plein air, en fouillis massifs désordonnés.

Mais, regardant autour de vous, ne croyez-vous pas é dans le désert? Vous ne voyez ni ville, ni village, ni r son! Détrompez-vous. Là, dans cette broussaille, une hut et là, dans ce bouquet d'arbres, une autre hutte ; et là-l sous cette touffe, encore une hutte ; partout des huttes. unes ne sont vraiment que des cages faites de branche d'argile, abritant père, mère et tout un groupe d'enfa d'autres sont de jolies petites maisons en briques séch au soleil, sans étage. Ces maisons se présentent sous fo de carré parfois compact, s'il n'est pas grand ; parfois les dimensions augmentent, comprenant quatre ailes, a une petite, très petite cour intérieure. La maison alors habitée non plus par une famille seulement, mais par to une parenté, frères et cousins, chacun avec son ménag sa postérité.

Les bestiaux logent dans des bâtiments séparés. bêtes sont des poules, des chèvres, des bœufs pour travaux, des vaches laitières, des canards... Souvent p des maisons, ou à quelque distance, le terrain est un débarrassé de la jungle, c'est-à-dire des broussailles i tiles, et planté avec quelque ordre. Vous y voyez bouquets de palmiers, de cocotiers, d'aréquiers, etc., des champs de café, de riz, de thé, de canneliers, de can à sucre. Mais tout cela est si mal tenu, si négligé, qu'on sait trop s'il faut prendre en pitié les gens, ou se fâc contre eux et s'étonner que, malgré tout, les plantes n trent encore tant de bonne volonté.

Je disais qu'on se débarrasse de la jungle... Connais vous le moyen ? Aucun travail, aucun instrument, auc bête de somme n'y pourrait suffire. On y met le feu hasard, le vent, la bonne Providence feront le reste



SON EXCELLENCE MGR ZALESKI REÇOIT UN SÉMINARISTE

vous aurez un terrain parfaitement préparé pour tout ce que vous lui demanderez. C'est ainsi qu'il a fallu procéder sur presque toute la propriété du séminaire : le feu a nettoyé successivement les différentes montagnes qu'elle comprend.

***

La culture du café s'était beaucoup développée à Ceylan depuis 1820 jusque vers 1870, et là où elle existait, le peuple jouissait d'un bien-être relatif suffisant. Mais il y a une vingtaine d'années, une maladie contagieuse, une sorte de phylloxéra, se mit à ravager les plantations de café; on n'y trouva pas de remède; ce fut une ruine; tout périt, et des gens de très bonne caste furent réduits à travailler, à prendre du service chez les blancs. Et comme on ne connaissait pas d'autre culture systématique, on fit comme les animaux dont l'instinct s'exerce d'une façon déterminée sur un objet unique : cet objet vient-il à manquer, ils meurent de misère plutôt que d'inventer autre chose. A la suite de cette destruction des caféiers, les terres redevenues incultes et recouvertes de jungles impénétrables se vendaient à vil prix, comme chose presque inutile puisque le café y avait péri.

**Fondation du Séminaire.**

Survint Mgr Zaleski, le délégué pontifical, qui résolut, en 1891, d'établir à Kandy le Séminaire général de Léon XIII. Son Excellence demanda l'assistance du R. P. Grosjean pour commencer et organiser la fondation (1). Le délégué pontifical put, à des prix très avantageux, acheter des terres et encore des terres; il est vrai que les derniers vendeurs, sachant par qui et pour quoi les terres voisines avaient été acquises, commencèrent à exiger davantage; mais on passa outre : on n'était point trompé. Le séminaire possède maintenant un domaine à contours assez irréguliers, beaucoup plus long que large et d'une centaine d'hectares environ. La propriété comprend sept vallées pittoresques, irrégulièrement distribuées, et sept montagnes

(1) Le R. P. Grosjean est né en 1846, à Martilly, dans la province du Luxembourg. Depuis 1882, il était Supérieur de la mission belge du Bengale Occidendal (Calcutta).

entières. C'était, au moment de l'acquisition, une immense jungle, comme presque tout le reste de la contrée environnante. Mais ce que le P. Grosjean est parvenu à réaliser en deux ans et demi pourrait paraître extraordinaire ; j'essaierai de vous en donner une idée.

***

Tout d'abord, il fallait déblayer le terrain et bâtir un logement. Des gens du voisinage furent engagés comme ouvriers; on mit le feu à une montagne; on creusa, on remblaya pour faire une plate-forme; on cuisit des briques, on scia des poutres et des planches : une petite vallée se trouva arrondie, dominée par la plate-forme et la maison où j'écris cette lettre. On mit le feu à une seconde, à une troisième montagne..., elles flambèrent toutes successivement ; les terres furent défrichées, des chemins tracés. Il y a environ deux lieues de chemins carrossables serpentant autour des sept montagnes et beaucoup plus d'autres chemins et sentiers reliant les divers points. On voit des escouades de travailleurs à pieds, d'autres conduisant des chars à bœufs (à beaux et bons petits bœufs bossus), des escouades d'hommes, des escouades de femmes; il y a des chefs, des surveillants, des espèces de directeurs, et il y a le P. Grosjean, allant partout, voyant, sachant, dirigeant tout.

A présent, telle vallée est une plantation de cocotiers; telle pente, une plantation de palmiers; voici une plantation de thé, là de canneliers, là de caféiers, là... je m'y perds, impossible de tout citer. Derrière la maison, une basse-cour avec les bâtiments nécessaires et les habitants : vaches laitières, poules, canards; il y a même eu des lapins, mais ils ont gagné une maladie et viennent de périr tous. Là-bas, dans une autre vallée, c'est le pâturage pour les bœufs de boucherie et les bœufs de travail; à mi-côte les étables, grandes et propres, et une maison pour le garde et sa famille. Tout cela existe et est bien entretenu; dans chaque vallée, vous trouverez une jolie maison indigène carrée, pour le gardien et sa famille, et parfois une dépendance pour son bétail à lui.

Malgré tout ce qui a été fait, il reste encore bien à faire. Le P. Grosjean fait maintenant planter environ vingt mille aréquiers. Cette seule plantation, si Dieu veut bien la bénir, donnera un revenu suffisant, dit-on, pour couvrir les frais courants d'exploitation ordinaire de la propriété entière. Tout le reste servira pour l'entretien du séminaire.

***

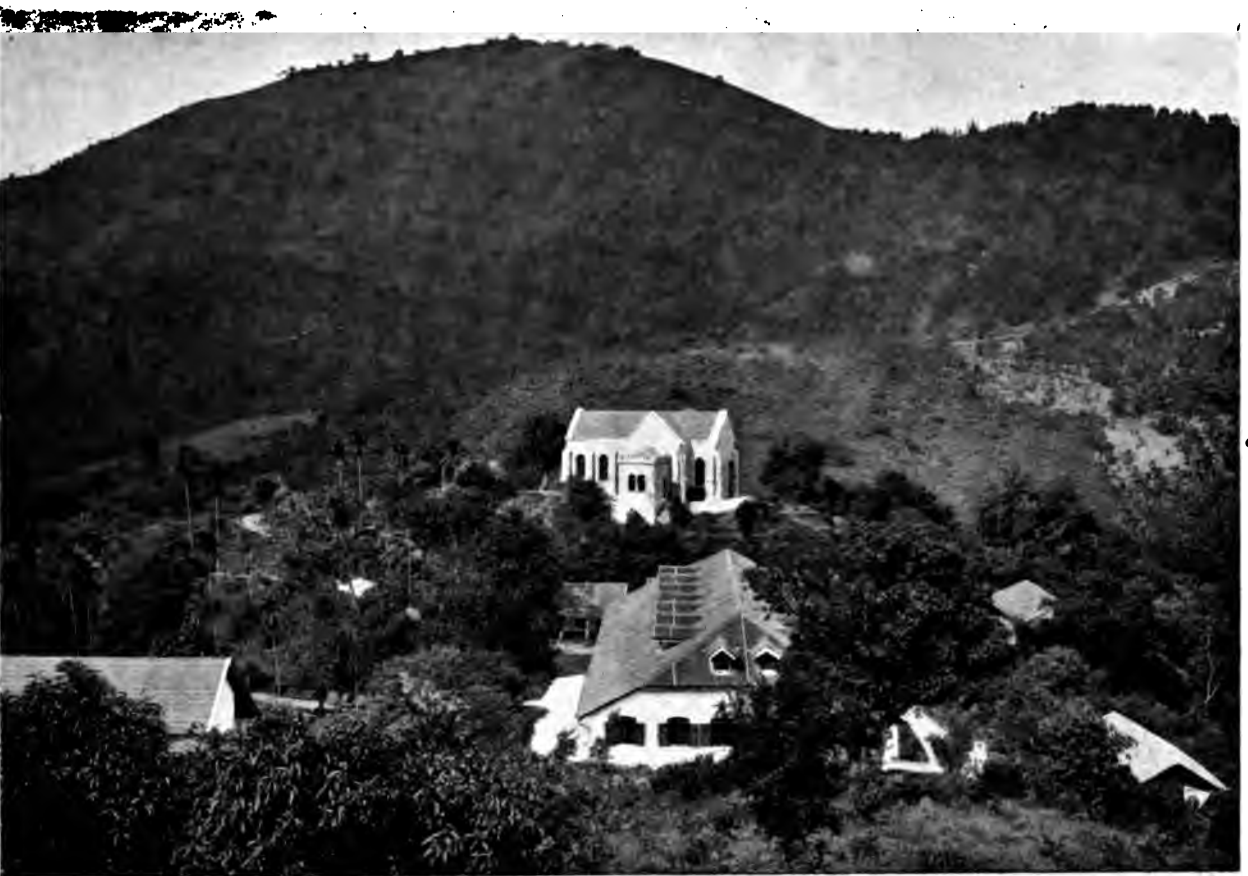
Le bétel.

Vous demanderez à quoi sert l'aréquier? D'abord, l'aréquier est une sorte de palmier, au tronc très élancé, d'une minceur étonnante pour sa grande hauteur; il est surmonté d'une assez maigre couronne de feuilles étroites et longues imitant un petit parasol; en dessous de cette couronne, à quelque distance, on en voit une autre, formée par les fruits, semblables à des noix, réunis en un bourrelet serré et attaché immédiatement au tronc. C'est cette noix qu'on récolte et qu'on vend; mais voyez pour quel usage. En Europe, on mâche du tabac; ici, dans le monde indigène, on... — et cet *on* n'appartient pas seulement aux castes inférieures — on mâche continuellement du *bétel*. Or, le *bétel* est une composition de différents ingrédients, plantes ou fruits, tous plus brûlants les uns que les autres; et la noix d'*areca* est un de ces piments les plus forts. Le *bétel* est quelque chose d'épouvantable, qui vous brûlerait l'intérieur, quand même vous auriez de fausses dents, une fausse bouche, un faux gosier; ce masticatoire donne, à cause de l'*areca* qu'il renferme, une bouche rouge, des dents lavées de rouge, une salive rouge comme du sang; la première fois que je vis quelqu'un cracher, c'était une assez jeune fille, je fus touché de compassion, croyant voir un fort crachement de sang.

***

Mais ce n'est pas encore toute l'œuvre du R. P. Grosjean. Sur l'une des collines, il bâtit une école pour les enfants de notre population ouvrière et des familles du voisinage. Un bon maître d'école indigène catholique est chargé d'instruire ces enfants et nous sert en même temps de facteur de poste privé. Car, comme nous sommes à une





LA PROPRIÉTÉ DU SÉMINAIRE

demi-lieue de Kandy et que les facteurs ruraux n'ont guère de raison d'être, il faut porter nos lettres en ville et rapporter ce qui arrive à notre adresse; sinon tout resterait à la poste, jusqu'à ce qu'une bonne occasion se présentât de nous avertir officieusement qu'il y a quelque chose, et qu'il suffit de le réclamer.

Outre la chapelle particulière dans l'intérieur de la maison, il y en a une autre à quelques pas en dehors, mais dont le niveau dépasse de dix ou quinze mètres celui de notre plate-forme. C'est une élégante chapelle en pierres taillées, bâtie en forme de croix et sans tribunes; nous l'appelons la chapelle de Son Excellence, parce que c'est Mgr Zaleski lui-même qui l'a fait construire à ses frais. Elle peut contenir environ deux cents personnes et sert d'église paroissiale.

De la façade vous jouissez d'une vue admirable : à vos pieds la vallée se creuse, raide et profonde, offrant d'abord une plantation de palmiers, jusqu'à la limite de notre propriété; puis au delà, des broussailles, une jungle parfaitement inutile, mais non moins jolie, avec ses myriades de fleurs aux vives nuances. Plus loin, le lac et la ville de Kandy, et enfin une ceinture de montagnes irrégulièrement jetées à l'horizon. C'est féerique. Il faut voir ce spectacle le matin, quand le soleil est derrière vous; il faut le revoir encore le soir, quand le soleil va se coucher au delà de Kandy, derrière le rideau de montagnes : si vieux et si indifférent que vous soyez, vous éprouverez un sentiment d'admiration, et vous demanderez aux anges gardiens comment donc tant d'hommes peuvent vivre ici sans louer le bon Dieu.

Le dimanche, il y a dans cette chapelle messe paroissiale à 7 h. 1/2 et salut à 5 heures; elle n'est pas comble au point de n'y pouvoir plus bouger, mais elle est pleine parfois et toujours bien fréquentée. Dans le chœur, les servants peuvent se mouvoir à l'aise, car il n'y a qu'un autel; notre communauté, ordinairement en soutane noire pour les offices, se place dans une des branches du transept; dans l'autre, nos trente-neuf élèves séminaristes, en sou-

tanc bleu clair avec ceinture rouge : toutes figures noires ou brunes, à part quatre ou cinq blanches. Dans la nef, d'abord un banc, soi-disant banc de communion, devant lequel les natifs s'agenouillent par terre pour communier, tandis que les blancs, une famille irlandaise du voisinage, s'y mettent à genoux; ensuite les places réservées aux blancs, quelques prie-Dieu; puis de simples nattes étendues à terre dans toute la nef, pour les indigènes; ils s'y tiennent agenouillés ou accroupis, les adultes en avant, les enfants en arrière; les hommes coiffés comme on sait, avec chignon et peigne; les femmes la tête couverte d'un voile quelconque, d'une pièce carrée, ronde, triangulaire, d'étoffe rouge, blanche, bleue, jaune, tout ce qu'on veut. Au salut, les séminaristes, sous la direction du P. Piron, chantent des morceaux latins, généralement en plain-chant; l'exécution est très bonne. A la messe, leurs chants alternent avec des prières dites à haute voix par les Singhalais sur un ton moitié récité, moitié chanté, sans grande variété, mais néanmoins très pieux.



Vraiment on aime ces Singhalais : ils ont la mine si douce, si souriante; leur physionomie ne présente rien de grossier ni de sauvage : pas de nez épatés ni de lèvres épaisses comme chez les nègres d'Aden; pas de fronts fuyants ni d'yeux obliques; mais des visages qui, à part la couleur, figureraient honorablement dans nos villes de Belgique. Le ton de leur voix est agréable. Leur langue coulante et harmonieuse, avec son riche système de déclinaisons et de conjugaisons dans le genre du sanscrit, n'a rien non plus de sauvage. **Types Singhalais.**

Une seule chose exerce ma patience : leur écriture avec ses trente-quatre consonnes et ses seize voyelles, dont huit brèves et huit longues, et ses trois ou quatre diphtongues qui se permettent aussi d'avoir des longues correspondantes : en somme cinquante-trois ou cinquante-quatre caractères !

Puis quand vous connaissez tout votre alphabet, vous ne savez pas encore lire un traître mot, parce que tout cela se

combine par syllabes en caractères composés : tout à fait le système sanscrit, dont le singhalais, du reste, n'est qu'un des nombreux dialectes. Tout cela ne m'effraie pas; j'y étais fait par le peu de sanscrit que j'avais étudié il y a trente ans. Mais le tracé matériel de ces caractères, tous arrondis en boucles, et en boucles microscopiques, me fait mal aux yeux...

Au demeurant, langue riche en dérivations et compositions, originale dans ses constructions élastiques; mais surtout, utile pour la gloire de Dieu; par conséquent, il faut, coûte que coûte, parvenir à la posséder de manière à pouvoir au moins donner le catéchisme et entendre les confessions.

***

J'étais ici de deux jours; les gens de la colonie, des ouvriers paysans, m'avaient remarqué! On leur avait dit qu'un nouveau *Swâmi* venait d'arriver; ils m'observaient. On me vit, je ne sais à quelle occasion, tirer mes lunettes et les mettre pour lire...; mon surnom était trouvé : un mot de quatre ou cinq syllabes, dont les deux dernières sont précisément le mot *Swâmi*, et qui signifie : « le Père qui a des fenêtres en poche ».

L'exemple de nos plantations et de nos cultures fait déjà sentir son influence dans les environs. Tels petits propriétaires qui laissaient leurs terres en friche se remettent à les exploiter et voient renaître un certain espoir d'aisance. Ce changement les rapproche de nous; ils viennent parcourir notre propriété, examiner, apprendre quelque chose; ils nous saluent amicalement... et envoient leurs enfants à l'école.

Et ces enfants nous deviennent familiers, attachés. Il est assez difficile de faire une promenade dans nos vallées sans être accompagné, pendant une heure ou deux, par des enfants de huit, dix, quatorze ans, même par un adulte, qui vous suit pas à pas, s'arrête, monte, descend avec vous, essaie de causer si vous comprenez tant soit peu, sinon vous regarde parfois en souriant aimablement et en

attirant par geste votre attention sur tel objet qu'il croit intéressant.

*
* *

L'autre jour, je marchais paisiblement, chapeau blanc à courants d'air sur la tête, parasol blanc ouvert à la main. Sur le chemin se trouvaient, comme partout, çà et là un brin d'herbe, une feuille sèche, une feuille encore verte, une feuille longue et mince de palmier... Tout à coup, à un demi-pas devant moi, le long fétu sur lequel j'allais mettre le pied bougea en zigzag et glissa silencieux dans les herbes à côté du chemin... Encore un peu, je marchais sur un serpent! Depuis ce moment, avant de poser le pied sur un objet quelconque plus long que large, je regarde deux fois.

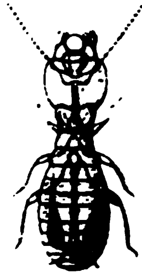
**Serpents, termites.**

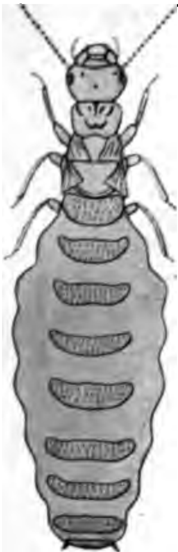


DANS LES MONTAGNES

Autre engeance ! Connaissez-vous les fourmis blanches, race indestructible et destructive de tout? Voyez là-bas au milieu du champ ce cône d'argile sèche et nue, mesurant trois pieds de diamètre et quatre ou cinq pieds de haut : c'est un nid de fourmis blanches ou termites. Et cette argile est dure comme de la brique séchée au soleil; vous pouvez hardiment monter dessus, rien ne bougera, personne ne viendra voir ce que vous voulez, car ces bêtes ne se montrent jamais en plein air. Essayez de détruire la casemate, vous serez bientôt fatigué de vos coups de pied, de bâton, de pierres, et vous n'aurez rien fait : la paroi est épaisse d'un pied.


Soldat
4.5 à 5 mill.


Ouvrier
3.5 à 4.5 mill.


Reine


Individu ailé


Reine de Java

Et si vous parvenez à voir ces fameuses bêtes, vous serez déçu. Elles sont blanches, oui, ressemblent à première vue à des fourmis, et sont d'une taille un peu plus grande que les fourmis de Belgique, sauf pourtant une exception, m'a-t-on dit, car je ne les ai pas vues : c'est, dans chaque nid, la reine, une seule comme dans une ruche d'abeilles; cette reine, grande d'un décimètre, serait la mère de toute la colonie. Inutile à peu près de vouloir détruire un nid : il s'étend bien plus sous terre qu'au-dessus.

Mais voici une autre curiosité. Si vous sortez le soir ou le matin dans l'obscurité, vous voyez des mouches luisantes, voletant partout et décrivant de fantastiques et brillantes arabesques. Un jour le P. Neut, par manière de récréation, leur fit la chasse et enferma dans un flacon toutes celles dont il put s'emparer. Le soir venu, la lumière émise par les bestioles lui permit, avec quelque effort, de lire dans un livre à côté de cette lanterne vivante.

Il y a encore d'autres insectes que l'on sent pendant la nuit, auxquels on fait la chasse pendant le jour. En certains pays, on emploie pour les détruire le procédé manuel; ailleurs, des odeurs, des lotions, des poudres, que sais-je?

Ici, à ces hôtes désagréables, on procure un bon petit coup de soleil. A certains jours, les literies sont exposées aux ardeurs de notre soleil tropical, et il paraît que ça rend

l'habitat insupportable à toute la gent parasite. Toujours est-il que je n'en ai pas encore été le moins du monde incommodé, tandis que l'an passé, dit-on, la maison en était infestée.

* * *

Cette maison, je vais essayer enfin de la décrire. Figurez-vous la plate-forme mentionnée plus haut; elle peut avoir une cinquantaine de mètres de long et une trentaine de large. **Le Séminaire.**

Au milieu, le bâtiment principal, un rectangle de quarante mètres sur vingt, le grand axe orienté nord-sud : des deux côtés sur la longueur, par conséquent regardant l'est et l'ouest, une véranda ou galerie de trois à quatre mètres de large. Dans la galerie de l'ouest, il fait agréable le matin; dans celle de l'est, on jouit de la fraîcheur le soir. Veuillez en passant remarquer le grand nombre de portes et de fenêtres, multipliées le plus possible, à la seule condition que le mur pût supporter le grenier et le toit. Ce toit, fait de deux couches superposées de tuiles rouges, est incliné d'une manière égale à partir du milieu du bâtiment; il repose directement sur les colonnes extérieures des galeries, dont il dépasse même l'alignement d'un mètre environ. Aussi la maison dans son ensemble, vue de loin et de haut, paraît assez large et assez écrasée.

Tel est le bâtiment, simple, commode et permettant une aération continuelle. On ouvre toujours portes et fenêtres, à moins de grand vent, et l'on jouit d'une fraîcheur relative. A quatre pas de la maison, vous tomberiez mort de chaleur; dans l'intérieur, il fait régulièrement comme en Belgique en plein été, à l'ombre, vers 10 ou 11 heures du matin.

La cuisine, la lingerie, la dépense, le lavoir, les bains, tout cela est au dehors de la maison.

D'abord, aucun souterrain : une cave ne pourrait être qu'un ermitage pour les serpents, les scorpions et autres gracieuses bêtes de l'espèce. On creuse le sol pour asseoir les fondements, puis on referme tout hermétiquement. Autour de la construction principale, à des distances plus

ou moins rapprochées, suivant le terrain et les besoins, sont disséminés d'autres petits bâtiments, sans étages : rien que trois murs, un toit, une porte; on ouvre la porte quand il est besoin d'y voir clair.

C'est pratique et pittoresque.

Pas de réduit à charbon : la houille est ici inconnue : cuisines, forges, locomotives n'ont que des feux de bois. A Colombo seulement, il y a des magasins de charbon importé pour les steamers du port.

Un mot, en passant, de notre costume. Sauf pour célébrer la messe, chanter le salut ou se rendre en ville, tout le monde est habillé de blanc : soutane et pantalon en coton ou en toile. On change et on lave; c'est très propre et aussi très léger; pas de ceinture, rien qui serre; des boutons à la soutane, et pas de traîne. La chaleur n'a point de prise; je n'en ai point encore souffert; je ne transpire qu'en promenade ou si je ferme portes et fenêtres.

Et les classes?..

— Mais il n'y a pas de classes! Qu'en ferions-nous? Chacun donne classe où il veut : en plein air, sous un bouquet d'arbres, au coin d'une véranda, dans la grande salle. La place est au premier occupant; on s'arrange à l'amiable. Quand on sonne la classe, chacun prend ses livres et sa chaise, et part : on se case, on s'assied en cercle, on fait de ses deux genoux une petite table carrée : c'est charmant!

Votre serviteur, qui n'est pas encore assez acclimaté, a choisi le milieu de la grande salle comme rendez-vous pour ses dix-neuf élèves. A six pas de moi, dans une chambre inoccupée, le professeur de physique a trouvé bon d'installer un tableau noir et une table pour expériences. Nous faisons semblant de ne pas nous entendre.

Pour l'ordre du jour, les classes, les cercles, nous avons imité autant que possible le scolasticat de Louvain, sauf le lever à 5 heures, le coucher à 10 heures et les époques des vacances : grandes vacances, de Noël à la Purification; petites vacances, non pas à Pâques, mais au mois de mai et à l'Assomption.

*
* *

Quant aux élèves et à l'œuvre même de ce séminaire, je ne tiens guère à ce qu'on me prenne pour un enthousiaste; mais comment ne pas dire ce que j'ai sous les yeux? Pourtant, laissez-moi plutôt m'en rapporter au témoignage de vieux missionnaires de diverses parties des Indes, lesquels ayant passé par ici ne pouvaient se défendre d'une profonde émotion en présence des résultats obtenus en un an et demi. **Nos séminaristes.**

Jugez-en vous-même. Des jeunes gens de 16 à 25 ans, venus de différents points opposés des Indes, issus de races différentes; quatre ou cinq blancs, nés aux Indes de familles anglaises et irlandaises, et élevés dans le mépris



LE LAC DE KANDY

de tous les hommes de couleur; une trentaine de bruns et de noirs : Hindous, Tamouls, Singhalais, descendants de Portugais. Autant vaudrait, permettez-moi la comparaison, enfermer dans une même cage tigres, lions, hyènes, éléphants, ours.

Ajoutez à ces nationalités diverses et rivales l'exclusivisme des castes, et n'oubliez pas que vous vivez aux Indes. Croyez-vous que jamais ces jeunes natures bouil-

3

lantes pourront s'accorder ensemble, s'asseoir à la même table, manger des mêmes plats, sans excepter la viande de bœuf, et faire récréation ensemble ?

Le Saint-Esprit seul, l'Esprit de charité et d'humilité, pouvait opérer cette merveille; et, comme c'est bien lui qui dirige et gouverne la sainte Église, tandis qu'il inspirait à son Vicaire le plan de cette œuvre et la volonté de l'exécuter, il disposait ici les esprits et les cœurs.

Aussi, voyez! Tous ces jeunes gens s'appellent entre eux *frère (brother)*; à tour de rôle, ils servent à table, lisent à table; ils s'asseoient sans distinction, se passent les plats, le pain, se versent à boire, sans crainte de se souiller ou de se rabaisser.

Dans le principe, il est vrai, les choses n'allaient pas ainsi; le P. E. Neut, de mémoire bénie, en a fait l'expérience! Mais actuellement, impossible de retrouver une trace de ces diversités. Au réfectoire, ils pratiquent les pénitences usitées dans les communautés religieuses, s'accusent de leurs défauts, récitent les prières les bras en croix, mangent à genoux, etc... Comme les religieux également, plusieurs font même usage d'instruments de pénitence. Un bon nombre communient tous les jours, et tous plusieurs fois la semaine.

Un vieux missionnaire du Maduré, qui est venu leur donner la retraite en janvier dernier et qui a vécu quinze jours dans leur intimité, n'en croyait pas ses yeux et ses oreilles. « J'irai l'annoncer à tous les évêques des Indes, disait-il; plusieurs ont des préventions contre votre œuvre, ils ne la connaissent pas; je leur dirai de venir voir eux-mêmes! »

Il ne s'était pas entendu avec Mgr Van Reeth, pour tenir ce langage, ni avec Mgr l'Évêque de Kandy, qui voit de près le séminaire, ni avec le R. P. Supérieur des Bénédictins de Kandy, qui nous envoie ses six jeunes scolastiques comme demi-pensionnaires. Ces derniers jours, Mgr Van Reeth, qui a déjà ici quatre séminaristes, nous annonçait qu'il désirait faire sa retraite au séminaire, et demandait place pour trois nouveaux élèves qu'il voudrait encore amener. De Bombay, où l'on s'était jusqu'à présent tenu sur la réserve, on vient de solliciter une place.

Nous ne souhaitons pas, quant à nous, recevoir à la fois un trop grand nombre de jeunes gens. L'esprit du séminaire est trop bon pour souffrir qu'un élément étranger vienne l'altérer : il faut que les nouveaux se trouvent tout de suite fondus dans la masse des anciens et prennent le ton de leurs aînés sans le donner eux-mêmes.

Nous ne désirons pas non plus, d'ici à longtemps, faire des docteurs ni des licenciés. Ce qu'il faut, ce sont de bons, d'excellents prêtres, humbles, simples et dévoués. Les études seront rendues graduellement aussi fortes que possible, mais sans ostentation et sans apparat.

La suffisance et les prétentions surgissent trop facilement chez des blancs placés parmi les hommes de couleur, et plus encore chez des indigènes de caste un peu élevée, mais surtout chez des hommes de caste moyenne, qui auraient atteint, ou du moins le croiraient, au même niveau intellectuel que les gens de caste supérieure.

Du reste, nos élèves ne pourraient pas être de castes tout à fait inférieures; ils n'auraient aucun espoir d'opérer jamais beaucoup de bien autour d'eux. Apparemment, d'ici à un siècle ou même davantage, les évêques n'essayeront pas d'y recruter un clergé.

Tous les jours, après les classes de l'après-midi, les séminaristes ont une demi-heure de travaux manuels. Nouveau triomphe de la grâce! Il leur en coûtait au commencement de travailler ainsi côte à côte! Plutôt dix fois davantage, mais non en présence de tel et de tel! Maintenant, j'ignore si jamais quelqu'un éprouve encore pareille répugnance, mais à coup sûr rien ne paraît au dehors.

***

**Au foot-ball.**

Les dimanches, mardis et jeudis, à 4 ou 5 heures du soir, jeux en commun, *foot-ball*, barres, etc., en plein soleil, où vous et moi serions frappés d'insolation. Pour plus de liberté, tous vont d'abord changer de soutane blanche et remettre celle de la semaine précédente; car, c'est convenu, gare la propreté, quand tout ce monde trempé de sueur va rouler dans le sable!

Pour plus de facilité encore et plus d'agilité, on ôte bas

et souliers. Il faudrait voir alors et entendre les coups de pied, — oui, les coups de pied et non de botte ou de soulier, — sur le ballon! Dès la première fois, nous aurions tous nos orteils foulés; mais ici, rien de pareil à craindre.

Et la règle du jeu défend de toucher le ballon autrement que du pied ou de la tête. Qui touche de la main ou du bras perd tant et tant de points... Eux jouent nu-tête; moi qui les regarde seulement, j'ai le chapeau blanc et le parasol blanc, et je sens qu'il fait chaud. Eh bien, ces jeux, ces mêlées, ces poussées, où chacun, blanc, brun, jaune, noir, donne autant qu'il peut de coups de pied, et n'en



AU FOOT-BALL

reçoit pas moins, c'est également une victoire, un triomphe de la charité, de l'humilité, de la grâce, dont on parlera dans toutes les Indes. L'Esprit-Saint ne distingue « ni Juif, ni Grec, ni Barbare ».

Le R. P. Grosjean a trouvé encore une autre industrie

pour se faciliter la besogne; il donne en même temps à nos jeunes gens un bon exercice de dévoûment et l'occasion d'acquérir une certaine expérience et un peu de savoir-faire.

Comme il n'y a qu'un seul Frère coadjuteur, lequel est presque toujours retenu auprès des ouvriers maçons et terrassiers, il fallait pourvoir au service intérieur de la maison. En conséquence, toutes les différentes charges que se partagent les Frères coadjuteurs dans nos grandes maisons d'Europe furent confiées à des séminaristes. Il y a un sacristain, un infirmier, un cellérier ou dépensier, un acheteur, un linger, un réfectorier, etc., et chacun d'eux a un aide; de la sorte, tout marche comme si nous avions un personnel complet.

Tout n'est point parfait, peut-être; il faudrait bien encore un second Frère au moins; en attendant, on se tire d'embarras. La ponctualité avec laquelle tout s'exécute, la fidélité à observer l'ordre du jour et le silence sont remarquables.

Comme il se pratique ailleurs, nous avons aussi nos *académies*. Le dimanche, au signal donné, chacun s'arme de son... patriotisme et de sa chaise, et part pour le rendez-vous. Les séminaristes s'exercent dans leur langue maternelle ou dans la langue populaire dont ils auront besoin plus tard : tamoul, hindi, urdu, singhalais, malais, français, que sais-je encore? Il y a même un groupe syriaque. La langue courante et commune est l'anglais.

Les deux réfectoires, celui des Pères et celui des séminaristes sont contigus; ils communiquent par une porte toujours ouverte, mais néanmoins masquée par un mince rideau. Les Pères et les séminaristes entrent, indépendamment les uns des autres, par des portes distinctes. Le lecteur s'assied contre le rideau, du côté des élèves et lit pour les deux salles. Le service des tables est un modèle; jamais un bruit qui gêne la lecture. D'un côté trois séminaristes, à tour de rôle, de l'autre deux domestiques font l'office de servants; mais tout ce monde, marchant nu-pieds, va, vient, glisse comme des ombres, et vous n'entendez rien.

« Curry ». Quant à la variété des mets, je crois bien que les cuisiniers indigènes font une application pratique du calcul des combinaisons, tellement ils savent diversifier ce qu'ils préparent! Que voulez-vous, ils y croient leur honneur engagé!

Après les mets plus ou moins européens, toujours vient le plat national, sans lequel, peut-on dire, il n'y aurait pas eu de repas et sans lequel aussi vous n'auriez rien vu des Indes : le *curry*, c'est-à-dire du riz cuit à l'eau et servi à la sauce piquante. Je n'essayerai pas de dire comment est faite cette sauce que les cuisiniers indiens savent varier et plus ou moins renforcer; je sais seulement qu'elle brûle, et j'en fis l'expérience la première fois sur le vaisseau..., à mes dépens et à la grande hilarité de mes voisins de table qui m'épiaient malicieusement.

Enfin, viennent les fruits. Ceux qui sont rares et chers en Belgique sont ici en abondance; par contre, adieu pommes, poires, cerises, prunes : tout cela n'est plus qu'un souvenir, de même que le beurre et le fromage.

Et vous croyez sans doute que nos domestiques vont manger des plats qu'ils ont cuits et préparés pour nous, et de même, qu'ils vont s'initier à l'usage de la cuiller et de la fourchette. Mais oubliez-vous que leurs ancêtres ne connaissent pas plus la fourchette que les souliers? Pour eux, du *curry*, rien que du *curry*, mais avec des sauces un peu plus brûlantes que les nôtres; des pyramides de *curry*, et voilà tout.

On le prend délicatement entre les doigts, on en pétrit une élégante petite boulette, qu'on se lance adroitement de loin dans la bouche, sans toucher les lèvres des doigts, ce qui serait très malséant; puis on boit de l'eau, sans toucher non plus des lèvres le verre ou l'écuelle : on n'est pas si mal appris. On verse de haut et on reçoit le flot dans la bouche, voilà!

Le carême commence. Vous désirez sans doute connaître les jours de jeûne et d'abstinence à Ceylan. Il y a jeûne tous les vendredis de carême, le samedi saint et la veille de Noël; c'est tout. Le maigre est prescrit tous les jours de

carême, sauf les dimanches, tous les vendredis de l'année, la veille de Noël et les mercredis des Quatre-Temps.

Adieu! Il n'est que temps de clore cette lettre; j'ai bien des choses encore à dire; ce sera pour une prochaine occasion. Demandez au bon Maître qu'il veuille me rendre utile à quelque chose pour sa gloire.



# 3$^{me}$ LETTRE

**Comment un aveugle pourrait distinguer un blanc d'un noir. — Une manière de faire la lessive. — Visite à un monastère de bonzes. — Araignées et serpents. — Silhouettes pittoresques. — Des à-peu-près désespérants. — Arrêtez les travaux !**

—

*Kandy, 21 mars 1896.*

Je vous ai promis une suite : je veux tenir parole avant de tomber moi-même dans l'état où tout le monde finit par tomber, — l'expérience est là, — je veux dire dans l'état d'habitué, de blasé, qui ne remarque plus rien de neuf autour de lui et ne trouve plus rien d'intéressant à raconter aux autres. C'est que l'on se fait à tout, même aux choses les plus étranges, et l'on oublie tout ce qu'on a vu autrefois.

Il me semble déjà que si en disant la messe je voyais maintenant de belles mains blanches m'offrir les burettes, au lieu de ces longues et vilaines pattes noires qui me les présentent, j'aurais des distractions.

Il me semble de même que si à table je ne voyais plus ces ombres noires, glissant en silence sur leurs pieds nus pour nous servir, comme des lutins toujours attentifs au moindre signe, et que si je ne sentais plus l'odeur de ces corps noirs et de ces bras nus, longs et maigres,... il manquerait un certain piquant au repas...

Positivement, ils ont une odeur à eux, ces bruns et ces noirs, quelque chose de très facile à percevoir ; au point que l'odorat seul ici vous avertit du voisinage de votre prochain : un aveugle ne s'y tromperait pas. Il est vrai qu'ils disent, eux, la même chose de nous ; ils n'osent pas toujours nous le témoigner en face ; mais il paraît, d'après eux, que l'odeur du blanc est aussi très caractéristique et pas du tout agréable à leur odorat. Je parle ici de l'odeur naturelle et normale de part et d'autre, sans supposer le moins du monde une cause accidentelle.



ESTATE DU NUWERA-ELIYA

Comment définir alors la sensation que vous percevrez lorsqu'ils arriveront en grande toilette, c'est-à-dire tout luisants d'huile de coco, des pieds à la tête ; car la toilette des vêtements, lingeries ou draperies, ne varie guère, pas plus pour la grand'messe du dimanche que pour une promenade ou une danse en plein soleil. Je parle ici de nos paysans, naturellement ; quiconque a un peu d'argent, fût-ce très peu, tient à le montrer, et à se donner un petit air... Je vous dirai cela une autre fois, quand je l'aurai mieux vu. Pour le moment je suis encore trop neuf.

*
* *

La lessive.

A propos de toilette, vous n'ignorez pas que nous et nos séminaristes nous sommes tout habillés de coton blanc : chaussettes, chemise, pantalon, soutane. Or, tout cela devant se salir doit aussi être lavé. Mais avez-vous une idée de la manière de laver dans ce pays ?

Figurez-vous un bassin d'eau, une sorte d'étang, une grande vasque en plein air. On y jette tout votre linge : premier acte. Au bord de l'eau, se trouvent des tables de pierre plus ou moins planes. Un homme descend dans l'eau... — il n'a pas de pantalon à relever celui-là, — un homme, non, mais un groupe d'hommes et même des femmes; c'est toute la famille adulte.

Second acte. Chacun travaillant pour soi de son côté, saisit une de vos pièces par le bout qu'elle veut bien lui présenter et se met à la lancer sur la pierre, toujours en la tenant par l'extrémité; il frappe, lance et refrappe; il bat et flagelle la table de pierre avec votre pièce de linge, et quand celle-ci semblera sécher, il la replongera dans l'eau, pour continuer à frapper de plus belle. De loin, vous croiriez voir des forgerons qui essaient, armés d'un colossal et fantastique marteau, de broyer ce quartier de rocher.

Vous devinez ce qui advient peu à peu de votre étoffe. Ce n'est certes pas vous qui l'userez le plus. Et quand, à force de frapper et de battre la pierre, on croit avoir expulsé de votre habit toutes les souillures qu'il avait recueillies, ce qui peut n'arriver qu'après quelques minutes d'un travail d'ailleurs consciencieux, on expose la pièce sur l'herbe voisine au soleil tropical, qui la sèche en quelques minutes. Et voilà!

Est-ce propre?... Ça doit l'être. Le plus certain, c'est que les boutons résistent avec peine au susdit traitement. Il restera... peut-être la trace d'un bouton d'autrefois, peut-être la place d'un futur bouton; peut-être ni l'un ni l'autre, mais un trou; à coup sûr, pas le bouton lui-même, ni forme ni matière!

Si vous osez vous plaindre et trouver que ce n'est pas encore propre, ni déjà plus intact : eh bien, vous avez tout bonnement grand tort! L'ouvrage n'a-t-il pas coûté tant de peine et de temps? N'a-t-il pas été fait en conscience, en commun? Autant de témoins! Et puis, qu'est-ce que vous en savez? Vous n'êtes pas même de la caste des blanchisseurs! Cherchez donc quelqu'un pour faire autrement!

Le remède à cela? N'employez pas de boutons fixes, mais des boutons mobiles, que vous adapterez pour vous en servir et que vous ôterez pour les mettre à la pièce de

la semaine suivante. Que voulez-vous? Pour le compte de ces gens-là, les boutons auraient fort bien pu se dispenser d'être inventés.

*
* *

**Un monastère de bonzes.**

Nous faisons rarement ici des promenades d'agrément; il faut avoir besoin de sortir pour s'exposer aux ardeurs de notre soleil. Nous restons de préférence à l'ombre, là où l'air circule. Nos indigènes eux-mêmes ne sont pas les



BONZES SINGHALAIS

moins désireux d'un peu de fraîcheur, sauf toutefois pour la partie de *foot-ball*, qui les entraîne malgré tout.

L'autre jour cependant, le P. Hosten m'a conduit en promenade pour aller voir un couvent et un temple bouddhistes, dans une vallée assez voisine du séminaire. Ce *monastère* est, paraît-il, comme une maison mère ou noviciat, dans lequel tous les jeunes moines doivent séjourner quelque temps, avant de se disperser dans les autres couvents de l'île.

Ces moines ou bonzes font profession de ne pas mendier, sans doute, mais cependant de vivre d'aumônes et dans une certaine pauvreté. Ils ne sont pas mariés : il n'y a pas de femmes dans leurs couvents.

On les reconnaît d'abord à leur tête entièrement rasée, car un poil quelconque est pour eux une impureté; ensuite à leur habillement, qui consiste en une longue et large pièce d'étoffe jaune d'or, dans laquelle ils se drapent non sans élégance, ne laissant à découvert que la tête, un bras et les deux pieds nus. D'ailleurs, à part ces signes distinctifs, ils seraient encore reconnaissables à la douceur de leurs manières et souvent à leur regard hébété.

Le couvent que j'ai vu n'est pas le moins beau, et cependant il n'offre guère d'attraits. Représentez-vous, perdu dans un bois, un petit bâtiment sans étage en forme de carré, mesurant au plus vingt mètres de côté, construit en pierres et blanchi à la chaux depuis sans doute quelque trente ans. Çà et là, une fenêtre d'un pied carré; une porte petite et basse, en bois vermoulu.

A l'intérieur une étroite cour, également carrée, de six ou sept mètres de côté, plantée de quelques petites fleurs proprettes et soignées; des quatre côtés, une véranda, galerie de colonnes sans la moindre élégance, large de deux mètres et procurant une bonne fraîcheur. Cette galerie donne accès aux appartements disposés tout à l'entour et ouvrant sur elle leurs misérables portes et leurs plus misérables fenêtres.

Dans une aile, la cuisine et le réfectoire; dans les trois autres, les cellules des bonzes, étroites, obscures, peut-être propres, mais tout imprégnées de cette odeur particulière aux indigènes, repoussante pour les blancs, et qui nous ôte l'envie de poser le pied à l'intérieur après y avoir avancé la tête.

L'une de ces chambres, un peu plus grande et plus parfumée que les autres, est la cellule du supérieur, laquelle sert aussi de salle d'instruction pour les novices.

A notre arrivée, ils s'y trouvaient réunis; l'exercice fut interrompu; le supérieur sortit et vint au-devant de nous, d'un air bon et souriant, regardant sans rien dire, mais d'un œil de convoitise, le cordon de ma montre.

Je m'avançai pour jeter un coup d'œil dans la salle. Au milieu, un escabeau, d'où le maître venait de se lever; en face, le long du mur, un lit sur lequel trois novices étaient accroupis; à côté du lit, deux novices dans la même posture; le long des trois autres côtés, cinq ou six novices encore, accroupis ou couchés simplement par terre. Avaient-ils déposé leur robe jaune, ou bien les novices n'ont-ils pas encore fait la vêture...? Quoi qu'il en soit, ils n'avaient guère de costume de rechange à ce moment-là, et je crus devoir me retirer assez vite.

Plusieurs vieux moines sortis de leurs cellules réchauffaient leurs membres décharnés aux rayons du soleil dans le jardinet carré. Notre présence gênait-elle peut-être leur dévotion?... Pour moi, je ne les vis occupés d'autre chose, sinon de mâcher consciencieusement et en silence le bétel, dont ils crachaient le jus rouge, et dont l'un d'eux prit sous mes yeux une nouvelle portion, roulée dans un pli de son linceul jaune. Un seul parlait un peu anglais. Pour satisfaire à nos désirs, il nous donna quelques explications, de très bonne grâce, en souriant et... en mâchant du bétel. Quand je lui demandai à quoi les moines employaient principalement leur temps :

— A étudier, répondit-il après un moment d'hésitation.

— Ont-ils des heures de prières?

— Non.

— Des conférences entre eux sur des questions religieuses?

— Non.

— Possèdent-ils des livres pour leurs études? Y a-t-il une bibliothèque?

— Non.

— Font-ils des pénitences?

— Non.

— Observent-ils des jeûnes, des abstinences de règle ou de coutume?

— Non, ils font par jour deux repas, dans lesquels ils mangent ce que la piété des fidèles leur donne.

— Exécutent-ils des travaux manuels, des ouvrages pour leur gagne-pain?

— Non.

— Mais alors, que font-ils ?... Suis-je peut-être indiscret en demandant ce que vous ne pouvez pas dire ?

— Oh, non ! Voici : ils apprennent à ne faire du mal à personne, à vouloir du bien à toutes les créatures et à se préparer à une bonne mort.

— Croient-ils à beaucoup de choses mystérieuses, à des vérités religieuses ?

— Oh, non ! Les foules croient à beaucoup de choses, mais les gens plus éclairés savent bien ce que tout cela vaut.

Ces réponses étaient données avec une grande hésitation, surtout sans doute à cause de la connaissance très imparfaite de la langue, mais visiblement aussi à cause des aveux mêmes qu'elles énonçaient. J'en ai gardé l'impression que notre interlocuteur n'avait certainement ni beaucoup de conviction dans sa croyance ni grande estime pour son état.

Mais avant de partir, il fallait voir aussi le temple, un bâtiment distinct du premier, et placé dix mètres plus haut que celui-ci sur le flanc de la montagne. Figurez-vous une construction carrée, couverte d'un toit s'élevant sur les quatre côtés, dépassant le pourtour des murailles et dont vous pouvez toucher de la main le bord inférieur. **Le temple.**

Ce toit forme une pyramide quadrangulaire, très élargie, reposant sur quatre lignes de petites colonnes, les colonnes d'une véranda continue, large seulement de trois pieds et sous laquelle deux hommes ne pourraient marcher de front. Les quatre murs, longs de six à sept mètres, s'élèvent jusqu'à leur rencontre avec le toit.

Une large porte à double battant affecte des prétentions ornementales et présente des bas-reliefs ; de chaque côté, à droite et à gauche, contre les jambages, des figures en haut-relief empiètent sur l'étroite véranda. Cette porte ne s'ouvre que sous l'action de trois énormes clefs de fer, qui se conservent soigneusement roulées dans un vieux lambeau d'étoffe, aussi crasseux que sacré, loque de soie jaune, ornée de franges qui ne semblent pas être d'or fin et de fleurs aux teintes fanées.

Le rouleau était confié à la garde d'un moine de choix, connaissant les secrets du maniement successif, peut-être



LA DAGOBA. — TEMPLE DE LA DENT DE BOUDDHA A KANDY

mystérieux, de ces trois clefs. On l'appela, le temple s'ouvrit.

Nous nous trouvâmes devant deux salles séparées par un simple rideau de tapisserie aux mille couleurs.

La première salle, si cela peut s'appeler une salle, est longue de deux pas, couverte d'un plafond plat, elle occupe toute la largeur du bâtiment, et reçoit la lumière par deux petites fenêtres munies de barreaux en fer; l'effet artistique n'est pas agréable; on se trouve le nez sur ce rideau! Les parois sont chargées du haut en bas de peintures qui ne laissent pas le moindre espace libre. Le jaune y domine, puis le rouge et le vert. Les sujets représentent des fleurs et des figures de Bouddha, dans diverses positions, grandes chacune de six ou sept pouces, le tout disposé à peu près comme les tapisseries de papiers peints dans nos appartements en Europe.

On va nous ouvrir le rideau qui donne accès dans le second compartiment, le sanctuaire. Mais auparavant on nous prie, en s'excusant avec beaucoup de politesse, d'ôter notre chapeau. — Nous l'avions un peu malicieusement remis sur la tête en sortant du couvent et gardé en entrant au temple.

Nous l'ôtons et, pour la première fois de ma vie, je me trouvai en présence d'un autel du démon et d'une idole... Ne riez pas trop de mon émotion : j'éprouvai, je l'avoue, un serrement de cœur et j'aurais voulu pleurer. Pourtant, je ne fis semblant de rien; mais debout devant Bouddha et le regardant avec l'intention bien formelle d'insulter au démon, je récitai le psaume *Laudate Dominum* et l'*Ave Maria*.

Oh! que j'aurais voulu pouvoir parler couramment le singhalais, pour exposer quelques vérités salutaires à ces pauvres bonzes ignorants et peut-être pas méchants.

Le sanctuaire, éclairé par le haut, est une salle vide de trois ou quatre mètres de côté, surmontée d'un dôme. Les murs et le dôme sont tout peinturlurés comme la petite salle précédente.

Au fond, sur une table de pierre, Bouddha, de grandeur

presque double de la grandeur naturelle, mais assis, les genoux très écartés, les pieds croisés, ce qui fait gagner beaucoup de place; une main sur un genou, l'autre levée comme pour donner une bénédiction; les yeux en amande, très obliques et très allongés. Le corps entier est d'un jaune clair et tout brillant de vernis. Tel est Bouddha. Qu'il y ait rien de monstrueux, ce serait trop dire; mais il n'y a rien de beau.

Devant ses pieds, une autre table de pierre, un peu plus basse que la première; c'est l'autel. On n'y sacrifie jamais rien de vivant, le bouddhisme ayant horreur du sang répandu; mais on y fait, avec certaines invocations, des offrandes de fleurs et de fruits. Les fleurs restent là, personne ne les utilise; les fruits prennent le chemin du couvent.

Derrière ce temple, attenant à la véranda extérieure, se trouve encore un autre monument sacré. Sur un solide piédestal cubique, d'un mètre et demi de côté, s'élève un simple dôme en maçonnerie, blanchi à la chaux, sans ouverture aucune ni la moindre trace d'ornement, et assez semblable à une énorme ruche. C'est un *stoupa*, un reliquaire, renfermant une dent de Bouddha.



MONUMENTS BOUDDHIQUES

Pour le coup, je ne pus réprimer un léger sourire et demandai si le fait était bien avéré, et si Bouddha, de son vivant, avait porté dans sa bouche autant de dents qu'on en vénère aujourd'hui dans toute l'Asie?

— Non, répondit le bonze; mais par le mot *dent* on désigne seulement un os quelconque de son corps.

Cela même n'est ni vrai ni vraisemblable; mais une

fraude ou un mensonge de plus ou de moins, cela ne gêne pas beaucoup une conscience bouddhiste, paraît-il. J'aurai à vous en reparler à propos du grand couvent de Kandy, que je ne connais pas encore assez, mais dont j'ai déjà entendu quelque chose.

Quelques jours après cette promenade, c'était la pleine lune. A Louvain, elle me troublait fort peu, la pleine lune; mais ici elle m'a procuré une nuit sans sommeil. J'entendais du bruit; il me semblait qu'on marchait dans nos environs. Je me lève pour aller voir, et n'aperçois rien. Croyant avoir rêvé, je me remets au lit; mais le bruit des marches, les coups de tam-tam se font entendre plus clairement. Je vais voir de nouveau. Décidément je n'y comprends rien : aurais-je la fièvre, par hasard?

Le lendemain, je demande en récréation si personne n'a rien remarqué pendant la nuit. On se met à rire : « La pleine lune est l'occasion d'une fête bouddhiste. Tous les mois, ou peu s'en faut, vous aurez ces processions nocturnes dans les bois au son du tam-tam et des chants; il n'y faut point prendre garde. »



La saison des grandes chaleurs est arrivée. Ce n'est pas moi que l'on voit souvent hors de la maison! Tout récemment, j'étais sorti nu-tête, pour aller à dix pas de la véranda. Le bon P. Koch l'ayant remarqué m'attendit au retour et m'avertit de ne plus commettre pareille imprudence. Les chaleurs.

— Mais ce n'est qu'un bond, deux secondes!

— Ni un bond, ni deux secondes! Vous ne seriez pas le premier que le soleil pincerait. C'est de la sorte que le P. Lafont, à Calcutta, fut jadis frappé par le soleil et faillit en mourir.

Cependant la chaleur est encore plus supportable dans nos montagnes que dans la plaine et à Galle, chez Mgr Van Reeth. En Belgique, on dit que nous avons ici un printemps éternel... Distinguons : pour la chaleur, c'est bien un peu plus; pour la végétation, à la bonne heure, et même c'est mieux; car nous avons perpétuellement sur les mêmes

plantes, sur la même branche, à côté d'un tendre bourgeon, une fleur épanouie et un fruit mûr; et jamais de feuille fanée ou sèche; ou s'il en est une, elle disparaît dans la masse et tombe sans être remarquée. Sur certaines plantes, au contraire, quelques feuilles sèches et jaunes brillent au soleil, perdues, d'ailleurs, au milieu d'une splendide verdure vivace et forte. C'est presque aussi beau que de jolies fleurs dans un bouquet de feuilles vertes.

Ce n'est pas ici que l'on admire des effets de nature morte ou des paysages de neige. J'ai traversé un reste de saison humide : petites pluies très fines, mais fréquentes et chaudes; tout est humide : vos allumettes, vous ne savez comment les garantir, elles ne prennent plus.

**Araignées et serpents.**

J'ai eu l'occasion de voir une araignée de belles dimensions: les pattes bien étendues, elle aurait couvert toute ma main. On m'a dit que ce n'est pas la plus grande et qu'elles ne sont pas rares. Bien qu'il y ait des éléphants sauvages, je n'en ai pas encore rencontré; au reste, rien ne presse.

L'autre jour, le P. Piron était tranquillement à l'étude dans sa chambre, portes et fenêtres ouvertes. Tout à coup, de la chambre voisine part le cri : « P. Piron, gare! un serpent entre chez vous! » On accourt avec des bâtons et l'on tue un joli cobra, d'un mètre de long, de l'espèce la plus venimeuse.

Il y a un peu plus longtemps, des ouvriers viennent dire au F. Reynders : « Près de la chapelle, deux serpents se battent! » — Oui, mais c'étaient des gaillards longs de quatre mètres et l'un d'eux surtout d'un poison très dangereux. Le Frère eut le temps de prendre son fusil, et comme les adversaires silencieux et acharnés s'absorbaient complètement dans leur lutte, il put approcher de manière à les tuer du même coup, en tirant à la fois sur les deux têtes.

***

**Silhouettes pittoresques.**

Voici ce que l'on voit assez souvent en promenade. Comme on vit et travaille en plein air, tous les membres d'une même famille, père, mère, garçons, filles, s'asseyent devant la maison, l'un derrière l'autre, à la suite, et se font

mutuellement la toilette de la tête. Ils enlèvent de leurs belles longues chevelures tout ce qui n'est pas admis à y séjourner, et ils les enduisent d'essences, de parfums, etc. Les premières fois, ce spectacle me faisait rire et regarder; maintenant je ne le remarque plus.

Une autre chose encore dont l'impression s'efface déjà et qui néanmoins tenterait le crayon d'un artiste. En Europe, un objet que vous demandez, un paquet, un plat, on vous l'apporte sur les mains ouvertes, sur la main et le bras étendu à hauteur de la ceinture, parfois aussi sur la tête. Ici on porte sur la main plate, tendue horizontalement à la hauteur de l'épaule ou du cou, faisant angle droit avec l'avant-bras dressé verticalement, de manière que le coude touche à peu près la hanche. C'est très élégant, et lorsque deux ou trois domestiques noirs entrent à la suite au réfectoire, tenant sur chaque main à hauteur du cou un plat, une saucière, une assiette, que sais-je ?... je me plais à les admirer.

Et lorsque nos trois ou quatre ouvrières, qui vont dans la prairie voisine chercher de l'herbe pour nos vaches laitières, s'en reviennent portant sur la tête une botte d'herbe et deux autres sur les mains, et qu'entre ces trois bottes remplies de brillantes fleurs apparaît une figure bronzée, mâchant le bétel, montée sur un cou orné d'un gros collier de cuivre, — le corps habillé d'une pièce d'étoffe à grands carreaux rouges, roulée en jupe étroite et serrée : en voyant cette procession de bouquets tout à fait typique, on souhaiterait pouvoir en prendre un instantané.

Je n'en dirai pas autant du char qui nous apporte l'eau fraîche de la source. Attelé d'un bœuf, il est monté par un coulie, lequel assis sur le brancard, derrière la bête, tient en main la queue de l'animal qu'il manie en guise de gouvernail. C'est d'ailleurs une manière de direction très efficace et suffisante, sauf le cas de grand effarement. On a recours alors à un frein plus énergique, formé par une simple corde qui traverse la cloison des narines, et dont les deux bouts noués ensemble reposent sur le dos; prenez en main ce nœud et l'animal n'essayera pas de regimber

La semaine dernière, les soirées, à cause de la nouvelle lune, étaient très obscures. J'ai parlé de montagnes auxquelles on met le feu pour se débarrasser de la jungle et des mauvaises herbes. Eh bien, figurez-vous être ici, debout devant la maison, sur notre colline, par une belle nuit sans lune.

Au-dessus de vous, les étoiles immobiles et silencieuses: autour de vous, à vos pieds, dans la vallée, d'autres étoiles non moins brillantes et silencieuses, mais agitées en tous sens, des mouches luisantes, voletant par milliers et mil-



COMPAGNONS DE BAIN

liers, et traçant des courbes lumineuses au sein de l'obscurité; et là-bas, à sept ou huit heures de marche, au delà de deux ou trois vallées, une montagne en feu, dont le reflet sur le ciel sombre fait disparaître les étoiles voisines. J'ai vu parfois de belles illuminations dans nos villes, de beaux feux d'artifice, mais rien de comparable à ceci.

*
* *

Nous célébrons de notre mieux le mois de saint Joseph. Chaque soir, toute la maison, membres de la communauté

et séminaristes, se réunit à la chapelle devant l'autel, sur lequel repose une petite statue du saint Patriarche entourée de fleurs et de cierges. Après le chant de l'hymne *Te Joseph*, on récite un acte de consécration en commun et l'on termine par un cantique anglais. Saint Joseph a répondu à nos prières par une épreuve dont il faut attendre l'issue.

Sur les travaux.

Notre habitation, comme vous le savez, n'est que provisoire et l'on bâtit à quelque distance une construction définitive. Le P. Koch, un vrai architecte, en est chargé. J'essayerai de vous donner une idée du lieu de la scène et des travaux.

Voici une de nos collines; elle s'allonge entre deux vallées, dont l'une, vers l'ouest, avec tout ce qui l'entoure, appartient au séminaire; au delà, sur une distance de plusieurs lieues, se déploient d'autres collines encore et d'autres vallées; à l'horizon, s'étagent des montagnes beaucoup plus élevées.

De l'autre côté de cette même colline, vers l'est, la propriété du séminaire s'avance jusqu'au fond de la vallée, atteignant le bord du fleuve, le Maha-véli-ganga, le « grand (*maha*) fleuve (*ganga*) au sable (*véli*) », c'est-à-dire aux îles de sable. Vous voyez venir de loin le *ganga* serpentant dans sa vallée; vous le voyez partir moins sinueux et disparaître dans le lointain; son embouchure est là-bas, au nord-est, près de Trincomali, à trente lieues d'ici en ligne droite.

La rive opposée du fleuve, moins raide que la nôtre, laisse apercevoir une vallée plus large et riche; l'horizon est également borné par des montagnes plus élevées que les nôtres.

Eh bien, sur le sommet de cette colline, d'où l'on jouit de ces deux splendides panoramas, on s'est mis à niveler le sol, pour faire une plate-forme. On creuse, sans trop de peine, aussi longtemps que l'on a de la terre; mais vient la roche dure et l'on doit recourir à la mine. La partie enlevée est portée sur le côté de la colline, de manière à élargir celle-ci aux dépens de la vallée.

Il y a tout un monde d'ouvriers sous la surveillance du F. Reynders. Des hommes armés de houes chargent la terre

et les débris de pierre dans de petits paniers. Ces paniers, hauts d'un demi-pied, présentent la forme d'un cône tronqué renversé : un fond juste assez large pour être posé sur la tête, des parois très évasées, une ouverture fort large, d'un pied et demi environ.

Des femmes chargent ces paniers sur leur tête et vont les vider au bord du talus. Marchant à la suite, les unes s'en allant, les autres revenant, elles forment parfois comme une chaîne sans fin.

D'autres hommes creusent les mines; d'autres encore taillent les pierres; de longues files de chars à bœufs s'en vont prendre du sable à la rivière et reviennent par le chemin qui serpente au flanc de la colline; des coulies préparent du mortier, cherchent de l'eau, apportent les pierres taillées. Sur d'autres collines, on ouvre des carrières et l'on extrait des pierres pour la bâtisse.

**Des à-peu-près désespérants.**

Des maçons travaillent sous la direction du P. Koch. Mais que de patience et de fermeté il a fallu pour les former ! D'abord on ne travaillait que lentement, nonchalamment, aussi longtemps que l'œil du maître était là : mais détournait-on la tête, tout le monde causait ou même s'asseyait.

Ensuite, même quand le travail marchait, l'ouvrage était toujours d'un *à-peu-près* désespérant : les pierres étaient à peu près carrées, les murs à peu près alignés ou d'aplomb, le mortier à peu près façonné, les angles à peu près droits, les voûtes à peu près régulières...

A force de faire tout recommencer et de tout contrôler et mesurer, en se montrant néanmoins bon et rigoureusement juste, le P. Koch réussit à former des ouvriers aussi habiles que ceux d'Europe, qui aiment leur travail parce qu'ils l'admirent et en sont fiers, et qui s'attachent aussi à leur maître, parce qu'ils finissent par comprendre ses exigences et par le trouver raisonnable.

La plate-forme est terminée sur la moitié de sa longueur, sauf les derniers contours extérieurs. Une aile du futur séminaire Saint-François-Xavier sort de terre; la chapelle, qui fait le milieu, et quelques dépendances sont déjà plus avancées. Pour l'autre aile, il faudra continuer le prolon-

gement de la plate-forme. Tout marchait si bien, tout le monde était si content!

*
* *

Or voici l'épreuve dont saint Joseph devra nous tirer : subitement, le 6 mars, premier vendredi du mois, arrive un télégramme : Arrêtez tous les travaux, il n'y a plus d'argent pour payer les ouvriers. — Le délégué pontifical, qui règle et décide lui-même tout ce qui concerne la bâtisse du séminaire, S. E. Mgr Zaleski, est en visite dans le nord de l'Inde et ne reviendra qu'au mois d'avril. **Arrêtez les travaux.**

Le cœur attristé, le P. Koch dut congédier toute sa colonie d'ouvriers; et ces ouvriers sont la plupart jetés à la rue, ou plutôt au bois : où veut-on qu'ils aillent, du jour au lendemain? Et lorsqu'on pourra reprendre les travaux, seront-ils encore là? N'auront-ils pas désappris leur métier? Se fieront-ils encore à nous? Et puis, d'ailleurs, à quand la reprise? Aussi vous jugez si c'est le moment d'élever ses pensées vers le ciel et de s'exciter à la confiance. Espérons que saint Joseph nous viendra en aide.

Et pendant ce temps, notre séminaire, avec ses constructions provisoires, n'en est pas moins prospère et béni de Dieu. La maison est remplie. Mgr Van Reeth vient de nous envoyer trois jeunes Tamouls du diocèse de Trincomali, ce qui porte à 44 le chiffre des séminaristes présents; d'autres sont encore attendus d'ailleurs; aussi bientôt serons-nous tout près de la cinquantaine.

Les trois derniers venus portent encore pour le moment le costume laïc : jupons, anneaux aux doigts, boucles d'oreilles, pieds nus, tête nue. Les anciens les ont accueillis, dès la première heure, avec beaucoup de cordialité; on ne s'est pas même informé de leur caste!

Je finis en me recommandant à vos prières.



# 4me LETTRE

**Les bains des indigènes. — Traits de sans-gêne. — Nos domestiques. — Comment un noir rougit. — Une illusion qui tombe. — Encore les serpents; superstitions. — Mgr Van Reeth. — La prison d'Arabi-Pacha. — Bénédiction des Rameaux. — Première défense publique de thèses philosophiques à Ampityia.**

—



JÉ DANS LA RIVIÈRE

*Kandy, 29 avril 1896.*

Quel est donc ce vieux saint, dont on parle au martyrologe, qui vécut cent ans dans la solitude sans jamais se laver ni se baigner? Celui-là est un grand saint, je vous l'affirme, un très grand saint, pour lequel j'ai conçu une grande admiration... Mais là se borne ma dévotion, faut-il vous l'avouer? Je n'ose pas pousser jusqu'à l'imitation... Et certes, ce n'est pas aux gens d'ici que l'on pourrait proposer son exemple, bien qu'ils ne soient pas des miroirs de propreté.

Il y a ici le long du chemin une source dont l'ouverture est élargie de manière à former un bassin, une auge, pouvant

contenir un être humain. Cela suffit amplement. Le passant, qui n'a rien à retrousser, y entre par un bout quelconque de sa personne, patauge un peu, et s'en va. Le soleil lui séchera la peau, et le calme rendra bien un peu de pureté à l'eau, à moins qu'un successeur trop pressé ne se présente.

Là-bas, c'est une veine d'eau qui sort d'une fente de rocher et tombe en cascade. Quelle chance! et qu'il est agréable de venir un instant s'asseoir sous cette chute! Elle n'est peut-être pas bien abondante, rien qu'un mince filet; n'importe! C'est une douche fraîche, froide même : elle jaillit du roc. Parfois elle est plus grande, c'est un vrai ruisseau qu'on reçoit sur le corps, et cette eau coulante est toujours pure et fraîche; si elle est à l'ombre d'une touffe d'arbres, c'est délicieux! et si elle est en plein soleil, comment ne pas en profiter? L'indigène, fût-il en présence du public, dût-il attendre son tour, ou plutôt se joindre à d'autres, pour recevoir en même temps quelque chose du don de Dieu, il n'y manquera point.

J'ai dit : le don de Dieu! — Hélas! c'est bon pour des chrétiens, cela, mais pour des païens!...

De même qu'autrefois chez les Grecs chaque fontaine, chaque ruisseau avait sa nymphe, son satyre, son dieu plus ou moins important; ainsi pour nos Singhalais, chaque filet d'eau, chaque flaque a son méchant démon gardien, qu'il faut d'abord apaiser par quelque adoration, quelque hommage. Aussi, sur le rocher voisin, ou, s'il n'y en a pas, sur une pierre placée là tout exprès, vous trouverez toujours quelques fleurs, feuilles ou fruits, ce qu'on avait sous la main pour faire son offrande. Gardez-vous d'en rien enlever, le susdit démon vous tordrait le cou; tout au moins vous donnerait-il une maladie mortelle! ou, à son défaut, un témoin quelconque, le premier passant venu, vous jetterait des pierres, et, l'audace aidant, vous donnerait une volée de coups...

***

**Traits de sans-gêne.**

Les indigènes vont laver leurs noires peaux dans toutes les eaux, sans vous en laisser une seule pour la boisson et

la cuisine. Cela ne les gêne pas; ils se baignent, lavent leurs corps, leurs habits, — s'ils en ont, — leurs enfants, — ils en ont toujours, — leurs bêtes,... et puis, boivent et puisent pour tous leurs usages, sans arrière-pensée.

Voulez-vous autre chose, cherchez, vous ne trouverez pas. Puisez donc à l'étang commun, filtrez votre eau, faites-la bouillir, elle sera potable; mais ne vous fiez à personne pour cela : l'indigène qui la transportera seulement



SUR LA RIVIÈRE

d'un local à l'autre aura le temps de s'y plonger les bras, de se laver les mains, la tête, peut-être les pieds, qui sait? Vous vous récriez!... Allons! ne soyez pas difficile!

L'autre jour, au moment du signal que l'on donne un quart d'heure avant le dîner, l'un de nous pénètre, par hasard, au réfectoire et surprend... devinez quoi? Un de nos petits domestiques, gamin d'une douzaine d'années, était là : la table était mise, prête à recevoir les convives

et les plats; lui, avait emprunté le couteau de table d'un des Pères et se coupait gravement... les ongles des pieds! Il trouvait cela si naturel, qu'il ne fut pas même gêné d'être attrapé!

*
* *

**Nos domestiques.**

Mais puisque nous en sommes aux domestiques, arrêtons-nous un instant sur ce chapitre. Aussi bien, c'est une race intéressante. Nous en avons sept, quatre garçons ou jeunes gens et trois hommes. L'un de ceux-ci, âgé d'une trentaine d'années, exécute les grosses besognes de nettoyage, ce qui consiste le plus souvent à salir davantage ce qu'il touche. Il a dans ses attributions la charge de laver la vaisselle après les repas, et Dieu sait, — quant à moi, je ne compte plus, — combien de fois j'ai dû lui faire recommencer son ouvrage, lui mettant sous le nez les plats, les assiettes, les soupières qui semblaient n'avoir jamais vu l'eau chaude ni le séchoir. Les deux autres sont le cuisinier et son aide, qui ne manquent pas, eux aussi, d'exercer notre patience. Mais que voulez-vous? On ne trouve pas tous les jours un maître queux capable de préparer autre chose que du riz et du curry. L'aide est un vieux bouddhiste, que la grâce pourra changer quelque jour. Il est seul dans la maison, avec votre serviteur, à porter barbe blanche. Ces trois domestiques ne connaissent pas l'anglais; je leur parle par gestes, par truchement, et d'autres fois, comme je puis, selon la nécessité du moment.

Passons aux quatre plus jeunes. L'aîné n'a guère que 16 ans. Quand le R. P. Grosjean vint explorer, il y a trois ans et demi, les vallées et les montagnes des environs de Kandy, à la recherche d'un endroit convenable et de terrains à acheter pour l'établissement du séminaire, il trouva dans les jungles des hommes presque aussi sauvages que les bêtes et les plantes de leur brousse, aussi bouddhistes d'ailleurs que bons enfants, et des enfants, aussi état de nature que pouvaient l'être les rejetons de pareilles gens. Il s'attacha quelques-uns de ces sauvageons, qui conduisirent le *Swâmi* par tous les détours et dans

tous les recoins de la région. Dès lors, on s'apprivoisa, on fut ami, on se fit chrétien; et quand le *Swâmi* revint habiter ici, on se mit à son service; les parents devinrent bons voisins, puis ouvriers, puis chrétiens et paroissiens.

Mais pas d'illusion pourtant : on restait gamin tout de même et le naturel ne changea que lentement. Le P. Edmond Neut a beaucoup aidé à ce changement; il avait d'ailleurs un talent et une manière à lui de former nos boys, grâce à quoi ils sont devenus ce que nous les voyons. Parfois il leur échappera encore une légèreté, une négligence; mais ils sont vraiment bons enfants, fidèles et obéissants, affectionnés aux Pères. Le ton qu'ils savent donner à ce mot *Swâmi*, dont ils nous appellent, l'exprime naïvement; et le sourire qui ne les quitte jamais témoigne qu'ils sont heureux.

L'un d'eux, le petit du réfectoire dont j'ai parlé tantôt, est venu ici sans trop savoir lui-même comment. Il y a deux ans, ses parents, bouddhistes, allant s'établir à Colombo, l'ont abandonné à la charge d'un oncle, bouddhiste comme eux, méchant et fanatique. Le petit, courant dans les bois et s'amusant à s'ennuyer comme un petit sauvage, aboutit un jour chez le P. Grosjean; il s'y trouve si bien, qu'il ne veut plus quitter; il sera de la maison, aura du riz, travaillera et deviendra sage... C'était fait depuis du temps déjà, quand l'oncle finit par l'apprendre, mais ne s'en mit nullement en peine. Cependant le garçon devint chrétien; et voyez ce qu'a fait la grâce.

Il y a quelques semaines, l'oncle avide, sachant sans doute que l'enfant avait gagné peu à peu quelques vêtements, c'est-à-dire quelques morceaux d'étoffe, les uns pour s'envelopper pendant la semaine, d'autres, plus propres et plus neufs, pour le dimanche, s'en vint tout à coup, usant de son droit légal de quasi-tuteur, réclamer le jeune homme, — avec ses bagages, naturellement. L'enfant pleurait en nous quittant; mais dès le lendemain il rôdait dans nos environs, assistait à la messe, nous souriait de loin, sans oser nous parler. Ainsi fit-il plusieurs jours.

Je l'appelai et lui demandai des nouvelles. L'oncle s'était fâché, avait confisqué tous les habits, sauf la plus vieille

loque; lui avait enjoint d'aller au temple bouddhiste et non à la chapelle des Pères, ni dans leur maison. L'enfant s'était laissé dépouiller, mais quant à fréquenter les bouddhistes, non, il ne le ferait pas !

Colère de l'oncle, scène de famille.

—Pourquoi n'obéis-tu pas ?

—Parce que Dieu serait mécontent et me mettrait en enfer.

Instances, menaces, tout fut inutile. Soumission pour le reste, mais la messe chaque jour et pas un pied au temple bouddhiste. L'oncle fut vaincu; la grâce triompha. Un beau jour, l'enfant revint tout heureux. L'oncle ne rendait pas tous les habits, mais qu'à cela ne tienne; qu'il les garde!

Une parenthèse, si vous le permettez. Êtes-vous curieux de savoir comment se trahissent les émotions sur le visage de nos indigènes bruns et noirs? Le blanc effrayé pâlit; mais le noir, que peut bien être sa *pâleur?* Il devient gris bleuâtre! Le blanc honteux rougit : et le noir? Eh bien, il devient violet ! c'est bizarre et peu fait pour inspirer la compassion.

***

**Une ilusion qui tombe.**

Les enfants de notre voisinage — il s'étend loin ce voisinage — viennent souvent jouer autour de la maison et sous la véranda, devant ma chambre. Je m'amuse parfois à les observer, à leur parler... en singhalais, ce qui va très médiocrement; mais j'écoute et je demande des mots, des noms, en montrant différents objets.

L'autre jour, un de ces enfants me demande aussi mon nom.

— van der Aa, lui dis-je.

Il regarde devant lui tout honteux, pendant que ses compagnons souriaient; ils avaient l'air de dire : attrapé! c'est bien fait! N'insistons pas, me dis-je à part moi; mais ça m'intrigue tout de même; ne dirait-on pas que j'ai « fait un malheur »? Et je continue à poser des questions, pour savoir comment on nommait telles et telles choses, montrant aussi des images, des livres, etc. L'incident de tantôt était complètement oublié et réparé, car j'avais donné un chapelet et quelques médailles. Enfin, je désigne un singe d'une certaine espèce :

— Et cela, qu'est-ce? *Era mokada?*

— *Rilawà*, répond l'un.

— Non, dit un autre un peu plus âgé, ce n'est pas cela, le *rilawà*.

— Qu'est-ce alors ce singe-ci?

— *Vanderaa*, réplique-t-il; il y en a beaucoup ici!

Tableau!... C'est le tour du Swâmi! Personne pourtant ne souriait; il n'y avait certainement pas de malice. Je ne fis semblant de rien; mais à la première occasion j'allai consulter un livre. Le nom n'était pas absolument iden-



ENFANTS DE KANDY

tique, mais à un pas de distance, vous ne distinguez pas de van der Aa le mot Wandurâ donné par l'enfant... Allons! Je ne suis plus fier tout de même de mon beau nom; encore une illusion qui tombe! *Wandurâ-Swâmi!* Oh, non! Restons plutôt, comme aux premiers jours, *Janèlodok-Swâmi*, le « Père qui a des fenêtres en poche », le « Père aux lunettes ».

***

Encore les serpents.

Mgr Van Reeth est venu faire ici sa retraite; il trouve délicieux le séjour de nos montagnes; c'est un paradis de fraîcheur en comparaison de ses plaines basses et brûlantes de Galle. Il semblait reprendre vigueur, et les exercices terminés, il est resté encore deux ou trois jours. Il y a quelque temps, en se mettant au lit le soir, il poussa du pied un serpent qui s'y était logé; il en fut mordu : la bête heureusement n'était pas d'une espèce très venimeuse; Monseigneur en fut quitte pour une légère fièvre.

Un jour, nous étions en récréation, assis à l'ombre et causant tranquillement. Tout à coup, un domestique surgit à nos côtés portant au bout d'un bâton un beau serpent à lunettes de cinq à six pieds de long qu'il venait de tuer, — à moitié seulement, car la bête bougeait encore un peu. Il l'avait vu à quelques mètres derrière nous, et d'un bon coup de baguette lui avait cassé l'épine dorsale; on l'appelle communément cobra, du nom portugais; sa morsure est mortelle. — Un autre jour, le P. Opdebeeck nous apporta dans une bouteille un tout petit serpent, grand... à quoi le comparer? pensez à un de ces petits crayons que vous trouvez dans vos petits calepins. J'ai oublié le nom; mais sa morsure est mortelle. — Une autre fois encore, en promenade, je passe près d'un arbuste : les branches m'effleuraient l'épaule. Un séminariste me suivait. « Père, crie-t-il, sautez vite à gauche! » Je n'avais pas vu, enlacé dans le feuillage, un serpent tout près de mon oreille droite. D'un adroit coup de canne, on lui cassa le dos. Malgré cela, traînant un tronçon paralysé, la moitié antérieure s'élança vivement dans les herbes; on le pourchassa; il reçut encore un coup et disparut.

Et dire que ces bouddhistes arriérés, avec leurs absurdes idées de métempsycose, n'oseraient jamais frapper ces bêtes et se laisseraient plutôt manger vifs! Là-bas, dans le bois, une famille paisiblement habitait. Un jour, un grand diable de cobra se glisse sans façon dans la demeure. Effroi général, bien naturel, et non moins superstitieux. Qu'advint-il? Le cobra fut laissé en paix dans son domaine usurpé; la famille alla pieusement loger à la belle étoile et

se construisit une nouvelle maison. Cependant, je n'ai pas encore vu, je l'avoue, d'autre exemple de cette héroïque dévotion. Au contraire! les coups de baguette pleuvent dru.

Un animal, rappelant par sa taille et ses mœurs la fouine et la belette, s'amusait à croquer nos poules; il fut pris au piège; nos jeunes domestiques allaient le tuer. Un ouvrier du voisinage, bon catholique aujourd'hui, leur demanda comment ils osaient faire cela. Ne serait-ce pas un grand péché? Il fallut appeler un Swâmi pour lui dire que ce serait une bonne action. Voilà le préjugé. Heureusement, on nous estime à ce point qu'un mot suffit : Swâmi l'a dit! — Et ces mêmes hommes, qui ne tueraient ni une mouche, ni une fouine, ni un cochon, se montrent irascibles et vindicatifs et tordront le cou à un de leurs semblables pour une roupie ou le poignarderont sur un soupçon de rivalité. Les tribunaux de l'île sont débordés.

***

Le bouddhisme, depuis quelques années, semble relever la tête, encouragé par le mouvement du soi-disant bouddhisme que certains Européens osent prôner; système qui se dégage sans doute de l'abjection indienne, mais dont le nom sert d'enseigne et de signe de ralliement à quelques esprits forts du pays.

Les nombreuses sectes protestantes, avec leurs divisions, leurs contradictions, leur culte froid et sans vie, prétendent vainement travailler au relèvement de la population; elles ne réussissent qu'à jeter la confusion dans les idées et à faire conclure qu'en somme le christianisme ne vaut pas mieux qu'autre chose, et que ce n'est pas la peine de se convertir. Daigne Dieu envoyer ici des missionnaires puissants en œuvres et en paroles! Ils opéreront des merveilles. Dès que les indigènes nous connaissent d'assez près et nous distinguent des protestants, ils sont à nous; car ils sont bons, ces indigènes; on les aime davantage à mesure qu'on les connaît mieux. C'est ce que disaient dernièrement deux missionnaires; nous le répétons à Kandy; Mgr Van Reeth le pense et le dit plus encore dans ses plaines de la côte.

Nous avons eu également la visite du P. Théodule Neut, qui est venu prendre ici quelques jours de repos. Il y a du bien à faire à Kégalle et dans le district; il s'en fait déjà, et, Dieu aidant, il s'en fera davantage encore. De même, il y a aussi, dans une égale proportion, à souffrir. Quel attrait pour une âme de missionnaire!

Mgr Van Reeth.

Mgr Van Reeth travaille à la future organisation de son diocèse. Persuadé, comme le Saint-Père, d'une part que jamais l'Église ne sera solidement établie dans le pays sans un clergé régulièrement constitué, d'autre part que ce clergé, l'Europe ne pourra jamais le fournir assez nombreux, — il nous envoie le plus possible des jeunes gens de bonne caste, de bon esprit et de piété solide; il en compte déjà neuf. Attendons encore dix à quinze ans! Aussi bien, il semble avoir fait d'heureux choix et le bon Dieu, sans nul doute, le secondera dans ses desseins.

* * *

Il y a trois semaines, Sa Grandeur nous envoyait trois étudiants. Avant de partir pour le séminaire, ces trois jeunes gens, de 15 ou 16 ans, voulurent faire une visite à leur évêque. Ils se parèrent comme aux grands jours, à la mode indigène : sur la peau noire, un veston; pas de chemise ni de cravate; un jupon blanc, de belles boucles d'oreilles aux longues pendeloques, des bracelets de nickel, des bagues de cuivre avec verroteries, et les pieds nus, naturellement; au reste, bien lavés, tout noirs et bien huilés.

Donc, ils se présentent pour offrir leurs cadeaux : un citron chacun, placé sur une feuille verte, comme sur un plat. Ici Monseigneur, peu au courant des usages et de l'étiquette locale, fit une... maladresse, mais une heureuse maladresse. Sa Grandeur aurait dû, pour traiter chacun selon son rang, toucher seulement les citrons et les rendre aux jeunes gens pour qu'ils les goûtassent à sa santé. Que fit Monseigneur?... Il accepta les citrons et... ne rendit qu'un gracieux sourire. C'était un honneur auquel personne ne pouvait s'attendre. Les trois enfants étaient fous de joie. Pensez donc, l'Évêque allait garder pour lui-même ce qu'on



S. G. MGR VAN REETH

lui offrait! Et, croyez-le bien, c'est une belle offrande qu'un citron sur un plat, pardon, sur une feuille!

Mgr Zaleski, dans sa tournée à travers l'Inde, dont il vient seulement de nous revenir, fut reçu partout avec les plus grands honneurs, comme Délégué du Pape, comme *Loku Swâmi* (grand Swâmi), comme *Maha Swâminanse* (grand Monseigneur). A son entrée dans une ville ou un canton, les principaux personnages se présentaient en cortège et chacun lui offrait un citron sur une feuille. Le plat, je veux dire la feuille, doit être grand; mais le citron pourra être si petit qu'on voudra; il était parfois de la grosseur d'une noisette.

Un jour, un brahme, bon chrétien, mais pauvre diable et fier de sa caste comme seul un brahme peut l'être, avait rendu quelque petit service au délégué pontifical, service évidemment intéressé, bien que l'auteur s'y fut prêté de la meilleure grâce du monde. Désireux de le récompenser, Son Excellence demande à son entourage ce qui serait le plus convenable :

— Puis-je lui donner quelques roupies?

— Gardez-vous, lui fut-il répondu, de faire pareil affront à un brahme! Mettez deux ou trois roupies sur une feuille de figuier; couvrez-les d'un citron, et offrez-lui ce citron. Le cadeau sera très honorable pour le brahme.

***

**La prison d'Arabi-Pacha.**

Avez-vous souvenir d'Arabi-Pacha, cet homme qui, un jour, fit échec à la puissance anglaise en Égypte? Grand patriote, grand musulman, grand guerrier... mais grandeur tombée aujourd'hui dans un oubli absolu et dans une impuissance non moins absolue! Il est ici, presque notre proche voisin. A un quart d'heure de marche du séminaire, avant d'entrer dans la ville de Kandy, on remarque, perché à une centaine de mètres en l'air sur le flanc assez abrupt de la montagne, un château fort, construit en grosses et solides pierres arrachées au roc même de l'endroit. C'est la prison d'Arabi-Pacha.

Là, à part la liberté de sortir de l'île et le pouvoir de faire la guerre aux Anglais, il jouit de toutes les délices qu'il peut

désirer, des honneurs dont il pourrait avoir le goût; il ne manque de rien, de ce que la politique peut fournir d'agréments à un ennemi captif : château très élégant, jardins et parc splendides, riches et brillants équipages, gardes nombreux et anglais, site enchanteur, dominant la ville et le lac de Kandy, et d'où la vue, par des échappées, s'étend sur tout le pays d'alentour. Au surplus, liberté d'allures pour circuler dans l'île entière, partout où il voudra, aussi longtemps qu'il en aura le désir, escorté princièrement et à l'anglaise dans toutes ses démarches.

Pauvre grand homme, vieilli avant le temps, fatigué de sa corpulence! A-t-il la paix dans le cœur autant que dans sa riante prison et dans notre paisible paradis de Ceylan ? Trouvera-t-il au moins dans ses malheurs le chemin d'une meilleure vie et d'un bonheur que la poudre ni le fer ne lui enlèveront plus? Hélas! qui le dira? S'il fût tombé aux mains d'un Philippe II, oui, apparemment; mais aux mains d'hérétiques?... C'est le dimanche des Rameaux que j'ai aperçu cette prison, et de loin j'ai remarqué un groupe aux couleurs voyantes, qui semblait se promener dans le parc et se diriger vers la porte de sortie.

***

J'allais à la cathédrale chanter la grand'messe, à laquelle assisterait pontificalement l'évêque de Kandy, Mgr Pagnani, qui bénirait lui-même les palmes, de vraies palmes, des feuilles de palmier, et non des brindilles de buis comme en Belgique. Mais entendons-nous. Une feuille de palmier, du moins certaines d'entre elles, ce n'est pas un mignon bijou à pendre à une chaîne de montre. **Les Rameaux.**

Le palmier n'a qu'un tronc, droit comme un I, et des feuilles; pas de branches, pas de ramifications, pas de touffes; un tronc couronné au sommet de feuilles lancées horizontalement, longues de 15 à 20 pieds et dont les extrémités se recourbent à la manière d'un parasol. Partant du tronc de l'arbre, le pétiole de chaque feuille se poursuit par la nervure centrale, à la manière d'une véritable tige. Cette tige, formée de fibres parallèles assez grossières, est tellement solide, qu'on l'adapte en guise de manche à beaucoup

d'instruments de travail, et qu'on l'emploie comme levier pour transporter de lourds paquets, tantôt attachés aux deux bouts du levier reposant par son milieu sur les épaules d'un homme, tantôt suspendus au milieu de ce même levier que deux hommes soutiennent par ses extrémités sur leurs épaules. Le limbe de la feuille n'est pas d'une seule pièce, mais se divise perpendiculairement à la nervure centrale en pennes d'un pouce ou d'un pouce et demi de large, formant comme de grands sabres, de quatre à cinq pieds, dont la longueur diminue graduellement vers le bout de la feuille.

Ces pennes, ces sabres détachés de la nervure, ce sont les palmes que l'on bénit le dimanche des Rameaux; on les distribue, et chaque fidèle reçoit sa palme, son sabre bénit. Comme ce sabre est très flexible en même temps que très solide, en moins de rien on l'a plié et replié, si bien que, au moment où la procession commence, c'est une croix verte, haute d'un pied et demi, que chacun porte devant soi à la hauteur du visage; et du coin de l'œil on remarque facilement les maladroits dont la croix n'est pas bien faite, ou les étrangers dont la croix n'est pas faite du tout et qui portent naïvement leur grand sabre. Le clergé officiant ne fait pas de tours d'adresse : il porte le sabre.

L'ensemble des cérémonies, bénédiction et distribution des palmes, procession, grand'messe, commençait à 7 h. 1/2, et à 11 h. 1/4 je n'avais pas encore quitté l'autel. En rentrant à la sacristie, j'étais inondé de sueur, ruisselant comme si je venais de tomber à la rivière.

* * *

**Les séminaristes aux études.**

Au séminaire, tout marche avec la régularité d'une maison d'études en Europe. Les plus anciens élèves font actuellement la troisième année de philosophie; l'an prochain nous devrons nous partager les cours de théologie et inaugurer, comme nous pourrons, ces nouveaux cours. Mais nous aurons beau faire, il nous sera impossible de suffire à la besogne; aussi attendons-nous un professeur supplémentaire.

Nous venons de recevoir encore des jeunes gens venus de diocèses qui n'avaient jusqu'ici envoyé personne. Les préventions tombent par degrés et, Dieu aidant, elles disparaîtront à mesure qu'on nous verra de plus près à l'œuvre, et surtout à mesure que, dans le cours des années, on aura pu également voir à l'œuvre les prêtres indigènes sortis du Séminaire pontifical. Est-il compréhensible que l'on puisse méconnaître que jamais une poignée de prêtres



RATNAPURA
BARQUES SERVANT AU VOYAGE DE RATNAPURA A GALLE

européens, fussent-ils tous des apôtres, ne pourra suffire pour l'évangélisation de 300 millions d'hommes?

Et ce qui n'est pas moins inconcevable, c'est la facilité avec laquelle le protestantisme accepte tous les préjugés; parfois aussi des catholiques mêmes se laissent atteindre et dominer par je ne sais quel respect humain. Il semblerait admis que jamais un indigène ne peut être apte à quelque chose, sauf à des travaux serviles, et l'on se

croirait déshonoré par des relations un peu charitables avec des gens de couleur.

Visiblement, si la foi sans les œuvres peut suffire au salut, la charité et l'humilité n'ont aucune raison d'être. Des protestants peuvent bien accepter pareille doctrine; mais est-il recevable pour un catholique de prétendre que jamais un indigène, fût-il prêtre et même grand-vicaire, ne peut s'asseoir en présence d'un blanc et que celui-ci ne devra au premier aucune marque de déférence? Il faudra, pour combattre efficacement de tels préjugés, d'abondantes bénédictions du Ciel; il faudra former des hommes de vertu et de mérite, armés pour la lutte de la charité et de l'humilité contre l'orgueil et l'égoïsme. Le Cœur aimant de Jésus nous viendra en aide.

Les encouragements ne manquent pas à notre œuvre. Tous ceux qui ont l'occasion de nous voir de près lui deviennent favorables, et nous-mêmes nous avons chaque jour sous les yeux les preuves de la ferveur et des progrès de nos jeunes gens. Ainsi, par exemple, nous avons eu dernièrement une *disputatio menstrua* de philosophie : c'était la première que l'on faisait à Kandy. S. E. Mgr Zaleski revenait tout juste de l'Hindoustan, et Mgr Van Reeth terminait sa retraite; ils présidèrent la séance. Les cœurs battaient quelque peu, on le comprend. Tout était réglé sur le modèle de ces exercices mensuels à Louvain. Il y eut bien certaines hésitations; j'en ai vu ailleurs.

Après la séance, tous déclaraient que c'était un succès, aussi bien Mgr Zaleski avec ses souvenirs du Collège romain, que nous avec les nôtres de Belgique. Mgr Van Reeth était surtout frappé du progrès et de l'assurance des derniers venus. Il faudrait aussi être témoin de l'entrain avec lequel on célèbre le mois de Marie, entrain tout semblable à la piété que l'on a mise à célébrer le mois de saint Joseph.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .



# 5me LETTRE

**La saison des pluies. — Pensionnat de singes. — Les petits acolytes de Monseigneur. — La première procession de la Fête-Dieu. — Les Paravers. — Une excursion à Kégalle. — Rafraîchissements gratuits. —Le groupe des séminaristes. — Rumeurs populaires.**

—

*Kandy, 18 juin 1896.*

Il pleut, il a plu, il va pleuvoir; des pluies tropicales, c'est-à-dire que vous ne voyez plus rien du beau paysage qui vous entoure. Les mamelons les plus voisins vous apparaissent encore, noyés dans un déluge, qui descend en ficelles droites et raides qu'on dirait immobiles; mais tout ce qui est à dix minutes d'ici disparaît dans le nuage gris uniforme. Adieu montagnes, vallées, palmiers et maisonnettes, vue sur Kandy : tout cela doit encore être là-bas, mais... ce n'est pas moi qui irai voir!

Et ce qui n'est pas moins réjouissant, c'est que dans votre chambre ne pénètre qu'un reste de lumière, qui suffit à peine pour lire ou pour écrire, un vrai petit crépuscule qui va durer tout un mois. C'est bien autre chose que les giboulées de mars en Belgique!

Ce ciel-ci ne fait rien avec mesure. Après que la terre aura été trempée, délayée, enivrée, il fera de nouveau sec et brûlant, et la végétation, qui n'a garde de souffrir ni de

se dépouiller dans cette pluvieuse série de jours frais, va se remettre à travailler avec frénésie : tel arbre à caoutchouc, planté il y a un an par Mgr Zaleski, s'élève maintenant à la hauteur du toit. Tel palmier qu'on avait semé la veille de mon arrivée, il y a quatre mois, atteint déjà ma taille. Ça pousse d'une manière insensée, invraisemblable.

Depuis ma dernière lettre, j'aurais bien différentes petites choses à vous raconter, mais franchement, je ne sais par où commencer. Ce déluge n'est pas pour attiser le feu d'une conversation ; et dans ce beau feuillage, actuellement tout ruisselant d'eau, plus rien ne gazouille : c'est un silence de mort. Au reste, on ne peut pas vanter le chant de nos oiseaux ; pas de vrais chantres ici, pas même de vrais gazouilleurs. Le corbeau, le grillon : ajoutez le petit perroquet des bois, qui n'a pas appris à parler, et le concert sera complet.

***

**Pensionnat de singes.**

A propos, avez-vous remarqué dans les journaux d'il y a deux mois, que dans la grande capitale des Indes, à Calcutta, on vient de fonder une école, officiellement patronnée et subsidiée, pour singes et pour perroquets? Comme ces deux races intéressantes montrent quelques dispositions heureuses pour la civilisation, un comité d'Anglais s'est formé et un savant anglais, gradué de plusieurs Facultés en Angleterre, est placé à la tête.

Une idée m'est venue : c'était de recueillir, pour une adresse de remerciment et d'admiration, les signatures de tous les *van der Aa* (Wandurâ) du monde, avec la demande de nombreuses places au nouveau pensionnat !

Badinage à part, que penser de ces sentimentaux protestants qui fondent à grands frais des pensionnats pour singes, afin de faire l'expérience très peu scientifique de leur développement intellectuel et qui, d'autre part, vouent au mépris nos pauvres parias?

***

**Les petits acolytes.**

Nous avons célébré au séminaire, en grande solennité, les fêtes de Pâques, de Pentecôte, du Saint Sacrement,



AUX ENVIRONS DE GALLE

du Sacré-Cœur. A la Pentecôte, messe pontificale par l'évêque de Kandy, Mgr Pagnani, dans notre chapelle publique. Je ne vais pas vous décrire la cérémonie, c'est trop connu. Elle ne manqua pourtant pas de produire grande impression sur le peuple accouru de loin. Dans le chœur, un nombreux clergé, comprenant les membres de notre communauté, plusieurs Pères bénédictins de Kandy, venus avec l'évêque, et nos séminaristes bleus : c'était beau.

Le même jour de Pentecôte, salut pontifical par S. E. le délégué apostolique, Mgr Zaleski; ensuite, confirmation d'un groupe de chrétiens, enfants et adultes de différents âges, baptisés les uns la veille même, les autres depuis un certain temps.

Voici un détail pour les maîtres de cérémonies en Belgique. Quand un évêque vient et qu'il doit s'habiller au pied de l'autel, vous êtes toujours un peu embarrassés.

Les ornements sont là-haut sur l'autel et pour chaque pièce, vous faites des courses et des contre-courses, peu décentes dans leur multiplicité, et parfois vous vous trompez dans l'ordre des pièces à prendre; alors, colloques, patience ou impatience de l'évêque; vous gardez le calme si vous ne perdez pas la tête, mais vous faites un nouveau voyage à l'autel, et le peuple peut se demander ce que c'est que tous ces embarras.

Voici le remède très simple, très beau et très sûr qu'on emploie ici. Vous prenez une dizaine de jolis petits singes noirs, aux pieds nus, bien cirés à l'huile de coco. Vous leur mettez de petites soutanes rouges, de petits surplis blancs, de petites pèlerines bleues... ; c'est à croquer! Vous les mettez en rangs deux à deux, et tandis que l'évêque est encore agenouillé, vous montez à l'autel avec eux et vous leur mettez sur les bras ou en main à chacun une pièce. Dès que l'évêque est assis, la procession s'avance fière et respectueuse; chacun vient faire une belle génuflexion et présente sa pièce : cela marche comme par enchantement. Quand le défilé est fini, l'évêque est debout, en mitre et en crosse. Et s'il y a dans la nef une maman en pendants d'oreilles et pendants de nez, elle est debout aussi. Ah! par exemple!

***

Mais c'est la Fête-Dieu qui fut un triomphe. Jamais peut-être n'avait eu lieu en plein air une procession du Saint Sacrement dans ce pays de Kandy, crainte de troubles ou d'inconvenances bouddhistes. Mgr l'évêque n'ose pas encore en faire maintenant. Mais avec son approbation et même sur son désir, nous avons organisé la procession dans notre propriété. Les chemins d'ailleurs sont assez longs, beaucoup trop longs; il fallut choisir et se restreindre à deux seulement de nos montagnes. La Fête-Dieu.

Nos ouvriers s'étaient spontanément chargés de dresser des arcs de triomphe, des reposoirs et d'orner tout le parcours. Ce n'étaient pas les belles constructions artistiques et coûteuses que vous admirez dans vos fêtes; ici, rien que des bambous et des troncs d'aréquiers entrelacés et liés avec des ficelles. La charpente ainsi formée disparaissait sous des feuilles de palmiers et de cocotiers, entremêlées de fleurs aux couleurs ardentes. Ces décors ne manquaient ni de goût, ni d'originalité; j'ajouterai que leur beauté dépassa mon attente, vu surtout la pauvreté des artistes décorateurs, qui venaient y travailler le soir, après leur journée de labeur ordinaire.

Il est un détail à noter tout particulièrement; le voici : connaissez-vous les Paravers? Voyez dans la *Vie de Saint François Xavier*, comme il aimait ses chers Paravers, comme ce bon peuple fut docile à sa voix et resta toujours fidèle. C'est un peuple, non de Ceylan, mais du sud de l'Inde; et de nos jours encore c'est une nation profondément catholique. Actifs et riches, ils ont formé ici des colonies de bons gros marchands. Les Paravers

Eh bien, les Paravers de Kandy avaient voulu orner à leurs frais un beau reposoir; et le jour de la procession ils étaient là en nombre; mais,... pour quoi faire, pensez-vous? D'abord, à la chapelle, devant le Saint Sacrement exposé, ils priaient religieusement, agenouillés sur le sol, les uns le corps droit, les autres le front en terre, d'aucuns assis sur les talons, comme il se pratique fréquemment. Puis, quand l'officiant eut pris en main le Saint Sacrement et que la procession se forma, tous, d'un même mouvement uniforme, enlèvent leurs beaux habits de fête, relèvent

jusqu'au-dessus des genoux leur jupon blanc, et, libres et alertes, leur buste noir dépouillé jusqu'à la ceinture, les voilà qui s'élancent à l'ouvrage. Une longue pièce de toile blanche est étendue à terre, sur le chemin, puis une seconde, une troisième,... une dixième : la procession marchera là-dessus et ne touchera pas le sol.

Echelonnés le long du cortège, nos Paravers enlèvent la première pièce qui a servi, se la passent rapidement de main en main pour la replacer en avant, et ainsi font-ils par monts et par vaux, tout le temps et sur le parcours entier de la procession. Avant d'être à mi-chemin, je les voyais, inondés de sueur et haletants, courir sans cesse de l'arrière à la tête du cortège, à côté du chemin, tantôt dans les herbes ou les plantations, tantôt sur les rochers. Et quand nous nous arrêtions à un reposoir, ils étaient là pour recevoir la bénédiction, le front incliné jusqu'à terre.

Je remplissais l'office de diacre, marchant à côté du Saint Sacrement. Je ne pus m'empêcher de dire au Sauveur : « Mon bon Maître, je suis religieux depuis trente-six ans et prêtre depuis vingt et un ans; je n'ai jamais prié comme le font ces gens-là; bénissez-les et ayez pitié de moi! »

Et c'est qu'il y avait du monde à cette procession! Tous les catholiques de Kandy avaient voulu s'y trouver et les corps organisés en faisaient partie : la Congrégation, la Société de tempérance, le Tiers Ordre de Saint François, section des femmes, section des hommes, divers autres groupes; puis des groupes d'enfants qui jetaient des fleurs effeuillées sur le chemin, sur la toile des Paravers.

Tous ces groupes se suivaient, portant nombre de bannières, grandes et petites; puis les élèves du séminaire, chantant des chants liturgiques, enfin le clergé. L'ensemble du cortège atteignait au moins la longueur des plus belles processions de Bruxelles, et surtout il était au moins aussi pieux.

En dehors des figurants, le spectacle présentait un autre aspect; la variété n'était pas moins grande, mais d'un caractère différent. Nos chrétiens, surtout ceux de Kandy,

n'avaient nullement, depuis plusieurs semaines, gardé le secret sur les préparatifs de la cérémonie projetée. Bon nombre de curieux étaient donc accourus ; si bien que trois heures à l'avance, nous étions envahis par des foules de bouddhistes, de protestants, de mahométans, de tchetties brahmines... Il fallut organiser une police locale et très parti-



ÉGLISE DE KÉGALLE

culière. Le F. Reynders, à la tête de ses ouvriers et de ses coolies embrigadés, fut constitué garde-chasse, garde champêtre, officier de paix... Gare à qui bougera ! On l'empoignera et on saura bien le mettre à la raison. Grâce à ces mesures, l'ordre fut maintenu; les plantations n'eu-

rent pas trop à souffrir; on garda sur le parcours de la procession une attitude, sinon silencieuse et pleine de respect, au moins très convenable; et pendant les bénédictions, un peu de curiosité sans doute et de surprise aidant, un vrai et religieux silence régna dans toute cette foule.

En somme, le succès fut tel, que certainement nous recommencerons; et dans quelques années peut-être, les esprits familiarisés seront disposés à la tolérance même en ville. Qui sait? L'évêque ne pourra-t-il pas un jour faire lui-même une procession dans les rues de Kandy? Oh! que je souhaiterais voir Jésus porté en triomphe dans cette capitale païenne!

***

**Excursion à Kégalle.**

Je suis allé passer la fête du Sacré-Cœur à Kégalle, le centre de la paroisse du P. Théodule Neut. Ce jour-là, sur l'ordre de Mgr Van Reeth, après une neuvaine préparatoire, le diocèse de Galle se consacrait solennellement au Sacré-Cœur de Jésus. La veille, grandes premières vêpres, salut et sermon. Le jour même, au matin, messe solennelle, sermon, acte de consécration; le soir, salut, sermon, feu d'artifice, pétarades, cris, bruit : la fête était complète.

Malheureusement les pluies de la saison rendaient les chemins impraticables; nous pensions qu'il n'arriverait personne et nous nous disions : Si moi-même je devais venir de quatre cents pas, j'hésiterais et je crois que j'y renoncerais. Eh bien, malgré la pluie, on vint, et l'on vint pendant la nuit, de trois, de sept et de huit milles, pour ne pas manquer la messe; on vint à jeûn, pour se confesser et communier.

Avant la messe, le P. Neut me dit : « Les hosties sont préparées pour être consacrées; j'en ai mis par précaution beaucoup plus qu'il ne sera nécessaire, je consommerai demain celles qui resteront. » Oui, mais l'église était pleine, si pleine, qu'en distribuant la sainte communion, il fallut diviser en deux presque toutes les hosties; de la sorte, on eut tout juste, et comme providentiellement, le nombre nécessaire; en remontant à l'autel, il me restait au fond du ciboire une seule demi-hostie.

Le lendemain, quand je retournai à Kandy, le P. Neut partait pour une autre chapelle centrale de sa paroisse, où il devait recommencer la même fête. Brisé de fatigue, il s'endormait debout; mais n'importe! en avant quand même! on se reposera et on se séchera en paradis! Car on ne voyage pas là-bas en confortable compartiment de chemin de fer. On prend un *waterproof;* s'il n'est pas trop usé ou lacéré, il protégera quelque peu; et... en route! Si l'on trouve à louer une charrette à bœufs, c'est une bonne chance que l'on met à profit.

*
* *

**Rafraîchissements gratuits.**

Le long des routes, — ces routes sont des chemins de terre, carrossables, larges de quatre à cinq mètres, comme les chemins de nos villages belges, — on trouve de loin en loin un témoignage de l'hospitalité orientale : un petit enclos carré, de deux mètres de côté, entouré d'un mur haut d'un pied; aux quatre angles, des colonnes, plus élevées que la taille d'un homme, supportent un toit qui recouvre le tout et dépasse de chaque côté l'alignement des murailles d'environ un mètre.

Tout voyageur, fuyant le soleil ou la pluie, peut se réfugier sous cet abri, s'y asseoir, manger ce qu'il porte avec lui, dormir, causer avec l'étranger que le hasard amène. Personne n'est là pour poser aucune condition ni exiger aucun paiement... ou plutôt, vous trouverez toujours compagnie; et si quelques centaines de... puces ne vous inspirent pas trop d'horreur, vous serez sous ce toit parfaitement à l'aise.

D'autres fois, vous trouverez, au lieu de cela, un quelque chose de beaucoup plus simple, mais non moins précieux, surtout en temps de chaleur et de sécheresse.

Voyez-vous là-bas, au bord du chemin, à proximité d'une habitation d'indigène, un poteau, un petit bloc de maçonnerie, un simple bout de tronc d'arbre, recouvert d'un toit minuscule, rappelant ces niches de Madone placées le long des routes ou au coin des champs dans nos campagnes flamandes? A l'ombre de ce toit, dans cette niche, il y a un vase, une marmite, un pot de terre, un récipient quelconque rempli d'eau fraîche, et à côté un

gobelet. Puisez, buvez, remettez en place et passez; personne ne vous dira rien. Le paysan voisin vient de temps en temps remplir l'urne. C'est bien cela: *Effundam aquam super sitientem...; omnes sitientes venite ad me, et qui non habetis argentum, properate, emite et bibite, absque ulla commutatione, vinum et lac.* Voilà le bon cœur des indigènes.

D'autres fois aussi, là principalement où doit passer beaucoup de monde, par exemple, au coin d'un grand marché, à l'entrée d'une ville, dans une gare de chemin de fer, ce n'est plus un piédestal soutenant un vase qui vous attend charitablement, mais un homme, oui, un homme en chair et en os, qui porte une urne et qui va vous servir.

Mais ici, une grave difficulté. Vous êtes d'une caste et il est d'une autre : peut-il vous servir? pouvez-vous accepter ce qu'il vous donnerait? A côté de vous, d'autres ont soif aussi; vous est-il permis de boire en leur compagnie, ou même seulement en leur présence? Qui sait?... Plutôt mourir de soif que de vivre dégradé! Voici la solution.

D'une caste inférieure, vous ne pourriez rien accepter; mais d'une caste supérieure, aucune prohibition ne l'interdit. Eh bien, l'homme à l'urne est toujours un brahme, c'est-à-dire un homme de la plus haute noblesse, au demeurant pauvre diable, qui prétend bien vous faire une aumône gratuite, car il est, lui, fils des dieux; mais qui pourtant vivra du petit sou que vous voudrez bien lui jeter pour le service rendu. Voilà pour le « *terminus a quo* », le point de départ; maintenant le « *terminus ad quem* », le point d'arrivée. Ici naissent les complications.

Êtes-vous aussi un noble rejeton des dieux, un brahme, présentez-vous droit, debout, devant lui, ouvrez un large bec, et le brahme y versera un flot de sa cruche, sans toucher la bouche, cela s'entend; le vase à boire ne touche jamais la bouche. Ainsi vous buvez sans être déshonoré. Votre voisin, de caste bien noble encore, mais inférieure cependant à celle des brahmes, s'inclinera pour recevoir le petit flot. Un autre, d'un degré plus bas, étendra les mains formant gouttière devant la bouche et, incliné davantage en présence du brahme distributeur, recevra le liquide,



LE GROUPE DES SÉMINARISTES

non plus dans la bouche, mais dans la gouttiere qui y mène. Puis un homme se présente, que l'infériorité de sa caste oblige à se courber presque jusqu'à terre et à présenter ses deux mains formant écuelle; il y recevra non pas un petit flot continu, mais quelques gouttes qu'il boira du creux de sa main. Enfin, voici un pauvre paria, la bouche brûlante de soif, les yeux rougis et gonflés... On fera semblant de ne pas voir cet animal; il le sait bien, il n'oserait pas même se présenter. Qu'il lèche à terre, s'il le veut, ce que d'autres ont pu ou daigné répandre (1)!

*
* *

**Le groupe des séminaristes.** Mais quelles nouvelles du séminaire même, demanderez-vous? Eh bien, je vous envoie une belle photographie. Elle représente le personnel du séminaire, outre S. E. Mgr Zaleski, que vous voyez au milieu du premier rang, et son secrétaire, le R. P. Benziger, carme, missionnaire aux Indes, frère de l'éditeur d'Einsiedeln, le Révérend Père est placé à ma gauche; à côté de lui, le P. Opdebeeck, puis le F. Reynders. A droite de Son Excellence, le R. P. Grosjean, puis le P. Koch, le P. Hosten, et enfin le P. Caullet. Derrière Monseigneur, le P. Piron.

La photographie ne vous montre pas les couleurs : pour les séminaristes, soutanes bleues et ceintures rouges; pour nous, soutanes noires. Les quatre petits Bouddhas à nos pieds sont les plus jeunes séminaristes, les derniers venus.

Un seul personnage n'est pas un élève. Voyez-vous ce petit singe noir en veste blanche, jupon rouge et pieds nus, à l'extrémité du premier rang? C'est le petit gamin tropical dont je vous parlais l'autre jour (pensez aux ongles!). Voyant les préparatifs du photographe, le gaillard s'éclipsa, grimpa au dortoir et revêtit ses habits de grand gala : veste à l'européenne, sur la peau bien entendu, et jupon frais lavé. — J'appelle cela un jupon..., c'est une simple pièce d'étoffe, roulée par un bout autour de la ceinture, et retombant le

---

(1) Le P. van der Aa, vivant dans un monde mi-indien, mi-singhalais, donne ici des considérations qui s'appliquent surtout au système des castes telles qu'elles existent encore dans l'Inde.

long du corps. Pour le travail, on relève ce vêtement à volonté. Bien souvent, il ne descend pas si bas que chez le personnage actuel, et il n'est même pas rare que cette pièce d'habillement soit absente. — Donc, notre gamin au dernier moment sortit de sa cachette... et plus tard on le trouva sur l'image. Quand il nous vit regarder la photographie, en récréation, il se glissa derrière le Père Supérieur, et, prenant un air comiquement innocent :

— *Méka kawda?...* Celui-là, qui est-ce?, dit-il, et il s'enfuit en riant.

A côté du groupe, notre maison principale, dont j'ai donné précédemment la description. Remarquez la véranda, et le toit avec les fenêtres du dortoir. Regardez bien comment ce toit est construit; vous n'en avez jamais vu de semblable. Ce sont des tuiles rouges, et il y en a quatre rangées superposées. C'est d'un poids effrayant; mais ici, la chose est nécessaire et contre le soleil dont les rayons vous rôtiraient à travers un mince toit européen, et contre les vents violents de la mousson qui vous enlèveraient tout.

A l'extrémité du toit, vous voyez le chœur et le transept de la chapelle publique ou église paroissiale. Mais ne vous y trompez pas; ajoutez un peu de perspective : cette chapelle n'est pas attenante à la maison, il s'en faut; bâtie sur le mamelon voisin, elle est à trois ou quatre minutes d'ici.

Entre le dortoir et l'église, une échappée de vue assez confuse laisse apercevoir une montagne, que l'on n'atteindrait pas en moins de deux petites heures de marche. Il faudrait d'abord descendre dans la vallée, derrière la chapelle, traverser la route de Kandy à Trincomali, et remonter par un chemin en lacets la pente opposée.

* * *

**Rumeurs populaires.**

Vous avez souvenir qu'il nous est arrivé, pendant le mois de mars, l'ordre de suspendre les travaux de construction du séminaire. Depuis lors, faute d'argent, tout est resté stationnaire. Et cependant, le bâtiment actuel provisoire se remplit et déborde. Le R. P. Grosjean va prochainement faire exécuter un ouvrage auquel on n'eût

jamais songé en d'autres circonstances. A l'aide de cloisons de bois et de verre, on fermera les vérandas, qui deviendront salle d'étude le jour et dortoirs la nuit. Pour nous promener un peu à l'ombre, par exemple en récitant le bréviaire, eh bien, nous ferons le tour de notre chambre.

La seule présence du séminaire pontifical produit, paraît-il, un bien dont nous-mêmes ne nous doutions pas. Depuis longtemps, on avait répandu le bruit que les catholiques n'étaient que des ignorants et n'avaient cure de fortes études. Naturellement les bouddhistes croyaient cela comme parole d'histoire.

Mais quand on vit le vaste établissement du séminaire et les travaux de défrichement, on se prit à dire que ces catholiques pourraient bien après tout n'être pas tellement ignares; puis quand sortirent de terre les premières lignes des constructions et que l'on sut que tout cela ne serait qu'une simple maison d'études, alors on comprit que le catholicisme est quelque chose de sérieux; et au loin les missionnaires, au fond de leurs paroisses, remarquèrent un changement de l'opinion en leur faveur. Est-ce à dire que ces bouddhistes se laisseront convertir à coup de pierres? Oh non! pas précisément; mais enfin c'est déjà quelque chose.

D'autre part, il n'est pas de bruit absurde qu'on n'ait fait courir à propos de l'interruption des travaux. Voici, comme spécimen, ce qu'on disait à Colombo. Les jésuites pour le compte du Pape, — ou, selon les malins, des Belges pour le compte de Léopold II, — préparaient la conquête de l'île et bâtissaient sur les hauteurs de Kandy une citadelle, une forteresse imprenable, si bien que le gouvernement anglais dut intervenir et faire arrêter tous les travaux!... Rien n'est trop sot pour être gobé, quand il s'agit de nous!

***

Pourriez-vous deviner ce que nous devons surveiller contre les voleurs sur notre chantier abandonné?... La chaux! Non pas que personne en prenne sensiblement; mais comme chacun en prélève une pincée, tout au plus

une poignée, cela finit par en faire disparaître des quantités!

Mais pour quel usage, direz-vous, une pincée de chaux? c'est tout simple : pour la mêler à l'aréca et aux autres ingrédients également délicats du fameux bétel que tout le monde mâche. Après cela, je comprends que la salive prenne une couleur de sang et que les dents se conservent toujours saines et propres. Quel microbe pourrait donc résister?

Un autre vol, auquel nous avons été plus sensibles, c'est celui de la montre et du violon du P. Opdebeeck, lesquels un beau soir ont disparu ensemble. La porte de la chambre trouvée large ouverte et ne portant aucune trace de violence, témoignait qu'on s'était introduit à l'aide de fausses clefs. La police anglaise avertie vint voir, prit force notes, rédigea force écritures,... et, bonjour!

Je m'arrête et recommande à vos prières le séminaire de Kandy, élèves et professeurs. Adieu.



# 6me LETTRE

## Occupations variées. — Petit aperçu de grammaire singhalaise. — Dénûment. — Chant d'église. — Toilettes de dimanche. — Un vernis singulier. — Canne à sucre.

—



*Kandy, 21 juillet 1896.*

ERCI pour votre bonne lettre. Si vous saviez quel plaisir elle nous cause ! Il n'est qu'un seul point sur lequel je ne puis être d'accord avec vous. Vous avez l'air de craindre pour moi, pour ma précieuse santé, pour ma vie, quoi ? — Rassurez-vous, je vous en prie; je me porte à merveille; je prends un embonpoint, dont je ne cesse de m'étonner qu'en considérant le contentement dans lequel je suis plongé. Voyons; si je faisais l'énumération de toutes mes charges et occupations, cela vous ferait frissonner.

Je suis ministre de la maison, directeur spirituel et confesseur de quelques séminaristes qui veulent venir à moi ; je donne les instructions spirituelles aux Nôtres; puis, je suis professeur de métaphysique spéciale, — exactement la besogne de Louvain ; — enfin je suis professeur de sixième pour les tout derniers venus : enfants qui souvent sortent

des jungles, ne sachant pas un mot de latin, guère plus d'anglais, ignorant presque leur langue maternelle, dont ils parlent tel ou tel dialecte usité dans leurs bois ou leurs plaines ! Allez maintenant : faites-moi de ça des docteurs et des apôtres; donnez des classes, des exercices, des répétitions... et vous verrez quel temps il vous restera.

Heureusement tout le monde est de si bonne composition que chacun réclame une partie du travail et que les répétitions s'ajoutent pour l'un à son supériorat, pour l'autre à sa physique, pour un troisième à sa logique. Vraiment, nulle part, je n'ai mieux connu et apprécié le dévoûment religieux.

Mais continuons. Je suis en outre préfet de la bibliothèque; et là il n'y a encore ni catalogue ni beaucoup d'ordre. L'intéressant travail, n'est-ce pas, que cela vous donne ! Je suis aussi vicaire de la paroisse; ce qui a permis à mon curé, le R. P. Grosjean, de me charger parfois d'un office ou d'un baptême.

Mon premier baptême fut un baptême d'adulte, cérémonie d'une bonne demi-heure. Pendant deux jours, j'étudiai le rituel; j'étais sûr de moi et ne craignais pas l'assistance du public. Mais... le vent tourna-t-il quelques pages, le sacristain fit-il une méprise..., toujours est-il que l'heure solennelle venue, me rendant au fond de l'église, devant la porte grandement ouverte, je trouvai tout en règle, et sur le lutrin le rituel me présenta un gros titre dont je ne daignai lire que la moitié... : *pro baptismate adultorum*... C'est cela, me dis-je, et en avant. Oui, c'était bien cela; tout se suivait; je reconnaissais tout ce que j'avais préparé; j'étais content de moi. Tout à coup, une *oraison*, et puis : *Ite in pace*... Allez en paix et que le Seigneur tout-puissant soit avec vous! Et c'est fini... Je regarde le sacristain; le sacristain me regarde; les acolytes en font autant... Eh bien, où est le baptême ?... la formule sacramentelle ?... Nous avions suivi parfaitement tout le temps l'ordre pour suppléer les cérémonies omises dans le baptême des adultes.

Reprenons l'énumération de mes charges, car je n'ai pas

fini. Je suis encore directeur des petits travaux domestiques. Vous n'avez sans doute pas oublié qu'il y a, les jours ordinaires, une heure de travaux manuels pour les séminaristes. Pendant cette heure, on s'acquitte tout d'abord des divers offices que l'on peut avoir dans la maison : dépense, réfectoire, lingerie, infirmerie, sacristie, matériel des jeux, époussetage, eaux et bains, catéchismes d'enfants, visites de chrétiens malades ou de païens à convertir, etc.

Ceux qui n'ont rien de spécial se partagent en groupes : les uns font du jardinage avec le P. Caullet; d'autres, sous le P. Piron, travaillent à la reliure de livres et de cahiers, à la confection, et parfois à la destruction de boîtes de carton, etc.; d'autres encore, dirigés par le P. Hosten, s'occupent de différentes manières. Le P. Opdebeeck — ici, on prononce *Oppik-Swâmi* — donne des répétitions ou de petites leçons à des indigènes.

Et le directeur, maintenant? Le directeur des travaux !... Il n'a souvent rien à faire qu'à se promener et constater que tous les autres font quelque chose !

Parfois, il appelle un séminariste et lui enseigne un petit ouvrage utile pour la communauté. C'est ainsi que ces jours derniers, armés d'une vieille paire de ciseaux, d'un pot à colle, n'ayant d'ailleurs d'autre brosse que nos dix doigts et utilisant de vieilles gazettes, nous sommes parvenus à faire un petit chef-d'œuvre que je n'aurais pas daigné regarder il y a six mois : des abat-jour en papier. Nos pauvres séminaristes se fatiguent les yeux à la lumière de lampes assez défectueuses et en nombre trop restreint, munies d'abat-jour en verre mat, qui furent neufs jadis et entiers... Hélas! ils ne peuvent être remplacés; cela coûte trop, et comment faire la dépense ?

D'autres fois, je montre ou je cherche moi-même le moyen de raccommoder avec un clou, un bout de ficelle, le pied d'une chaise, d'une table, un coin disloqué de lit ou d'armoire; ou bien avec un peu de plâtre et de colle, nous essayons notre talent sur une théière cassée, pour la remettre en état de fournir une nouvelle carrière. Vous voyez que le pot à colle, les pinces à chapelets, le fil de fer, la ficelle, le tube de bambou, la fibre de coco, tout en un mot est précieux et qu'on ne laisse rien perdre. Je suis si heu-

reux comme cela; expérimenter quelques effets de la pauvreté, c'est si bon !

***

Aperçu de grammaire singhalaise.

Enfin, je suis encore autre chose : je suis élève moi-même, étudiant le singhalais, et je prends des leçons un peu de tout le monde et à toute heure. Seulement... je n'ai plus vingt ans; ah !... une vieille mémoire, c'est un instrument bien rouillé. Ajoutez que cette langue, qui ne présente aucune vraie difficulté, n'est pas faite exprès pour être facile. Êtes-vous curieux de quelques détails ? Je ne sais si cela vous intéressera beaucoup.



ÉQUIPAGES RUSTIQUES

D'abord c'est une langue de la famille sanscrite ; donc le génie grec, latin, germanique va s'y retrouver, mais avec une teinte indienne, vous le pensez bien.

Voici les déclinaisons. Aucun adjectif, aucun participe ne se décline : jusqu'ici c'est comme en anglais; mais attendez, il y a des compensations ! Le substantif a deux déclinaisons : l'une pour les êtres animés, traités avec révérences et compliments (pensez donc que nous sommes en pays de métempsycose à outrance, et que ce moineau, ce bœuf, ce crapaud, ce serpent, ce hanneton, c'est peut-être votre vieil oncle ou votre grand-père !); l'autre déclinaison, celle des noms d'êtres inanimés, est beaucoup plus simple, moins sonore et moins pleine. Chacune de ces deux déclinaisons se divise en déclinaison déterminée et déclinaison indéterminée : l'homme, un homme; le chemin, un chemin, — applicables par conséquent à chaque nom. Puis, chacune

de ces quatre déclinaisons se subdivise en quatre, cinq, six déclinaisons, variées seulement pour cause d'euphonie... : un rien, comme vous voyez.

Il n'y a que six ou sept cas vraiment distincts; les autres sont plutôt des composés, comme en latin *vos*, *vestri*, *vobis*, *vobiscum*. Mais voici bien une autre histoire. Ces cas sont employés d'après les mêmes règles qu'en latin, mais ils ne suffisent pas toujours : il faut souvent des prépositions. Eh bien, nous n'avons pas de prépositions; ce sont des *postpositions*, puisqu'elles se mettent toujours *après* leur substantif. Seulement, voici que ces coquines de *postpositions* régissent toujours l'accusatif, et qu'il leur prend l'idée de se décliner et d'exprimer ainsi les nuances les plus fines. Je ne puis mieux faire que de comparer ici deux ou trois expressions flamandes : *Neem dat boek van de tafel; neem... op de tafel; neem... van op de tafel; neem... van de tafel af.* Ceci n'est pas une vraie déclinaison, mais vous voyez la possibilité d'en avoir une véritable. Imaginez donc un système régulier, à peu près complet, et jugez si cela sera délicat.

Ce n'est pas tout. Les adverbes se déclinent aussi, au grand complet. Pensez à : *vandaar*, *naar daar*, *daarin*, *daaruit*, *daardoor*... ἐνταῦθα, ἐντεῦθεν, ἐνθάδε, ἐνθένδε. Et puis, voici que les adjectifs et les participes, tout en ne se déclinant pas, ne se gênent nullement pour prendre à l'occasion une terminaison personnelle verbale, ce qui leur donnera tout l'air de se conjuguer; comme si en latin au lieu de : *ille est amicus*, je pouvais dire : *ille amicat*; au lieu de : *haec domus est pulchra et magna*, *haec domus pulchret et magnet*.

Enfin le verbe! Il est majestueux dans sa simplicité, le verbe, le roi de la phrase. Il ne se conjugue pas de différentes manières comme en latin. Quelques variantes s'introduisent cependant par raison d'euphonie suivant la terminaison en *a*, en *e* ou en *i* du radical. Mais chaque verbe aura comme en latin les modes, les temps, les nombres et les personnes; comme en grec et mieux qu'en grec, les voix active, moyenne, inchoative, causative, réfléchie. Remarquez que je distingue la voix réfléchie et la voix

moyenne que j'aurais mieux fait d'appeler la neutre, — je me suis laissé entrainer par les souvenirs du grec. Par exemple :

Actif : *amo illum, je l'aime;*

Neutre : *j'aime, je suis aimant*, sans préciser ni qui, ni quoi ;

Inchoatif : *amaturio, je vais aimer ;*

Causatif : *je fais aimer ;*

Réfléchi : *amo meipsum, je m'aime*, ou bien *amo te mihi, je vous aime pour moi-même ;* en grec φιλοῦμαί σε.

Et je n'ai point parlé de voix passive! C'est qu'il n'y en a pas; on n'en a pas besoin, on peut toujous tourner à l'actif; et si vous tenez à employer un passif, à cause du pittoresque, alors prenez une conjugaison composée d'un auxiliaire; vous aurez, du reste, le choix entre plusieurs auxiliaires très expressifs. Ainsi au lieu de dire : il a été battu, vous direz : il est *venu* dans la *batterie*, dans les bâtons ; ou bien : il a *mangé* d'une *rossade.*

Mais voici où commence ma désolation. Chaque verbe a trois conjugaisons complètes avec toutes ces voix, ces modes, ces temps; et remarquez que les gamins de 8 ou 10 ans ne les confondent pas. Une conjugaison se fait par adjectifs verbaux, une par participes et une par désinences personnelles. Celle-ci vous est familière à première vue, c'est celle des verbes grecs en μι; elle s'emploie dans le style un peu plus littéraire et lorsqu'on veut insister sur la personne : *j'aime moi, tu aimes toi.*

La conjugaison par participes peut être comparée au latin : *amans sum, amaturus sum.* Remarquez que ce n'est pas l'auxiliaire qui change, c'est le participe qui indique le temps et la nuance... Eh bien, imaginez un système de participes plus complet qu'en grec ; on emploiera cette conjugaison pour insister sur la nature de l'acte et sur le temps, par exemple : *c'est de l'amour à présent que j'ai..., c est de l'amour à cette condition que j'aurais, je le sens.*

Enfin la conjugaison par adjectifs verbaux, qui marque simplement le fait et le temps, le mode et la voix sans insister spécialement sur aucune nuance. Supposez un système régulier et complet d'adjectifs comme : *ego amicus,*

*tu amicus, ego amator, ego amatorius, ego amabilis, ego olim amicus, ego si amicus.* Ajoutons enfin qu'il n'y a pas de pronoms ni d'adjectifs relatifs ; qu'en ferait-on, ayant une armée si complète de participes et d'adjectifs verbaux ?

— Savez-vous ce que c'est que tutoyer ?

— Tiens, quelle question !

— Eh bien, faites-le au pluriel si vous pouvez ! Ici c'est tout simple. Pour la seconde et la troisième personne nous avons un escadron de pronoms. Ceux-ci ont exactement la nuance du tutoîment, tant au singulier qu'au pluriel. Les uns ont la nuance de simple politesse, les autres celle d'un certain respect ; d'autres celle du plus profond *salâm* : rien qu'à



LE PÈRE SCHÄFER, MISSIONNAIRE A GALLE

entendre prononcer le pronom *il*, quand il s'agit de Dieu, vous vous sentez pris de saisissement devant cette très haute Majesté. *Il* se traduira par *ohunnanwahansê!* Et l'on ne trouve pas que cela devienne ou trop long ou trop lourd; il faut parler ainsi sans confondre ces degrés, sous peine de froisser et de manquer de respect.

***

**Dénûment.** Je vous parlais tout à l'heure de pauvreté. L'autre jour, le P. Théodule Neut, obligé de s'absenter de sa paroisse pendant près d'une semaine, et ne voulant pas cependant la laisser sans prêtre, surtout le dimanche, invite le P. Koch à venir le remplacer. Le Père arrive, on s'embrasse, on se passe les clefs, on se sépare. Mais le soir, en préparant les offices du lendemain, le P. Koch ne trouve aucune hostie, le sacristain non plus. Apparemment, le P. Neut n'ayant plus de provisions que le strict nécessaire pour lui-même, et croyant d'ailleurs que chacun avait soin de se pourvoir, avait tout emporté.

Que faire? Il faut trois jours pour se procurer des hosties au monastère de Kandy, et le P. Neut n'a pas de fer à hosties. Vers 9 ou 10 heures du soir, le P. Koch essaya de cuire un semblant d'hostie entre deux couvercles de boîtes à sardines. Il parvint à obtenir un petit pain assez convenable. C'était tout ce qu'il fallait; le manque d'élégance ne choquerait personne dans cette assistance villageoise. Voilà ce qui arrive en mission.

A propos du P. Neut, quand je suis allé chez lui à la fête du Sacré-Cœur, la première chose que je remarquai en entrant, ce fut une porte, ou plutôt une grille, dont la moitié était peinte; je regardais sans rien dire, croyant que c'était un ouvrage simplement inachevé. Mais le Père m'apprit que sa provision ou mieux son pot de couleur s'était trouvé épuisé, et que le second battant de la porte serait peint, quand la Providence enverrait un supplément de couleur.

Je vis aussi dans son église des fenêtres qu'il serait fort superflu d'ouvrir puisqu'elles n'ont pas de carreaux. Le

P. Neut avoua qu'il avait des carreaux, mais pas en nombre suffisant, et d'ailleurs qu'il ne pouvait, faute de mastic, les placer. Sur l'autel, nouvellement restauré et bien propre, se trouvaient, en guise de vases à fleurs, des cruchons en grès : je ne sus trop s'il fallait les prendre pour des ex-cruchons de bière de Louvain ou pour des ex-cruches d'encre. Du reste, une petite ceinture en papier colorié leur donnait un air coquet à faire illusion.

***

Quant au chant... ah! le chant d'église singhalais! Vous en ai-je déjà parlé?... D'abord, aucun accompagnement d'instrument; voilà déjà qui ne favorisera guère la justesse du ton; ensuite un groupe d'hommes, choisis pour leur piété, leur dévoûment, peut-être aussi pour leur influence en ville, mais à coup sûr nullement à cause de leur organe, de leur science musicale, ni de la concordance de leurs voix. Et pour qu'ils prononcent bien le latin, on a fait imprimer tout exprès un petit livre contenant les textes transcrits autant que possible en caractères singhalais, un manuel à l'usage de chantres qui certainement ne comprennent pas un traître mot de latin, qui, sans doute, ne connaissent pas l'alphabet latin, et qui, très apparemment, n'ont pas l'idée d'une note de musique telle que nous l'entendons en Europe. Je croirais même un peu que ces livres remontent à l'époque des Portugais : ils sont assez crasseux pour prêter à mon soupçon. Chant d'église.

Et maintenant, en avant! Criez toujours! Plus c'est faux, plus c'est beau, pourvu que ce soit fort. C'est à faire hurler tous les loups du voisinage! Allez, allez toujours! On se retrouve au point d'orgue, pour respirer quand on n'en peut plus!

Et pendant ce temps, la foule, silencieuse et recueillie, se tient à genoux ou assise sur les talons, ou encore prosternée le front jusqu'à terre. Les deux premières minutes, j'étais tenté de rire; mais ensuite, je trouvais, dans son ensemble, la cérémonie édifiante et très sérieuse; et j'éprouvai ce sentiment aussi bien dans la cathédrale de Kandy que dans la petite église de Kégalle.




ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LOURDES, PRÈS DE GALLE, ÉLEVÉE PAR UN BIENFAITEUR DE LA MISSION

Le Séminaire fait une heureuse exception à cette manière singhalaise de chanter; mais si nos élèves exécutent un plain-chant très supportable, Piron-Swâmi pourrait vous dire au prix de quelles peines il est arrivé à ce résultat. Et ce n'est pas seulement le chant grégorien, c'est maint autre morceau de musique religieuse que nous pouvons goûter ici. Rien d'étonnant donc, sitôt que le beau temps le permet, que nous ayons toujours, à la messe et au salut du dimanche, du monde de Kandy même, tantôt une famille ou deux de chrétiens, tantôt des promeneurs protestants ou païens, attirés par la beauté des chants et la nouveauté. Les chrétiens entrent dans l'église et se mêlent à ceux de notre paroisse d'Ampitiya; les païens n'osent pas toujours pénétrer à l'intérieur et se tiennent devant la porte large ouverte, ou bien encore se placent en petits groupes devant les six ou huit fenêtres, d'où ils peuvent tout voir et tout entendre.

***

**Toilettes de dimanche.**

Ils sont intéressants, ces pauvres indigènes ainsi endimanchés. Peaux noires ou brunes, bien lavées, parfois bien cirées à l'huile de coco; habits d'un peu toutes les façons et toutes les couleurs, surtout couleurs voyantes, blanc, rouge, jaune, bleu, vert, et couvrant la personne presque entière.

Les protestants, plus que les catholiques, tendent à se rapprocher des modes européennes; pantalons pour les hommes, parfois même souliers et chapeaux; pour les femmes, robes confectionnées avec corsages sur mesure et prenant la taille, — pas encore de corset, — mais des chapeaux, et quelquefois aussi des sandales ou des souliers.

Ce ne sont encore là cependant que des exceptions. Le grand nombre des catholiques et surtout des païens conserve ses habitudes traditionnelles. Sur la tête, rien, ou bien une pièce d'étoffe que les femmes portent comme ma feue bisaïeule portait sa faille, tandis que les hommes la roulent en élégant et fier turban. J'aime beaucoup cette coiffure et la préfère de bien loin à notre *trois-françois*. Je la préfère aussi au peigne singhalais de Colombo. Ensuite, veston ou morceau d'étoffe recouvrant le buste;

enfin une autre pièce d'étoffe roulée autour du corps et descendant parfois jusqu'aux talons; et, comme toujours, les pieds nus. Voilà toute la toilette!...

Oh non! pardon, je me trompe! Il faudrait mentionner encore les cheveux et leurs coupes diverses : la tête rasée tantôt en entier, tantôt par devant, tantôt par derrière; puis les boucles d'oreilles, pour hommes comme pour femmes, variant de forme et de grandeur, depuis la simple tête d'épingle jusqu'à l'anneau d'un pouce ou deux de diamètre; s'il n'a, cet anneau, que l'épaisseur des chaînons de chapelet, c'est bien; s'il augmente et que sa largeur atteigne jusqu'à un pouce et davantage, il se présente alors comme un rond de serviette, ou plutôt comme un petit tonneau sans fond. Ce brillant bijou est en nickel, en argent et même en or. Sentez-vous comme on doit être fier avec ses deux cerceaux tombant sur les épaules et faits sans doute pour démontrer jusqu'où l'art et le travail peuvent porter l'expansion du lobe de l'oreille? Aussi les images et les statues de Bouddha qui veulent être belles donnent toujours à leur personnage des oreilles normales pour la partie supérieure, mais allongées par en bas d'un demi-pied et couvrant les épaules.

Pour achever la description de la toilette sans trop vous lasser, je ne ferai que mentionner les épingles ou les anneaux des parois nasales, ornés de pierres précieuses, que j'ai parfois l'indiscrétion de prendre pour de vulgaires verroteries... N'oubliez pas les anneaux, quelquefois riches, passés aux bras au-dessus du coude, aux poignets, à tous les doigts des mains, aux jambes au-dessus des mollets, à quelques-uns des doigts du pied. Ajoutez à cela, pour les hommes rarement, ordinairement pour les femmes, des colliers de perles plus ou moins vraies, plus ou moins grosses et de toutes les couleurs voyantes.

Est-ce tout, et la toilette est-elle complète? Pour les chrétiens, oui; à moins de mentionner encore le scapulaire qui souvent broche sur le tout; mais pour les païens, non, ce n'est pas tout. Voici notre marchand d'étoffes, de la noble caste des Tchettys ou commerçants de l'Inde méridionale, bel homme brun, d'une trentaine d'années; avec lui, son

*frère* — ce qui pourrait bien signifier un *cousin* seulement, comme dans la langue hébraïque, — jeune homme, couleur brune assez clair, aux traits fins, presque délicats, aux yeux vifs et aimants, au sourire perpétuel et gracieux ; il est sympathique ce jeune homme de 17 à 20 ans !

Mais voyez sur ces fronts, entre les sourcils, à la naissance du nez, une petite tache ronde, d'un centimètre de diamètre, rouge, éclatante chez l'un, blanche chez l'autre. Ils portent au cou des colliers d'or, — car ce sont des hommes de très bonne caste, — et sur la gorge, suspendu au collier, un bijou ayant la forme d'un tonnelet, orné de ciselures à l'extérieur. Et lorsque par un mouvement ou un geste le vêtement qui protège le buste s'entr'ouvre, vous pouvez voir que la région de l'estomac jusqu'à la ceinture est décorée de lignes blanches, qui forment je ne sais quels caractères ou hiéroglyphes, tracés, de même que la petite tache blanche dont l'un des deux a le front orné, avec de la bouse de vache. Mais tout cela n'est pas, hélas ! une vaine parure. Cette tache ronde sur le front, changée parfois en une étoile, parfois en un triangle, c'est un signe superstitieux, le « signe de la bête ». Les francs-maçons lucifériens de très haut degré vous en donneraient bien le sens. Et le contenu du tonnelet et la signification des hiéroglyphes, les païens eux-mêmes n'oseraient vous l'expliquer sans rougir. Mais passons, et prions pour ces malheureux infidèles livrés à l'empire de Satan.



COSTUMES DE NOCES

***

…e si mauvaise
enfin une autre pièce d'étoffe roulée aut… sacrés, c'est un
descendant parfois jusqu'aux talons; et …e Dieu sont mul-
les pieds nus. Voilà toute la toilette!.. de celui-ci. D'abord
Oh non! pardon, je me trompe! I… ont d'un tempérament
encore les cheveux et leurs coupes… air et de feu, selon la
tantôt en entier, tantôt par de… Et le soleil survenant dans
puis les boucles d'oreilles, r… nit, de sorte que vous ne
femmes, variant de forme … comme je me l'étais toujours
simple tête d'épingle jusqu… une espèce de pain comme votre
de diamètre; s'il n'a, cet … pine; sauf un petit parfum tout
nons de chapelet, c'est … ible du tout, et même recomman-
geur atteigne jusqu'à … pour les poitrines faibles.
alors comme un r… c'est de le brûler : cela donne un bon
petit tonneau sar… parfumé, mais qui ne gâtera rien à votre
argent et mêm… vous y habituer.
avec ses deu… prenez un seau d'eau; faites-y délayer un
sans doute … pains, ajoutez-y une poignée de certaine
peuvent r… semblable à la gomme arabique, et faites
images … Vous obtenez une sorte de laque bien liquide,
donne … pourrez enduire vos meubles, vos murs, vos
pour … portes et vos fenêtres. Ce vernis prend une teinte blanchâtre
de … en séchant; et si vous en appliquez plusieurs couches, vous
aurez une belle couleur blanche, qui tiendra cinq ou six
mois, voire même un an, et vous recommencerez l'opéra-
tion. Tenez-vous à une vraie propreté, à une sorte d'élé-
gance, recourez plus souvent au vernissage, par exemple
toutes les trois ou quatre semaines. L'odeur fera bien faire
une petite moue aux demoiselles nouvelles venues d'Europe,
mais elle n'est pas repoussante; elle est saine, elle écarte
les fourmis, et tout est avantage… Ah! mais je m'arrête,
sinon vous allez me croire tout à fait acclimaté!

***

*Canne à sucre.*

L'autre jour, en ma qualité de ministre, je vais faire un tour au réfectoire. L'heure du goûter approchait, et je voulais voir les préparatifs de nos gamins tropicaux. Je les trouve en train de découper consciencieusement des branches d'arbre, que je pris d'abord pour du bambou. Je ne

**Un singulier vernis.**

Ce n'est pas que la bouse de vache soit une si mauvaise chose. Au contraire. En dehors des rites sacrés, c'est un très bon produit que celui-là : les dons de Dieu sont multiples et variés ; laissez-moi vous parler de celui-ci. D'abord nos bonnes petites bêtes de vaches sont d'un tempérament sec et chaud, composées surtout d'air et de feu, selon la théorie des « quatre éléments ». Et le soleil survenant dans la prairie, tout est à moitié cuit, de sorte que vous ne ramassez rien de dégoûtant, comme je me l'étais toujours imaginé en Europe : c'est une espèce de pain comme votre pain de tourbe en Campine; sauf un petit parfum tout spécifique, pas désagréable du tout, et même recommandable pour la santé et pour les poitrines faibles.

Un premier usage, c'est de le brûler : cela donne un bon feu, légèrement parfumé, mais qui ne gâtera rien à votre dîner, si vous savez vous y habituer.

Autre usage : prenez un seau d'eau; faites-y délayer un ou deux de vos pains, ajoutez-y une poignée de certaine gomme, assez semblable à la gomme arabique, et faites chauffer. Vous obtenez une sorte de laque bien liquide, dont vous pourrez enduire vos meubles, vos murs, vos portes et vos fenêtres. Ce vernis prend une teinte blanchâtre en séchant; et si vous en appliquez plusieurs couches, vous avez une belle couleur blanche, qui tiendra cinq ou six mois, voire même un an, et vous recommencerez l'opération. Tenez-vous à une vraie propreté, à une sorte d'élégance, recourez plus souvent au vernissage, par exemple toutes les trois ou quatre semaines. L'odeur fera bien faire une petite moue aux demoiselles nouvelles venues d'Europe, mais elle n'est pas repoussante; elle est saine, elle écarte les fourmis, et tout est avantage... Ah ! mais je m'arrête, sinon vous allez me croire tout à fait acclimaté !

***

**Canne à sucre.**

L'autre jour, en ma qualité de ministre, je vais faire un tour au réfectoire. L'heure du goûter approchait, et je voulais voir les préparatifs de nos gamins tropicaux. Je les trouve en train de découper consciencieusement des branches d'arbre, que je pris d'abord pour du bambou. Je ne

savais trop que faire. Fallait-il gronder? Ce n'était pourtant pas le moment de préparer des jouets en bois; mais on se gênait si peu devant moi, que je restai interdit et me contentai de regarder. Quand on eut ainsi découpé un bon tas de morceaux de bois vert, longs chacun d'environ un décimètre, on se mit gravement à en charger des assiettes et à en orner les tables. Pour le coup... qu'auriez-vous fait?... Ne voulant pas paraître trop ignare aux yeux de ces sauvages domestiques, j'allai interroger un séminariste :

— Ah çà, est-ce qu'on mange du bois à brûler, ici ?

— Mais non ! mon Père : nous recevons parfois un morceau de canne à sucre, et nous aimons à le ronger; c'est très bon !

*
* *

Trait de charité.

Ils sont bien bons eux-mêmes, ces chers séminaristes noirs; je voudrais pouvoir vous montrer comment tous vivent ici en famille, entre eux et avec nous. Jamais de plaintes ni de murmures; parfois peut-être une vivacité; mais alors, que s'ensuit-il, croyez-vous? Au premier repas suivant, on s'accuse ou l'on fait en public une autre pénitence, que je n'ai pas dû imposer; je n'ai que la peine d'accorder la permission et de laisser faire.

Dernièrement j'appris par hasard que notre linger, un séminariste, atteint d'un gros rhume par le temps de pluie et de froid que nous traversons, dormait depuis plusieurs nuits sans couverture, avec un simple drap de lit. Je l'appelle.

— Eh bien, que faites-vous là ?

Timidement il m'avoue que la semaine précédente, lorsque sont arrivés ici deux nouveaux séminaristes, il a fallu les pourvoir; n'ayant plus de quoi, et sachant la maison trop pauvre pour faire des achats, il avait donné ses couvertures, sans rien dire; il me suppliait de n'en point parler. Je ne le grondai pas, mais je voulus qu'il prît ma couverture.

— Et vous alors, mon Père ?

— Moi, je ne m'en sers jamais tout de même; elle couvre le lit pendant le jour; mais le soir, je la mets de côté; il fait beaucoup trop chaud pour moi ici.

Dans son grand et silencieux regard noir, je lus cette réflexion : Mais, êtes-vous donc un ours blanc, vous que rien en plein hiver ne peut rafraichir ?...

Il prit ma couverture, et son rhume fut bientôt passé.

S'il est vrai que toutes les œuvres doivent être marquées du sceau de la croix, nous avons lieu d'espérer pour la nôtre, et les fruits semblent s'annoncer, qui répondront pleinement aux vues du Pape qui nous a envoyés.



# 7$^{me}$ LETTRE

**Reprise des travaux. — Merveilles de végétation. — Visite à Galle. — L'éventail du bonze. — Gautama Bouddha et le Nirwana. — A coup sûr, il n'est pas fier notre évêque! — Recherches philosophiques sur la démarche des Singhalais. — Nos séminaristes. — Mon coup de lune.**

—

*Kandy, 13 septembre 1896.*



FOUGÈRE ARBORESCENTE

Grande nouvelle! Le Cardinal Préfet de la Propagande vient enfin d'envoyer une bonne petite somme d'argent pour continuer les travaux de bâtisse. Le chantier, si déplorablement abandonné, pourra se repeupler d'ouvriers; et sur les fondements, restés presque à fleur de terre, vont s'élever des murs et probablement s'achever une moitié du séminaire. Le Cardinal pose des conditions, ou plutôt, donne des ordres; mais ce sont tout juste les ordres désirés ici par tout le monde et que, faute d'argent, nous ne

prévenions pas. On devra pour le moment négliger les accessoires : cuisines, dépendances, chapelle; attaquer le corps même du grand bâtiment et terminer une aile le plus tôt possible. Il faudra traiter avec un entrepreneur. Le P. Koch est enchanté. Espérons que Dieu bénira son œuvre.

Nous sortons de la saison des pluies, fin d'août, commencement de septembre..., et ce n'est pas dommage. Le soleil, qui ne se montrait qu'à ses heures, recommence à darder des journées entières, et voici le moment où, revenant de son excursion vers le nord, il nous regarde d'aplomb. Vers midi, c'est curieux à observer : vous marchez exactement dans l'ombre de votre chapeau, et de cette ombre ne sort rien, rien que l'ombre de vos bras en raccourci.

**Végétation tropicale.**

Mais la végétation! C'est à n'y pas croire! C'est du fanatisme! C'est du paradoxal! C'est de la frénésie! Ça pousse! ça pousse! Regardez donc! Cette verdure n'a rien perdu pendant l'hiver, — puisqu'on est convenu d'appeler cela l'hiver, — tout est frais et vigoureux. Les vieilles feuilles sèches, — il en faut bien aussi parfois, — ne font qu'ajouter un charme de plus.

L'autre jour, Mgr Pelckmans, évêque de Lahore, capucin belge, passe par ici. Nous le conduisons au jardin.

— Tiens! s'écrie-t-il, voilà ce que je n'ai jamais vu : quels sont ces beaux gros fruits d'or dans cette verdure touffue?

— Cela, Monseigneur! Ce ne sont pas des fruits... Ce sont des feuilles sèches qui vont tomber, mais qui se dorent et reluisent une dernière fois aux rayons du soleil.

Et puis, voyez là, ces plantes, buissons aux mille couleurs variées, — j'allais dire enchevêtrées, — se balançant gaîment au soleil. Ce ne sont pas des fleurs, ce sont les feuilles mêmes, dont aucune n'est verte ou de même couleur que ses voisines. Toutes les teintes d'une palette d'artiste s'y réunissent, vives et voyantes. Un pareil buisson, c'est un immense bouquet, dont n'approchent pas les plus variés de vos bouquets de fleurs. Et cela pousse ici, en haies le long des chemins, en touffes au milieu d'un parquet, en tout ce

que vous voudrez. Et de peur que l'œil ne finisse par s'habituer, on dirait que cette végétation a toutes les coquetteries les plus féminines. Regardez le détail. Ici, chaque feuille a sa teinte propre, différente de celle des autres feuilles : jaune, rouge, blanc, noir, vert, bleu, orange, violet,... je m'y perds; il faudrait subdiviser les tons à l'infini : foncé, clair, sombre, éclatant... Là, aucune feuille ne se contente d'un seul coloris; elles sont toutes lignées, striées, tachetées, marquetées,... chacune de trois, quatre, même de huit ou neuf teintes. Voici un plant dont chaque feuille se partage nettement en deux moitiés séparées par la grosse nervure du milieu; une moitié est noir mat, l'autre, cramoisi velouté. Vous croyez rêver; retournez la feuille, c'est un gracieux vert tendre. Faites jouer le vent là-dedans, et mettez-vous à la distance de quatre pas : vous y resterez une heure!... Voyez-vous cet autre buisson? Chaque feuille est uniformément d'un brun plus ou moins foncé, mais bordée d'un liséré rouge vif, large d'un demi-centimètre. A dix pas de là, sous le soleil étincelant, vous croiriez voir tout en feu. Ah, si j'étais rationaliste, quelle brillante objection je vous échafauderais contre le buisson ardent de la Genèse!

Avançons. Remarquez-vous, là-bas, cette touffe d'un vert franc et décidé, sur laquelle se détachent çà et là d'énormes fleurs d'un rouge éblouissant? Chaque fleur mesure deux pieds de diamètre et porte au centre une grappe jaune d'or brillant. Erreur, de nouveau! Approchons. La belle verdure, c'est bien ce que vous pensiez; mais les fleurs rouges, ce sont tout simplement les feuilles plus jeunes, les tendres pousses au bout de chaque branche, de chaque rameau. Et elles ne résisteront pas aux injures du temps, les pauvrettes; elles deviendront vertes à leur tour; plus tard, jaunes et sèches, elles tomberont dans la honte et dans la mort. Quant aux fleurs qui formaient les grappes d'or du centre, chacune en soi est assez insignifiante, ressemblant à notre fleur de tilleul; mais la grappe forme un ensemble très gracieux.

Gardez-vous cependant de tout excès d'imagination. Ce que je viens de dire se rapporte à quelques espèces de plantes de jardin. Ici, comme ailleurs, l'aspect général de

la végétation, c'est la verdure; elle est émaillée d'innombrables fleurs de toutes nuances; mais le fond de la scène reste toujours d'un beau vert.



LE PÈRE JOSEPH COOREMAN, S. J., VICAIRE GÉNÉRAL DE S. G. MGR VAN REETH

Visite à Galle. A l'occasion de la profession du P. Cooreman, le 15 août, j'ai été passer quelques jours à Galle, chez Mgr Van Reeth. Ouf! c'est là qu'il fait chaud! En venant de Kandy, on croirait arriver dans une autre région et sous un autre ciel. Vaste plaine s'étendant au bord de la mer, tantôt sil-

lonnée de collines, tantôt basse comme nos Flandres, cultivée comme elles, sauf que tout est planté de palmiers; toujours et à perte de vue des palmiers, et sous ces palmiers des huttes d'indigènes isolées ou groupées en villages fort animés. Ce pays n'a pas l'air très pauvre; les habitations sont mieux construites et mieux entretenues que dans le pays de Kandy; les toitures sont la plupart en bon état, et les murs souvent bâtis en pierres, au lieu de nos simples cloisons en bambou et en argile.

Mais pour le spirituel, au contraire, que de misères, hélas! que d'ignorance grossière et de dépravation! L'évêque de Galle n'a presque nulle part un groupe de catholiques tant soit peu compact. Tout est bouddhiste, bouddhiste encroûté, sans esprit, bouddhiste sans Dieu, sans âme, sans conscience, sans aspiration, sans avenir! Cela vous serre le cœur.

***

Accompagné d'un séminariste, j'ai voyagé quelque temps avec un bonze assez âgé. Il nous accosta amicalement et la conversation roula sur différentes choses. Il nous interrogeait curieusement et montrait une parfaite ignorance de tout ce qui sortait quelque peu du cercle de sa routine.

L'éventail du bonze.

A mon tour, je lui posai diverses questions, mais sans pouvoir en tirer grand'chose. Je demandai entre autres la signification et l'usage de cette feuille de palmier, sèche et dure, arrondie et taillée en éventail, d'un pied et demi de diamètre, emmanchée plus ou moins élégamment, et que les bonzes portent toujours avec eux. Tout en parlant, j'observais que mon homme devait être un personnage de marque, car sa feuille était fixée à un beau manche d'ivoire ciselé. Il répondit gravement que cette feuille était à la fois un emblème sacré, rappelant les saintes et profondes méditations du grand Gautama Bouddha à l'ombre d'un palmier, et un instrument servant à différents usages : d'abord à rafraîchir le porteur en l'éventant, puis à lui voiler la face pendant qu'il prêche le peuple.

Le prêtre bouddhiste, en effet, lorsqu'il prêche, tient son inséparable éventail à quelques pouces du visage, de sorte



qu'il ne voit pas l'auditoire et que l'auditoire non plus ne voit pas la figure du prédicateur, mais seulement les gestes de la main restée libre. Ces gestes d'ailleurs doivent être calmes et graves.

Le but de tout cela, c'est — primo, d'éviter au prédicateur les distractions qui l'arrêteraient dans la suite de son discours, et d'élever son âme en l'empêchant d'être émue d'une passion quelconque à la vue des diverses physionomies; — secundo, d'inspirer une plus grande vénération au peuple, qui entend le sermon sans voir la bouche qui le prononce: c'est plus mystérieux et plus impressionnant; — tertio, d'aider le prédicateur à être plus édifiant lui-même pour les auditeurs : car comme la suprême perfection et la préparation la plus sainte à entrer dans le *Nirwana*, c'est de supprimer en soi toute passion, tout mouvement, toute activité, en concentrant toute sa pensée sur un seul point pour finir par la rendre plus fixe, plus vague, plus nébuleuse, plus nulle, il s'ensuivra que le prédicateur parlant derrière son éventail ne communiquera guère avec son auditoire, restera plus froid et plus immobile, et paraîtra lui-même plus saint..., et, à part moi, je complétais la période en me disant que l'auditoire ainsi bercé serait certainement aussi plus sanctifié par une charmante concentration dans un doux sommeil!

Je n'essayai pas d'entrer en discussion avec mon interlocuteur; c'est, paraît-il, fort superflu; et puis, en quelques phrases, on vous débite plus de contradictions qu'il ne serait possible d'en montrer du doigt en deux heures. Et dire que dans notre île, sur trois millions d'habitants, il y a dix à onze mille bonzes qui réussissent à vivre des aumônes et des offrandes de leurs fidèles!

*
* *

**Gautama Bouddha.** Du bouddhisme, au reste, je n'avais pas une idée bien nette avant de venir ici, et les confusions sont très faciles. Il faut distinguer le bouddhisme primitif, œuvre de Bouddha lui-même, et ce qui est venu s'y ajouter plus tard. Bouddha, c'est-à-dire le *Sage par excellence*, dont le vrai nom propre était Gautama, était un Hindou du nord

de l'Inde, de haute caste, philosophe initiateur et réformateur, prêchant de parole et d'exemple, mais n'écrivant pas, à peu près comme Socrate, seulement beaucoup inférieur et beaucoup plus fou.

Le dogme se réduit à des négations : pas de Dieu, pas d'esprits, rien au-dessus de la nature humaine, pas d'âme spirituelle, immortelle, pas de culte, pas de sacrifices, le



TEMPLE BOUDDHIQUE (SIKKIM)

soin de la morale seulement. Et cette morale se réduit à quelques points qui concordent en partie avec notre décalogue, parce qu'il est impossible au bon sens naturel de ne pas les admettre : pas d'adultère, pas d'homicide, obéissance aux autorités, amour bienfaisant pour le prochain, pas d'ivrognerie, pas de vol ni de tromperie, ne tuer rien qui

vive, tolérance indifférente des erreurs et des différents cultes, se débarrasser de tout ce qui nous émeut et nous agite. La sanction de cette morale, c'est le *Nirwana* sur la nature duquel les docteurs bouddhistes les plus compétents sont en désaccord.

**Le Nirwana.** Le *Nirwana*, au dire de plusieurs, ce n'est pas proprement une annihilation physique, c'est un état d'annihilation plutôt morale ou dynamique, un état d'existence sans aucune fatigue, donc sans aucune activité ni corporelle ni spirituelle, sans aucune passivité, aucune émotion, rien qu'une absorption dans la concentration. Aussi Bouddha, dès sa dernière vie mortelle, passait-il parfois des six semaines, immobile, assis au pied d'un arbre, exposé aux plus effrayantes chaleurs comme aux pluies, aux rosées de la nuit, ne faisant que replier son esprit dans de profondes méditations, — rêveries creuses sans aucun sujet déterminé, — et ne vivant que de quelques fruits que ses admirateurs lui offraient.

Cette philosophie sans âme et sans cœur, sans soutien et sans espérance, ne pouvait longtemps convenir, même aux plus fervents adeptes. On se mit à concréter, à ajouter, et chaque nation, selon son génie, se sculpta une religion plus accessible. De là vient qu'aujourd'hui le bouddhisme du Thibet ne ressemble plus à celui de Birmanie, ni celui de Ceylan à celui de la Chine, du Japon ou de l'Inde centrale. Un des seuls points restés communs, c'est l'adoration de Bouddha lui-même. Et lui qui ne voulait ni Dieu, ni culte, est devenu le plus grand des dieux et est adoré sur ses autels par des millions d'hommes.

A côté, mais inférieurs à lui, sont restés ici les trente millions de dieux hindous-brahmaniques, là les esprits et les démons malfaisants, là les revenants, les sorcières et tout l'attirail effrayant, tout en un mot, excepté la vérité; — de même pour la morale, c'est tout aussi, excepté le pur, le juste, le droit, le charitable.

Voilà ce qui existait depuis des siècles, et cela n'était pas de taille à résister au christianisme. Pourquoi fallut-il que dans notre siècle de lumières des chrétiens, protes-

jésuite. Quel thème facile! Ce jésuite, rapace et vorace, était archimillionnaire comme tous les jésuites; il serait sans contredit le plus riche prélat de Ceylan, peut-être de l'Inde entière. La légende fit son chemin, et ce qui, dans l'esprit des inventeurs, devait rendre l'évêque odieux dès l'abord ne servit qu'à lui préparer un accueil grandiose, partie succès de curiosité, partie ovations intéressées.

Quand on vit l'évêque au maintien modeste, non pas entouré d'une caravane de porteurs et de serviteurs, non pas chamarré d'or, mais n'ayant guère d'autres insignes que sa croix pectorale, on se dit : « Ah! c'est l'évêque ! S'il est riche, c'est possible! mais à coup sûr il n'est pas fier! » Et l'on cria de bon cœur les vivats.

***

**La démarche des Singhalais.**

Voulez-vous me permettre un coq-à-l'âne? Tout en écrivant les dernières lignes, je vois passer devant ma fenêtre un homme au teint brun marron foncé, presque en guenilles, et cependant à la démarche franche et fière : tête haute, poitrine de lion, jambes tendues, pointe des pieds en dehors, à faire rager de dépit un sergent instructeur planté devant ses vingt recrues sur la plaine des manœuvres, chargé de leur apprendre à placer les pieds non pas en parallèles, mais à angle.

Cette démarche de nos Singhalais m'a souvent étonné. Dès les premiers jours de mon arrivée, j'observai qu'elle était presque universelle, et qu'on la retrouvait à tous les âges. Peu de vieillards se laissent courber par les ans ou la fatigue, et tous les jeunes gens, garçons et filles, marchent ainsi tête levée, pieds en dehors. Je remarquai aussi que les Singhalais et les Tamouls se distinguent par là des Européens ou des descendants d'Européens, appelés ici *Burghers*, appellation évidemment laissée par la domination hollandaise. Les Burghers donc et les Européens, vous et moi, nous marchons mal et lourdement : pieds presque parallèles, épaules ramenées en avant, écrasant la poitrine et faisant baisser la tête!

C'est bel et bien; mais en philosophant on ne se contente pas d'observer un fait, ni même d'en constater l'uni-

versalité : on se demande les causes. — Les causes! car enfin, ces hommes sont bâtis comme nous; leur genre de vie et de travail n'est pas absolument pour les gonfler de suffisance et de fierté. Et puis, cette fierté n'est souvent qu'apparente; elle n'existe pas dans la manière d'agir; la démarche seule est superbe. Le mendiant qui vous demande humblement et timidement l'aumône, et qui par un geste expressif vous montre son ventre maigre et creux pour vous faire voir qu'il a faim, cet homme se tient devant vous, droit comme un officier prussien.



POINTE DE GALLE. — LA VILLE ET LE PORT

Encore une fois, où est la cause?... L'exercice, l'éducation?... Personne n'y pense! Enfin, il m'a semblé que j'aboutissais à une solution... profonde et complète! Profonde, car ça commence par les pieds; et complète, car tout se tient et s'explique. Voyons le détail.

Et d'abord, essayez vous-même. Debout, pieds en ligne, talons rapprochés, pointes écartées. Sentez-vous comme vos

jambes un peu tordues ne permettent plus à ce qui les domine de se jeter en arrière, ni par conséquent aux épaules ou à la tête de se porter en avant comme contrepoids? Sentez-vous, au contraire, que le milieu du corps ramené en avant oblige la tête et les épaules, afin de rétablir l'équilibre, à se rejeter en arrière? Admirez comme les principes de la physiologie et les lois de la statique nous servent dans nos investigations!

Parfait! mais la question n'est que déplacée. D'où vient que les pieds de nos Singhalais ont cette heureuse habitude?

Ah! voilà ce que je voudrais pouvoir inculquer à toutes nos bonnes d'enfants, à toutes nos jeunes mères d'Europe. Ne pourriez-vous pas faire un peu de propagande? Voici. Là-bas en Europe, maman emmaillote bébé et le porte sur les bras; dans sa tendresse, elle le serre contre elle, et le prive par là même de la liberté de ses mouvements: plus rien de spontané pour les membres. Ici, au contraire, le rejeton de la race, dès l'âge de 2 ou 3 semaines, avant de savoir marcher, apprend l'équitation, et chaque fois qu'il ne doit pas se tirer d'affaire sur le sol à quatre pattes, il est à cheval sur une hanche de maman, ou d'une sœur aînée, ou d'une tante. Pour éviter au petit cavalier ou à la petite amazone des chutes de cheval inévitables à cet âge et à cette inexpérience, maman passe les bras autour du paquet; mais le petit espoir de la patrie est tout de même bel et bien à califourchon, les bras accrochés comme il peut, les jambes bien écartées et tendues, les pieds nécessairement tournés en dehors.

Passé l'âge d'un an et jusque vers sa quatrième année, le cavalier court souvent en fantassin, mais souvent encore il doit monter. D'autre part, devenu plus grand, plus adroit et surtout plus lourd, il lui faut une autre monture... La nature y a pourvu.

Ces derniers jours, sur la route de Kandy, je vois de loin s'avancer vers moi une espèce de géant, qui tout d'abord m'étonna beaucoup : un homme de huit à neuf pieds de haut! Mais voilà qu'en approchant, l'aspect changea peu à peu en dévoilant mieux le détail. C'était un homme de ma taille environ, au port superbe, tenant en main devant la poitrine un pied et un mollet. L'heureux possesseur de ce

pied et de ce mollet était crânement perché à cheval sur une épaule du glorieux papa, laissant pendre l'autre jambe le long du dos d'icelui, une main accrochée dans la vaste chevelure flottante, et de l'autre tenant un beau et large parasol au-dessus du groupe entier. On marchait allègrement; papa dans son amour ne semblait nullement transpirer sous son cavalier, et l'héritier surtout, en l'absence de toute draperie manufacturée, ne transpirait pas du tout. J'admirais, je me tus; nous échangeâmes un regard, un sourire, presque un salut.

***

Au séminaire.

Mes nouvelles, vous le voyez, sont presque toujours étrangères au séminaire, qui est cependant bien notre œuvre principale, et qui nous absorbe presque tout entiers. Aussi bien, quelles nouvelles un peu intéressantes à raconter de cette vie d'intérieur? Nos professeurs de Belgique en savent quelque chose. Je ne puis que répéter avec plus de connaissance de cause ce que j'écrivais dès l'abord. Nos jeunes gens sont très édifiants; ils montrent toute la simplicité, l'entrain, la confiance de bons novices. La piété, la charité, la liberté à s'avertir mutuellement en particulier, la dignité de prêtre à laquelle chacun aspire et dont il garde l'idéal devant les yeux, l'esprit de famille, d'union, d'égalité, d'autant plus remarquable qu'il est absolument opposé à l'éducation première, aux préjugés, à tous les usages reçus, et qu'il est évidemment l'œuvre d'une grâce surnaturelle : tout cela les maintient par soi-même dans la ferveur, l'application, la régularité.

Plaise à Dieu qu'il en soit toujours de même! Ce sera peut-être plus difficile quand le nombre augmentera. Mais ceci n'est encore, Dieu merci, qu'une prévision purement théorique. Parfois, un nouveau venu est un peu dérouté, dépaysé, pendant les premiers jours; mais bientôt la grâce travaille, l'entrain des autres s'en mêle, au besoin un petit avertissement privé donne un coup de pouce, et au bout de quelques semaines, pas même autant, le jeune homme paraît n'être plus conscient de sa race ni de sa caste. D'autre part, vous comprenez qu'il est besoin d'une juste sévérité dans

les admissions : vocation sérieuse sous tous rapports; sinon, prière de rester chez soi ou de s'en aller.

***

Mon coup de lune.

Faut-il vous parler aussi de ma pauvre personne? Il eût été bien surprenant, n'est-ce pas, que le climat nouveau, tout bénin qu'on le suppose, mais après tout équatorial, ne m'eût affecté en rien absolument. J'ai donc eu mon petit accident, non pas un coup de soleil, — je ne m'y expose pas, — ni tant d'autres maladies dont parfois l'on parle, mais... un « coup de lune ». Vous riez, mais je tiens pour un « coup de lune ». Autour de moi, chacun émet son avis; chacun, me mesurant à sa propre aune, croit reconnaître chez moi ce qui aurait bien pu lui arriver à lui-même; quant à moi, je tiens pour mon coup de lune! Au surplus, voici le fait.



LAMASERIE DE PÉDONG

Il y a un mois, le jour de la *luna secunda*, il faisait assez beau un quart d'heure avant le coucher du soleil. — Vous savez qu'ici l'apparition de la nuit est passablement brusque. Jamais de longs crépuscules : le jour est encore bien clair; un quart d'heure après il fait noir. — Je sortis donc pour aller réciter mon rosaire en promenade; le soleil disparaissait tout juste, mais la lune ne devait se coucher qu'une heure plus tard. Elle était là, notre belle lune, *testis in caelo fidelis*, présentant un gracieux croissant, les deux cornes en haut. Quand je rentrai au bout de douze à quinze minutes, il faisait nuit et j'avais quelques gouttes de pluie sur le dos. Le soir au souper, pas d'appétit; en récréation,

un léger frisson de fièvre; le lendemain, petite syncope après la messe. C'était bien mon coup de lune!...

Tout était passé. Quinze jours après, *luna decima sexta*, je m'éveille pendant la nuit; ma chambre était éclairée par une pleine lune à la lumière de laquelle on aurait pu lire un livre : moi, je tremblais de fièvre, et je tremblai pendant deux jours; en même temps, mes jambes se couvraient de boutons, de taches rouges et gonflaient. C'est alors surtout que la diversité des interprétations et des conseils se fit jour. Pour moi, tâchant de prendre patience, je laissais dire, je riais sous cape et songeais à mon coup de lune.

Le médecin appelé de Kandy — cinq roupies par visite, s'il vous plaît, outre la voiture à payer! — me prescrivit plusieurs poudres et bouteilles, me défendit de marcher beaucoup, m'envoya huit jours dans les montagnes, deux mille pieds plus haut qu'ici,... et me voilà sans fièvre, les jambes presque dégonflées et à l'état normal. Nous verrons à la prochaine lune, car moi, je tiens toujours, je l'ai dit, pour mon coup de lune!

En attendant, je vais et viens, je fais comme auparavant et comme tout le monde. Tout est donc pour le mieux et me voilà acclimaté.

Pendant que j'écrivais cette lettre, j'ai reçu la vôtre. Mille fois merci!



# 8[me] LETTRE

**Nos cours de théologie. — Mimique indienne. — Sacre de trois évêques syro-malabars. — Justice à l'indienne. — Les lois. — Parapluies à trois centimes. — « Mamouti » : l'instrument universel. — Ce que l'on peut faire d'un essuie-main.**

—

*Kandy, 7 novembre 1896.*



OMME nous en sommes à monter sérieusement, quoique pauvrettement, notre théologie, je viens vous demander un service. Les grandes vacances doivent commencer vers la Noël; à la Purification, les classes reprennent. Tout est prêt; les élèves sont là; il ne manque plus que des livres, des locaux, des professeurs et... de l'argent.

Ne voudriez-vous pas acheter pour notre compte des bibles latines? Il nous en faudrait une douzaine et demie. Si même quelqu'une était légèrement endommagée, pourvu qu'elle soit complète et réparable, envoyez toujours, nous ne serons pas difficiles... Pardonnez-moi les libertés que je prends; mais si vous saviez comme on est isolé dans ce coin du monde, vous n'auriez certainement pas le courage de me les reprocher! D'autre part cependant,

si vous saviez comme on y est heureux, vous seriez capable, même à votre âge, de vouloir à tout prix y venir! Oui, vraiment, quitter tout pour le bon Dieu, c'est bien quelque chose pour notre pauvre petite nature; mais trouver le bon Dieu, comme il ne manque pas de se donner ici, c'est incomparablement plus.

Nos jeunes gens du séminaire augmentent tout doucement en nombre aussi bien qu'en toute autre bonne qualité. Réellement, ils sont étonnants, ces bons Indiens, étonnants de piété vraie et candide, et non moins étonnants de progrès dans leurs études. Sans doute, ils n'ont pas toujours l'intelligence aussi bien préparée que des Européens; la première formation de vos grandes villes n'existe pas ici, et les premières études ne sont pas aussi bien organisées. Mais lorsque nous aurons petit à petit complété tous nos cours, et que nos philosophes auront eu auparavant à passer par de bonnes humanités, ce collège indien vaudra un Collège romain ou un Collège germanique.

Ce ne sont pas les talents naturels qui manqueront, ni les bonnes volontés, ni la docilité... Ce qui manque le plus pour le moment, je l'ai déjà dit, ce sont les professeurs, les livres et l'argent. Les élèves me posent parfois en classe, et plus souvent en particulier, dans ma chambre, des questions qui m'étonnent par leur finesse et leur subtilité. Du reste, rappelez-vous ce que saint François Xavier écrivait de la subtilité d'esprit des Indiens.

***

**Mimique indienne.** Avec ça tout de même, si j'appelle quelqu'un par geste, fatalement il me tourne le dos et s'en va; que si, quelqu'un me demandant une chose, je fais le signe de tête pour dire *oui*, il vient à moi, croyant que je n'ai pas bien entendu, et répète sa demande; et si, tout en répondant *oui*, j'ajoute encore le geste de tête, il vient se jeter sur moi, croyant toujours m'obéir. Si, à un moment quelconque, je hausse une épaule, et que la tête semble pencher un peu de côté comme pour tomber sur cette épaule, on s'en va tout joyeux en me remerciant. Si du doigt ou de la main je fais signe à

quelqu'un d'aller plus lentement ou de parler plus bas, il laisse tout tomber et accourt à moi croyant que je l'appelle... C'est que leur mimique, très expressive, est aussi très différente de la nôtre.

***

Mgr Van Reeth est venu nous rendre visite, il y a quelque temps. C'est un avantage que nous devons au voisinage du délégué apostolique. Fréquemment, nous voyons ainsi apparaître un évêque indien, un supérieur de mission



LA CATHÉDRALE DE GALLE

indienne, ou même un Européen de marque, qui tient à venir saluer Son Excellence ou qui est amené à la délégation par ses affaires; et Son Excellence ne manque jamais de le conduire au séminaire. Mgr Van Reeth a donc passé quelques jours chez le délégué pontifical; il semblait se porter fort bien. Il a été surpris de me trouver en bonne santé; la nouvelle de ma petite indisposition était arrivée jusqu'à lui, après avoir pris en route de jolies proportions, naturellement.

Sa Grandeur vient d'établir à Galle une excellente œuvre,

pas toujours facile à fonder ici : une bibliothèque publique catholique, avec salle de lecture. Il souhaiterait aussi ouvrir un petit collège; mais que d'obstacles! Presque tout manque; à Galle on ne trouve guère de terrain à vendre. Si nous pouvions envoyer là-bas quelques hectares inoccupés de nos environs, ce serait parfait. Ajoutez qu'il faut à Galle faire bien du premier coup : c'est le siège d'un assez beau collège protestant.

* * *

**Sacre de trois évêques.**

Vous aurez entendu parler, ne fût-ce que vaguement, du sacre de trois nouveaux évêques indiens du rite syro-malabar. La cérémonie fut tout un événement ici. Jamais, de mémoire d'homme, Ceylan n'avait rien vu de semblable. Aussi, dès la veille et le jour même, ce fut une affluence d'étrangers de toute couleur, de toute secte, de toute caste, accourus de tous les coins de notre île et même de l'Inde, pour voir le Délégué apostolique, assisté des évêques de Kandy et de Galle, — trois prélats européens, trois latins, — conférant l'onction épiscopale à trois indigènes syro-malabars, établis par le Saint-Siège vicaires apostoliques parmi leurs compatriotes.

C'était plus qu'une fête, c'était la résurrection d'un rite ecclésiastique qui semblait mort ou agonisant. Depuis plus d'un siècle, il n'avait plus d'évêque à lui, mais de simples prêtres; et comme la colonie syrienne du Malabar n'a plus aucun rapport avec les Syriens catholiques de Syrie et de Babylonie, elle était gouvernée par des vicaires apostoliques latins. Maintenant tout cela sera changé. D'aucuns discuteront peut-être la convenance ou l'opportunité de la mesure. Moi, je vous l'avoue, j'aime mieux penser que le Saint-Esprit dirige l'Église, et que si le Pape, fût-il seul contre tous, ordonne, et tranche une question, c'est qu'il voit de plus haut et mieux et même à une autre lumière.

* * *

**Justice à l'indienne.**

La police, en bien des matières, ne se montre guère active ni intelligente. Que pensez-vous de ceci? On vous a volé;

vous déposez plainte. — Croyez-vous que cela compte et que rien se fera? Allons donc!... On vous demande si vous savez qui l'a fait, ou du moins qui vous soupçonnez. Eh bien, accusez celui-là, intentez-lui un procès. Et si vous perdez ce procès, l'affaire sera enterrée, à moins que vous ne recommenciez contre quelque autre. Et puis encore, le moyen de gagner votre procès, ce n'est pas tant d'avoir des preuves, c'est surtout de savoir graisser les pattes. Voici un fait personnel.

On nous vole un arbre que l'on a scié partiellement et puis cassé. La cassure est très caractéristique, très reconnaissable. Ensuite on a enlevé les branches sur place, coupant les unes à la hache et arrachant les autres; le tronc seul, une belle poutre, est emporté.

Après quelques recherches, on découvre le tronc à côté de la hutte d'un tel. Les *cassures*, les *sciures*, les *hachures* s'adaptaient parfaitement à la souche restée en terre et aux branches retrouvées. Plainte est déposée. Le voleur vient en personne rapporter le tronc et demander pardon. Comme c'est une récidive et qu'il faut une leçon pour d'autres encore : non!... que justice suive son cours. L'officier de police présent prend note et s'en va.

Deux jours après, nouvelle visite de l'officier : — Voyez, Swâmi, votre action sera assez difficile à soutenir; vous agiriez peut-être prudemment en vous désistant; car, après tout, vous n'avez rien vu et vous n'avez aucun témoin oculaire. — Ce qui signifie en traduction très exacte : — Il m'a offert, lui; et vous, que m'offrez-vous? — Vous devinez notre réponse : Va-t'en te promener, si c'est là ton métier!

On dit aux Indes, qu'il ne se commet nulle part plus d'homicides qu'à Ceylan. Je n'ai rien contrôlé, mais c'est vraisemblable, et la situation ne menace pas de s'améliorer. Les blancs sont des planteurs et des commerçants. Beaucoup d'entre eux — pourvu que leur bourse s'enfle et que le cricket réunisse de bons joueurs — ne paraissent s'inquiéter de rien. Que les hommes s'entre-tuent ou s'entre-dévorent, que leur importe!

Mais, par contre, n'allez pas maltraiter une bête, par exemple!... Les sociétés protectrices, la soi-disant opinion

publique, la police, les tribunaux seraient bien vite à vos trousses! Un pauvre diable de coolie donne un coup de baguette à son bœuf qui regimbe,... il est puni d'une amende d'une roupie! C'est une ruine pour lui; n'importe! Des médecins proposent la fondation d'un institut Pasteur.



PAGODE HINDOUE

Refus formel et indigné. Comment donc? Et ces pauvres vieilles rossinantes sur lesquelles il faudrait opérer (1). Un

(1) Il nous revient qu'un institut Pasteur est maintenant en voie de construction (1899).

médecin d'hôpital essaie chez lui de faire une étude exigeant des vivisections. Il est congédié, cassé!

Et les lois sur le mariage! C'est ça qui est joli. L'Anglais est conservateur; ce qu'il trouve, il le garde. Voici une partie de l'île où il succède aux Hollandais; le divorce, le simple mariage civil, les petits accidents d'inconstance humaine sont admis. — Voici une autre région : les Hollandais n'y ont pas dominé; l'Anglais y succède aux rois de Kandy; c'est la loi bouddhique : mariages contractés pour un an, pour deux ans, à volonté; cela est accepté, reconnu officiellement. — Voici des musulmans, avec leur polygamie; admis et sanctionné! — Voici des Malais, avec je ne sais quelle croyance et quels usages, permettant l'échange des enfants, à l'amiable, entre familles; reçu, autorisé! — Mais voici des catholiques avec la loi de fidélité et d'indissolubilité; inconnus, ceux-là!... Ils n'ont qu'à faire comme les autres!

Et les lois sur l'éducation, sur les écoles! Je vous en parlerai quelque jour peut-être, lorsque mes idées seront plus claires.

S'il faut juger d'un arbre par ses fruits, écoutez! Un homme se présente devant un notaire pour un acte à passer.

— Quel est votre nom?

— Moi, je n'ai pas de nom.

— Mais que dit votre femme quand elle vous appelle?

— Ma femme ne m'appelle pas; je voudrais bien voir ça! C'est moi qui l'appelle quand j'ai besoin d'elle.

— Mais, pourtant, lorsqu'elle parle de vous, que dit-elle?

— Ça dépend. Quand je suis là, elle dit : mon maître; quand je n'y suis pas, elle dit comme toutes les autres : mon vieux là-bas.

— Enfin, comment disent vos frères, vos amis, vos voisins?

— Ça dépend aussi. L'un dit : mon grand frère; l'autre dit : mon petit frère; un autre : mon oncle; d'autres encore tout simplement : ohé là! Et si je me fâche, on dit : le diable!...

***

Ici, une chose quelconque, un paquet se porte rarement à la main; on le met sur la tête; on est d'ailleurs très adroit à garder l'équilibre. Mais, par suite, les charges ne peuvent guère dépasser un poids assez réduit; et dans certains travaux, tels que terrassements, bâtisse, on n'avance pas vite, à moins de prendre un nombreux personnel. On voulut introduire des instruments, par exemple des brouettes; qu'arriva-t-il? La brouette remplie, la charge parut excessive; on en ôta les quatre cinquièmes, puis on installa le tout sur la tête, mais on se plaignit, naturellement; le système était impraticable!... Je n'ai pas vu le fait, on me l'a raconté. Quand un jour je parlai de charrette à chien, on me répondit vivement :

— Attelez-y un homme, si vous voulez; mais une bête de chien, gare la police et les tribunaux!

*
* *

**Parapluies à trois centimes.**

Un de nos domestiques se rend en ville journellement pour acheter nos provisions et, le cas échéant, divers menus objets. L'autre jour, il me demande s'il peut s'acheter un parapluie, parce qu'il pleuvait. — Moi, comme Achille dans l'*Iliade*,

ἐν δέ οἱ ἦτορ
στήθεσσιν λασίοισι διάνδιχα μερμήριξεν,

« dans mon cœur bondissant sous ma poitrine velue », je préparais une homérique diatribe contre la grande dépense, mais il me prévint, en ajoutant que cela coûtait deux *cents*, trois centimes! Pour le coup, j'étais renversé! Qu'auriez-vous dit?... J'accordai, et franchement j'étais curieux, impatient de voir ce parapluie de trois centimes. Et je le vis, et je ne pus nier que ce fut bien cela.

Lorsque Bôdhyâ revint de la ville, voici quel était son accoutrement. Pieds nus, et jambes tout entières, item. Une pluie battante là-dessus vaut un excellent bain; on s'essuie et tout est sec. La pièce de toile attachée à la ceinture, et qui d'ordinaire fait jupon, est ramenée sur le devant, roulée, passée entre les jambes et accrochée par

derrière à la ceinture. Cette pièce n'a guère eu à souffrir de la pluie ; quelques plis seulement sont mouillés et presque aussi tôt séchés que déroulés. Le veston, ou ce qui en a l'air, est enlevé, roulé en rond, placé sur la tête, en guise de bourrelet sous la boîte de fer-blanc ; de nouveau, une pièce à sec, et le buste à l'eau. Puis vient la grande boîte d'un demi-mètre cube, remplie et lourde maintenant, qui repose sur la tête ; le maximum, à peu près, de ce qu'un homme peut porter ainsi ! Enfin, couvrant et protégeant le tout, une grande feuille de palmier, sèche et dure, longue de cinq à six pieds, large de quatre à cinq, toute d'une pièce, sans fissure ni couture ; placée en long, d'avant en arrière, sur la boîte, elle est rabattue à droite et à gauche jusque sur les épaules et maintenue par deux ficelles qu'on tient soit en main, soit entre les dents. C'est un vrai toit que ce parapluie, et l'eau ne le percera pas ; il a trop d'épaisseur et de solidité.

Depuis lors, dans la saison des pluies, j'ai revu souvent de ces feuilles de palmier. Cela ne coûte que la peine de choisir une bonne feuille, et la patience de la laisser sécher pendant trois semaines. Alors, on la tourne, on la roule comme on veut : en toit à deux talus, en cône qui laisse passer la tête ou la protège à volonté, en coin de sac faisant capuchon sur la tête et le dos, en grand éventail qu'on oppose du côté du vent ; et c'est un abri très léger à porter.

Mais si la pluie cesse, que faire de ce toit, qui va devenir encombrant ? Rassurez-vous. Cette feuille, dans son état naturel, est lisse et plate ; mais la main de l'homme va intervenir. Quand la feuille est cueillie encore verte, on y imprime des plis étroits, parallèles, s'étendant sur toute la longueur, de telle sorte que, dépliée, elle présente des gouttières, comme un toit de tuiles ; mais repliée, elle devient un bon gros bâton, une sorte de canne, que vous porterez, vu sa longueur, comme une crosse d'évêque ; le tout pour TROIS centimes.

Si le parapluie indigène est si primitif, ce n'est pas à dire pourtant que l'appareil que vous nommez parapluie en Europe soit inconnu ici. Tout au contraire, et l'on en

fait même une consommation bien plus grande que chez vous. Voici la seule différence. Contre la pluie, on emploie la susdite feuille de palmier, tandis que le parapluie européen s'emploie seulement contre le soleil,... quand on l'emploie; car le plus souvent, on ne l'emploie pas du tout, on le porte simplement sous le bras, comme un *vade-mecum*, en plein soleil vertical. Le maçon vient à son travail, parasol sous le bras; le menuisier vient prendre mesure pour une armoire, parasol sous le bras. Que voulez-vous? C'est un luxe obligé, nécessaire.

***

**Le „ Mamouti ".** Par contre, la plupart des instruments et des outils sont d'un primitif remarquable. Nous vivons ici en pleine campagne, et je ne vois autre chose que bois, montagnes, plantations, jardins, terrassements. Eh bien, les outils, tous ensemble, se réduisent à ceci : une houe, un couteau plus ou moins grand, et..., ma foi, c'est tout. Pour les transports, il y a la grande charrette à un bœuf, espèce de petit tombereau, et le petit panier rond à placer sur la tête; pas de chariot, ni de brouette, ni rien qui y ressemble; pas de pelle ni de bêche; comment d'ailleurs s'en servir avec les pieds nus, qui seraient bientôt blessés?

L'outil à peu près universel est une houe à long manche, qui sert à tout : labourer ou retourner la terre, creuser un trou, abattre un arbre, couper une corde, racler les mauvaises herbes; le *mamouti* doit servir à tous les usages, tient lieu de tout! Ah! j'oubliais : pour balayer la maison, les allées du jardin, etc., on a un balai, mais quel balai, miséricorde! Un bâton au bout duquel est nouée une botte de fibres de coco, longues d'un demi-pied, très souples, pas toujours très propres elles-mêmes!

Et pour essuyer les assiettes, les verres et les plats, les garçons y mettront toute la bonne volonté désirable : ils feront tout avec la main! Vous intervenez, vous leur donnez un essuie-main bien propre, et leur enseignez à s'en servir. Ils sont heureux, et ils s'en serviront, attendez!

Le lavage de la vaisselle terminé, voyez comme ils sont

ardents à frotter avec leur essuie-main les tables, les fenêtres, les lampes; ils ne nettoient plus rien avec la main, et quand tout l'ouvrage est achevé, ils se font du même linge un turban, une cravate, une taie d'oreiller; et à l'occasion, au sortir du bain, ils s'en essuieront l'humanité, puis retourneront en gambadant au réfectoire ou à la cuisine, s'en ser-



UN POUSSE-POUSSE INDIEN

vir comme auparavant. Et quand votre bel essuie-main blanc aura pris tout entier la couleur de la terre labourable, il servira toujours à nettoyer votre vaisselle, à moins que vous n'interveniez derechef.

Que nous serons heureux, dans huit ou dix jours, quand le F. Rome nous arrivera et qu'il y aura quelqu'un pour s'occuper constamment de tous ces détails de ménage! Impossible que supérieur et professeurs soient toujours là.

Comme le dortoir souffre un peu de la multiplication de certains hôtes, auxquels pendant la saison des pluies on

ne peut procurer des coups de soleil assez fréquents, je dis aux domestiques de laver le plancher au moins une fois par semaine à l'eau légèrement phéniquée. La première fois, cela se fit avec entrain, c'était du neuf : c'était plaisir à voir. La deuxième fois, bien, très bien, mais pas d'enthousiasme. La troisième fois j'étais empêché d'aller voir moi-même; le travail fut fait, mais à peine, sans soin. Il faut toujours être présent à tout!...

Au revoir... en paradis; mais ici, sur terre, en union de prières.



# 9me LETTRE

## En excursion; lits portatifs. — Un arbre qui peut couvrir un hectare. — L'arbre qui se promène.

—

*Kandy, 23 avril 1897.*

Je suis bien en retard, n'est-ce pas, pour donner signe de vie. C'est que, étant aussi peu nombreux que nous le sommes, nous avons dû nous partager des cours plus nombreux encore que l'an dernier. Et vraiment, le temps n'est plus aux lettres! Aux cours précédents sont venus s'ajouter ceux de théologie et une année de latin. Aujourd'hui donc, je saisis une heure un peu silencieuse pour m'y mettre; irai-je loin dans cette lettre? nous verrons. Nous sommes en vacances de Pâques, il est vrai; mais si le professeur est plus libre, le ministre l'est d'autant moins; et d'ailleurs, si les classes n'absorbent point, le bruit des récréations, des chants, des musiques instrumentales, des mille et une allées et venues distrait au point qu'on ne sait pas toujours à quoi l'on pense.

Aujourd'hui, vendredi de Pâques, le P. Piron, notre chef de musique et de chant, soit sacré, soit profane, et le P. Hosten, notre maître de cérémonies et de rubriques, viennent de partir avec une quinzaine de séminaristes pour Kégalle, au secours du P. Neut. Dimanche prochain, après-demain, Mgr Van Reeth doit faire sa première visite pastorale dans ce district éloigné, perdu au milieu des montagnes et des bois, plus rapproché de Kandy que de Galle.

Le P. Neut veut que cette visite produise beaucoup d'effet, et pour cela qu'il y ait solennité exceptionnelle. Il faut une messe pontificale, baptêmes, confirmations, procession, réception à l'entrée... J'oublie bien des choses et j'en ignore d'autres. Les paroissiens y mettront aussi du leur : le bruit, les pétards, faute de canons...

Mais comment un pauvre missionnaire, dans une pauvre maisonnette à deux ou trois places, va-t-il loger tout ce monde? Eh bien, il ne le logera pas!... Il payera le voyage,... peut-être; mais chacun doit apporter son lit et ses provisions... Le lit, c'est essentiellement un oreiller quelconque et une natte de joncs, qui se roule et devient comme un gros, très gros bâton; c'est accidentellement une couverture, quelconque aussi, pour se rouler dedans. Les pieds de votre lit? Oh! n'ayez cure! On dit que la tortue de Vishnou supporte la terre, et la terre soutient les montagnes, et les montagnes ne branleront pas sous votre natte : à quoi bon tout autre échafaudage?

Si donc j'ai bien compris, Monseigneur avec un compagnon et nos deux Pères de Kandy pourront probablement se caser dans la maison du P. Neut; les séminaristes trouveront *un toit* hospitalier chez l'oncle (ou un parent) de l'un d'entre eux.

Le voyage se fait en chemin de fer de Kandy à Polgahawela, localité dont je traduirais le nom en flamand par *Kokosboomeghem* (village des cocotiers); la seconde et longue moitié du trajet se continue en d'inexprimables voitures sans ressorts et en chars à bœufs sans ressorts aussi, ni timon, ni brancards. En descendant de là, vous ramassez vos paquets — et vos os disloqués, — et vous tombez dans les bras du P. Neut qui vous crie de loin : *Welcome! my dear Fathers!* Ce mot, ce ton suffisent à vous remettre. Vous feriez deux fois le voyage pour l'entendre!

*
* *

**Un banian gigantesque.**

J'ai déjà raconté tant de choses dans mes lettres précédentes, et l'on s'habitue si bien à tout au point de n'être plus frappé de rien, que je ne sais trop ce que je pourrais



SUR LA GRAND'ROUTE

vous dire aujourd'hui d'intéressant. Voyons cependant. Connaissez-vous un arbre dont un seul individu pourrait occuper jusqu'à un hectare de terrain? Ici, près de Colombo, il y en a un de ce genre, un *banian* (1).

Figurez-vous un arbre solitaire, lançant un beau tronc droit, gros comme le corps d'un homme, et haut d'une trentaine de pieds. A ce tronc, des branches presque horizontales, garnies d'un feuillage bien touffu; puis des fleurs, des fruits, etc.; ensuite, çà et là, à l'extrémité des branches, un bouton suspendu à un filament flexible, qui s'allonge, s'allonge, se balance au vent et arrive enfin à toucher terre. Là, ce bouton pousse des racines; le filament, nourri par elles, grossit et devient un tronc semblable au premier, qui lancera lui aussi ses branches, lesquelles jetteront vers le sol de nouveaux boutons. Et tout cela, ne formant qu'une seule pièce, continue à s'avancer et à s'étendre indéfiniment si l'emplacement lui est favorable.

A l'état sauvage les filaments, agités par le vent, se mêlent et s'entrelacent, avant de toucher terre, en d'inextricables pelotes. Ce n'est pas beau. Mais aussi ces boutons sont-ils souvent rongés et mangés par de nombreux amateurs, marchants, volants, grimpants ou rampants. Au contraire, sous la direction et les soins du roi de la création, les filaments conduits et maintenus droits et symétriques formeront un individu, aux belles avenues, aux beaux pavillons... Ne rêvez pas!

**Un arbre qui se promène.**

Voici qui paraîtra plus paradoxal encore : un arbre qui se promène... et se promène si bien, que si vous n'y prenez garde, planté aujourd'hui chez vous, en pleine propriété, un

---

(1) « J'ai souvent vu à Java ce phénomène végétal, que les Javanais désignent sous le nom de *waringin*, et qui n'est qu'une espèce de *ficus indiaca*. Je me rappelle surtout un prodigieux spécimen qui avait produit autour de lui d'innombrables rejetons, et qui formait à lui seul toute une forêt; ses longues racines aériennes, retombant jusqu'au sol et donnant naissance à des troncs nouveaux, s'étendaient jusqu'à *cent mètres* à la ronde. » (JULES LECLERCQ. *Revue Générale*, février 1899 : Un missionnaire belge dans l'île de Ceylan.)

Élisée Reclus, dans sa *Géographie universelle* (vol. VIII, p. 386), publie une gravure qui représente un gigantesque banian.

jour il sera debout fleurissant majestueusement dans la propriété de votre voisin; et dans quelques années, il sera là-bas, baignant ses racines dans le sable du fleuve. Est-ce l'amour d'un bain de pieds qui l'entraîne ainsi? Non, pas précisément! Voici.

Vous plantez cet arbuste; il pousse, il pousse très vite et très haut; mais il pousse trop vite et trop haut; il ne prend pas l'embonpoint proportionné; il ne peut plus se soutenir : le pied fléchit. Voilà l'arbre comme à genoux, la tête toujours haute, la seule partie inférieure du tronc couchée à terre. Cette partie ployée, ce genou, pousse des racines; l'ancienne souche devenue inutile pourrit et disparaît vite, les fourmis et tout un monde animal aidant. Mais fatalement l'arbre a changé de place; et si le jeu recommence, il avancera de nouveau. Et comme il a cette très mauvaise habitude en vertu de sa forme substantielle, propre et spécifique, il ne vous reste qu'une précaution à prendre, précaution radicale : ne pas cultiver cette espèce.

Au revoir. J'ai été si souvent interrompu au courant de cette lettre, que je renonce à écrire davantage. Je dois des lettres à deux ou trois autres de mes bien chers Pères de là-bas, mais qu'ils veuillent bien m'excuser à cette heure; je leur écrirai bientôt, s'il plaît à Dieu. En attendant je ne les oublie pas; ah! pour cela, non!



# 10$^{me}$ LETTRE

**L'éducation à Ceylan. — Où l'on mange du cher prochain. — Chaussettes et souliers. — A propos de castes. — Folies européennes et folies indiennes. — Rêve de Perrette. — Le calendrier aux Indes. — Où en est la construction du séminaire.**



TYPES INDIENS — BUTHIAS

*Kandy, 10 juin 1897.*

VOTRE bonne lettre m'est arrivée hier. Merci, mille fois merci pour tout ce qu'elle contient : des nouvelles — nous en avons si peu ici — et l'annonce de livres... Oh ! mais c'est toute une bibliothèque que vous voulez bien nous procurer là. Soyez-en béni ! De toute la liste que vous me transcrivez, nous n'avions que trois ou quatre ouvrages, — il fallait partager à l'amiable entre

professeurs et élèves : jugez si un double nous viendra à propos ; — et tout le reste sera du neuf. Dites à nos bienfaiteurs que nous prierons pour eux.

Ce n'est pas toujours intéressant d'être professeur presque sans livres, et presque sans temps pour rien préparer ; avec plusieurs cours disparates, et une chambre exposée à tous les reflets du soleil, à tous les vents du ciel, à tous les bruits des classes, des récréations, des travaux, et à toutes les courses, les va-et-vient d'élèves, d'ouvriers, de frères, d'enfants qui jouent..., toutes les distractions possibles, en un mot.

Les auteurs que nous suivons pour la philosophie, la théologie, l'histoire ecclésiastique sont ceux que vous employez à Louvain. En physique, c'est un manuel anglais, quelque chose comme Ganot ; en chimie, l'auteur américain dont le P. De Greeff a fait la traduction française ; pour les autres branches, je ne sais pas trop moi-même.

**L'éducation à Ceylan.**

En latin, c'est la grammaire enseignée dans nos collèges d'Angleterre. Il faut avouer qu'en fait d'études, comme ailleurs, les Anglais ont leur méthode à eux. Pour moi, je n'y vois guère, en maint endroit, qu'imbroglio.

L'histoire !... Nos jeunes gens, après avoir achevé leurs études régulières, arrivent ici sachant à peu près l'histoire de l'Angleterre, mais rien ou presque rien de l'histoire étrangère ou plus générale, confondant Abraham avec Absalon, David et Salomon avec Constantin et Napoléon,... et ne connaissant pas mieux les Indes, ne distinguant pas les personnages des Védas et les Mages Parsis des Mongols ou des aborigènes de leurs montagnes...

Leur littérature consistera à rendre raison de telle consonne dans telle locution ou dans tel mot anglo-saxon. Mais si vous leur parlez de préceptes de rhétorique, d'invention, de composition, de genres et de styles différents : tous ces mots leur sont connus, et même assez familiers, mais dans quel sens !... Et les choses exprimées par là, qu'en savent-ils ?...

Nos jeunes Indiens sont très arriérés, oui certes : ils nous arrivent avec très peu d'acquis ; la plupart — disons moralement tous — n'ont rien lu, rien vu, rien entendu

hors de leurs villages, de leurs bois ou de leurs montagnes; quelques-uns ont traversé une ville... Mais avec cela, ils apportent une bonne volonté sans réserve; et le talent naturel, en général, vaut ce que j'ai vu en Belgique.

Où trouverez-vous, par exemple, beaucoup de jeunes gens, — blancs comme des Européens, si vous voulez, — qui vous arrivent à l'âge de 15 ans, ne parlant qu'imparfaitement l'anglais et assez sauvagement leur propre langue maternelle, ne sachant pas une lettre de latin, et qui, au bout de six mois, pourront assister à des instructions données en latin, prendre des notes à la volée, passer un examen sur ces instructions et en sortir honorablement?



TYPES INDIENS — PAHARIAS

C'est pourtant ce que nous avons eu ici parmi les plus noirs et les plus malabars de nos jeunes gens. Voici un an et demi que je vis au milieu de ces Indiens, si bien qu'à part S. E., le délégué apostolique, mes confrères et la famille d'un planteur voisin qui vient à la messe le dimanche dans notre chapelle, je n'ai guère vu de blancs depuis tout ce temps... et je vois tous les jours nos élèves de bien près et bien familièrement.

Eh bien, je suis persuadé qu'on calomnie les Indiens quand on les dit inférieurs à nous! Il est un point que j'accorderai sans peine, mais ce point est assez accidentel : ces jeunes gens n'ont pas eu dans leur éducation première les occasions de voir et d'entendre autant que nous. A notre point de vue européen, presque tout est à faire,... à commencer par leur montrer à quoi doivent servir à table une cuiller et une fourchette, ensuite par leur expliquer par quel bout on entre dans un pantalon, et divers menus détails de vêtement et de toilette...

Mais, par contre, voyez-les à genoux dans la chapelle : ici ils seraient nos maîtres; et souvent a jailli de mon cœur ému l'aspiration : « Bon Jésus, que je voudrais avoir une foi aussi vive que celle de ces enfants! » Ils sont maintenant une soixantaine au séminaire, sans compter un groupe de bénédictins de Kandy, demi-pensionnaires chez nous. Vraiment on se croirait dans un noviciat ou une maison d'études de jeunes religieux.

***

Un jour j'appelle une jeune peau brune :

— Dites-moi, cher enfant, est-ce vrai ce qu'on me dit de vous? Vous auriez commis telle faute? — contre le silence, je crois.

— Moi? non, mon Père; on doit s'être trompé, ce n'est pas moi.

— Ah! allons, soyez sage et aimez bien le bon Dieu.

Deux heures après, tout penaud, il revient spontanément :

— Père, j'ai menti, donnez-moi une bonne pénitence; comme ce n'était pas moi seul, je vous ai dit que ce n'était pas moi.

L'auriez-vous puni? Je me contentai de lui dire sèchement :

— Pensiez-vous tromper le bon Dieu qui vous entendait? Allez-vous-en; je n'ai pas de pénitence pour vous.

***



SINGHALAIS DE HAUTE CASTE

Défauts des Indiens.

Et puisque j'en suis à parler de leurs défauts, bah! continuons à manger un peu de ce cher petit prochain. Un grand défaut, capital chez nos Indiens, c'est la négligence et l'insouciance. Un habit s'use, se déchire; l'idée ne viendra pas à son porteur de le faire réparer. L'habit ira, ira toujours jusqu'à ce qu'il n'aille plus du tout et qu'il soit réduit en franges, en haillons. Alors on le remplacera par un neuf qui suivra la même voie. Et l'ancien, que devient-il? Il tombe quelque part, dans un coin, au milieu d'un chemin ou d'une salle, et reste là, couvert de poussière et de toiles d'araignée, mangé par mille espèces d'insectes, surtout par les fourmis blanches, et ainsi il finira bien par disparaître.

Tout cela, bien entendu, s'il n'y avait pas un ministre, une espèce de bonne d'enfants, pour grommeler et avertir tel délinquant d'avoir à placer ses nippes à l'endroit désigné; pour envoyer l'un cirer ses souliers au milieu d'une récréation, l'autre faire son lit ou porter un objet à raccommoder au milieu d'un déjeuner ou d'un goûter... Que voulez-vous? En famille, les mamans n'ont jamais donné d'autre exemple à leurs enfants.

L'éducation de la femme ne comporte pas encore aux Indes de très grands raffinements. Elle ne doit savoir ni lire, ni écrire, ni coudre, ni remmailler, ni rien de semblable; elle appartient à son mari et doit pouvoir seulement lui préparer un plat de riz et du curry. C'est tout ce qu'on lui demande et c'est tout ce qu'elle sait... ou plutôt, non! je me trompe, gravement cette fois! Ce qu'elle sait surtout, c'est jaser sans fin avec toutes ses pareilles du voisinage; et très souvent ces cancans et ces rires tournent en disputes, en cris, en injures, en coups de griffes, d'ongles, de dents, en cheveux épars et en mèches arrachées. Tout cela au fond n'est pas bien neuf; je me rappelle tel magnifique passage d'Homère!...

* * *

Chaussettes et souliers.

Nous avons un tailleur, de caste et de métier, qui vient travailler pour nous dans la maison; sa femme et la mère de son petit ouvrier apprenti, qui habitent ensemble, sont

chargées de réparer nos bas et nos chaussettes. Savez-vous comment elles s'y prennent? Quand elles reçoivent un paquet de dix ou quinze paires de bas endommagés, elles choisissent les deux ou trois pièces les plus trouées et les découpent en morceaux qui sont ensuite cousus simplement sur les trous des autres bas ou chaussettes.

L'effet de l'opération est multiple : d'abord, vous aurez une chaussette bleue étalant une belle pièce, bien apparente, brune ou jaune; puis, l'autre chaussette bleue, qui devait compléter la paire, se trouve dispersée en emplâtres sur les mollets ou les talons de vos confrères... Enfin, quand un bas vient à subir une réparation, il est condamné à durer jusqu'au prochain lavage, et alors, adieu toutes les vanités humaines.



TAILLEURS HINDOUS

Il faudrait peut-être ajouter que les autres métiers vous servent à l'avenant. Regardez, par exemple, vos souliers. Le cuir, c'est une peau séchée, oui; mais le tannage, la souplesse, la solidité, c'est en vain que vous les chercheriez. Et l'ouvrage du cordonnier, en voilà de l'ouvrage! La chaussure est proprement taillée, les semelles sont constellées de grosses têtes de clous, voire de vis; en outre, les deux bouts, talon et pointe, sont armés de deux fers à cheval; ce qui donne

à l'appareil un formidable aspect de solidité et de durée interminable.

Mais voici le revers de la médaille. Ces souliers sont cousus avec je ne sais quel fil en fibres de je ne sais quelle liane, non tressées, non tournées, non tordues, simplement tendues... Cela dure jusqu'au premier effort sérieux, et crac! toutes vos coutures s'ouvrent!... Mais aussi, pourquoi inventer en Europe et importer ici des pieds qu'il faille chausser, avec coutures et jointures et ferrures? Les pieds nus n'offrent pas tous ces embarràs!

Au surplus, quel honnête homme voudrait donc s'occuper d'un pareil métier ou s'intéresser à son progrès? La caste des cordonniers confine à celle des parias, — si l'on peut encore lui donner le nom de caste, — parce qu'elle doit travailler le cuir; or le cuir, c'est de la peau de bêtes qu'on a tuées, surtout de bœufs et de vaches, dont il a fallu violer la sainte et vénérable existence. Pensez donc! tuer des vaches, prendre leurs peaux et s'en envelopper les pieds! Il faut être Européen, chrétien... ou paria pour confectionner des souliers ou pour les porter! Aussi tous les Européens sont-ils des parias!

**A propos de castes.**

A propos de castes, savez-vous comment le malheureux qui a été exclu de la sienne peut y rentrer?

D'abord, il y a des crimes qui entraînent une éternelle exclusion; par exemple, tuer un brahme ou tuer une vache sont forfaits absolument inexpiables.

Mais dans certains cas, par exemple manger de la vache tuée et préparée par un autre, il existe des accommodements. Vous payez d'abord une bonne somme aux brahmes, article premier et essentiel; vous donnez ensuite un bon régal aux gens de la caste, article deuxième, très important et très coûteux; enfin, vous buvez une pinte d'une boisson composée par un brahme avec les cinq produits de la vache : du lait, du beurre fondu, du fromage délayé dans du petit lait, de la bouse et...! pouah!... Cette sacrée boisson est très agréable aux trente-trois millions de dieux hindous et très purifiante pour le composé humain; il paraît même qu'après l'avoir absorbée, on ne rend point l'âme : on n'a que deux jours de diarrhée; finalement on prend un



bain, et voilà! l'honneur est satisfait! Après tout, est-ce beaucoup plus barbare ou plus sot que notre européenne manie du duel?

*
* *

Folies indiennes et folies européennes.

En voulez-vous encore des folies? En voici une couple; à chacun de décider laquelle lui paraît mériter la palme.

— Folie indienne : vu les idées de métempsycose, jamais un Singhalais ne tuera une bête. Le P. Opdebeeck, *Oppik-Swâmi*, fait la chasse à un joli papillon, en vue d'une collection qui pourra devenir très belle; il étend sa capture, la tue avec de l'ammoniaque et la perce d'une épingle pour la fixer. Un indigène l'a vu et s'écrie : « O Swâmi, *papayak newéda?* O Père, n'est-ce pas un péché? » Et lui-même éprouvant une forte démangeaison à la tête, se gratte, saisit... un gibier et, sans lui faire aucun mal, le jette à terre, au hasard.

— Folie européenne : vu la nervosité maladive de quelques vieilles demoiselles sentimentales, il existe une loi conforme aux vœux des sociétés protectrices des animaux. Un pauvre diable achète d'un pêcheur de Colombo un poisson frais pour en faire une friture. Il le saisit par la queue, c'est plus facile, et le porte chez lui... Policeman : amende de deux roupies. — Le marmiton d'un planteur achète au marché un coq pour le dîner de Monsieur et de Madame. Il le prend par les pattes et le porte... Policeman : amende de deux roupies. — Un paysan mène son bœuf; la bête, à un moment donné, fait la mauvaise tête et ne veut plus bouger; l'homme tient en main une baguette, un jonc; il crie à sa bête *igna!* et lui allonge un coup... Policeman : amende de deux roupies. — Voici une brute de païen qui roue de coups son fils, uniquement parce que l'enfant, estropié et maladif, ne se montre pas assez gentil... Policeman... n'a rien vu, ou plutôt n'a rien à dire.

Une autre coutume vous paraîtra aussi déraisonnable que drôle. Nous avons un grand nombre d'arbres fruitiers, de beaucoup d'espèces différentes. Les fruits mûriront, pourvu qu'on leur en laisse le temps. Mais les maraudeurs les connaissent aussi bien et mieux que nous, et nous le

font bien voir. Si vous en attrapez un sur le fait, vous lui administrerez une bonne raclée, mais s'il se plaint devant la justice, c'est vous qui serez condamné.

Si, voulant rester dans la légalité, vous l'accusez, on vous demandera deux témoins. Vous n'en avez qu'un seul, ou bien, des deux ou trois que vous produisez, l'un, par crainte de vengeance ou gagné par un pourboire, vous fausse compagnie et prétend n'avoir rien vu; ou bien aussi, vos témoins ont vu les fruits sur l'arbre, ils ont vu cet accusé se rendre sous l'arbre, ils ont vu ce même accusé s'enfuir à votre approche et à vos cris, ils ont bien vu avec vous que les fruits alors n'étaient plus sur l'arbre, mais ils n'ont pas distinctement vu le mouvement de la main cueillant les fruits, tandis que le maraudeur était monté dans l'arbre, ils ont aussi constaté avec vous que ni avant, ni pendant, ni après l'opération, aucun autre être soupçonnable ne se trouvait aux environs... Votre accusé sera renvoyé acquitté, et vous payerez les frais du procès, 40 ou 60 roupies, pour un demi-panier de mangues, valeur: un quart de roupie.



JEUNES FILLES DU BHOUTAN

***

Rêve de Perrette. Encore un trait de mœurs bien indien. Nous avons quelques vaches laitières, mais notre fourrage est très

abondant; si nous pouvions élever un troupeau de moutons, il nous fournirait une excellente viande et nous serait d'un grand profit. Ceylan n'a pas de vrais moutons, mais les habitants vivant dans une étonnante bonne foi croient en avoir : ils ont des chèvres. Le même substantif désigne les deux bêtes.

Dans l'Inde, au contraire, il y a de vrais moutons; mais les Indiens d'outre-mer, sachant qu'ici nous n'en avons pas et que les planteurs européens préfèrent la viande de mouton à celle de chèvre qu'on mange généralement, se gardent bien de permettre l'exportation de l'animal vivant pour notre île.



FEMME DU BHOUTAN

Notre Père Supérieur voulant former un troupeau essaya de se procurer des moutons par l'entremise de nos Pères du Maduré. On en acheta une vingtaine. Nous en mangerions peut-être quelques-uns; les autres se reproduiraient et nous pourrions espérer voir bientôt de beaux et nombreux troupeaux dans nos pâturages. Ils arrivèrent à destination, mais en quel état! Ces pauvres bêtes avaient fait à pied le voyage sur terre, en bateau petite vitesse le voyage sur mer, et elles n'avaient rien mangé en route!

Quand on nous les livra, la moitié n'avaient plus la force de se tenir sur leurs pattes; toutes avaient la fièvre, avaient

perdu même le sentiment de la faim et de la soif, et n'avaient plus que la peau et les os. Deux succombèrent le même jour, deux ou trois les jours suivants; on réussit, à force de petits soins, à sauver les autres. C'était heureux, direz-vous. Ne vous pressez pas trop. Sur les vingt animaux qu'on nous amenait, il y avait vingt béliers, pas une seule brebis! Nous pûmes les nourrir quelque temps et les manger l'un après l'autre; mais de troupeau, point! Qu'on me dise encore que les Indiens n'ont pas d'esprit.

***

**D'honnêtes commerçants.**

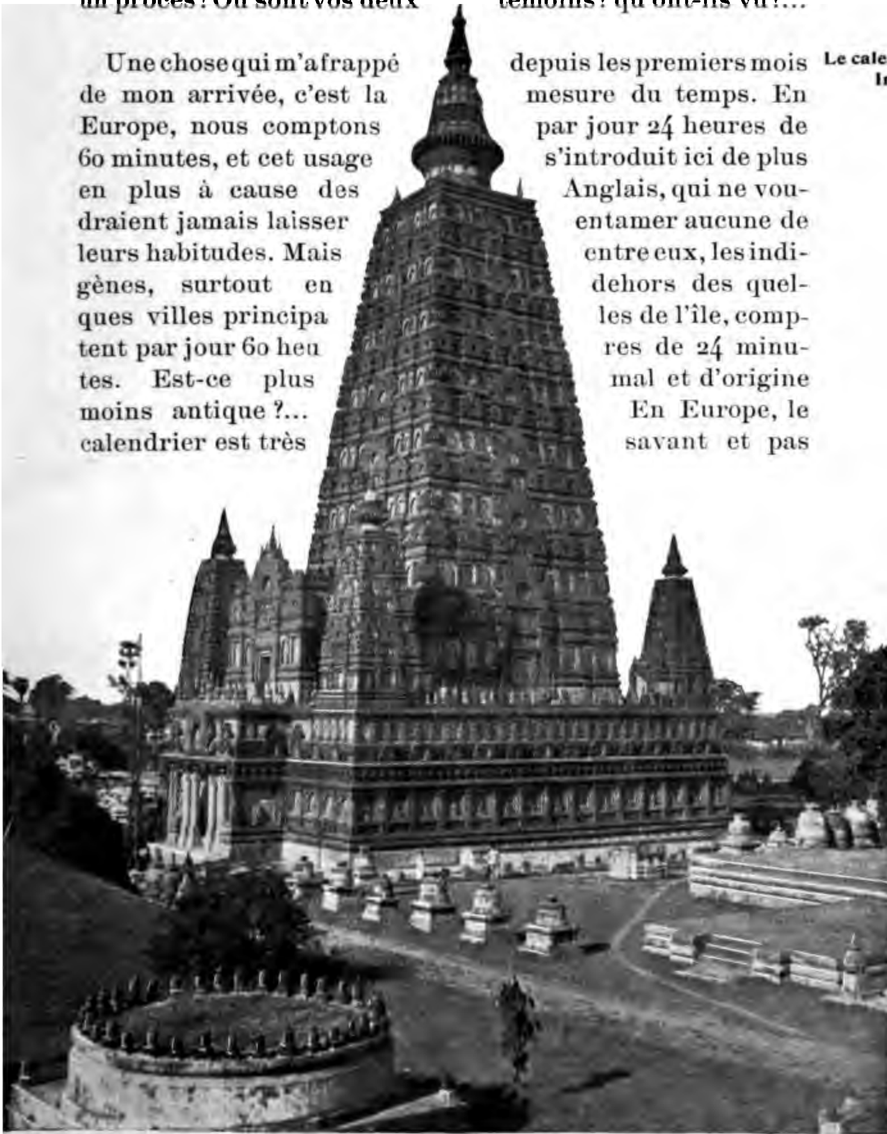
Et dans toutes leurs relations commerciales, vous aurez des faits du même genre. Vous donnez votre montre à nettoyer ou à réparer : soyez sûr que tous les rubis seront enlevés et que dorénavant votre montre sera dérangée tous les mois ou tous les quinze jours. Vous faites souder à nouveau un coin de la monture de vos lunettes : fatalement, au lieu des verres adaptés à votre vue, il vous reviendra une paire de grossiers verres à vitre.

Vous entrez dans un magasin, vous choisissez dans les étalages l'objet qui vous convient et vous offrez un prix. Car selon les usages du pays, ce n'est pas le marchand qui fixe le prix, c'est l'acheteur qui fait une offre. On marchandera et, après de longs pourparlers et des disputes parfois animées, mais jamais poussées jusqu'aux voies de fait, on finira par s'accorder... Si vous montrez assez de naïveté pour être encore Européen, vous demandez le prix; le marchand, qui n'a pas de prix ni d'estimation, vous propose un prix huit ou dix fois trop élevé. C'est à vous à marchander. Si vous craignez de faire injure, vous vous hasardez à offrir la moitié du prix désigné. On discute un moment et on vous laisse la marchandise. Vous êtes tout heureux de votre réussite... Vous êtes plumé néanmoins; ou plutôt, un instant, vous le serez deux fois. Voyez avec quelle prévenance on enveloppe l'objet dans un papier, on l'entoure d'une ficelle, on vous le remet avec un sourire. Vous partez, fier de vous-même! peut-être faites-vous porter le précieux paquet sur la tête par un coolie qui vous

accompagne... En ouvrant chez vous le papier, vous trouvez quelque chose que vous n'aviez pas acheté! Allez faire un procès! Où sont vos deux témoins? qu'ont-ils vu?...

**Le calendrier aux Indes.**

Une chose qui m'a frappé depuis les premiers mois de mon arrivée, c'est la mesure du temps. En Europe, nous comptons par jour 24 heures de 60 minutes, et cet usage s'introduit ici de plus en plus à cause des Anglais, qui ne voudraient jamais laisser entamer aucune de leurs habitudes. Mais entre eux, les indigènes, surtout en dehors des quelques villes principa les de l'île, comptent par jour 60 heu res de 24 minutes. Est-ce plus mal et d'origine moins antique?... En Europe, le calendrier est très savant et pas



PAGODE A GAZA

mal compliqué; aussi a-t-il été retapé et rapiécé plusieurs fois, sans jamais réussir à mettre d'accord les semaines avec les mois, ni les lunes avec le soleil, les mois avec l'année, ni les années entre elles et avec les siècles. Il faut tricher de temps en temps et contre-tricher : les mois sont de 30 jours, à moins qu'ils ne soient de 31, sauf encore lorsqu'il n'y aura que 28 jours, voire 29; ce qui arrivera tous les quatre ans, mais non à chaque fin de siècle par exception, et pourtant cela aura lieu au bout de chaque quatrième siècle. Et les jours de la semaine s'arrangeront comme ils pourront; chacun, sans doute pour éviter toute compétition de jalousie, commencera tantôt le mois, tantôt l'année; ce qui n'est pas fait pour la plus grande facilité des fils d'Adam. Enfin nous sommes dans l'année 1897 d'une ère datant d'un événement qui n'eut pas lieu au temps supposé. Tout cela je ne le critique point, je constate un fait, et je crois même que je n'aurais trouvé ni si bien ni si mal.

Voici maintenant ce qu'on a fait dans le monde indien, et j'avoue que j'éprouve un certain regret en voyant la mode changer pour adopter petit à petit le temps européen. L'année du déluge, — vous voyez, je passe d'emblée au déluge : vous pouvez espérer que ce ne sera pas long; — donc, l'année du déluge universel, tout le monde périt, et l'ère précédente, d'après laquelle on avait compté jusque là, fut close. Seuls Oxaca et sept sages brahmines, — cela fait huit, tout comme dans l'arche, Noé et ses compagnons, — échappèrent au désastre par leur sainteté et leur sagesse divine. Cette année passée sous les eaux compte pour l'an zéro. L'année suivante fut la première de l'ère qui continue encore toujours, et voici comment ça marche.

Les jours, avec leurs 60 heures de 24 minutes, forment sept à sept des semaines exactement comme les nôtres; chaque mois est de 28 jours, quatre semaines, une lune. Treize mois — on n'a pas peur du chiffre 13 : on a sans doute assez d'autres superstitions — treize mois forment une année de 364 jours. La semaine, le mois, l'année commencent toujours de la même manière. Tous les sept ans, on intercale une semaine entière, et tous les vingt-huit ans, on en intercale une de plus; cela ne dérange rien. Soixante

ans font un siècle; on ne parle pas de cent ans. On ne compte guère les *siècles;* on les désigne par leur nom propre. Ceci se complique, direz-vous. Soit; mais pas autant que chez les anciens Romains, qui donnaient des noms propres de consuls à chaque année. Je soupçonne, mais sans en avoir trouvé de trace, que des semaines supplémentaires devront être intercalées ou omises au bout de certaines périodes, — tous les quatre ou tous les sept siècles peut-être.

Or, en prenant tous ces siècles, en calculant et en faisant les réductions nécessaires, savez-vous où l'on aboutit pour placer l'origine de l'ère indienne? Prenez une chronologie de la Bible et remontez jusqu'au déluge; vous ne trouverez qu'une différence de 154 années. Ce qui est certainement très remarquable. Franchement, je regrette que la méthode s'oublie; les écoles n'enseignent plus guère que le temps européen.

*
* *

Je m'arrête, car je parle, parle si bien, que je ne vous dirais rien de ce que vous me demandez. — Voyons quelques-unes de vos questions.

Nous n'avons ici aucun élève du diocèse même de Goa, mais deux du diocèse de Cochin, suffragant de Goa. L'un de ces jeunes gens se nomme Joseph Suarez; c'est un de nos plus forts élèves; il est pourtant noir, pas tout à fait comme de l'ébène, mais approchant beaucoup.

De Colombo, nous avons plusieurs séminaristes : mais tous se destinent au diocèse de Galle, aucun à celui de Colombo. L'archevêque a commencé l'an dernier avec les Pères Oblats un collège catholique à Colombo; il a aussi maintenant un petit Séminaire, très peu nombreux jusqu'ici, mais dont les élèves, au cours des années, parvenus à l'étude de la théologie, formeront le commencement d'un grand séminaire.

Nous avons des étudiants pour un bon nombre de diocèses, surtout pour ceux du sud; le nord nous en envoie aussi, mais en petit nombre; plus tard, le chiffre augmentera. Du reste, nous ne pouvons être pressés, il n'y a plus guère de

place, et le nouveau bâtiment, le séminaire définitif, reste toujours à l'état de *desideratum*.

*
* *

**La construction du séminaire.**

Ah! c'est tout un roman que l'histoire de cette bâtisse. L'argent est prêt, la Congrégation de la Propagande, de qui tout dépend, a statué d'une manière formelle et défini-



COLOMBO — THE PETTAH

tive : en avant, maintenant! — Oui bien! si nous n'étions en ce coin sauvage, au bout du monde; mais ici, allons donc!...

D'abord, à la suite de pourparlers sans fin, il faut rechercher le meilleur mode d'exécution, choisir la nature des matériaux pour diminuer les frais le plus possible, examiner quelles modifications pourraient ou devraient se faire aux plans, afin d'unir plus de solidité à plus d'économie.

Il faut recommencer plans et devis, et tenant compte de remarques autorisées, amender encore et modifier, ici tel détail, là tel autre; finalement, le tout est couché au net. Alors il faut calculer le coût probable, discuter le devis, vérifier les mesures et savoir, en fin de compte, à quoi s'en tenir. Ensuite se pose la question d'un bon entrepreneur. Voici d'abord un Arabe, puis un Tamoul, puis un Européen. Celui-ci est agréé. Les conditions proposées, discutées, arrêtées, on dresse rédaction de l'acte.

Mais il convient d'avoir toutes ses sûretés en matière de telle importance; on consulte donc un notaire de premier ordre, lequel trouvant que tout est bien en règle, va procéder aux formalités officielles. Cependant comme la loi anglaise recèle généralement pas mal de petits recoins ignorés et qu'ici les avocats sont des plus experts à monter des procès séculaires, on juge prudent de consulter encore un légiste, le premier de Colombo, un bon catholique.

Très occupé, ce Monsieur n'a pas le temps tous les jours. On attend donc son tour. Le légiste est d'avis qu'il vaudrait mieux, je ne sais pas bien pourquoi, faire retranscrire en triple exemplaire tout le document, — un total de trois fois 120 grandes pages à copier par ses propres clercs. La besogne fut interrompue par des vacances — du nouvel an ou de Pâques, je ne sais plus trop, — et perdue de vue après la rentrée... Nous attendions toujours... Enfin, on a terminé, le papier est revêtu du timbre, on va signer...

Holà! nouvel acte de la pièce!

Pendant toutes ces péripéties, l'entrepreneur tamoul écarté n'a pas perdu son temps. C'est un richard et c'est une puissance que ce Tamoul aux pieds nus. Il s'est mis activement en rapport avec tous les fournisseurs à dix milles à la ronde. Au moment donc de signer notre acte, l'agent de la firme européenne veut s'assurer de la possibilité de l'exécution. Tout à coup, il nous déclare que, vu les conditions inscrites au contrat, il ne peut rien faire : pas moyen d'obtenir sur place une seule brique, pas une livre de chaux, il faudrait faire venir tout de bien loin... Voilà où nous en sommes pour le moment. Et sur le terrain à

bâtir, on voit toujours, depuis le premier vendredi de mars 1896, les fondements au niveau du sol et la solitude du désert.

Heureusement, nous avons une bonne maison provisoire. Cependant ce provisoire va petit à petit devenir insuffisant, car nous voici bientôt avec une soixantaire de chers séminaristes. Il est vrai que vingt Indiens se trouvent à l'aise où quatre Européens se sentiraient à l'étroit!... Mais enfin, il y a une limite à tout... excepté, par bonheur, à l'amour de Dieu pour nous!

Je m'arrête... Adieu.



# 11$^{me}$ LETTRE

## Fleurs de l'Inde. — Castes et parias. — Les sangsues. — Un scandaleux parfum.

—

*Kandy, 28 juillet 1897.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Comme notre année scolaire suit le calendrier, de janvier à décembre, avec deux petites vacances à Pâques et à l'Assomption, et les grandes vacances de Noël à la Purification, quand vous recevrez cette lettre nous serons aussi en vacances; et comme la période des pluies sera passée, nous jouirons de la belle saison, d'un temps sec et chaud. Et alors en route les groupes de trois ou quatre, voire de huit ou dix séminaristes, partant pour des excursions, des promenades prolongées du matin à midi ou du matin au soir, parfois même, pour peu qu'on vienne à se tromper de chemin, du matin jusqu'à la nuit assez avancée.

Vous devinez sans peine que les jeunes gens font ces promenades entre eux; nous ne les accompagnons qu'en esprit... C'est moins chaud et moins dangereux pour nos crânes blancs. Les séminaristes vont en habit blanc, ou, s'ils doivent traverser une ville, en soutane bleue avec ceinture rouge. Ce costume sous le chapeau à larges bords et le vaste parasol blanc, est d'un très bel effet. Aperçu à distance, on croirait voir s'avancer un colossal bouquet de fleurs.

Et ce sont des fleurs, vraiment, que ces chers séminaristes. Je ne m'attendais ni à tant de talents naturels, ni à tant de piété et de simplicité, ni à tant de générosité. Voici bientôt deux ans que je vis de leur vie au milieu d'eux; et plus je les vois, plus je les estime. Les Indiens ont des défauts que nous n'avons pas; nous, par contre, nous en avons qu'ils ignorent; en somme, ils nous valent... Je parle, bien entendu, des chrétiens et des gens de bonne caste...

***

Castes et Parias.

Quant aux païens, hélas! c'est autre chose! Pauvres malheureux, ravalés, ou peu s'en faut, à l'égal des brutes! Il faut voir leur avilissement, pour se faire une idée de la tyrannie qu'exerce le démon sur ses esclaves, surtout quand il n'est pas tenu en respect par le caractère sacré du baptême. Vous, en Europe, vous n'estimez pas à son prix la grâce de votre baptême. Vous ne vous rendez peut-être pas compte des avantages dont vous êtes redevables, même en cette vie, à ce divin caractère imprimé dans l'âme... Venez ici et comprenez!

J'ai dit aussi que je parlais des gens de bonne caste. Car, hélas! les *parias*, gens sans caste, méprisés de tous et maltraités par tous, estimant qu'ils n'ont rien à perdre dans leur honneur, se comportent la plupart en conséquence; et les voilà dans un cercle, cercle en vérité très vicieux. Etant si méprisés, ils s'en conduisent plus mal; et se conduisant si mal, ils en sont plus méprisés; de nouveau, étant si méprisés... Je m'arrête, car j'en gagnerais le vertige!

Et puis, concevez-vous ce que doit être un païen qui se conduit mal, même en comparaison des autres païens, même au jugement des autres païens? Il faudrait vous composer un type en prenant le contre-pied de chacune des prescriptions du décalogue. Ajoutez-y comme particularités locales : manger du bœuf, toucher des corps morts, jouer du tambour ou du tam-tam — instruments faits avec des peaux de bêtes! — le tableau sera complet et le dégoût au comble.

N'oubliez pas qu'il s'agit toujours de parias, de « sans-

caste » païens. Car ces mêmes parias, une fois convertis, sont les plus généreux chrétiens que l'on puisse trouver. Habitués aux humiliations et aux privations, plus rien ne semble leur coûter pour suivre leur conscience. Ils sont tout simplement admirables et n'ont pas l'air de s'en douter.

En voyant cela, je comprends mieux la réponse de Jésus-Christ aux disciples de Jean-Baptiste : « Mais enfin, que faut-il croire de vous? Donnez-nous un signe pour que nous puissions répondre à ceux qui nous ont envoyés. —Allez, dites ce que vous avez vu : les aveugles voient, les perclus marchent, les lépreux sont purifiés, les morts revivent, les pauvres sont évangélisés... » Il y a gradation. En fait de miracles, le dernier est le plus grand et le plus démonstratif : miracle de condescendance d'une part, miracle de transformation de l'autre.



ENFANTS PAHARIAS

Je parle de castes! Voici une aventure datant d'il y a trois mois.

Le F. Rome, nouveau venu, n'avait pas encore appris à faire attention à ce détail de notre monde indien, — ce détail, dis-je? Pardon, c'est un des traits principaux. —

Donc, un jour, il nous manqua un marmiton pour laver la cuisine et les dépendances, pour laver la vaisselle et porter les paquets. Une jeune peau brune, très comme il faut, se présente; le Frère l'accepte et l'installe à l'ouvrage.

J'étais tranquillement en chambre. On frappe... Un séminariste, l'un des meilleurs et des plus zélés, entre, l'air tout bouleversé, les yeux en pleurs.

— Mon Père, voici une bien rude épreuve!... Depuis que nous sommes ici, nous avons dû sacrifier beaucoup de nos coutumes et de nos idées, et nous avons toujours bien obéi au Père Supérieur. Mais ceci est ce qu'on pouvait imaginer de plus dur à nous imposer. Si c'est nécessaire pour notre vocation, nous le supporterons encore; mais alors aidez-nous.

— Qu'est-ce donc? lui répondis-je; expliquez-vous, je ne sais rien.

— Mais!... il y a un nouveau domestique à la cuisine,... un paria!... qui va toucher à nos assiettes...

Et le brave garçon pleurait.

Je m'élançai chez le Père Supérieur; lui, d'un bond, fut à la cuisine... Le plus étonné de tous dans cette affaire, ce fut le pauvre diable de paria, d'abord d'avoir été accepté, et puis d'être congédié... sans coups de pied ni coups de bâton! — Quant au Frère, je n'essayerai pas de vous décrire son ébahissement. Toute cette histoire n'avait pas duré un quart d'heure, et le soulagement fut universellement senti.

A ce propos, on me conta un fait tout semblable survenu dans un de nos grands collèges aux Indes. Le bruit se répand un jour qu'il y a un domestique paria dans la cuisine. Une erreur aussi, comme la nôtre, due à l'ignorance de quelqu'un. — A l'instant, sans explications, sans excuses, des six cents élèves, quatre cents quittèrent le collège repris par leurs parents, ou s'enfuirent eux-mêmes spontanément.

* * *

**Les Européens et les castes.**

Cela vous donne-t-il une idée de notre monde? Il faudra bien du temps encore avant que l'esprit de charité chrétienne supprime et remplace ces préjugés païens. Et ici, la

divine Providence me semble se montrer une fois de plus avec toutes les ressources d'une sagesse infinie, pour faire tourner à l'avantage de la sainte Église le mal même qui se fait sans aucune intention de servir la bonne cause.

Tant que les catholiques français ou portugais furent maîtres, on ne brusqua rien; leur esprit de douceur et de charité les retint dans la réserve. De leur côté, les missionnaires catholiques, uniquement jaloux de la conversion des Indiens et s'inquiétant fort peu de toute autre chose, allèrent même plus loin; ils s'accommodèrent aux coutumes, aux préjugés les plus enfantins et les plus absurdes, souffrant eux-mêmes dans le présent pour sauver des âmes, et comptant sur un avenir lointain pour extirper sans secousse et naturellement tous ces usages ridicules et ces étroites préventions. C'eût été bien lent!

Survinrent les protestants; d'abord les Hollandais, bandes de pirates, maîtres durs et persécuteurs fanatiques, suivis de marchands avares et sans cœur. Ce ne fut qu'une transition, un siècle d'épreuves et de martyres; il fallait du sang : cette bénédiction ne manqua pas à l'Église des Indes.

Puis voici les Anglais, autres hérétiques également aveuglés, également avides, mais poursuivant leurs intérêts avec plus de calcul et d'adroite politique. Il leur parut que le commerce irait mieux, quand chacun se croirait en paix et en liberté, fût-ce d'un semblant trompeur de vraie liberté. En conséquence, il y aura liberté soi-disant égale pour tous, égalité de tous devant une même loi.

Et le particulier, planteur, fonctionnaire, officier, que sais-je? se conduira de même envers tous ses inférieurs. Il ne reconnaît, en principe, aucune distinction de castes, ni de sectes, ni de travaux, ni de préjugés quelconques. — Veux-tu de mon argent? Fais-moi ce travail, ou va-t'en. — Travaille avec un tel et un tel, ou va-t'en. — As-tu commis tel délit? Le tribunal te condamne à telle peine, sans demander quelle est ta caste ou ton rang. — Veux-tu voyager en chemin de fer? Cela coûte autant en 1re classe, autant en 2de, autant en 3e; on prend place pour son argent, pêle-mêle, blanc, jaune, noir; brahme, soudra ou paria... Tu ne veux pas monter avec les autres?... Fais la route à pied, le chemin est là-bas! — Tu veux un emploi? Passe

tes examens, peu importe qui tu es : réussis mieux que d'autres, tu ne seras pas en dessous d'eux. — Et de la sorte, assez brusquement, l'égalité s'impose et se fait.

***

Les sangsues.

Tel le médecin, qui vous veut du bien, vous applique des sangsues, bêtes des plus férocement méchantes, qui voudraient tout votre sang, et qui, si elles vous font du bien, sont loin d'en avoir l'intention. Ces vilaines bêtes qui ont réussi, grâce au P. Bolsius, à se rendre intéressantes dans le monde savant et dans les revues spécialistes, sous le nom magnifique d'hirudinées, qu'elles-mêmes apparemment ne comprendraient pas, courent ici très nombreuses et en parfaite liberté, dans les ruisseaux, dans les herbes mouillées par la pluie, dans les feuillages frais des arbrisseaux. D'une promenade par un temps quelque peu humide, vous en rapporterez presque sûrement quelqu'une dans vos chaussettes ou votre pantalon, dans vos manches ou votre col, dans votre barbe



TYPES INDIENS — NÉPALAIS

ou vos cheveux... Et vous vous apercevrez de sa présence, quand elle aura proprettement, doucettement assouvi sur vous ses instincts sanguinaires, et que, grosse, noire, n'en pouvant plus, elle aura roulé par terre, vous laissant tout ensanglanté. Alors seulement la piqûre commence à se faire sentir. Parfois même ce seront vos voisins qui vous avertiront des traces de sang que vous portez.

Et c'est qu'il y en a de toutes les tailles, de ces horreurs! Les plus longues, de huit à dix centimètres, sont assez rares; mais les petites, mesurant quelques millimètres seulement, ne le sont pas du tout. Sur terre, dans l'humidité, elles glissent; dans l'eau, elles serpentent; sur les branches ou sur les pierres, elles se collent alternativement par les deux ventouses d'avant et d'arrière, faisant des pas de toute la longueur de leur hideuse individualité. Elles n'ont pas l'air de se douter qu'elles ont été créées pour le service de l'homme,... non plus que ce fruit qu'on dit être le plus délicieux de la terre, et dont il existe même plusieurs espèces, mais qui... Attendez.

**Un scandaleux parfum**

Il y a quelques jours seulement, je donnais gravement ma leçon de théologie en plein air, à quelques pas d'un beau grand arbre bien touffu. Un fruit, gros comme deux fois ma tête, vient à tomber en s'entr'ouvrant. Je remarque un petit sourire malin chez un de mes auditeurs. Je ne dis rien... Mais une minute plus tard, je sentis tout mon sang monter à la tête, et je me dis : Ciel! il nous manquait cela! Un de mes voisins les plus proches victime d'un grand malheur!... Pourquoi ne s'enfuit-il pas?... Mais personne ne bougeait; moi seul, je rougissais d'une façon réellement compromettante.

Après la classe, le mystère fut dévoilé.

— Ce fruit, Père, est excellent!

— Ah! bien, merci!... Est-ce qu'on mange aussi l'odeur?..

Pourtant, le midi, ce dessert parut sur la table; on se regardait en souriant. Il fallut se faire une petite violence pour l'entamer. Mais vraiment, l'odorat et le goût sont deux sens très différents!

Le lendemain, je reçus de S. E. le Délégué apostolique une gracieuse invitation; il voulait me faire goûter un fruit

princier dont c'était tout juste la saison. A la fin du dîner, Son Excellence fit apporter le dessert : un beau fruit, différent de celui de notre jardin, gros comme la tête d'un enfant, mais... d'un scandaleux parfum! On part d'un éclat de rire. Ce n'est plus dans une salle à manger qu'on se croirait! On me montre comment l'ouvrir et le manger... Ah! oui, il était délicieux! Il coûte cher, mais il vaut son prix! Celui-ci se nomme *douriyan;* celui de chez nous s'appelait *jack.*

***

Ne vous étonnez pas trop, je vous prie, de tous mes coq-à-l'âne; j'ai dû interrompre si fréquemment cette lettre, que je sais à peine encore où j'en suis. Le jour de la Saint-Ignace, hier, je n'ai pu songer un moment à prendre la plume pour achever la dernière page. Nous voulions célébrer le mieux possible la fête de notre saint fondateur, sans porter préjudice à l'œuvre propre du Séminaire, dont le but est de former des prêtres pour les diocèses. Nous avons donc eu des jeux, des chants, toute une bruyante animation, et, le soir, une belle séance académique. Car il faut vous dire que cette année nous avons établi l'institution si utile d'une *académie.* En langage excentrique, cela s'appelle : *a debating society,* une société à discussions. Je vous demande un peu!

Le P. D'Herde, de Galle, nous est arrivé pour sa retraite. Il a l'air content de ce qu'il voit ici, et surtout, il trouve notre climat délicieux et nos montagnes admirables : C'est vraiment, dit-il, un reste du paradis terrestre; combien c'est différent des plaines et du soleil de Galle! Là-bas, les œuvres de la mission marchent paisiblement et le bien commence à se faire. Le collège que projette Mgr Van Reeth s'établira, Dieu aidant; l'espoir est bon et fondé; il ne faut plus qu'acquérir le terrain, construire les bâtiments, recruter le personnel, attirer les élèves!...

Adieu, mon cher Père, et prions les uns pour les autres.



# 12me LETTRE

## La langue tamoule.

—

*Kandy, 4 août 1897.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .



ANT bien que mal, j'apprends le tamoul. C'est ça qui est drôle! Jamais je n'avais rêvé une langue comme celle-là. Voici la première leçon que me donna mon maître, séminariste littérateur très indigène. Alphabet : 12 voyelles, 12 consonnes naturelles, et 6 consonnes empruntées au sanscrit. Tout cela ne s'écrit pas ainsi qu'on le trouve dans l'alphabet, mais se combine de manière à faire à peu près un caractère par syllabe.

Soit jusqu'ici! Mais voici la prononciation.

En anglais et en latin on met l'accent tonique sur les voyelles; nous, nous le mettons *sur les consonnes...* Ici je lançai à mon cher maître un regard qui dut être très drôle, car il partit d'un éclat de rire prognathe inextinguible, qui finit par me gagner moi-même. Voyez-vous d'ici un accent tonique sur une consonne? — Et c'est qu'il y en a, de ces consonnes! trois ou quatre R différents, quatre N différents, trois L différents; et il ne faut pas les confondre, sous peine de dire des sottises! Imaginez la bouche qu'il faut se faire pour lancer ces sons-là.

Mais j'eus un triomphe! Quand il vint à parler de toutes les gutturales,... je n'eus qu'à déboucher mon organe

flamand-hollandais-allemand. C'est mon maître, cette fois, qui fit de grands yeux :

— Mon Père, comment pouvez-vous saisir toutes ces articulations? Les plus vieux missionnaires français et italiens que j'ai vus n'ont jamais réussi même à discerner ces gutturales graduées!...

C'est égal, plus j'avance, plus je trouve cette langue logique, mais d'une logique souvent renversante! — Jusqu'ici généralement quand j'essaie un bout de phrase, je dis tout juste le contraire de ce que je pensais dire.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .



même, à qui ce don fut accordé parfois, constatait fort bien d'autres fois que c'est là un des grands obstacles dans la vie du missionnaire, et il éprouvait aussi à ses heures que les langues indiennes sont difficiles. Cela me console, en partie du moins.

Du reste, prenons courage, c'est pour la foi! Et puis, porter la croix, n'importe sous quelle forme, coups de bâton, attaques de fièvre, douleurs d'entrailles, ou bien leçons de grammaire ou de prononciation, pages de racines et de dérivations qui ne ressemblent à rien de civilisé, peu importe! Une croix, c'est toujours une croix : elle glorifie Jésus; et pour en secouer une de l'épaule, on vient à trébucher contre une autre.

* * *

**Deux lettres tamoules.**

Avec cela que nous vivons dans un pays où tout est à l'envers ou du moins tout est drôle!

J'ai reçu ces derniers jours une lettre tamoule, et je viens tout juste d'y répondre... dans la même langue. Tenez! laissez-moi vous conter ça. Il s'agit d'un de nos plus jeunes séminaristes, qui en est encore à son premier pantalon. Il est arrivé ici en jupon indien, et il fallut lui couper la queue,... entendons-nous : la queue à la chinoise, la touffe de longs cheveux qui fera place un jour à la tonsure.

Eh bien donc, cet intéressant futur ministre et soutien de la sainte Église écrivit à sa chère maman qu'il était content au séminaire, que le supérieur-Swâmi est très bon pour lui, que le ministre-Swâmi est très bon pour lui, et de même tous les autres, — le catalogue de la maison y passa; en outre, que le ministre-Swâmi commence à savoir quelques mots de tamoul...

Là-dessus, réponse de la chère maman. Jusqu'ici, rien de très compromettant, comme vous voyez. Mais dans la lettre au jeune homme, il s'en trouvait une autre pour moi, en tamoul pur. Ouf!... Et penser qu'il faudra répondre! Deux fois ouf!... Lisons la missive ensemble, et ne riez pas trop de moi. Je traduis :

« Agatha, mère du frère Jean, au ministre-Swâmi (elle
» n'a pas osé dire : Wandurâ-Swâmi!), ployant les genoux

» et levant les mains, dit : istôdam!... (c'est-à-dire : salut
» et louange!) Barbara, petite mère (c'est-à-dire : sœur
» cadette de la mère), ployant les genoux et levant les
» mains, dit : istôdam! Ambroise, grand frère, ployant les
» genoux et levant les mains, dit : istôdam! Sébastien,
» petit frère, ployant les genoux et levant les mains, dit :
» istôdam! Vous êtes
» bon pour le frère
» Jean; nous vous re-
» mercions et nous
» prions Dieu de vous
» bénir et de vous con-
» server longtemps.
» Voilà! »



TYPES INDIENS — LEPCHAS

Et la lettre est finie. Que dites-vous de ce style, de cette simplicité antédiluvienne? Je répondis comme suit :

« A Agatha, à Bar-
» bara, à Ambroise, à
» Sébastien, mes amis,
» levant les mains, mi-
» nistre-Swâmi, je dis:
» âsîrwâdam! (c'est-à-
» dire : bénédiction!)
» J'ai reçu avec plaisir
» votre lettre et je ré-
» ponds avec plaisir.
» Je vous remercie de
» vos bonnes paroles.
» Jean est très bien ici et fait très
» bien pour nous (nous satisfait). Nous espérons qu'il
» deviendra un bon missionnaire de Dieu et de la sainte
» Église. Voilà! »

Qui sait? La pièce va rester dans les archives de la famille! Avez-vous remarqué comme ils viennent chacun "Istodam!"

à leur tour faire le *salâm* et dire *istôdam?* Ce sera la même chose de vive voix, si vous les rencontrez. Jamais deux ou trois ne vous salueront ensemble; ils viendront un à un, et tant pis pour vous s'ils se trouvent être vingt ou trente. L'autre jour, j'ai vu S. E. Mgr Zaleski arrêté net de la sorte au détour d'un chemin pendant dix minutes. En Europe, il aurait donné une bénédiction au groupe entier; ici, chacun veut avoir la sienne à part.

Les gens de haute caste s'inclinent jusqu'à toucher le sol de leurs mains; d'autres fléchissent les genoux; ceux des bonnes castes moyennes fléchissent les genoux, lèvent les mains et puis les joignent; les gens de caste inférieure fléchissent les genoux et touchent du front la terre devant vos pieds. Mais gardez-vous de bouger les pieds; jamais, pour rien au monde, on ne voudrait toucher vos souliers faits de cuir : peau de bête! Enfin, les cordonniers, les blanchisseurs et les parias se prosternent, à plat ventre,... bien entendu chacun à son tour, en vous disant : *istôdam!*

Ce n'est pas tout. Les mamans reviennent, apportant cette fois leurs bébés qui n'y comprennent rien, et vous les couchent ventre à terre, devant les pieds : *istôdam!* Répondez : *âsîrwâdam!* pour chacun. Enfin, s'ils sont venus pour vous dire quelque chose, l'un d'eux prend la parole au nom de tous; et, que le discours soit long ou bref, invariablement il finit par : Voilà! Même au confessionnal, ils vous diront : J'ai fait ceci... et cela... et cela... Voilà!

***

**Turbans et modes singhalaises.**

Souvent aussi les chrétiens iront, en vous saluant, jusqu'à ôter le turban de la tête; et alors vous verrez quelle histoire c'est qu'un turban.

Le plus pauvre diable saura rouler autour de son crâne un foulard, un essuie-main, une pièce d'étoffe quelconque; et tant mieux si elle est de plusieurs couleurs bien voyantes ou d'un blanc très éclatant. Mais quiconque sera d'une condition tant soit peu aisée portera un beau large turban, pour lequel il emploiera une pièce d'étoffe, presque aussi grande qu'un drap de lit ou qu'un vaste manteau. Il la roule d'abord en une sorte de long boyau, et puis il vous

genoux ne sont pas loin du menton. Parfois, pour faciliter l'équilibre, on étendra les deux bras par devant, appuyés sur les genoux. Alors le repos est parfait, et l'on restera dans cette posture, immobile, pendant des heures, causant et riant en compagnie, ou bien solitaire, silencieux et rêveur.

Voyez encore le coiffeur à l'ouvrage, et c'est un ouvrage important que celui-là. Selon la différence des castes, il faut raser différemment les uns et les autres, et il ne faudrait pas se tromper, par exemple! Le patient préférerait avoir la tête coupée que rasée trop ou trop peu. A l'un il faut allonger le front, en lui dessinant une demi-lune dans la chevelure, à l'autre en lui dénudant le crâne, de manière à ne laisser tout à l'entour qu'un rideau de longs cheveux; celui-ci ne doit avoir qu'une grosse queue de cheval au sommet de la tête; celui-là, qu'une simple mèche; cet autre, absolument rien.

Et l'exécution! Les deux hommes sont assis face à face, chacun comme suspendu sur ses talons. Le patient allonge un peu le cou et baisse la tête; le coiffeur, armé d'un excellent rasoir, fait l'opération à bras tendus, on dirait presque à distance, avec une prestesse et une sûreté remarquables. La barbe et les moustaches se rasent, comme en Europe, à la fantaisie de chacun; les usages de la caste y sont indifférents.

Ce sont les Tamouls, surtout, qui se font ainsi arranger; quelques Singhalais suivent leur exemple, mais les vrais Singhalais de vieille roche se distinguent du reste des indigènes en ce que ni rasoir ni ciseaux ne touchent jamais leur tête: leur épaisse et longue chevelure, comme chez d'autres la simple mèche ou l'épaisse queue de cheval, sera tantôt pendante et flottant au vent, tantôt roulée en un gros chignon derrière la tête. Les Singhalais des plaines de Galle et de Colombo se distinguent des montagnards de Kandy par le peigne semi-circulaire qu'ils portent toujours comme une couronne, les deux extrémités tournées en avant: ce qui présente parfois une certaine apparence de cornes. Ces peignes, très beaux et très coûteux, sont le

principal bijou des hommes; leur prix peut s'élever jusqu'à vingt roupies. Ils sont en écaille de tortue.

Et cette écaille, savez-vous de quelle manière on l'obtient? A la sauvage, tout simplement. On chasse, on pêche les tortues vivantes au bord de la mer. La bête capturée, on ne la tue pas, oh, non!... Le bouddhiste à l'occasion ne reculera pas devant un homicide, mais tuer un animal, jamais! Pensez donc à la métempsycose! A l'aide d'un bon



FACTORERIE PRÈS D'AMPITYIA

coutelas, d'un instrument tranchant quelconque, on enlève à la tortue sa carapace, et on laisse la pauvre bête dans cet état s'en aller où elle voudra. Si elle meurt, c'est sa faute : meurt-on pour si peu?

Dernièrement, j'appelle le menuisier pour un travail. Il arrive avec quelques outils élémentaires et... une bouteille. Bon! me dis-je, travailler, c'est bien; et boire un coup, ça

ne peut manquer. — Je montre à l'ouvrier ce qu'il doit faire. Voici d'ailleurs le bois à travailler, une poutre, des planches. Il s'arrête, et lourdement, sans précaution, jette à terre pêle-mêle tout son paquet, y compris la bouteille. Oh ! le sauvage ! pensai-je, elle sera en mille pièces. — Mais non ! la voilà intacte. Eh bien, elle est solide ! Cependant, que va faire notre homme? Il n'a ni banc de menuisier ni rien pour fixer ses pièces. Voyez-le à l'œuvre : il les couche par terre, une extrémité appuyée contre un mur ou un arbre; puis, monté à pieds joints sur sa pièce de bois, assis sur ses talons, il range à portée de sa main les outils et... la bouteille, et voilà ! Le poids de l'homme et le pied du mur assujettiront la pièce, et en avant l'ouvrage ! Tout à coup, il fallut manier le ciseau, et mon homme de taper dessus à coups redoublés avec sa bouteille ! Il est fou ! m'écriai-je. Eh, non ! Cette bouteille est en bois dur; c'est un morceau de tronc d'arbre, c'est le maillet. Faites encore des jugements téméraires !

***

**Corruption païenne.**

Jugements téméraires !... Hélas ! s'il arrive d'en faire sur tel ou tel individu, on ne peut guère appeler téméraires ceux que l'on pose assez souvent sur la race entière des Singhalais montagnards. D'abord, une distinction est à retenir entre les Singhalais des plaines qui bordent la mer et ceux des montagnes du centre.

Dans les plaines, surtout du nord et de l'ouest jusqu'en dessous de Colombo, on rencontre un assez grand nombre de chrétiens, beaucoup même dans certains districts : des castes entières sont catholiques depuis le temps des Portugais; et les païens de ces régions semblent être plus moraux,... dans la mesure où des païens peuvent l'être. Leur législation est assez généralement conforme à la loi naturelle, quoique souvent contraire à la loi chrétienne.

Mais il n'en est pas de même du centre, qui n'a jamais été soumis aux Portugais, ni même aux Hollandais. On n'y respecte guère en certaine matière la loi naturelle; c'est le désordre dans la famille établi en système : unions d'un moment, selon le caprice, divorce à volonté, etc... Il suffit de se déclarer mahométan devant le magistrat, même il

n'est besoin de s'inquiéter d'aucun acte d'enregistrement. Dès lors, le moyen de travailler avec quelque succès à la conversion d'un tel peuple?

Et comment ne pas redouter — je dirais presque espérer — que cette race s'éteindra dans son immoralité et sera remplacée par une immigration étrangère? C'est en effet ce que l'on constate dans certaines régions. Dans les villes, tout est singhalais; non, pas même cela; disons que la majorité est encore singhalaise; mais dans les campagnes, il n'est plus guère possible de se tirer d'affaire sans le



MUSICIENS BENGALIS

tamoul, tandis qu'on le peut déjà fort bien en ignorant le singhalais.

Ces beaux hommes vivent dans la mollesse et la corruption; heureusement chez leurs congénères des plaines, un mouvement de conversion au catholicisme apparait dans quelques districts. Pourvu qu'il se maintienne et s'étende.

*
* *

L'histoire de Ceylan.

Ils ont une histoire, ces Singhalais. Ce n'est pas du tout une horde de sauvages courant les bois. Écoutez plutôt. Il y a environ trois mille ans, l'île de Ceylan était un royaume prospère et assez civilisé, mais très corrompu. Les habitants s'appelaient les *Veddas*. — Ne pensez pas ici aux *Védas*, livres sacrés des Hindous; ce serait un pur jeu de mots. — Ces Veddas était apparemment des Chamites; leur langue ne ressemble à rien d'humain connu.

Donc vers ce temps, des tribus aryennes, parlant un dialecte de la famille sanscrite, partirent du Bengale, errèrent quelque temps en mer et abordèrent à Ceylan. C'étaient les Singhalais.

Alors commença la conquête de l'île, une guerre d'extermination qui dura plusieurs siècles. Les Veddas finirent par être refoulés dans les forêts et les montagnes. Aujourd'hui il n'en reste pas trois mille, réduits à la misère, vivant à l'état presque sauvage, paisibles, sales, mélancoliques, errant là-bas, dans les rochers et les bois, vers l'est et le nord-est, à dix ou quinze lieues d'ici, du côté de Batticaloa et de Trincomali. Les vainqueurs devinrent un grand peuple; l'ordre, le travail, un commerce transmarin assez étendu, la culture des sciences distinguèrent la population de Ceylan.

De nos jours, l'ancienne littérature singhalaise est étudiée avec curiosité; dernièrement une société d'archéologues européens s'est formée pour entreprendre et pousser activement des travaux de fouilles et de découvertes dans les antiques cités de l'île, recouvertes maintenant de décombres, de terres et de forêts que l'on croyait vierges naguère (1).

*
* *

Le bouddhisme s'implanta fortement dans l'île entière, dès le commencement du IIIe siècle avant Jésus-Christ;

(1) M. Jules Leclercq a publié tout récemment, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (juin 1899), un intéressant article sur „ UNE VILLE MORTE A CEYLAN ". Cette ville, nommée *Anourádhapoura*, « couvrait, avec ses lacs et ses jardins, l'énorme espace de 625 kilomètres carrés; la solide muraille qui entourait la ville, achevée au Ier siècle de l'ère chrétienne, formait un carré parfait de 25 kilomètres, et il fallait quatre heures à un bon marcheur pour se rendre de

actuellement encore la ville de Galle, après tant d'autres qui ont péri, est un des centres de science bouddhiste.

Tout le sud de l'Inde étant occupé par la race dravidienne, le contact entre celle-ci et les Singhalais dut naturellement se produire. Ces Dravidiens méridionaux parlaient quatre langues sœurs : le *tamoul* au sud-est, le *malayalam* ou *malabar* au sud-ouest, le *telougou* au nord-est et le *kanarien* au nord-ouest; l'ensemble des territoires correspondants embrasse un tiers environ de tout l'Hindoustan.

Des Tamouls émigrèrent vers le nord de Ceylan, il y a douze ou quinze siècles, peut-être plus, d'abord paisiblement et isolément, mais bientôt en nombre et à main armée. La guerre fut longue et variée. Le fait est qu'aujourd'hui toute la moitié septentrionale de l'île est exclusivement tamoule. Il y eut même sur le trône de Ceylan différentes dynasties, tantôt singhalaises, tantôt tamoules.

*
* *

**Les conquêtes européennes.**

Un jour, en 1505, des hommes blancs abordèrent : c'étaient des Portugais. Ils firent la conquête de toutes les côtes, mais ne réussirent jamais à s'établir dans le centre. La capitale des rois de Ceylan fut plusieurs fois déplacée, et finalement ce fut Kandy. Les premiers conquérants portugais étaient non pas des aventuriers ou des gens sans aveu, mais généralement des gentilshommes droits et loyaux, souvent animés de sentiments généreux et apostoliques; plusieurs même cherchaient avant tout l'extension de la sainte Église.

Plus tard, comme dans toute œuvre humaine, des sujets moins recommandables vinrent se mêler aux éléments primitifs; il y eut des abus; mais la foi, la charité, le culte du

---

la porte du nord à celle du sud. Les découvertes récentes établissent l'exactitude de ces chiffres. La principale artère, qui s'appelait la „ rue de la Lune ", à raison du culte spécial dont les Singhalais honoraient cette planète, comptait à elle seule onze mille maisons... Toutes les rues étaient tirées au cordeau; la voie carrossable était étendue d'un brillant sable blanc, et les accotements réservés aux piétons étaient saupoudrés de sable noir ». (P. 521.)

vrai Dieu étaient toujours en honneur, et les conversions s'opéraient, nombreuses et solides. Aujourd'hui encore, j'aime bien le légitime orgueil de l'Espagnol qui prophétise fièrement, que jamais, dans aucun pays qui fut autrefois sous le sceptre du grand Philippe, la foi catholique ne périra.

Vint un temps où le Portugal avec ses possessions, et par conséquent avec Ceylan, se trouva réuni à l'Espagne sous le même Philippe II. Les Hollandais calvinistes, rebelles à Dieu et au Roi, belligérants perfides et pirates audacieux



TEMPLE DE BOUDDHA

autant que persécuteurs fanatiques, attaquèrent toutes les colonies de la catholique Espagne. Ceylan, comme tant d'autres, fut conquise et eut de glorieux martyrs. Cependant le royaume païen de Kandy résista toujours. Malgré les guerres et les tentatives réitérées, jamais le centre ne put être subjugué.

Lorsque la Hollande, comme la Belgique, se trouva faire partie de la France, ce fut le tour des Anglais de conquérir les colonies. En 1796, — on vient d'en célébrer ici le centenaire, — ils arrivèrent et s'emparèrent des premiers postes le long des côtes. Avant 1815, tout était soumis, sauf le royaume de Kandy. C'est alors — l'année de Waterloo — que cette dernière conquête fut accomplie d'une manière si tragique que, dans le peuple de nos montagnes, l'histoire en est restée légendaire; la poésie s'en est emparée et, dans les soirées en famille ou dans les réunions des fêtes publiques, on lit le roman ou on joue la tragédie d'Éhélapola, et tout le monde pleure !

J'ai lu cette histoire. Un jour, occupé à cette lecture, je me promenais paisiblement dans la véranda devant ma chambre. Quelques enfants de l'école viennent à passer, me saluent et, indiscrets petits curieux, regardent ce que je lis. Ils s'encourent en criant que le Swâmi connaît Éhélapola. Le lendemain, des groupes de païens des villages voisins arrivaient devant ma fenêtre pour voir le vieux Swâmi qui connaissait Éhélapola !

Voici le fait lui-même, s'il peut vous intéresser.

*
* *

En ce temps-là, le roi de Kandy, de race tamoule paraît-il, était Vikrama-râja-singhâ, ce qui veut dire : « le lion, roi de la victoire », et il était second de ce beau nom. Mais si le nom est glorieux, le personnage qui le portait était un horrible monstre ! Bel homme au demeurant, bien bâti, grand, fort et souple de corps, sachant s'entourer d'éclat et de majesté pour paraître en public ; mais cruel et brutal, avare et sensuel, ne respectant rien, ne reculant devant rien, lorsque ses passions étaient en jeu. L'épopée d'Éhélapola.

Il avait pour premier ministre Éhélapola, païen aussi, mais du moins honnête homme et loyal patriote. Cependant la fortune du ministre excitait de fortes jalousies ; des ennemis cachés attendaient le moment de le perdre. Le danger était continuel ; chaque fois que le ministre tâchait de résister à une folie du roi ou d'adoucir une extorsion tyrannique, il y allait de sa vie.

Un jour, il fut envoyé à la tête de troupes, à vingt lieues d'ici, contre les Anglais envahisseurs; il combattit avec succès. Mais le roi, par un caprice quelconque, le rappelle en toute hâte à Kandy.

Éhélapola répond par une lettre loyale et respectueuse, promettant de revenir aussitôt que possible, s'excusant de ne pouvoir quitter à l'instant un poste où il est absolument nécessaire; le salut de la patrie en dépend : l'Anglais le suivrait de près jusque dans Kandy, sans être arrêté par rien. — Pourquoi cette lettre, avant de parvenir au roi, dut-elle tomber entre les mains d'un courtisan, ennemi perfide et jaloux?

Vite, on fabrique une fausse lettre, remplie d'injures sanglantes et de propos impertinents : Éhélapola, vainqueur des ennemis, à la tête d'une bonne armée, Singhalais pur sang, n'entendait plus obéir à une brute de Tamoul, etc.

Les apparences étaient malheureuses, car le ministre ne revenait pas. Ivre de fureur, le roi fait saisir toute la famille du prétendu rebelle, met à la torture sa femme et ses quatre jeunes enfants, confisque tous ses biens et le déclare proscrit lui-même; récompense à quiconque le tuera n'importe comment. Éhélapola apprend tout cela et ne peut s'en expliquer le motif; sa lettre était-elle donc un si grand crime?... Décidément ce roi ne mérite plus qu'on le serve; mieux vaudrait, pour le bien de la patrie et pour tout le monde, être débarrassé de lui, fallût-il pour cela devenir Anglais.

Là-dessus, Éhélapola quitte son poste, s'enfuit à Colombo, se rend aux Anglais, et se met sous leur protection. Il fait redemander sa femme et ses enfants, promettant de ne jamais agir contre son roi, mais déclarant qu'il ne veut plus le servir.

Le roi, au lieu de les renvoyer, les condamne à une mort... que je vous donne à juger. L'exécution se fera en plein jour, en public, sur la grand'place de Kandy, devant le palais royal. Les enfants seront décapités sous les yeux de leur mère, leurs têtes, jetées dans un grand mortier, et la mère devra les piler, avant d'être elle-même décapitée. Puis tous les cadavres, privés de sépulture, seront jetés au lac de Kandy en pâture aux poissons.

La mère refuse avec horreur. — Dans ce cas, avant de

mourir, elle sera déclarée infâme et déchue de sa caste. Déchue de sa caste! Vous ne savez pas, vous, en Europe, ce que signifie ce mot. Mille tourments et mille morts ne sont rien en comparaison. A cette menace, la malheureuse mère passa par toutes les volontés du tyran et la sentence fut exécutée à la lettre, au milieu d'un peuple frémissant d'indignation et pleurant de pitié.

Éhélapola vécut à Colombo dans l'obscurité, consumé lentement par le chagrin. Il eut parfois l'occasion de rendre par ses conseils quelques services aux Anglais.



UN BEAU COUPLE

La conquête marcha vite désormais. En février 1815, l'armée anglaise entrait à Kandy; le roi dépossédé fut envoyé en exil dans la présidence de Madras, où il mourut en 1832. Aujourd'hui son arrière-petit-fils y vit d'une maigre pension du gouvernement et d'un très modeste emploi de l'État.

*
* *

Un des prédécesseurs de ce roi, il y a un siècle et demi, **Une pérahéra.**

remporta quelque jour une petite victoire, je ne sais plus trop sur qui... Dans sa joie et sa fierté, il fonda des réjouissances populaires de quinze jours, à célébrer chaque année à perpétuité. Ces jours-là, un grand cortège — en Europe on dirait une cavalcade; mais ici, les éléphants tenant la place des chevaux, puis-je dire... une éléphantade? — donc, un cortège, une *pérahéra*, parcourt les rues de Kandy et représente les différents corps d'armée du vainqueur, revenant chargés des dépouilles de l'ennemi.

J'ai vu la pérahéra cette année, un soir du mois d'août, à la lueur des torches, vers 9 ou 10 heures. — Ces torches donnent une bonne lumière, surtout quand elles sont assez nombreuses. — Or, ce soir-là, deux lignes d'hommes, faisant la haie et se suivant à quatre ou cinq pas d'intervalle, portaient de ces torches, c'est-à-dire des bâtons de deux ou trois mètres de long, au bout desquels sont fixées des demi-noix de coco formant des vases d'un décimètre au moins d'ouverture. Ces vases, remplis de chiffons et d'huile de coco ou de pétrole, donnent de beaux feux, qui n'éblouissent point parce qu'ils sont portés très haut.

En avant du cortège marche un peloton de *policemen* anglais armés de leur baguette; ils ouvrent le passage non sans peine et rangent la foule sur les côtés. Vient ensuite un groupe de musiciens — tam-tam, flûtes, flageolets — jouant et dansant. Ces danses m'ont paru curieuses, non par leur beauté, — elles n'en ont point, — ni par leur accord et leur ensemble, — la mesure n'est pas toujours observée, souvent même il n'y a aucune mesure, — mais par le nombre et la complication des mouvements musculaires dans tout le corps et tous les membres. Il n'y a peut-être pas un muscle, ni un osselet qui ne participe à cette danse.

Puis s'avance, marchant seul et majestueusement au milieu de la rue, un chef kandyen, c'est-à-dire un membre d'une des familles de l'aristocratie féodale sous les anciens rois, costumé comme au temps jadis, lors des fêtes royales: pieds nus, jambes nues, ventre proéminent. Si l'embonpoint naturel est insuffisant, on y supplée par un coussinet, un oreiller, un petit panier tressé *ad hoc*. Autour du



S. EXC. LE LORD GOUVERNEUR ET LES CHEFS KANDYENS

milieu du corps et de ce ventre, s'enroule une belle pièce de fine toile blanche, attachée en ceinture et retombant en forme de jupe, faisant trente, quarante, voire cinquante fois le tour du corps. On m'a dit que c'est une pièce de quarante mètres de long. Aussi l'homme a-t-il pas mal l'air d'une bombe blanche portée sur deux petits pieds noirs, et surmontée d'une tête... On oublie de voir le buste habillé d'une jaquette blanche avec coutures dorées. La tête est couverte d'un chapeau, ou plutôt... comment nommer cela? Prenez deux grandes assiettes à soupe, très grandes,... mieux encore deux plats. Mettez l'un en position naturelle et l'autre renversé sur le premier, comme font nos ménagères qui veulent garder chaud un morceau cuit trop tôt. Maintenant, défoncez le plat inférieur et que la tête pénètre par l'ouverture; vous avez le chapeau que seul un chef kandyen a le droit de porter. Ce couvre-chef est blanc et n'a guère d'ornement : il se suffit.

Regardez. La procession avance. Derrière le chef, à distance assez respectueuse, marchent de front trois éléphants; le plus grand au milieu portant sur le dos... on ne voit pas toujours bien quoi : c'est un petit monument sculpté, qui pourrait être un pavillon, une tour de guerre, un arc de triomphe; c'est quelque chose enfin de coloré, de doré, d'orné de tentures, de draperies, de franges... Les deux éléphants latéraux sont montés chacun par cinq ou six hommes qui, pour se placer à califourchon, doivent faire un grand écart inquiétant.

Toutes les trompes pendent, balancent nonchalamment et pacifiquement; si l'une se levait un peu vivement, il se produirait aussitôt un sauve-qui-peut général. Toutes les défenses — et elles varient : les plus petites sont comme des cornes de bœuf, les plus grandes ont la taille d'un homme et davantage, — toutes, dis-je, sont dorées pour la circonstance. Et voilà le premier chef avec son groupe, le premier corps d'armée.

Après lui vient le second, puis le troisième,... le dixième,... le quinzième,... tous identiques, sauf les couleurs des draperies qui visent à être de plus en plus criardes... Enfin apparait le groupe royal. Autrefois, les rois en personne y

paraissaient, parfois s'avançant à pied devant leurs éléphants, d'autres fois hissés eux-mêmes sur leurs bêtes. Mais aujourd'hui que les rois sont morts, vous allez croire qu'un prince quelconque va pouvoir jouer leur rôle. Allons donc! L'éléphant qui suivrait le personnage se mettrait à rire!... Avant sa métempsycose, il aurait peut-être, dans ses existences antérieures, connu le vrai roi, et maintenant que dirait il?... Donc, le groupe royal, car il en faut un cependant, consistera dans la réalité : au milieu du silence qui se fait tout à coup dans la foule, on porte... trois cercueils recouverts de tentures sombres, aux franges dorées. Le spectacle ne manque pas d'une originalité saisissante.

Et brusquement, tout est fini, sans une flûte ni un tamtam. Quelques policemen à l'arrière pour maintenir l'ordre, c'est tout.

Cette pérahéra intéresse beaucoup la première fois. Un Européen s'en lasserait bientôt, mais l'indigène ici n'en est jamais fatigué. Ces vingt ou trente ou quarante éléphants dont les masses, groupées par trois, passent sous leurs yeux, leur plaisent incroyablement. Ce qu'ils aiment, ce n'est pas le beau réel, — ils n'en ont guère l'idée; — c'est le grand, le colossal, le démesuré. Témoin ce poète singhalais, qui, voulant donner une haute idée de son héros, vous dit sérieusement qu'il habitait un palais immense, plus grand que le monde; car devant l'entrée de ce palais, il y avait un portique à lui seul si élevé, que le soleil dans sa course vers midi venait passer dessous.

La pérahéra sort chaque jour pendant la quinzaine des festivités; le dernier jour, avant de rentrer, elle enfile la grand'route de Kandy à Péradéniya, village distant de Kandy d'une petite lieue. Elle s'arrête un moment devant le temple d'un couvent de bonzes. Là, le premier chef, comme jadis le roi, prend l'épée triomphale des anciens vainqueurs, conservée sous la garde de l'idole. Ensuite le cortège poursuit sa marche jusqu'au fleuve que le vainqueur franchit autrefois à la tête de son armée. Le grand chef coupe et tranche les eaux du fleuve avec l'épée du roi; il donne, à la lettre, un coup d'épée dans l'eau. Puis tout

est fini. La pérahéra rebrousse chemin et rentre à Kandy. En route, on rend l'épée aux bonzes du couvent. S'il fallait en croire la tradition, lorsque les rois donnaient eux-mêmes le coup d'épée dans le fleuve, les eaux supérieures s'arrêtaient, les inférieures s'écoulaient, découvrant le gué par où l'armée victorieuse avait passé. Mais ces temps-là sont passés aussi.

*
* *

**Architecture en style... pantalon.**

Je viens de parler de portique et de monument. Vous connaissez le style gothique, le style roman, le style grec et le style rococo; mais connaissez-vous le style... pantalon? Venez voir cela! Voici une paroisse catholique, où tout est sens dessus dessous; on est catholique, on veut aller à l'église, on y tient même; mais on est Indien tout d'abord, c'est-à-dire qu'on tient à sa caste aussi, et que, pour rien au monde, on ne voudrait se placer côte à côte avec tel ou tel, fût-ce pour entendre la messe. — « Il nous faut une chapelle à part, et c'est déjà beaucoup de nous contenter du même curé que ces gens-là! »

— Que faire? se dit le missionnaire. Deux églises, ce n'est pas raisonnable; n'en bâtir qu'une, c'est se condamner à n'avoir la paix que dans un siècle ou deux.

Il a donc construit une église composée d'un seul chœur avec l'autel, et de deux nefs, non point parallèles et séparées par une ligne de colonnes, mais formant deux ailes de bâtiment avec murailles distinctes convergeant vers le même chœur, de manière que les fidèles d'une nef sont dans un autre bâtiment que ceux de la seconde nef; et le plan de tout l'ensemble représente assez parfaitement le dessin... d'un pantalon européen. Depuis lors, les castes d'une aile de bâtiment, — soit d'une jambe de pantalon, — évitent le contact et même la vue des castes qui se trouvent dans l'autre aile; tout le monde est satisfait, et au pied du même autel ils entendent la même messe et le même sermon. Si saint Paul voyait cela, lui qui savait se faire tout à tous, il l'approuverait assurément, mais je crois bien qu'il sourirait un peu.

*
* *

Notre construction à Kandy ne devra pas, grâce à Dieu, ressembler à celle-là. On s'est enfin remis à l'ouvrage et nous commençons à voir quelque changement; les murs s'élèvent, et, pourvu que rien ne vienne de nouveau nous entraver, nous espérons pouvoir occuper, dans un an, une aile au moins du séminaire. Et ce ne sera pas trop tôt vraiment, car le nombre de nos séminaristes augmente toujours, si bien que pour le moment nous commençons à déborder de la maison. Le dortoir est bondé; la chapelle depuis longtemps n'est plus suffisante; nous ouvrons les cloisons qui la séparent de la véranda, et dans celle-ci un tiers du personnel s'agenouille; quand vient l'heure des repas, une table qui ne trouve plus place dans le réfectoire est dressée de même dans la véranda. Tout est à l'avenant.



UN VIEUX SERVITEUR

Dans quelques semaines, je vais émigrer avec une petite colonie, — le groupe des théologiens, — pour habiter une dépendance du futur séminaire. Ce sera un premier soulagement. Les philosophes et les latinistes, désormais plus à l'aise, continueront à demeurer dans l'ancien bâtiment avec le Père Supérieur. Nous serons séparés de deux cents pas.

Adieu; priez pour moi, j'y compte.



## 14[me] LETTRE

**L'apostolat catholique dans l'Inde. — Costume de gala. — Premières tribulations d'un séminariste. — Le petit sauvageon transformé. — Nos épreuves. — La peste à Bombay. — Encombrement. — Les habitations des indigènes. — Un bazar. — Chrétiens et mahométans.**

—

*Kandy, 21 octobre 1897.*

Un merci bien cordial pour votre bonne et intéressante lettre. Il est si agréable, ici au bout du monde, de recevoir quelques nouvelles de ceux qu'on a aimés! Les menus détails se racontent en récréation à l'égal d'événements. On attend avec curiosité le jour où un vaisseau d'Europe s'arrêtera quelques heures à Colombo, apportant lettres et envois divers : il y aura peut-être quelque chose pour l'un d'entre nous...

Ce n'est pas toutefois que nous ayons le temps de rêver beaucoup et de courir après les nouvelles. Car la besogne ne manque à personne; l'on se trouve fatigué plus d'une fois le jour, et toujours il reste de l'ouvrage que l'on regrette de n'avoir pas fait. Ah! oui, on le sent si bien : *servi inutiles sumus*, nous sommes des serviteurs inutiles.

Le bon Maître est connu et servi par quelques-uns; on peut même constater une consolante extension de la foi et

de la sainte Église; mais ces progrès, que sont-ils à côté des millions de païens qui n'ont souci ni de Dieu, ni de leur âme, — la plupart, faute de connaissance et d'enseignement? Comment en effet croiraient-ils en Celui dont ils n'ont point entendu parler? Et qui leur en parlera si ce n'est le missionnaire? C'est ce que se demandait saint Paul à la vue du monde païen à convertir; et quand on se trouve devant l'Inde avec ses deux millions de catholiques sur trois cent millions d'infidèles, on se sent le cœur serré. *Mitte, Domine, operarios in messem tuam.* Envoyez donc, Seigneur, des ouvriers pour récolter votre moisson!



S. FRANÇOIS XAVIER, L'APOTRE DES INDES

Ici autour de nous, il y a sept prêtres dans le diocèse de Galle, six ou sept dans celui de Trincomali, une dizaine à Kandy, et chacun de ces diocèses équivaut à deux ou trois de Belgique!

Quant à nous, notre œuvre principale, presque unique, c'est le Séminaire. L'évêque de Kandy et son clergé, à part un ou deux prêtres séculiers, sont des religieux bénédictins de la Congrégation italienne de Saint Sylvestre. Le Séminaire n'a, jusqu'à présent, rien produit. C'est clair. Il ne fait que commencer. Nos aînés vont achever la première année de théologie; ils recevront la prêtrise dans deux ans et demi. Alors, après leurs quatre ans de théologie, une première dizaine sera dispersée sur l'Inde: il y en aura pour Agra, Trichinopoly, Kandy, Trichur, Cochin et Galle. En attendant, nous ne vivons que d'espérances; heureusement, elles sont réelles.

Dieu bénit le Séminaire et il en donne des signes qui ne peuvent guère être illusoires. Ce sont les résultats immé

diats de l'œuvre dans ce qui fait son essence et son but, résultats heureux, obtenus au milieu de traverses et d'épreuves qui semblaient faites pour nous décourager. Ces résultats constituent un premier succès; on les constate dans les progrès et la formation des séminaristes. Quand on me dit que les anciens sont arrivés ici, il y a trois ans, dans le même état de civilisation et d'intelligence que nos derniers venus, c'est presque à ne pas y croire.

***

Cela vous arrive habillé d'un pagne, — leur pagne de fête, blanc généralement et tombant à peu près jusqu'aux talons, — puis d'un veston qui, souvent, a été fait à leur mesure. Et c'est tout. Rarement, un petit chaperon. Avec cela nu-pieds, nu-tête, une belle et longue chevelure nouée en forme de queue, retombant sur le cou et sur le dos. **Costume de gala.**

Ordinairement ils ont laissé en famille leurs bijoux; car, sauf les prêtres chrétiens et les bonzes bouddhistes, tout le monde porte des bijoux : bagues aux doigts des pieds et des mains, petits anneaux aux oreilles, grands anneaux aux poignets et au-dessus du coude, de très grands aux chevilles et au-dessus des mollets, chaînettes autour du cou, — auxquelles sont suspendues quelques amulettes si l'on est païen, des médailles et une petite croix si l'on est catholique, rien du tout si l'on est protestant; — grosse et large chaîne autour de la ceinture pour soutenir le pagne.

Il faudrait voir le dimanche un groupe d'hommes, suivi d'un groupe de femmes, venant à la messe ou au salut, tous accoutrés, *cerclés*, *annelés*, *chaînés* de cette façon. J'oubliais les épingles à grosses têtes formées de pierres précieuses, épingles fixées dans les bords supérieurs des oreilles et dans les ailes du nez. Au lobe de l'oreille se balancent élégamment de longs et gros pendants, en forme d'anneaux, ou de petits tonnelets d'un pouce de diamètre.

Quand vous voyez approcher une nombreuse famille en grand costume, surtout si elle appartient à une caste supérieure, vous vous dites, en réprimant un rire involontaire : Ah! mais, c'est le personnel d'une baraque de bijoutiers

forains, une exhibition de juifs ambulants, qui s'avance là, paradant avec toutes ces verroteries, et ce clinquant... Pardon, ne parlez pas trop vite de verroteries, de clinquant. Il s'en rencontre ici comme en Europe; mais, très souvent, c'est une vraie richesse, une fortune qu'on porte là sur sa peau noire. Cet or, cet argent, ces rubis, ces émeraudes sont véritables, et même ces petits diamants et ces colliers de perles... Peut-être a-t-on jeûné, peiné longtemps pour se les procurer.

L'autre jour, un papa et une maman vinrent voir leur fils au séminaire; — madame, par exemple, une grosse dondon, n'avait pas du tout l'air d'avoir jeûné, mais le soleil, en la voyant passer, dut être quelque peu jaloux de l'éclat qu'elle répandait autour d'elle...

**Premières tribulations d'un séminariste.**

Voici donc un jeune séminariste qui nous arrive; on commence généralement par lui couper sa belle chevelure, sa queue. Ça lui coûte, — j'en ai vu un qui ne pouvait, après trois ans, se défendre d'une émotion en y pensant. — On lui prend mesure pour une soutane et des souliers; on lui donne un pantalon, ou plutôt on l'aide à le mettre, car assurément il le tournerait de travers. Quand on apporte la soutane, le Père Supérieur la bénit à la chapelle; et notre petit homme l'ayant revêtue est heureux comme un prince; il ne fait plus que chanter et danser.

Mais après quelques jours, voici les souliers : première tribulation de la carrière ecclésiastique! Il faudrait le voir dans ces entraves, maudissant les cordonniers, gémissant sur son sort! Faut-il que la vie de prêtre soit mise à ce prix?... Non, pour lui la vocation est trop rude!... Cependant le courage commence à reprendre; à cet âge on en a toujours! Six semaines, deux mois, il marche en soulevant verticalement à chaque pas le pied et la jambe, comme si les genoux étaient tirés d'en haut par des cordes.

Pendant ce temps, il apprend à manger à table en faisant usage d'assiettes, de verres, de cuillers, de fourchettes : deuxième tribulation de la carrière ecclésiastique. Décidément il faut une vocation solide pour sur-



UNE RICHE FAMILLE SINGHALAISE

monter la répugnance qu'inspire une manière si dégoûtante de manger, en portant et reportant sans cesse à la bouche un instrument qui l'a déjà touchée plusieurs fois! En famille, jamais rien de pareil ne s'était fait : pour plats et assiettes, de belles et larges feuilles de bananier, que l'on jetait après s'en être servi; pour cuiller et fourchette, la nature ne nous a-t-elle pas dotés de cinq doigts à chaque main? Avec ces doigts on prenait sur la feuille une pincée de nourriture, riz, viande, que l'on pétrissait en boulette; et, après l'avoir plongée dans la sauce piquante, on la lançait adroitement de loin dans la bouche, sans jamais toucher les lèvres. De même pour boire, on laissait couler d'un gobelet un petit filet d'eau, et la bouche, à distance, recevait ce petit filet... Et maintenant il faut donc changer toutes ces coutumes!...

Je passe sous silence d'autres tribulations difficiles à décrire, et qui font, avec les précédentes, tout un ensemble bien onéreux au nouveau venu.

Puis viennent les classes : classes de langue maternelle, car souvent on n'en connaît que le seul dialecte qu'on a toujours parlé; classes d'anglais : c'est de plus en plus la langue indispensable, pour peu qu'on veuille sortir de ses jungles, et c'est d'ailleurs notre langue habituelle au séminaire; classes de latin, ce qui pour un aspirant au sacerdoce ne se discute pas; classes de mathématiques : ici, vos élèves de Belgique seraient battus sur presque toute la ligne, car les Indiens sont particulièrement bien doués pour ces études; classes d'histoire et de géographie : ordinairement pour ce point tout est à faire. On vous adresse parfois des questions d'une naïveté renversante. L'autre jour, quelqu'un se trouva croyant encore qu'en Europe il n'y avait ni pauvres, ni ouvriers; tout le monde était riche, noble, renté... Classes de grec; le P. Vossen pourra vous en parler.

N'exagérons rien. Ce que je viens de dire comprend l'ensemble des traits qui se présentent maintes fois réunis. Il arrive néanmoins, même assez souvent, qu'un emploi officiel du père, l'habitation dans une grande ville, la fréquentation d'une école ou même d'un collège a déjà

commencé le travail; nous n'avons plus qu'à parfaire la première esquisse et à compléter la formation ébauchée.

***

Le petit sauvageon transformé.

Au bout de six mois, venez voir. Notre petit sauvageon approche de ses 16 ans. Il parle anglais presque avec aisance et n'hésite que çà et là; il parle latin avec quelque peine encore, mais le professeur ne doit plus guère se gêner pour l'emploi du latin en classe; pourvu qu'il n'y mette pas de recherche, il est compris. Dès la seconde année, les récréations seules pourront encore se faire en anglais; partout ailleurs, il faudra s'exprimer en latin : c'est la langue officielle. Quant aux manières, notre petit séminariste ne se ressemble plus.



DISTRICT DE KANDY

Ces jeunes gens, jusque là négligés le plus souvent, sont arrivés ici avec la volonté bien arrêtée de devenir des prêtres utiles et de bons missionnaires. Ils se sont dit : Dieu le veut, je le veux et ce sera. — On leur a de temps en temps donné un avis dans le genre de celui-ci : — Eh bien, que faites-vous là? Vous n'êtes pas un *schoolboy*, un écolier, un gamin d'école; voyez votre habit, vous êtes un

*clergyman*, un ecclésiastique; soyez sage!... Je voudrais que vous puissiez les voir pendant leurs prières en commun, pendant la demi-heure de méditation privée, les heures d'étude silencieuses, sans autre surveillance que l'œil de Dieu.

Il y a deux semaines, je demandais à l'un de nos plus jeunes comment il se comportait à l'étude :

— Je voudrais faire mieux, répondit-il, car je pense toujours que Dieu me voit et qu'il m'aime; et moi je veux lui faire plaisir et plus tard me dévouer à son service.

En voici d'autres, les philosophes, qui sont au séminaire depuis trois ans. Ils communient fréquemment et leur conduite pourrait servir d'exemple à beaucoup d'Européens. On ne supposerait pas que ces jeunes gens de 20 ans portaient naguère encore le pagne indigène, la queue et des boucles d'oreilles. Regardez-les jouer, avec un entrain à faire envie, les yeux en feu, les pieds, les mains, la tête, tous les membres en mouvement, et la langue non moins. Soudain, un coup sec de la clochette... et, plus rien ! Vous croiriez à une mort subite. Suivez-les maintenant. Chacun est à genoux devant sa table de travail, priant un moment avant de commencer l'étude.

De loin en loin, vous aurez encore une remarque à faire, une négligence à redresser, un retour de l'ancienne nature à constater. Car l'Indien semble né menteur. Sans intérêt, sans malice, sans conscience, il taira ce qui est ou dira le contraire, uniquement par euphonie de sa phrase, ou par euphémisme, ou parce qu'il se persuade vous être agréable. Il faut même prendre garde au confessionnal; si vous interrogez un peu, on pourrait s'accuser de tout ce que vous voudriez. Etant donné qu'il est peu poli de dire non à quelqu'un, et qu'on se croit tenu à vous témoigner beaucoup de respect, demandez n'importe quoi, on vous dira toujours oui. Cela me rappelle un jeune étudiant, — non des Indes, — qui faillit échouer dans son examen de philosophie parce qu'il n'osait pas contredire en face son professeur en disant : *nego*. La philosophie définit l'homme : *un animal raisonnable;* elle pourrait dire ici : *une gentillesse menteuse*. Mais je crois en somme que le bon Dieu

est très glorifié des efforts que l'on fait pour s'amender de ce défaut national et invétéré.

Enfin voici les théologiens, nos aînés : 21, 22, 24 ans. Eh bien... pour eux, je ne craindrais la comparaison avec aucun séminaire d'Europe. Venez voir ce sérieux à l'étude, aux cercles, aux discussions mensuelles, ce décorum à table, en récréation, en conversation, et, j'oserai ajouter, cette pureté de cœur, cette délicatesse de conscience.

Quelqu'un croit-il avoir montré au jeu de ballon une pointe de vivacité, ou bien a-t-il par inadvertance dérangé son voisin pendant l'étude, il viendra spontanément le soir s'en accuser en public au réfectoire.

Il y a deux mois, l'un deux, — excellent joueur au foot-ball, — s'en vint me dire tout penaud :

— Père, je voudrais me corriger de ma vanité ; je me sens si fier quand j'ai bien joué et qu'on applaudit mes coups. Ne ferais-je pas bien de donner parfois un grand coup de pied en l'air, à côté du ballon? On rirait, on se moquerait peut-être de moi... D'autre part, ce ne serait pas agréable pour mes partenaires que je ferais perdre... Que vaut-il mieux faire?

Les détails dans lesquels je viens d'entrer paraîtront peut-être menus et trop circonstanciés. J'ai cru qu'ils donneraient une idée exacte de nos jeunes lévites.

Après cela, je n'étonnerai probablement personne en ajoutant que, si nous n'y prenions garde, un grand nombre d'entre eux voudraient se présenter au noviciat des différents ordres religieux. Mais pareil résultat ne serait pas conforme aux vues du Souverain Pontife, qui a fondé le Séminaire pour venir en aide aux évêques de l'Inde dans la formation d'un clergé séculier indigène. C'est donc vers ce but seulement que doit tendre toute notre direction, laissant à la Providence le soin de conduire chacun dans la voie qu'elle ouvrira peut-être plus tard devant lui.

***

**Nos épreuves**

Voilà un premier côté de l'œuvre. C'est bien la bénédiction du Ciel, n'est-il pas vrai? Le second côté, c'est l'épreuve,

une bénédiction pareillement, qui ne manque jamais aux œuvres de Dieu : *Nisi granum frumenti mortuum fuerit...* Je ne pourrais guère entrer dans de longs détails; aussi bien offriraient-ils peu d'intérêt. La pauvreté! Vive la pauvreté!... N'empêche qu'on en souffre un peu tout de même, quand on l'a pour compagne habituelle.

A première vue, tout vous paraîtrait convenable... comme chez les pauvres honteux que l'on coudoie, sans s'en douter, dans vos cités européennes. Mais dès qu'on examine un peu le détail de la vie quotidienne, que de choses dont on apprend à se passer! Et cela vous élève bien au-dessus des attaches terrestres.

Un autre point, c'est la lenteur des travaux de bâtisse. Quel pays désespérant et exaspérant que le nôtre! D'abord c'était l'argent qui faisait défaut. — Là, je l'avoue, Ceylan n'était pas en cause. — Mais ce premier point réglé, tantôt ce sont les études et les plans qui traînent; tantôt les entrepreneurs qui vous faussent compagnie, ou les fournisseurs qui se montrent déraisonnables; parfois ce sont des déluges de pluies équatoriales qui déroutent toute prévision; puis ce sont les matériaux qui manquent; souvent aussi les ouvriers qui n'aiment pas à travailler régulièrement et prennent des vacances à leur guise. Conséquence : nous avançons à peu près autant que pas du tout.

Et cependant nous vivons toujours dans notre provisoire, et ce provisoire menace d'amener un encombrement. Or, l'encombrement dans ce pays, vous en faites-vous une idée?

***

La peste à Bombay.

Au milieu de chaleurs tropicales, sous un ciel de feu, quand les semaines succèdent aux semaines sans une goutte d'eau rafraîchissante, sans un souffle de brise pour renouveler l'air, avec un peuple n'ayant ni prévoyance ni ordre, habitué à vivre dans la négligence, arrivant bientôt, si l'on n'y prend garde, à croupir dans la saleté : que peut-on attendre, sinon des maladies infectieuses, des épidémies sans remède?

A Bombay et dans plusieurs villes de l'Inde, la peste s'est déclarée, voilà près d'un an; elle a emporté bon



BUNGALOW DANS UN ESTATE

nombre d'habitants, jeté partout l'effroi et fait émigrer quiconque pouvait prendre la fuite. Les autorités civiles et médicales s'en sont préoccupées.

A-t-on dit en Europe ce qui est arrivé? Dans les quartiers européens, peu de cas, presque pas de contagion. C'est que tout est bien aéré, les rues sont larges et les maisons ouvertes. Mais dans les populeux quartiers des indigènes, aux ruelles sales et exiguës, aux maisonnettes toujours bien closes et bien obscures, où les immondices, les détritus, les déchets de toute espèce sont simplement jetés à la rue, sans égouts pour les emporter, sans tombereaux pour les enlever, ni rien de ce genre; où les oiseaux du ciel et les chiens parias, errant sans maître, chargés seuls du service de la voirie, font disparaître les pourritures qui peuvent leur plaire; où jamais enfin un homme paraît n'avoir compris que le grand air respirable n'est pas moins nécessaire à la vie que le manger et le boire : là, dans ce milieu prédisposé, il fut impossible d'enrayer le fléau. Et quand les autorités firent laver les ruelles et les maisons, il n'en résulta qu'une humidité nouvelle et des miasmes peut-être plus subtils. Alors on fit purifier, fumiger les habitations au soufre, au goudron, à l'encens... que sais-je encore? Peine perdue, ou plutôt, rien qu'une série de puanteurs surajoutées aux senteurs habituelles repoussantes!

Au surplus, toutes ces mesures peu en harmonie avec les usages, les lois, la séparation des castes, gênaient considérablement et vexaient des gens qui voyaient ainsi leur domicile violé. Que la peste et le choléra et la petite vérole, que tous les milliards de microbes et de bacilles et de germes possibles envahissent leurs demeures, qu'importe!... Mais qu'un étranger vienne y mettre le pied de sa profane personne, c'est trop fort! Aussi, pour éviter pareille souillure, on prit le parti de ne plus même se plaindre ni de laisser soupçonner le fléau. Quand il mourait quelqu'un de la peste, on n'avertissait plus, on gardait le cadavre en grand secret au fond de la maison. Il se décomposait, empoisonnait les habitants, tuait une famille entière; mais l'étranger ne pénétrait plus dans les demeures pour emporter les morts.

Devant cet état de choses, les autorités furent obligées d'ordonner des visites domiciliaires. Ce fut le comble de l'abomination. Pénétrer chez les Hindous, fouiller leurs maisons, enfreindre des usages auxquels ils tiennent plus qu'à la vie, quel exécrable forfait! De même, les musulmans ne purent voir sans rage les agents fureter dans leurs logis, pénétrer même jusque dans le harem et faire enlever les ordures, les cadavres pestiférés.

Il fallut employer la force et l'on provoqua des émeutes; il y eut des moments dangereux : le fusil, le couteau, le revolver abattirent des agents de la police et des magistrats. — Mais la leçon fut bonne et semble être comprise : il faudra percer des rues larges dans ces quartiers encombrés, et donner de l'air à ces gens qui n'ont pas l'esprit d'en prendre; il faudra leur infuser s'il se peut quelque notion de propreté.

* * *

**Encombrement.**

Eh bien, sans comparaison possible, notre état me fait cependant un peu penser à tout cela. Il est grand temps que le bon Dieu daigne nous faciliter le moyen d'avoir un peu plus d'espace et d'air pur. Nulle part, peut-être, en ce bas monde l'air n'est plus salubre que dans nos délicieuses montagnes; mais encore faut-il respirer cet air autrement qu'enfermés soixante dans une salle. Or, nos bons séminaristes n'ont pas encore compris pratiquement qu'ils ont à se corriger en ce point d'un défaut héréditaire. Si nous ne venions ouvrir portes et fenêtres, eux n'y penseraient pas et l'air intérieur serait renouvelé... qui sait? une fois par an!

Dernièrement l'un de nos séminaristes fut pris, on ignore comment, d'un léger malaise que les Anglais nomment *chicken pox*, je ne sais quel est le nom correspondant en français. Quoi qu'il en soit, c'est un bobo qui fit sourire le médecin : quelques pustules, deux jours de frissons fiévreux, huit jours pour laisser dessécher les pustules, et c'est tout. Pas un soupçon de danger, mais petit bobo très contagieux : toute la maison le gagnera si vous n'employez les plus minutieuses précautions. Eh bien, oui, des précautions! Rien ne fut épargné : fumigations, lavages, tous les antiseptiques imaginables. Tous les jours ou tous les deux jours,

quelqu'un fut atteint; on séquestra les malades, on les plaça dans de petites dépendances séparées du bâtiment principal; rien n'y fit.

Nous en sommes là pour le moment: on peut espérer que les préservatifs arrêteront le mal; il y a lieu de craindre cependant que l'on n'y puisse réussir complètement. Bien sûr, au moment où vous recevrez cette lettre, nous aurons eu déjà le temps de tout oublier. Quant à moi, je défie bien tous les microbes du monde tropical de venir m'attaquer dans ma chambre avec ses trois portes et une fenêtre toujours ouvertes. Si je continue à vivre ainsi... je ne mourrai jamais, c'est clair!

*
* *

Les habitations des indigènes.

Portes et fenêtres! Hélas! voilà un détail de construction que nos indigènes ne semblent point connaître. Ils voient les nôtres, les trouvent bonnes et commodes; mais cela n'est pas pour eux: depuis cinq mille deux cent soixante et un ans, ils n'en ont jamais eu; pourquoi donc les adopteraient-ils aujourd'hui?



CABANE INDIGÈNE

— Mais alors, direz-vous, qu'est-ce donc qu'une maison indigène; une cage toujours ouverte, ou bien une cage toujours hermétiquement close? Et puis, comment, dans l'un ou l'autre cas, [illegible]-t-on?... Avez-vous peur de l'obscurité? — Non. — Vous, donnez-moi la main, je vais vous introduire chez notre plus proche voisin; nous verrons une simple habitation; après quoi nous irons visiter un bazar ou une boutique.

*



Quand on veut bâtir une maison, tout d'abord on choisit un terrain sur lequel on puisse faire environ quatre ou cinq pas en ligne droite, voilà un côté; complétez le carré, vous avez l'emplacement. Si le sol n'est pas suffisamment uni, on l'égalise un peu en le battant ou en le piétinant. Aux quatre coins, on plante quatre fortes poutres, à peine plus hautes qu'un homme. Le côté qui sera le devant de la cage restera tout ouvert; sur chacun des trois autres côtés, entre les poteaux qui marquent les angles, on en plante deux autres bien alignés qui dessinent les murs; quatre poutres transversales reliant les quatre sommets des angles forment la carcasse de la cage. Toutes ces poutres ne doivent pas nécessairement dépasser en grosseur le cou d'un homme; aussi des troncs de bambou font très bien l'affaire.

Pour former les trois parois pleines, on applique sur les grosses poutres de petites poutrelles horizontales. Les espaces vides, on les bouche avec de l'argile bien pétrie, dont on applique une couche épaisse d'un demi-pied, de façon à couvrir et à masquer toute cette ossature de bois.

En moins de rien, trois murs sont debout, bruns, sans aucune ouverture pour fenêtre ni ventilateur. Un toit en pyramide quadrangulaire abrite le tout; il est assez aplati, n'étant guère exposé à fléchir sous la neige qui n'y tombera jamais, et n'ayant à favoriser que l'écoulement de la pluie. Ce toit dépasse de deux pieds les trois murailles et de quatre ou cinq pieds le côté ouvert; il forme ainsi une sorte d'auvent, dont l'extrémité est soutenue par une solive horizontale, reposant elle-même sur deux pieux placés en avant de la maison. C'est ce qu'on appelle la véranda. Et voilà votre demeure bâtie; blanchissez-là, en dehors et en dedans, à la chaux délayée; ajoutez, sur la chaux, une couche de vernis à la bouse de vache; vous avez un petit palais.

Dans un coin, un rouleau; c'est une natte en paille, le lit qu'on déroulera le soir et qu'on étendra par terre. Dans un autre coin, trois ou quatre cruches, des marmites... c'est la batterie de cuisine. Près d'un mur se trouve un je ne sais quoi en argile, en pierres, en briques : c'est le foyer; on y fait un feu ouvert, de bois sec ramassé dans les environs.

Dans un autre coin, un bahut quelconque, ou le plus souvent un simple coffre, ou même un grossier bac en planches : c'est la lingerie, la garde-robe, le coffre-fort, l'écrin d'orfèvrerie... c'est tout ce qui n'est pas ailleurs...; et voilà le ménage monté. Ni bancs, ni chaises, ni bois de lit; qu'en ferait-on? On s'assied par terre; non, pas tout à fait pourtant, mais sur les talons, ou plutôt on s'assied... sur le vide, le long des mollets, ou — mieux encore — de la place où pourraient exister des mollets. Car souvent le mollet ne pèse pas lourd, et l'on peut en toute vérité appliquer à la jambe son nom latin : *tibia*, tuyau, flûte.

Et maintenant, vous ne manquerez pas de vous récrier :
— Mais enfin, je ne vois rien là de si obscur! Cette maison, cette guérite large ouverte d'un côté est très bien éclairée et aérée!

— Un instant, nous y voici. Les gens qui tiennent au grand air, — bien rares sont-ils, — vivront ainsi dans la véranda; et toute la maison n'est qu'une bonne véranda. Le soir seulement, ils fermeront pour se retirer. Malheureusement, le très grand nombre ne se donnera plus jamais la peine d'ouvrir, et l'intérieur restera un trou obscur et infect.

Voici de quelle manière on ferme le devant de l'habitation.

La poutre qui soutient le toit, et repose sur les deux poteaux, porte une large rainure. A terre, le seuil de la maison est également une poutre à rainure. Là, dans ces rainures, d'en haut et d'en bas, vont se ranger des planches, à peu près comme à Bruxelles on voit les vitrines de magasins pas trop modernes, fermées à l'aide de planches juxtaposées. Or, quand toutes ces planches, — blanchies à la bouse de vache, — seront mises en place, la maison sera fermée comme une boîte.

Mais, si vous êtes à l'intérieur, vous voilà enfermé dans un réduit parfaitement clos, sans porte ni fenêtre. Vos yeux, s'habituant peu à peu à l'obscurité, vous font apercevoir que nous sommes là, père, mère, belle-mère, enfants, chien, chat, chèvres, poulets; que le feu allumé pour cuire les aliments donne sa fumée au hasard, sans cheminée ni conduit. Cette fumée trouvera bien son chemin : vu les

sages lois de la nature, elle monte le long des murailles, pénètre dans le toit de chaume et d'herbes et sort comme elle peut. Les passants à l'extérieur, voyant tout le toit fumer, savent qu'il y a du feu dans l'habitation, mais ne crient pas à l'incendie,... à moins qu'un naïf Européen, nouveau venu, ne soit victime de son ignorance!

Si le feu de l'âtre ne suffit plus à vous éclairer, il y aura bien une fente entre les planches de la façade, ou bien un défaut de continuité dans ce toit sans gouttières et sans attaches fort solides; peut-être se trouvera-t-il un coin relevé par le vent.

Mais pour sortir, comment faire?... On enlève une des planches, et si l'on n'a pas trop d'embonpoint, on se glisse entre celles qui restent. Cette seule ouverture sert généralement à tous les usages; et pendant de longues années on n'enlèvera jamais plus d'une planche à la fois. Jugez de l'atmosphère intérieure.

Voilà une maison du type le plus simple et le plus commun. Si la famille, gens et bêtes, devient trop nombreuse, il pourra se faire qu'on allonge le bâtiment d'une seconde salle par derrière. Parfois même, un homme d'initiative se construit une grande maison confortable : quatre ailes entourent une petite cour carrée. C'est là un palais de richard. Surtout n'allez pas vous imaginer un étage ni des caves : ce serait par trop exotique.

Telles sont les bâtisses privées, destinées simplement à l'habitation. Si, par hasard, elles devenaient un peu plus apparentes, un peu à l'européenne, avec de vraies portes, de vraies fenêtres, une vraie distribution intérieure en plusieurs chambres, cela prendrait, à l'instar des maisons de planteurs, le nom de *bungalow*, prononcé par les indigènes *bangalâ*, de même que Colombo devient *Calambâ*.

***

**Un bazar.**

Maintenant, allons visiter une boutique, ou plutôt un bazar; on en trouve surtout en ville, plus rarement dans un gros village.

Le bazar est ordinairement tenu par un musulman, le *moorman*. La façade, le long de la rue... mais, il n'y a pas



de façade! Tout est complètement ouvert. Le soir, on ferme la place au moyen de planches, comme je l'ai tantôt dit à propos des maisons; le matin, on ouvre tout au large. Devant vous, une salle plus ou moins vaste : 5, 6 ou 7 mètres de large, sur une profondeur variable de 7 à 20 mètres ou même davantage. De fenêtres, point. La lumière comme l'air, les hommes avec les bêtes et les marchandises, tout entre et sort par la façade : elle est faite pour cela... pardon! c'est pour cela qu'il n'y a pas de façade.

Les murs... il n'y a pas de murs, ou du moins vous n'en voyez pas! Ce ne sont que de longues armoires du haut en bas, avec de longs rayons alignés et chargés de marchandises. Il arrivera même que ces armoires seront fermées par des portes vitrées; mais ceci est le tout dernier perfectionnement : ceux-là seuls qui ont à peu près fait fortune se permettent pareil luxe.

Le sol, — encore un peu j'allais dire qu'il n'y a pas de sol non plus, — il n'est pas visible, tant il est couvert partout de tas de marchandises, les unes amoncelées par terre, les autres rangées ou empilées dans des bacs, des caisses, des paniers; celles-ci étalées dans des bahuts à vitrines, dans des armoires, dans des buffets à tiroirs, dans tout ce qui peut servir de récipient; celles-là enfermées sous clef dans des écrins, dans des commodes, ou encore liées dans des sacs. Et tout cela est placé, rangé, accumulé, de manière à laisser d'étroits passages pour la circulation.

Si vous entrez, vous n'êtes pas obligé d'acheter; allez simplement examiner si quelque chose vous convient; mais soyez assuré que partout vous serez vu : les murs ont des oreilles et les briques des yeux!

Et quel genre de marchandises trouverez-vous au bazar?

Pour le coup, la réponse est impossible. Prenez un grand dictionnaire, Bescherelle par exemple, et lisez, lisez toujours; tout ce qui est susceptible d'être acheté et vendu se rencontre ici. Ferrailles vieilles et neuves, légumes frais, viande de boucherie, étoffes pour habits et lingerie, lampes belges, farines, graines, oiseaux vivants, fournitures de bureau, horlogerie, orfèvrerie, tam-tam et flûtes, cornets à piston, boutons de chemise et de pantalon, chapelets et

images, chaudrons, miroirs, tables, chaises, matelas... Je m'y perds. On pourrait faire des gageures, imaginer quelque chose que le *moorman* n'aura pas.

Et ce qu'il n'a pas en magasin, il vous le procurera tout



L'ÉCHOPPE DU MARCHAND DE FRUITS

de même. Commandez n'importe quoi : matériaux de construction, échafaudages, provisions de bois à brûler, de charbon, de pommes de terre... Vous pouvez demander un contingent d'hommes, de femmes, d'enfants; il vous enverra demain à domicile autant que vous voudrez de menuisiers, de cuisiniers, de ferblantiers, de maçons, de laveuses, de porteuses, de petits commissionnaires, de marmitons... Parlez, vous serez servi... Vous serez peut-être aussi volé, mais alors ce sera votre faute; le *moorman* n'avait pas répondu de ce point.

Tout au fond du bazar s'ouvre une petite porte, donnant dans la maison proprement dite du marchand; pour rien au monde vous ne pourrez y pénétrer. La demeure d'un mahométan, avec ses retraites et son harem, c'est chose trop sacrée! L'Indien converti au mahométisme perd son esprit de caste; tout est remplacé par son Coran, mais il tient avec d'autant plus de ténacité à ses nouvelles superstitions. Du jour au lendemain, il mangera du bœuf, portera des souliers ou des sandales de cuir, exercera le métier de boucher et tuera les bêtes, même les vaches!... Mais ne l'inquiétez pas au sujet de ses nouvelles pratiques : lotions régulières cinq fois par jour, jeûne du ramadan, harem, secret de l'habitation privée.

Il est beaucoup plus transformé dans ses habitudes extérieures que l'Indien converti au catholicisme. Celui-ci retient de la caste tout ce qui n'est pas incompatible en conscience avec sa nouvelle foi. Témoin ce séminariste à qui ses parents écrivent de trois cents lieues d'ici qu'ils vont se donner l'immense plaisir de venir le voir et qu'ils espèrent le trouver heureux et bien portant. Et le fils de répondre au plus vite : « Non, non! Ne venez pas! Ici, on vous ferait manger du bœuf et vous perdriez votre caste!... Moi, je l'ai perdue!... Mais, dans ma vocation de missionnaire, il faudra bien que je m'arrange! » — Les parents ne vinrent pas et ne viendront pas.

Voilà une bien longue causerie... Une fois qu'on s'y met, on voudrait prolonger encore, n'étaient les lois de la poste. Sous peine de payer double port, je dois m'arrêter... Adieu donc!



# 15me LETTRE

**Du grand, du profond! — « Oui! oui! Swâmi; après-demain ». — La pêche et la chasse. — La faune de Ceylan. — Rivalités de castes à Batticaloa.**

—

*Kandy, fête de l'Épiphanie, 1898.*

Par exemple! Il est bien temps de commencer enfin une lettre de nouvel an, qui vous arrivera vers le milieu de février! Je n'ose donc m'attarder à vous offrir mes vœux et mes souhaits... Ce ne seront plus que des vœux de printemps!

Devinez-vous l'une des raisons qui m'ont surtout fait différer cette lettre de jour en jour? A vrai dire, j'aurais pu écrire plus tôt, ne fût-ce que trois lignes. Eh bien, c'est la teinture bleue, vous savez, la précieuse teinture à laquelle vous prenez intérêt et dont je désirais vous donner quelques nouvelles. Mais dans cette île bénie, on se sent parfaitement au bout du monde! Tenez! A l'annonce que m'apporta votre lettre, je m'élance chez le Père Supérieur.

— Nous aurons, lui dis-je, quelque argent pour cette affaire; donc, en avant.

Je commande deux grands tonneaux, les plus grands qu'on pourra me trouver... tonneaux ou cuves, peu importe; mais du grand, du profond! — D'abord, on ne comprit pas bien; et comme la ville est à une demi-lieue d'ici, on n'y va pas souvent par jour, sous un soleil équatorial, ne fût-il que notre soleil de Kandy.

Après une semaine de pourparlers, on apporta deux tonneaux immenses... tout juste bons pour prendre un bain de pieds!... Va te promener! Il m'en faut dix fois plus grands!

Encore quinze jours d'attente. Enfin, voici deux tonneaux, comme des tonneaux à vin en Europe. Inutile de demander plus grand. Si vous voulez absolument davantage, faites creuser un étang dans votre jardin..., et voilà!

Nous ferons avec ces cuves un premier essai, pour voir si nous obtenons quelque résultat.

***

**Après-demain.** Mais voici bien autre chose.

— Marchand, vous avez de la couperose?

— Première qualité, Swâmi!

— Parfait... Et de l'indigo?

— Oui, oui! Swâmi; dès demain, vous en aurez; le même que l'autre fois!



EN EXCURSION

Oui-da! Demain est encore à venir! — Allons voir chez le *moorman;* le *moorman* a toujours de tout.



— Oui, Swâmi; mais je viens justement de vendre mon dernier paquet. J'en ferai venir immédiatement de Colombo; vous l'aurez après-demain.

Après-demain! mais le gaillard n'a pas dit combien de temps après... demain; aussi rien n'arrive.

Enfin, après deux mois d'attente, je fais décommander. Puisque le *moorman* n'a rien fourni, c'est trop tard, nous n'en voulons plus; nous commanderons directement nous-mêmes à Colombo. — Oui, mais de Colombo, pas de réponse du tout. Je soupçonne que pour nous livrer l'article, ils auront vite écrit en Europe; peut-être même se sont-ils proposé de le faire à une prochaine occasion. Et voilà où nous en sommes!

Croyez-vous que nous allons nous impatienter?... Du tout! D'abord il en est toujours ainsi, dès qu'on sort de certaines limites de la routine; — et puis, contre qui s'impatienter? Un animal pourrait attraper un coup de pied et comprendre; mais se faire du mauvais sang pour un tonneau ou tout autre objet inerte?... pour un homme absent, qui n'en saura rien?... pour un indigène qui a fait de son mieux et va se demander quelle fièvre vous prend! Allons donc!

Le mieux, c'est d'en badiner entre nous et de nous promettre toujours toutes les plus jolies choses pour *handoûdâ*, lundi prochain, ou pour *aniddâ*, après-demain.

Au reste, si nous écrivons nous-mêmes en Europe, croyez-vous que tout ira mieux ou plus vite? Je demande, en octobre 1896, quelques Bibles latines pour l'usage immédiat de nos théologiens. L'année scolaire commence en janvier 1897: elle court, elle s'envole; et justement, quand les examens sont passés et les vacances bien en train, le lendemain de Noël, quelques caisses arrivent de Bruxelles, et dans l'une, ô surprise! des Bibles... des Bibles, s'il vous plaît, dont nous ne pouvions nous passer depuis un an!

Le F. Rome fait une commande à un marchand qu'il connaît en Belgique, et qui est si intelligent, si serviable, si actif, si brave homme : il nous faudrait douze soupières en étain, assez grandes... Des mois s'écoulent ; une caisse, grande et lourde, arrive et se fait payer des frais de transport et de douane considérables... Ce sont les soupières!...

Ah, miséricorde! Assez grandes, celles-ci, pour servir... de quoi? de cuveaux à lessive! Pas un réfectoire au monde où l'on puisse les utiliser. Que faire? Tout remballer et tout renvoyer à l'expéditeur, avec prière de mieux comprendre nos commandes.

***

A propos d'expéditions, vous pourriez nous envoyer, dites-vous, divers objets de sacristie et d'église. Oh, oui! n'y manquez pas, je vous prie. Et des croix, et des chapelets, et des médailles, et tout ce qui vous tombera sous la main. Le moyen le plus simple pour vous et le moins coûteux, c'est de tout remettre à la résidence de Bruxelles à notre adresse. Mais sous peine de confiscation à l'entrée à Ceylan, il faut une déclaration complète et détaillée. L'expéditeur de Bruxelles connaît ce point, pour avoir été très souvent averti.

***

La pêche et la chasse.

Deux choses qu'on devinerait malaisément sont fortement taxées dans le pays : d'abord, la chasse à l'éléphant dans les montagnes et les forêts du gouvernement. Un port d'armes, concédé pour un temps très court, est de cent roupies; je doute s'il est valable au delà d'une seule expédition ou partie de chasse. — Ensuite, la pêche à la truite. Les amateurs anglais ont importé à grand'peine des truites d'Europe; ils en ont peuplé des étangs creusés tout exprès dans le massif central de l'île, à des milliers de pieds d'altitude. Pour dix roupies, vous pourrez pacifiquement pêcher à la ligne pendant une heure; et très probablement, presque sûrement, vous en emporterez un doux et mélancolique souvenir; mais de poisson, point!

D'autres chasses ne sont pas du tout prohibées ni réglementées; par exemple, celle d'un hôte très haïssable, le cochon sauvage — ne pas confondre avec le sanglier — qui ravage nos champs et nos semailles; de même celle du léopard, un autre vilain voisin, qui vient traîtreusement la nuit dévorer vos chiens. Il n'attaquera jamais un homme, ce lâche, — à moins d'être acculé, — ni un bœuf; mais, malheur aux petits enfants et aux chiens. Chiens de garde,



FRUITS DU PAYS

chiens de chasse, chiens de salon... — il n'y a pas de chiens de trait : gare la police! — aucun ne peut vivre dans le voisinage de cet élégant ennemi.

Et maintenant, voyez comme on s'y prend pour l'attraper. A côté de votre demeure, on plante deux lignes de poteaux assez solides et assez serrés : des traverses horizontales consolideront ces deux palissades. Le tout forme un corridor qui va se rétrécissant jusqu'à son issue et qui pénètre dans un enclos de dix à quinze pieds de côté. Les traverses horizontales de l'entrée, amincies et prolongées à l'intérieur comme dans une nasse, fermeront la sortie. Une grille recouvrant l'enclos transforme le tout en une cage, une bonne trappe. Dans cette cage, on enferme un chien. Le vent ira porter au loin son odeur, ses cris, et inviter monsieur du léopard à venir rôder autour et à entrer... Le matin, vous jouerez du fusil entre les barreaux.

Un léopard un peu naïf sera pris tout de suite; mais un vieux rusé aura raison de vos finesses. Le madré n'aimera pas à pénétrer dans cet ermitage, et, pendant des jours et des semaines, il vous laissera la paix à vous et à votre chien. Puis le jour où croyant à sa disparition vous ne lui tendrez plus un piège inutile, et où vous donnerez une nuit de liberté à votre chien, il vous le dévorera.

***

La faune de Ceylan.

L'aigle et l'épervier sont encore deux ennemis très ennuyeux; poules, canards, oies, dindonneaux savent très bien pourquoi il faut en avoir peur. Et les rats, ah! les rats, la peste du cellier. — Le soir, des chauves-souris viennent égayer vos promenades solitaires, souvent en compagnie d'un immense rat ailé, qu'on appelle ici le renard-volant, et à bon droit... Qui sait? Un jour j'en arriverai à faire connaissance avec un bœuf volant, le classique *bos volans* de mes beaux jours!

Un voisin qui ne fait pas tant de mal et qui n'inspire pas tant d'horreur, c'est le perroquet, mélancolique bavard, qui semble toujours préoccupé d'apprendre une difficile leçon de mémoire, qu'il n'arrive jamais à bien répéter. On le

prend, on le tue, on le mange; pas mauvais, cela ressemble à du pigeon. Nous avons d'ailleurs des pigeons sauvages, rouge-vert-bleus, très élégants. Un autre bon gibier, c'est l'écureuil, dont la chair vous fait penser à du mouton; c'est un incommode petit voisin, qui fait beaucoup de mal aux



SUR LA GRAND'ROUTE

cocotiers, d'autant plus qu'il ne manque déjà pas de maraudeurs humains.

Des serpents, des lézards, des caméléons, des scorpions, des sangsues,... j'en ai déjà tant parlé dans différentes lettres, que je craindrais de vous fatiguer. Peut-être un autre jour vous servirai-je quelques histoires;... car j'ai des histoires de sangsues et de caméléons! Les moustiques, peu nombreux à Kandy, ne nous incommodent aucunement. Il n'en est pas de même, dit-on, à Galle, à Colombo et à Trincomali.

Les abeilles, nous en avons, ah, oui!... mais quelles abeilles! Voyez là, sur cette poutre de la maison, sur cette branche, un quelque-chose qu'on prendrait pour un vulgaire saucisson de charcuterie, collé contre la paroi ou l'écorce: c'est une ruche sauvage... Vous en doutez?... Regardons de

plus près : voilà l'entrée, là, ce petit trou, dans lequel ne passerait pas votre crayon. Cette ruche minuscule est construite et habitée par des abeilles naines, de la taille non pas de vos mouches communes, mais de vos moucherons, vos cousins d'automne. Et ce sont de vraies petites abeilles, actives, industrieuses, architectes, socialistes, conservatrices, mellifiques, tout juste comme les vôtres. Mais qui donc voudrait cultiver une telle race? Aussi doit-on acheter la cire et la faire venir de loin, de l'Inde septentrionale ou de l'Europe; le miel, je n'en ai pas encore aperçu ni goûté.

Nous avons d'autres voisins mignons, pour le plaisir des yeux : une sorte de petit roitelet, très gentil, vif comme la poudre; le délicieux petit, archipetit oiseau-mouche, que pendant longtemps vous ne remarquez point, parce que vous croyez toujours voir quelque vulgaire frelon. Mais pourquoi, avec tant de grâces et d'éclat, tous ces petits rubis, ces émeraudes, ces saphirs volants sont-ils silencieux, au point de vous donner une impression désespérante de désert et de solitude?... Un seul petit oiseau, le moqueur, chante quelques mesures pendant une demi-heure peut-être avant le lever du soleil; il semble vouloir imiter, mais d'une voix fausse et mal assurée, le chant du rossignol, de la fauvette ou du canari, qu'il n'a jamais entendus.

J'oubliais pourtant deux fameux criards: le corbeau, assez rare dans le voisinage d'Ampitiya, mais qui pullule à Kandy et à Colombo, où, formant comme une caste chargée d'entretenir la propreté dans les rues, il est respecté pour ses services, et aussi à cause des idées communes de métempsycose, dont il faut toujours tenir compte. L'autre criard, impertinent et gamin tout comme en Europe, c'est le moineau avec toutes ses fredaines; et vous devinez les insolences qu'il doit se permettre dans des maisons toujours ouvertes.

***

Les travaux de bâtisse du séminaire commencent enfin à avancer un peu. D'après le contrat de l'entrepreneur, une des ailes doit être achevée en juin-juillet prochain. Je crois qu'on n'y réussira pas, mais enfin on voit travailler; les

murs de cette aile atteignent déjà environ vingt pieds de haut. Les deux autres ailes de cette partie du séminaire doivent être prêtes un an plus tard ; nous verrons !

En attendant, nous débordons de notre bâtiment provisoire. Voici que je viens de déloger avec les théologiens de première et de seconde année. Nous occupons ensemble le petit bâtiment destiné à devenir la cuisine et la boulangerie futures du futur séminaire. Nous y sommes un peu à l'étroit; mais le paysage dont nous jouissons sans bouger de notre table d'étude, — à l'avant-plan deux vallées, dans le lointain un horizon de montagnes; — ensuite le bon air que nous respirons : tout cela ne se décrit pas; il faut en jouir.

***

Rivalités de castes.

Mgr Van Reeth, après de longues et pénibles luttes, a remporté une assez belle victoire à Batticaloa, la plus grande ville du diocèse de Trincomali, dont il est administrateur. Affaire de castes; par conséquent, affaire presque insoluble, qui durait depuis trente ans déjà.



TRINCOMALI

Une caste, avec ses nombreuses sous-castes, fréquentait certaine église, où les missionnaires faisaient les offices, prêchaient, etc. Raison suffisante pour telle autre caste influente de vouloir être dotée d'une église à elle, avec offices et prêtres distincts. Encore si l'on n'eût demandé qu'une « église-pantalon »! Mais deux églises bâties à quelques mètres de distance l'une de l'autre, avec prêtre et presbytère et tout l'accessoire en double, c'était trop exiger! Les

anciens missionnaires avaient toujours résisté; nos Pères, en arrivant, ne pouvaient pas céder. On avait depuis longtemps acquis le terrain et même entrepris les travaux de construction; il est vrai que la bâtisse croula, mais on recommença.

Puis... je ne sais trop, n'étant pas complètement au courant de tous les détails. Bref, on en vint à être en guerre ouverte avec la caste rivale, y compris luttes, rixes et blessures, et l'on se mit en révolte publique contre les missionnaires. Il y eut des émeutes, des coups échangés entre rebelles et défenseurs; des Pères, entre autres le P. Koch, reçurent des coups de bâton; même on leur lança des pierres. Mgr Van Reeth dut excommunier nommément trois des chefs et adresser à d'autres de sérieuses menaces. Les Pères durent porter plainte devant le juge civil. Six hommes furent condamnés à six mois de prison pour désordres nocturnes, coups et rixes.

Alors l'affaire changea tout doucement de face. Les condamnés comptaient au nombre des principaux de la ville; leurs familles demandèrent pardon à l'évêque; eux-mêmes promirent amendement. Mgr Van Reeth se rendit à Colombo, intercéda en leur faveur et obtint remise de la peine. On fit soumission devant l'assemblée; on reçut, comme dans la primitive Église, une pénitence publique; après quoi, la réconciliation étant prononcée, on fut admis aux offices religieux. Et tout est tranquille... jusqu'à ce que le vieux ferment des castes et des jalousies se fasse jour de quelque autre manière.

Cette lettre a été bien souvent interrompue, et voici que dans quelques minutes, je pars pour le monastère des RR. PP. Bénédictins de Kandy; je dois leur prêcher la retraite. Si vous étiez ici, je vous demanderais l'aumône d'une petite prière. Maintenant je ne puis qu'appliquer à cette intention celles que vous m'avez promises en général et sur lesquelles d'ailleurs je compte.

Au revoir là-haut, mon bon cher Père.



teur pour tout ce qu'on voudra. On lui écrit un mot, une carte postale, pour le charger d'une commission quelconque, il recevra un payement fixe pour ses services et



PORT DE COLOMBO

vous procurera tout ce que vous désirez. On peut ainsi s'adresser à un mahométan, qui trouvera dans son bazar à peu près tout ce que vous pouvez demander, et qui achètera ce qu'il n'aurait pas. Mais, si vous vous fiez à sa conscience et à sa bonne foi, c'est votre affaire. Nous avons préféré un honnête marchand singhalais catholique.

Donc nous écrivons à Lénôr, — c'est son nom, — pour commander quelques livres d'indigo. De l'indigo, Lénôr n'en a point!... Il cherche, il cherche,... et finit par nous répondre qu'il n'y a pas d'indigo dans tout Colombo, et que personne même ne sait ce que c'est! — Pour le coup, c'est trop fort! Je prétendis, en badinant, que nous serions forcés d'en faire venir quelques tonnes d'Europe... En réalité, nous restions le bec dans l'eau. Qu'aurions-nous pu faire!

Vous rappelez-vous comment mon premier essai de teinture en bleu avait abouti à une magnifique couleur jaune? C'est ce qui n'arriva pas au P. Dasnoy. Il mêla, pila, tourna, reposa, trempa, et retira un splendide violet presque rouge. Il sécha, lava, retrempa, resécha, relava, et la pourpre était plus « pontificale » que jamais. Il ne pestait que tout bas; moi, je riais tout haut. Allons! moi pour les moines bouddhistes, lui pour les vicaires apostoliques! Nous allions faire fortune!

Nouvelle phase. Cette fois le professeur de chimie, P. Opdebeeck, fut requis et voulut bien nous prêter le concours de ses lumières. Il examina, pesa, et réfléchit... Il me semblait que nous avions déjà fait tout cela. La conclusion, d'ailleurs bien motivée, fut que d'une manière nous devions avoir produit un acide, et de l'autre une base; donc, le meilleur parti était de ne pas perdre courage, de tâtonner un peu, afin de parvenir ainsi à un bon résultat final. J'aurais bien voulu commencer par ce dernier détail,... mais il fallut suivre la filière.

Nos deux hommes essayèrent, tâtonnèrent, refirent leurs expériences dans des flacons et des verres d'eau; moi, je pensais au proverbe qui parle de tempêtes dans des verres d'eau; ce n'était évidemment pas de circonstance. Bref, après quelques succès jaunes, verts et violets, un jour... vive nous! c'était bien du bleu, du bleu de la nuance la plus exactement celle que nous rêvions depuis si longtemps!

Mais il fallait encore tempérer un peu les éclats de joie des teinturiers... et du procureur; il fallait voir si la susdite teinte résisterait à un lavage, à une ondée... On sécha, on trempa, on lava au savon; la lessive était bleue, mais l'étoffe, après avoir déteint légèrement, restait encore d'un beau et bon bleu. Toutefois, il y a du progrès à faire dans la main-d'œuvre : le moindre pli de l'étoffe se trahit après l'opération par une ligne un peu plus ou un peu moins foncée que le reste. Voilà, mon cher et bon Père, où nous en sommes à cette heure.

***

**Notre costume.** Dernièrement sont survenus les concours et les exa-

mens trimestriels; nous avons interrompu nos intéressantes recherches et expériences jusqu'aux vacances de Pâques. Vous voyez que nous sommes animés cette fois d'un puissant espoir. Une soutane bleue nous coûte jusqu'à présent autant que cinq blanches. Quelle économie se sera quand nous pourrons faire confectionner une soutane blanche et la jeter simplement au bac à bleu!

C'est du reste un habillement très commode que ces soutanes blanches. Cela se salit et cela se lave tout juste comme la chemise et le pantalon; tout est de la même étoffe : chez nous en coton, chez d'autres plus riches, en toile. Dans la maison et même en promenade, personne ne songe à ajouter une ceinture; on transpire assez ainsi. Lorsqu'on veut ajouter quelque chose, par exemple pour faire une visite pas trop solennelle chez un ami, un voisin, on met une légère ceinture noire, jamais de blanche, — celles qu'on nous donne au départ de Belgique sont parfaitement inutiles. — Au Maduré, c'est une ceinture rouge qu'on met.

Aux Indes, on reste toujours en blanc; plusieurs de nos Pères missionnaires ne possèdent même pas de noir. Ici, l'évêque de Kandy, un bénédictin habitué à l'habit de son ordre, désire que ses moines ne sortent jamais qu'en noir, et qu'en ville du moins, nous ne venions nous-mêmes que de noir habillés. En outre, pour donner à nos chers séminaristes l'exemple du respect envers le saint sacrement et les offices religieux, nous nous sommes astreints à faire toilette noire chaque fois que nous devons monter à l'autel ou remplir un office pour la messe, le salut, un baptême, un enterrement, et même simplement pour entendre la messe paroissiale du dimanche. Quand nous sommes en noir, les étudiants sont en bleu.

***

J'ai interrompu cette lettre depuis plusieurs jours, et voici que ce midi, 22 mars, en récréation, le Père Supérieur nous apprend qu'un envoi pour Kandy vient d'être expédié de Bruxelles : deux caisses, dont l'une à mon

adresse, contient des ornements d'église, cadeau du Père Supérieur d'Oostacker. Je crois que le bon cœur du Père bienfaiteur se serait trouvé récompensé s'il avait pu assister à cet instant de notre récréation. Un cri d'ensemble dans la communauté : « Ah! la bonne nouvelle! *Deo gratias!* »

Donc, si les caisses veulent bien arriver à temps, nous pourrons chanter la grand'messe à Pâques avec autre chose que ces pièces d'étoffe blanche, découpées sans patron par moi-même, plus ou moins en façon de dalmatiques, et bordées par nous de galons dorés, achetés chez le moorman! Nos séminaristes étaient déjà si contents comme cela, et les noirs fidèles faisaient de grands yeux et ouvraient de grandes bouches; que sera-ce désormais?... Merci, mes Pères, merci! que Dieu vous le rende!

* * *

**Les yeux des Indiens.**

Tenez, je parlais de grands yeux! Savez-vous qu'il y a quelque chose d'agréable chez ces noirs ou bruns sauvages? A trente pas, vous voyez s'avancer vers vous une large mâchoire, suivie d'un homme ou d'une femme, le tout porté sur deux piquets sans mollets... : ce n'est pas beau. A dix pas, vous distinguez des traits de visage, qui n'ont de remarquable que de faire suite à la mâchoire. De plus près, dans la conversation, le vaste sourire des lèvres semble vouloir encadrer la tête; les yeux vifs et noirs, taillés autrement que les nôtres, ont des regards d'une particulière douceur.

Ces yeux singhalais, je les ai parfois examinés au point de vue physiologique en me demandant quelle était bien leur différence d'avec les nôtres, et ce que pouvait être ce je ne sais quoi qui nous frappe.

Eh bien, regardez les yeux de vos voisins, ou les vôtres au miroir : chez vous la paupière inférieure présente une courbe beaucoup moins accentuée que la paupière supérieure; celle d'en bas, se rapprochant sensiblement d'une ligne droite, n'est guère mobile; celle d'en haut, formant un arc très relevé, accomplit presque seule tout le mouvement d'ouverture, de clignotement, donne à notre regard

j'étais à l'ombre; mais le sable blanc me jetait dans les yeux une réverbération fort incommode. J'avais beau cligner les paupières au point d'avoir les yeux presque fermés, le peu d'ouverture qui m'était nécessaire pour me guider en marchant, recevait assez de lumière pour faire couler sur mes joues de petites, très petites larmes.

Mon compagnon, lui, n'avait pas l'air de se douter qu'il fît aveuglant. Il marchait bravement, les yeux à moitié fermés, c'est-à-dire la paupière inférieure assez relevée pour couvrir, sinon complètement par elle-même, du moins par son ombre, le centre de la pupille; en même temps, la paupière supérieure était abaissée, mais pas assez pour fermer l'œil... Je vous livre la réflexion pour ce qu'elle vaut!

***

**La récolte de la cannelle.**

Pareillement, je vous livre pour ce qu'elles valent mes remarques sur notre récolte de cannelle. La cannelle, voyez-vous, c'est un arbre d'apparence semblable à celle de vos pommiers ou de vos cerisiers. La récolte consiste à lui amputer toutes les branches dont il voudra bien se passer pour un an. Ces branches sont confiées à un homme qui est au monde précisément pour cela : c'est sa caste et son métier.



DÉBOISEMENTS ET CULTURES

Cet homme va d'abord faire deux parts de tout ce tas. Il enlève avec une espèce de serpe toutes les écorces et les garde soigneusement. Le bois est envoyé au cuisinier : c'est une provision à brûler pour plusieurs semaines. Les écorces qui s'y prêtent sont ensuite coupées en morceaux de longueur déterminée : trois pieds, cela s'appelle un *yard*. Mais ces



morceaux-là sont rares. La plupart, vu les nœuds de l'arbre et la maladresse héréditaire de l'homme de caste, ne seront que des pièces irrégulières. Eh bien, soit! on conserve le tout et on laisse sécher. Puis on enlèvera encore la première couche rugueuse et on la jettera. Ce qui reste est une écorce presque lisse sur ses deux faces.

Les morceaux longs d'un yard feront l'objet de l'opération; mais ils sont rares, vous disais-je. Soit! on ajoutera bout à bout d'autres morceaux en les roulant à la longueur voulue. Puis, dans tous ces cylindres mal fermés, on enclavera comme on pourra tous les autres morceaux, même les plus petits, jusqu'à ce que cela ait l'air de baguettes compactes, uniformément longues d'un yard, grosses comme le doigt, bien droites et bien roulées : c'est là que notre artiste met son point d'honneur. Toutes ces baguettes, délicatement couchées, resteront là jusqu'à complète dessiccation. Puis on les liera en bottes régulières, d'un pied et demi de diamètre, et la marchandise est prête pour le voyage d'Europe. Les indigènes se demandent ce que les blancs peuvent bien faire de cet ingrédient-là.

— C'est bien simple tout cela, me direz-vous.

— Oui, c'est même plus simple que vous ne pensez! De quels instruments va se servir notre homme?... Quel est son atelier?

L'atelier est bientôt trouvé : la terre est assez grande et ronde, sans angles incommodes! Et un petit coin de notre véranda suffit. Voilà donc notre homme installé, assis à la manière des indigènes, c'est-à-dire assis en l'air, la personne suspendue derrière les mollets, plus haut que les talons.

Les outils — à part la serpe pour fendre la première écorce et déshabiller les branches — seront aussi simples et aussi immédiatement fournis par la nature : l'homme a vingt doigts, et comme ici on ne s'avise pas d'en enfermer dix dans des souliers, tous les vingt sont disponibles. Les dix des pieds maintiennent les pièces à travailler, de même que les pièces déjà travaillées, pour les empêcher de se dérouler ou de se déranger; et les dix autres doigts continuent à faire de nouvelle besogne sans avoir à se préoccuper de fixer ce qui est déjà fait. Voilà comment un homme ici vaut un ouvrier et son manœuvre.

Pourrait-on vanter autant la propreté? Permettez-moi de ne pas répondre; je ne voudrais pas vous enlever l'appétit quand vous mangerez de si bonnes choses!

Et le salaire de cet homme?

Il faut se conformer au droit coutumier de la caste. Notre homme ne travaille pas à la journée; souvent il ne travaille pas de toute la journée : il dort, il flâne, il mâche du bétel, il cause avec quiconque veut lui répondre. Et quand les chaleurs incommodes de la journée sont passées, — vers cinq heures du soir, — quand les autres songent à cesser leur travail, Monsieur de la Cannelle commence ses opérations, et les continue à la lampe jusque près de minuit. Quand il jugera à la vue des étoiles et de la lune que le lendemain civil va s'ouvrir, il cessera parfois, et parfois non; cela ne dépend que de ses dispositions du moment; et bien malin serait celui qui prévoirait, à une heure près, ce qui doit arriver. Il pourra se faire que notre homme travaille dur et raide jusqu'à 8 heures, jusqu'à 9 heures du matin. Mais alors aussi ne cherchez plus où il est : ciel et terre ne pourraient vous le dire.

Et comment s'arrange-t-on avec lui?

Voici ses conditions. Il travaillera tant qu'il y aura de l'ouvrage pour préparer toute votre récolte : cela durera deux mois, trois mois; soit, c'est son affaire. Tout ce temps vous lui donnerez une poignée de riz par jour. Et quand tout l'ouvrage sera fini, il prendra pour lui la moitié de la récolte et la vendra pour son compte; du reste, vous ferez ce que vous voudrez. Vous discutez, vous marchandez, vous vous obstinez; enfin il consent à ne prendre pour lui que le tiers. Et voilà! N'est-ce pas bien simple?

Mais en ma qualité d'être incorrigiblement soupçonneux, je me disais parfois, que pendant ces longues nuits, où nous, enfants de lumière, nous dormions sur nos deux oreilles, ce chat-huant se trouvait parfaitement maître d'escamoter, seul ou avec complices, quelques belles bottes de baguettes pour aider son tiers à grossir un peu. Sur mon dire, un Frère se posta quelquefois dans un coin obscur, et ne manqua pas de voir notre homme emporter en effet de petits acomptes qui n'allaient plus être jamais portés en compte.



FACTORERIE DE THÉ

Et nous enfin, que faisons-nous de nos deux tiers? — Voilà! il faut les vendre à un marchand de Kandy, qui les revendra en y gagnant un peu à un gros marchand de Colombo; lequel les revendra, en y gagnant un peu plus, à un plus gros commerçant, en Europe; lequel de nouveau les revendra en y gagnant encore. Nous avons eu ainsi pour notre part de deux à trois cents roupies. Je me demande pourquoi nous ne pourrions pas expédier nous-mêmes directement en Europe toute la provision?

***

Après nouvelle interruption, je reprends ma lettre. Voici que nous sommes au mardi, 29 mars. Les caisses ne sont pas encore ici, mais avis nous a été donné qu'elles sont arrivées à Colombo. Nous les aurons donc probablement cette semaine.

En attendant, la bâtisse du séminaire avance, avance toujours, et avancera longtemps encore, avant que tout soit fini, faute d'ouvriers capables, faute surtout de briques et de mortier en quantité suffisante. Voilà ce que c'est d'avoir offensé ce Tamoul d'entrepreneur, dont je vous parlais dans une autre lettre.

Ils sont une trentaine d'ouvriers maçons; ils élèvent d'abord une aile de la maison, où nous nous installerons au plus tôt. Les murs de cette aile sont maintenant au 2^e^ étage, — en anglais, on appelle cela 3^e^ étage.

Mais ils sont si drôles au travail, ces Indiens! Si on faisait un échafaudage pareil à Bruxelles, toute la ville et les faubourgs accourraient.

***

**Le bambou.** Avant de venir ici je connaissais à peine le nom du bambou; depuis, j'ai souvent admiré cet arbre, et toutes ses belles qualités. C'est une graminée, de la même famille donc que le brin d'herbe, que l'avoine, le riz, le blé, le froment, le seigle, etc... Or, le froment, la paille de seigle, vous rappelez-vous comme j'en parlais quelquefois avec enthousiasme? Le fétu de paille, c'est la solution pratique toute naturelle d'un problème de physique, que les mathémati-



jeune va pas continuer! Voici tout autre chose. Ces baguettes et ces sous-baguettes vont se couvrir de quelque chose que les botanistes ne veulent plus appeler des feuilles, parce qu'ils s'obstinent à réserver ce nom pour les seules gaines. Bah! qu'ils nomment cela des poils, s'ils préfèrent; avec le simple gros bon sens d'un profane que je suis, je vous les décrirai comme des feuilles vertes, larges d'un demi-doigt, longues d'une main entière.



LA RÉCOLTE DU THÉ

Voyez-vous maintenant ces beaux arbres de vingt mètres ou plus, splendides panaches, or et vert, balancés mollement à tous les vents? Et ces touffes de troncs? Et cette longue avenue bordée par deux, par quatre lignes de ces touffes distancées de huit à dix mètres? Délicieuse promenade, ombre non moins délicieuse, où vous aimeriez à vous asseoir...; toutefois, regardez-y bien; les serpents aiment cette ombre, et ils nichent volontiers dans ces touffes de troncs si bien revêtues de feuillage tombant jusqu'à terre.

* * *

Eh bien, ces branches vous fourniront d'élégants, légers, solides bâtons de marche, longues cannes bien droites et d'or verni. Ces troncs, vous en ferez ce que vous voudrez, c'est un vrai trésor.

Voulez-vous un pot, un cruchon comme vos cruchons à bière de Louvain? Prenez un bambou, — bois très dur, — sciez-le d'abord au-dessous d'un nœud, et puis au-dessous

du nœud suivant. Vous avez ainsi un vase bien étanche, dont un nœud sert de fond. Pour bouchon, prenez le bout le plus mince du tronc, et sciez de nouveau, mais cette fois au-dessus et au-dessous d'un même nœud.

Voulez-vous une gouttière? Prenez un bambou : d'un coup de hache fendez-le en deux du haut en bas. Dans ce sens, il n'offre presque pas de résistance; les fibres sont très solides, mais toutes parallèles, et ne se croisent point comme dans les palmiers; les parois du bambou ont un centimètre d'épaisseur. D'un nouveau coup de hache, percez tous les demi-nœuds que vous trouverez à l'intérieur. Et voilà!

Voulez-vous des tuiles? Prenez des bambous; sciez-les à la longueur de votre toit, en mesurant de la crête à la gouttière. Fendez en deux chaque bambou et percez les nœuds. Vous rangerez d'abord une couche de ces gouttières, côte à côte, de haut en bas; mais comme les joints ne seraient pas étanches, placez une seconde couche de ces gouttières, cette fois renversées, chacune recouvrant le joint de deux inférieures. C'est fait en un tour de main; vos tuiles sont d'une pièce de haut en bas; le toit luit au soleil comme de l'or. Mais vous trouverez un inconvénient. Pendant la saison sèche, la toiture se cornera irrégulièrement...; le système n'est pas très utilisé.

Voulez-vous une poutre pour bâtiment? — j'entends pour bâtiment indigène. — Prenez encore des bambous. La carcasse d'une maison avec rez-de-chaussée, étage, si la fantaisie vous prend, et toit peut hardiment être construite exclusivement en bambous, les uns plantés en terre, les autres enlacés horizontalement; mais il ne faut rien clouer : le clou fendrait le bois et détruirait la solidité. Il faut lier avec des ficelles à chaque croisement. Puis vous emplirez les vides avec de la boue d'argile; vous ajouterez une couche extérieure pour masquer tous les bambous. — L'argile se pétrit avec les pieds et s'applique avec les mains, sans truelle, ni fil à plomb, ni toutes ces belles inutilités. — Enfin, vous badigeonnerez à l'extérieur et à l'intérieur, si vous voulez avec de la chaux, mais en tout cas aussi avec de belle, brillante bouse de vache. C'est splendide!

Et si un voleur vous convoite quelque chose, jamais il n'essayera d'entrer par la porte, ni par la fenêtre, si toutefois, contrairement aux coutumes nationales, vous avez fait une fenêtre! Il se présentera la nuit, derrière votre maison, armé d'un seau d'eau et d'un grattoir, au besoin de ses seuls doigts; il enlèvera silencieusement ce qui cède, et avancera jusqu'à ce qu'une ouverture laisse passer son bras, ou son corps... A vous de veiller, *ut ne sinas perfodi domum tuam!...* Le meilleur gardien sera un petit chien familier et tapageur.

**Nos maçons à l'ouvrage.**

Enfin, voulez-vous un échafaudage pour bâtir une grande cathédrale ou un séminaire papal? Laissez faire et regardez. Vos maçons apportent des bambous, et toujours des bambous; et quand à bout de conjectures vous cherchez à deviner pourquoi tous ces bambous, vous verrez qu'on achètera encore des bambous; et s'il n'y en a plus à vendre, on en prendra en location... Vous croirez qu'on perd la tête; attention, le jeu commence!

De part et d'autre, le long de chaque mur qui commence à s'élever, on plante une ligne de bambous, espacés de dix ou douze pieds, — cela ce fait à l'œil, naturellement. — Tous ces piquets sont reliés entre eux par des bambous horizontaux, courant parallèlement des deux côtés des murs, et par d'autres bambous transversaux. Chaque croisement étant bien lié avec des ficelles de fibres de coco, cela tient tout d'une pièce. Et quand les murs se seront élevés d'une hauteur d'homme, il faudra un nouveau système de bambous horizontaux; et quand les bambous verticaux ne suffiront plus, on y ajoutera de nouveaux bambous verticaux liés bout à bout avec des ficelles; toujours tout d'une pièce! C'est sauvage, mais c'est ingénieux et c'est inébranlable.

***

Le côté intéressant, c'est maintenant de voir les hommes eux-mêmes! Venez, regardons.

Vers 5 h. 3/4, le soleil se lève d'un côté, les hommes arrivent un peu de tous côtés. Les plus voisins sont natu-

rellement les plus paresseux; les plus éloignés sont arrivés vers 5 h. 1/2, dans les ténèbres, et ont allumé un feu pour se chauffer accroupis tout autour.

A 6 heures, on commence. D'abord on se met en costume de travail, c'est-à-dire qu'on ôte tout ce qui peut se détacher du corps, sauf le pagne. Puis, on monte, sans échelle, sans escalier, sans ascenseur, chacun s'aidant de ses deux mains et de ses deux pieds pour s'accrocher alternativement d'un bambou à l'autre. Vous croyez regarder un kaléidoscope, et une! deux! trois! tout le monde est en haut.

Mais voici un nouveau tableau. Sur l'échafaudage, il y a bien pour marcher une planche çà et là, comme sur nos



CUEILLETTE DU THÉ

échafaudages de Belgique; mais c'est l'exception. On sent que cette idée est d'importation étrangère. Le grand nombre se tient debout sur un bambou horizontal; les

doigts des pieds s'accrochent : c'est très confortable! D'autres, cherchant une petite variété, montent sur le mur déjà bâti, et s'asseoient non pas les jambes pendantes d'un côté comme nous ferions peut-être, ni à califourchon comme j'essayerais, me semble-t-il, mais à la manière indienne, les deux plantes des pieds bien placées sur la muraille, le corps suspendu au-dessus des talons, et les mains travaillant devant les orteils; c'est très confortable aussi!

Autre question. Les briques et la chaux sont en bas, et il faut travailler en haut. Avec des échelles, les manœuvres monteraient et descendraient; avec de petites poulies, les matériaux monteraient seuls; mais tout cet attirail n'est ici d'aucun usage! Allons! encore une fois, vive le bambou! Il est lisse et poli, vous disais-je; donc le frottement d'une corde de coco ne lui causera pas grande usure. Dès lors, tout ira bien. Un manœuvre monte, et passe une corde autour d'une traverse. L'autre manœuvre reste en bas et reçoit les deux bouts de la corde. A un bout il accrochera tantôt un seau de mortier, tantôt un paquet de briques, et tant pis pour le passant imprudent qui ne regarde pas en l'air.

Enfin, il reste une dernière difficulté. Au mois d'avril le soleil, en route de l'équateur vers le Bengale, nous passe droit sur la tête; et il reviendra en septembre. Ce sont nos deux étés, et ils sont raides, même pour les indigènes. Nos maçons aimeraient bien aussi à se protéger un peu; mais allez-moi leur tenir un parasol sur la tête!

Laissez-les faire. Vers 9 ou 10 heures, ils se massent vers certains pans de murs, et s'occupent ensemble aux mêmes coins. En ces endroits, ils couchent sur les bambous supérieurs, au-dessus de leurs têtes, quelques feuilles de palmier, et travaillent ainsi sous une tente improvisée. La conversation n'en sera que plus animée. Le travail sera-t-il d'autant plus actif? Je ne veux pas en répondre. — Avec la conversation et le travail, les feuilles de palmier avanceront petit à petit, et toute la bande avançant aussi dans l'ombre, le mur avance,... c'est le cas de le dire!

J'oublie un détail. Le mortier est pétri en bas et monte

par les ficelles; mais, tandis qu'on travaille par les chaleurs d'ici, il sèche avant d'avoir été bien appliqué et se trouve n'être plus que de la poussière. Les manœuvres auront donc à faire monter aussi des seaux d'eau; et les maçons, à mesure qu'ils étendent le mortier, y ajouteront quelques cuillerées d'eau. Les cuillers sont des demi-noix de coco, ou des vases en bambou.

* * *

Vous voyez comme elle est pittoresque à regarder, cette bâtisse. Les ouvriers eux-mêmes ne comprennent pas ce qu'on leur fait construire : qui donc va jamais habiter cette immense demeure, avec ses chambres sans nombre, ses corridors sans fin, ses salles et ses voûtes sans mesure? Aussi toute l'île en parle; et à chaque jour de fête ou de chômage, des bandes de curieux, endimanchés selon toutes les modes et les démodes imaginables, arrivent de loin pour voir, et pour voir encore! **Après le travail.**

Enfin le soir, un peu après 5 h. 1/2, — car le soleil se couchant à 6 heures, l'obscurité suit de très près, — le travail cesse, la voltige recommence, et une! deux! trois! tout le monde est à terre.

Maintenant la toilette. Voyez donc tous ces noirs, debout au bord de l'étang, — bien entendu, non pas sur la rive près de l'eau, mais dans l'eau près de la rive. — On se lave les pieds, on se lave les jambes, on se lave les bras et les mains, on se lave les dents, on se rince la bouche, on se lave la tête, et on sort de l'eau, sans jamais rien essuyer ni sécher : un dernier rayon de soleil et le vent sont là pour cela. On remet les habits du matin, jupon, double jupon, rarement triple jupon; veston sans chemise; veste ou pardessus, trop large d'ordinaire pour son propriétaire; belle et grande pièce d'étoffe blanche ou rouge, roulée en un majestueux turban,... et on part en bandes.

Ah, j'oubliais de dire que pendant toute cette série d'opérations, il n'y a point silence, — oh! mais pas silence du tout!

* * *

**Politesses singhalaises.**

A cette heure, si vous rencontrez une bande de ces fiers messieurs en route, vous ne songerez certainement pas à voir en eux ces noirs singes que vous voyiez tantôt gambader dans les bambous. Vous pourriez aller jusqu'à les saluer, vous pourriez même... ah! ça, gardez-vous d'être trop Européen dans votre politesse. N'allez jamais demander à quelqu'un comment il se porte. D'abord, cela n'est point de votre ressort; et puis, désirez-vous donc qu'il soit malade, pour qu'il ait besoin de vos médecines? — Moins encore vous autoriserez-vous à le complimenter sur sa bonne mine! Comment? Êtes-vous donc jaloux du peu de santé et de vie qui lui reste? Car enfin, depuis la dernière fois que vous l'avez vu, il a vieilli d'autant et vous aussi, et il vous reste à tous les deux moins de temps à vivre!

Surtout, mille fois surtout, n'allez jamais demander des nouvelles de madame ni des petits! Quoi donc? Votre interlocuteur n'est-il pas suffisant pour occuper votre attention? Et encore, quelle raison peut bien vous pousser à ces questions? Quelles sont vos intentions sur ces êtres, si chers à leur maître et père, mais qui ne peuvent légitimement être rien pour vous?

— Mais alors, direz-vous, de quoi faut-il lui parler?

Voici : parlez-lui pour ne rien dire; demandez ce que vous ne désirez pas recevoir; offrez ce que vous ne donnerez pas.

— Ah! Appuhâmi! sais-tu que ce chemin-ci va à Kandy?... Veux-tu mon parasol contre le soleil?... Quand me vendras-tu une partie de ton champ de riz?...

Il n'est pas requis que l'autre ait jamais possédé le moindre champ; mais il passera en répondant sérieusement à vos questions, et vous en posera d'autres semblables. Puis il dira de vous : Quel charmant homme que... Oh non? pardon! Ce sont les Français qui parleraient de « charmant homme ». Mais ici : Il est bon, celui-là...

Un comble de politesse et d'amabilité, ce serait de lui dire :

— Mais, mon pauvre vieux, qui donc t'a arrangé de la sorte?... Tu es malade, ridé, maigre. Ne sens-tu pas la fièvre?... Soigne-toi bien!... J'ai peur pour toi. Adieu! Te verrai-je jamais plus?

Avec de telles démonstrations vous pourriez bien vous être fait un ami dévoué. Et si par hasard il est propriétaire



LE THÉ

d'un petit lopin de terre voisin de votre champ, il ne vous chicanera plus pendant tout un trimestre.

***

**Les embarras d'un propriétaire.**

Car, voyez-vous, la propriété foncière, c'est une belle et bonne chose; mais quand on a pour voisins des Singhalais

et quand on s'adresse à des avocats singhalais, on est pro pre! Et puis, les lois anglaises sont faites pour fournir parfois des armes pour et contre. Les avocats ont comme vocation d'exploiter cette mine si féconde, de se perdre et de vous perdre irrémédiablement dans ce labyrinthe de droits et de contre-droits. Le notaire singhalais, lui, est là tout juste pour livrer les matériaux.

Figurez-vous qu'un acte de vente, un testament, etc., s'énoncent régulièrement en ces termes : « Je vends à un tel, pour telle somme, mon champ de riz, situé au nord du champ d'un tel, et touchant au sud et vers l'est à la prairie de tel et de tel... » — C'est tout! Quelles sont les limites exactes, les dimensions? D'ordinaire ce n'est pas dit, et allez voir sur place : vous ne trouverez aucune indication, borne, palissade, fossé, rien. L'un fauche jusque là, et l'autre inonde jusqu'ici. Et à un moment donné, un autre vient renverser à coups de hache vos quinze derniers cocotiers, et barrer votre sentier, en disant que cette langue de terre est à lui. Allez faire un procès! Vos arrière-neveux en verront la fin.

Le gouvernement vient de porter une loi, arme terrible entre les mains du pouvoir le jour où il voudrait en abuser, moyen puissant pour stimuler la vigilance et l'exactitude, et pour combattre cette désastreuse habitude de négligence. Toute propriété, le jour où s'élèvera un différend, et où les titres de possession réclamés par le pouvoir ne seront pas bien exacts et en due forme, sera simplement déclarée domaine de l'État. Et même pour les terres actuellement en friche, on n'attendra pas qu'une contestation surgisse, le gouvernement prend l'offensive : quiconque n'aura pas fourni ses preuves, d'ici à telle époque, ne pourra plus faire valoir aucune prétention sur cette propriété. Nous verrons la pratique.

Ce n'a pas été un petit tracas, dernièrement, pour le Délégué apostolique et pour notre Père Supérieur, de revoir et, en majeure partie, de refaire tous nos actes d'achats. Avec cela que pour acquérir vingt mètres carrés, on a souvent à traiter avec six ou dix copropriétaires, les uns accommodants et raisonnables, les autres négligents comme

des sauvages; il suffit qu'un d'entre eux soit mal disposé, obstiné ou avide, pour créer mille difficultés, et souvent pour faire échouer toutes les négociations.

***

Dernièrement le thé a donné une première récolte. Le F. Reynders était fier! — On vient de défricher encore deux collines et d'y planter des cocotiers et des papayers. Et puisque le thé prend bien, on a aussi étendu ce champ.

***

**Notre programme d'études.**

Quant aux séminaristes, je ne sais plus, vraiment, ce que je pourrais en dire de neuf et d'intéressant. L'esprit reste étonnamment bon, et le nombre augmente petit à petit. Les voici soixante-dix. Plusieurs diocèses qui n'avaient envoyé personne jusqu'ici viennent de fournir leur contingent. Et les nouveaux venus ne sont pas de deux fois vingt-quatre heures dans la maison, qu'ils ont l'air d'y avoir toujours été.

Les études... qu'en dire? Il y a une grande difficulté, c'est que les nouveaux, de pays différents, de langues différentes, d'éducation première différente, ne sont pas faciles à jeter tout de suite dans un même moule. Il faut souvent beaucoup de patience avec chacun d'eux : pendant toute une première année, ils ne semblent capables d'entrer dans aucune classe régulière.

Mais après, voici d'où vient notre grande facilité et notre grand succès : nous avons une liberté absolue pour notre organisation et nous pouvons appliquer notre vieux *Ratio studiorum* d'il y a deux cents ans, sans aucune de toutes les modifications nécessitées plus tard par les malheurs des temps. Ici point de programmes officiels du gouvernement. Il y en a pour les autres écoles; Mgr Van Reeth devra en tenir compte dans son collège; mais nous, cela ne nous regarde ni de près ni de loin.

Même facilité de la part des évêques. Quand un évêque envoie un jeune homme, cela signifie : Tenez, voilà mon enfant; je ne paie rien, je ne demande rien, arrangez-vous,

débrouillez-vous. Quand il sera prêtre, vous le renverrez à moi ou à mon successeur.

Grande liberté de la part du Pape, de la Propagande et du Délégué apostolique. Léon XIII a dit : « C'est la Compagnie de Jésus, et dans la Compagnie, c'est la Province belge qui est chargée de ce Séminaire. Vous avez vos supérieurs et vous connaissez votre *Ratio studiorum*, allez!...»

Mais aussi, voyez les fruits. Il y a parmi nos philosophes et parmi nos théologiens, tels qui en arrivant, il y a trois ou quatre ans, semblaient lourds et peu doués, tels même que feu le P. Neut voulait renvoyer en famille comme incapables.

Et aujourd'hui toute la bande ferait très bonne figure à une discussion philosophique de Louvain : je crois être en état de l'affirmer. Ils n'en sont pas tous là, soit! La première difficulté une fois surmontée, et lancés dans l'étude régulière du latin, les commençants montrent une facilité étonnante; le P. Piron admire leur façon de s'assimiler le grec comme en se jouant. Avant la fin de cette première année, ils parlent latin en dehors des récréations; et dès la seconde année, le professeur se sert souvent du latin en classe. Plus que jamais nous pouvons apprécier notre bon vieux *Ratio*.

Les questions métaphysiques, voilà ce qui est en honneur et ce qui plaît singulièrement à ces natures méditatives. Aussi estiment-ils la philosophie et s'y plaisent-ils réellement. Ils iraient trop loin et négligeraient les sciences naturelles, si nous n'étions là pour leur dire et leur montrer que ces sciences font partie intégrante d'une bonne philosophie.

***

Nous avons pu donner quelques jours d'hospitalité au [illegible] P. Lobert, de Calcutta, qui pour cause de santé devait voyager et prendre l'air de la mer. Vous imaginerez-vous [illegible]ement les battements de cœur de deux vieux fossiles [illegible] se rencontrent? Nous ne nous étions jamais plus revus depuis le noviciat.

Il nous arriva le soir dans l'obscurité; j'allai au-devant

de lui avec une lanterne. Vivement, il me la prit des mains :

— Voyons voir, si nous nous reconnaissons!... Hélas! non... Après trente-six ans, et avec des barbes blanches!... Allons, embrassons-nous!

Il nous a quittés content de son séjour et, je crois, édifié de ce qu'il a vu chez nos jeunes gens.





# 17[me] LETTRE

**Les apprêts d'une séance dramatique et musicale. — Le compliment de fête du Kângânî. — Particularités du chant indien; un « stabat » tamoul. — La première éducation des petits Singhalais. — Histoire de la dent de Bouddha. — La sacrée « Dagoba » de Kandy. — Les « Burghers » de Ceylan. — Souvenirs vivaces de la domination portugaise.**

—



*Kandy, 27 juin 1898.*

COMME nous n'avons pas cours aujourd'hui, je vais en profiter pour vous écrire, ou du moins pour commencer une lettre. Nous avons congé en l'honneur du délégué apostolique, Mgr Zaleski, dont c'est la fête patronale : saint Wladislas — un saint que je ne connaissais guère avant de venir ici; je savais seulement que ce nom était porté par mon prochain, là-bas, sur les bords de la Vistule.

Et maintenant, au moment où je vous écris, vers 8 heures, après messe, déjeuner, bréviaire, savez-vous ce que font nos chers séminaristes? Ils font beaucoup de tapage, sous la méthodique direction du

P. Hosten, pour déménager leurs tables et leurs chaises, avec livres, images, encriers et tout l'attirail scolaire. C'est qu'il s'agit de vider la salle, — la seule salle que nous ayons, — et de l'orner pour ce soir; car Son Excellence viendra recevoir nos félicitations et présider une petite séance récréative.

Donc, on emporte d'abord tout ce qui est mobile à la véranda, au chemin, au jardin, et tant pis s'il allait pleuvoir : ce serait un sauve-qui-peut général, et pas silencieux du tout. Puis on balaie tous les recoins... Oh! la poussière! cela ne fait rien; en avant les nuages; nous prendrons un bain tantôt, si nous ne perdons pas la tête auparavant.

A l'une des extrémités de la salle, on dispose quelques blocs de bois, quelques bancs, quelques... tout ce qui tombe sous la main... — sous ces longues mains noires, qui savent si bien prendre et si peu lâcher, — puis une rangée de planches, et voilà la scène pour notre théâtre.

Pendant ce temps, d'autres groupes se sont évertués, l'un à représenter une petite pièce, espèce de comédie en un acte, qui fera bien rire; l'autre à apprendre quelques chants, quelques morceaux de piano... Trois ou quatre artistes, sous la direction du P. Vossen, ont peinturluré des bouts de toile. Venez voir les beaux décors, les coulisses, le fond qui s'en va, à perte de vue!... Comme tout le monde a mis la main aux apprêts, tout le monde reconnaît son œuvre, tout le monde s'intéresse à la séance, et tout le monde la trouve très réussie. Naturellement, chacun croit que c'est lui qui a fait marcher le tout, et félicite les autres... peut-être bien dans le vague espoir qu'on va lui renvoyer ses compliments avec usure.

***

**Le Kângânt.** C'est qu'ils savent en faire des compliments, ces Indiens! Quand ils s'y mettent, tous les astres des cieux et tous les métaux de la terre ne leur suffisent pas pour vous caractériser; et si, au bout d'une heure ou deux, vous ne les interrompez, ils ne feront pas mine d'en avoir assez;

quand les poumons de l'un seront fatigués, l'autre achèvera l'interminable période.

Nous célébrions l'autre jour la fête de notre Père Supérieur. Un groupe d'ouvriers — je ne dirai pas ornés de leurs habits de fête, mais plutôt, brillants de leur plus fine huile de coco — vint, précédé d'un tam-tam sonore, étourdissant, et d'une espèce de hautbois fort monotone, mais d'autant plus criard, et perçant à vous faire perdre la vue. Ils avaient fait venir pour la circonstance des gens sans caste qui pussent jouer ces harmonieux instruments. Eux-mêmes, ils portaient dans leurs bras des cadeaux de fête : du pain blanc et des fruits de différentes espèces.

Suivaient leurs femmes parées de tous leurs plus beaux atours : anneaux aux doigts et aux orteils; aux coudes et aux jarrets; aux oreilles et aux narines; — épingles dans les bords supérieurs des oreilles, dans les nœuds des cheveux; — colliers autour du cou, de plus larges retombant sur le haut de la poitrine, de très larges l'encadrant tout entière. Ces colliers, ces anneaux, ces bagues, ces épingles d'or ou d'argent étincelaient de pierreries de toutes couleurs. Quant aux enfants, ils gambadaient au son de la musique, habillés comme la nature y avait pourvu.

Enfin le cortège qui s'annonçait si bruyamment de loin approchait, approchait toujours. On disposa sous la véranda un fauteuil pour le Père Supérieur, et comme la position était à moitié gênante pour lui, on ajouta, à sa droite et à sa gauche, des chaises pour nous. Tous nos séminaristes nous entouraient, debout, souriants les malins!

Maintenant le cortège arrive. Inutile de vous taire : cela ne fera pas silence; inutile de parler : vous n'entendriez pas vos propres paroles; inutile de hurler : vous donneriez le signal et le ton au concert. Reste donc à prendre patience et à sourire. Cependant le groupe s'est placé. Les cadeaux sont ici, à terre, rangés devant nos pieds; les hommes sont derrière les cadeaux, à genoux, assis sur les talons; les femmes derrière les hommes, debout, faisant mine d'être immobiles, mais sachant faire

voler les plis de leurs voiles au vent,... qui pour le moment ne soufflait pas du tout!

Les enfants devraient être avec les femmes, mais c'est



PRÉPARATION DU THÉ

là tout juste qu'ils ne sont pas. Ils n'ont rien à perdre ou à déchirer; rien ne les retient, une ouverture quelconque leur suffit, ils s'y glissent et reparaissent où vous ne les soupçonneriez pas. En Europe, on n'aurait pas assez de ses deux yeux et de ses deux oreilles pour suivre tout cela; nos séminaristes n'y font pas même attention : plusieurs se rappellent avoir joué le même rôle « quand ils n'étaient pas encore civilisés! »

On m'a dit que la plus curieuse pièce à voir dans cet ensemble, c'était moi-même, souriant, immobile, tout yeux et tout oreilles, perdu dans le soin d'observer.

Mais tout finit en ce bas monde! Le tam-tam et le hautbois finissent aussi par se taire. Le Kângânî, le chef de

les cadeaux au réfectoire. Mais tout n'arrive pas à destination; il s'en faut, car les enfants ont vu, et suivi...

***

Le chant indien.

Il ne ressemble à rien que nous puissions deviner, ce chant indien. Au commencement, il vous ferait fuir au bois, mais plus tard, vous arrivez à saisir cette musique, et elle finit par plaire beaucoup. La première impression est celle d'une monotonie désespérante, et d'une fausseté de ton tout aussi incurable. C'est que ces oreilles orientales distinguent les tons, les demi-tons, les quarts de ton; si bien que là où nos oreilles européennes n'entendent que deux ou trois notes, plus ou moins justes, plus souvent fausses, ils entendent, eux, six ou sept notes bien échelonnées et régulièrement, méthodiquement modulées. On dit même que des artistes, plus fins que nos pauvres voisins, saisissent et manient des cinquièmes de ton...

Ajoutez à cela que leur mesure n'est pas mécanique comme celle de notre musique figurée, mais plutôt organique comme celle de notre plain-chant; que jamais les paroles ne sont faites pour la musique, mais bien la musique pour les paroles; que la prononciation claire et intelligible domine tout, avec ses brèves bien coupées, ses longues prolongées et modulées comme les *pneuma* de nos psautiers, avec ses accents sur des consonnes et souvent ses points d'orgue sur une sourde nasale, M ou N, finale.

***

Je n'oublierai jamais une bande de pauvres Tamouls, hommes, femmes et enfants, les uns de caste, les autres parias, faisant ensemble le chemin de la croix. A chaque station, le Kângânî disait les prières, les autres répondaient; mais en marchant d'une station à l'autre, d'un pas lent et recueilli, tous chantaient une strophe de leur *Stabat Mater*.

L'admirable *Stabat Mater* en plain-chant, qui peut l'entendre sans être ému, lorsqu'il est bien exécuté? Eh bien, franchement, je ne le préfère pas à ce *Stabat* tamoul.

J'avoue d'ailleurs que, les premières fois, j'étais indigné; je disais en bondissant : Mais enfin ! il n'est pas permis de se moquer ainsi de notre bonne Mère! — Il faut se refaire un peu l'oreille.

Ils ont, du reste, outre ce chant dont ils se servent lorsqu'ils veulent vraiment chanter, une autre manière de moduler. Ils l'emploient quand ils doivent simplement lire ou réciter, ou compter, ou faire une addition, etc... Alors ils articulent si distinctement leurs consonnes, en insistant sur quelques-unes, et prononcent si correctement leurs voyelles brèves, et leurs voyelles exagérément longues, que cela devient un véritable chant, monotone, il est vrai, mais très favorable à la clarté.

Lorsqu'il s'agit de prières récitées en commun dans cette cadence, je trouve cela infiniment supérieur à la manière de bredouiller tous ensemble, en bourdonnant, un chapelet ou des litanies, comme je l'ai entendu si souvent en Europe.

Nos gens récitent donc de cette façon leurs prières, leurs litanies, leur chapelet, pendant la messe par exemple; et le prêtre s'habitue à se tirer d'affaire quand même.

Le moment le plus scabreux, c'est celui de la consécration et de l'élévation. Alors tout le monde se tait?... Entendons-nous : la prière en commun s'interrompt; mais chacun pour soi prie, soupire, parle, bourdonne, pas à trop haute voix, voire même entre les dents; mais l'ensemble produit un splendide mélange de murmures cadencés et croisés. Il est vrai que la première fois vous vous retournerez, croyant à une gaminerie; mais quand vous voyez toute cette foule, sérieuse et croyante, levant les yeux, la tête et les bras vers le ciel, ou vers l'autel, se frappant la poitrine, courbant le front à terre... tout cela, non pas ensemble, mais sans ordre, chacun selon l'impulsion du moment, et selon le sens de la prière improvisée..., non, vraiment, vous ne trouvez là rien que d'édifiant.

***

**L'éducation des petits Singhalais.**

Et les tout petits enfants, les bébés dans les bras de leurs mamans, que font-ils? Ils ne gênent pas : leur voix est

couverte par la prière commune. Ils ne fatiguent pas non plus : ils sont assis commodément par terre à côté de leurs mamans; voilà! ils ne tombent pas plus bas. S'ils bougent, et se mettent à quatre pattes, et se procurent un petit voyage autour de maman ou de toute autre voisine, cela ne troublera personne, n'attirera aucun regard.

Seulement, au moment de la consécration ou de la bénédiction, maman, ou quiconque se trouve à portée, aura la pieuse charité de prendre le jeune chrétien par le milieu de sa personne, et de le prosterner, de le coucher tout au long, à plat ventre, la tête vers l'autel : qu'il apprenne à bien adorer Dieu! cela fait partie de son éducation.

Quand il aura un an ou deux, il ne pourra plus voyager à quatre pattes: il devra rester tranquille et apprendre tout doucement à mêler sa petite voix dans la prière commune.

* * *

Il y a quelques semaines, un papa vint sérieusement me chercher, trois ou quatre minutes avant la grand'messe, un jour de fête. Il me conduisit hors de l'église. Devant le portail était à genoux, tremblant de frayeur, son petit successeur, âgé, je pense, de deux ou trois ans. Papa me dit que le petit monsieur, habillé d'ailleurs d'un essuie-main et d'une ficelle, n'avait pas voulu rester sagement tranquille dans l'église. Papa l'avait donc pris comme un paquet, l'avait mis à genoux hors de l'église, était venu me chercher, et maintenant me présentait un jonc du buisson voisin, avec prière d'en battre le coupable.

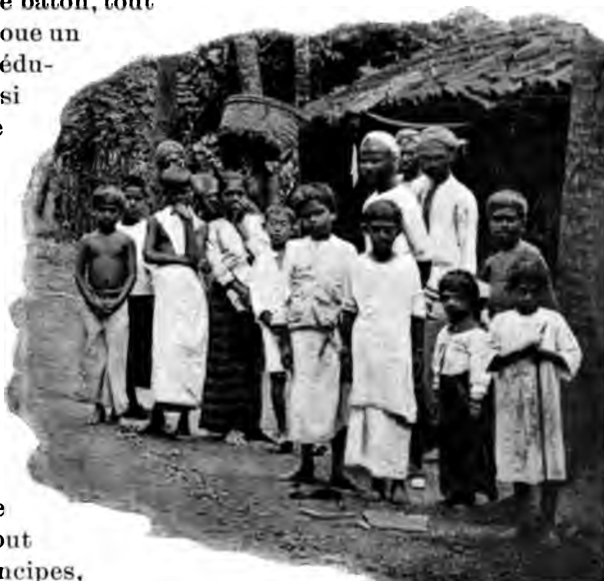
Je pris le jonc : papa était radieux. D'autres me regardaient. Je touchai doucement du jonc l'épaule de l'enfant; puis, du pouce, je lui fis sur le front le signe de la croix, en disant : « Mon bon Maître, par la foi de ses parents, bénissez cet enfant! » — Je le pris alors par la main et le ramenai au père, qui le prit par l'autre main, et il rentra dans l'église, pour aller s'agenouiller, immobile, à côté de sa mère.

Je n'étais pas trop mécontent de moi : il me semblait que je m'étais tiré assez bien de mon improvisation. La famille surtout était heureuse : pauvres parias! — Depuis ce jour, quelle que soit la direction de ma promenade, toute la famille

a soin de me rencontrer et de se prosterner à genoux, le front à terre, et je dois dire : âsirwâdam ! à chacun en particulier, au père, à la mère, à la tante, au fils aîné, à la petite fille, au petit coupable et aux amis, s'il y en a de présents.

***

Je ne crois pas, du reste, que mon exemple soit suivi scrupuleusement, car le bâton, tout au moins la baguette, joue un assez grand rôle dans l'éducation des enfants, aussi bien que dans l'ordre domestique : maman elle-même en sait quelque chose et n'aimerait peut-être pas à vous montrer son dos! Le maître d'école en est très persuadé aussi et a pour principe :



GROUPE D'ENFANTS

Aut disce, aut discede;
manet sors tertia : caedi!

Et comme tout maître d'école doit avant tout être un homme de principes, vous sentez...? Ceci pour les chrétiens, et pour les Hindous qui adorent Brâmâ, Vishnû, Shîvâ, et même pour les Mahométans. Mais les Bouddhistes! quelle pauvre triste race! Leur premier commandement étant de ne tuer ou de ne blesser rien qui vive, ils se gratteront la tête, attraperont un... et, sans le tuer, le jetteront délicatement du côté du prochain, pour qu'il ne meure pas de faim.

De même, ils ordonneront à leur enfant de faire ceci, de laisser cela, d'aller à l'école. L'enfant fera tout juste le contraire. Que fera le père, croyez-vous? Il lui dira d'un ton sérieux, mais presque indifférent : « *Bohoma narakayi*, c'est très mal fait! »... et c'est tout.

Cette race ne manque pas de qualités naturelles cependant. Ah! si nos maîtres étaient catholiques! On a le cœur serré, lorsqu'on voit ces peuples vaincus ou conquis, exploités et traités avec hauteur, mépris et éloignement. Les nations catholiques, elles, tout en faisant le commerce, s'intéressent davantage aux indigènes et les convertissent.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

***

**La dent de Bouddha.**

Connaissez-vous la dent de Bouddha et son histoire? Écoutez. La divergence dans le procédé de colonisation s'y trahit d'une manière caractéristique.

Bouddha vécut au sixième siècle avant Jésus-Christ. Je passe les détails de sa vie, de sa mort, — il mourut, le pauvre dieu, à l'âge de 80 ans, d'une indigestion après un dîner! — Sa religion, ou plutôt son système d'irréligion et d'athéisme, se répandit facilement partout.

Au moyen âge, il existait dans l'île de Ceylan une relique célèbre du grand philosophe, une de ses dents, soigneusement conservée par les rois de l'île comme leur plus grand trésor. Les bonzes entouraient la relique d'un culte bientôt très populaire, et lui faisaient une réputation superstitieuse: quiconque aurait jamais cette dent en sa possession serait toujours le maître indiscuté et indiscutable de l'île. Le fétiche était adoré par les visiteurs et par les pèlerins venus de très loin.

Alors arriva le siècle de la domination portugaise et espagnole. Il y eut des alliés sincères et il y eut des traîtres; il y eut des victoires et il y eut des défaites. La dent de Bouddha passa des mains d'un vainqueur dans celles d'un autre. Enfin don Constantin de Bragance intervint. Le roi de Jaffna vaincu dut, entre autres conditions de paix, donner à ses sujets la liberté de se convertir au catholicisme, reconnaître la suzeraineté du roi de Portugal, payer une indemnité de guerre et livrer la fameuse dent de Bouddha. Celle-ci fut emportée à Goa par le vainqueur et, en présence de toute la Cour, de tous les ecclésiastiques et de tout le peuple, solennellement pilée, réduite en poudre et brûlée. Le célèbre fétiche, objet principal du culte bouddhique, avait

donc disparu. Les cendres furent publiquement jetées dans le fleuve voisin.

Mais voici une circonstance qui fait ressortir cet acte de foi. Le roi de Pégou, en Birmanie, ayant appris que la relique était aux mains des Portugais, voulut l'acheter à tout prix. Il envoya une ambassade solennelle à Goa, avec des lettres autographes : il acceptait d'avance et complètement toutes les conditions que ses ambassadeurs jugeraient nécessaires, pourvu qu'il entrât en possession de la dent.

C'était en 1560; le Portugal avait essuyé des revers. Les caisses de l'État étaient presque vides, les possessions coloniales mal assurées devant l'audace croissante des Hollandais, et les ambassadeurs offraient la vassalité de leur roi et des sommes d'argent étonnantes pour ce temps-là. Rien n'y fit; les ambassadeurs purent assister, comme témoins oculaires, à la destruction du palladium de la puissance bouddhique.

Les missions furent protégées; personne ne fut violenté, les conversions s'opéraient en grand nombre... Hélas! les Hollandais protestants devaient arriver plus tard.

***

Or le même roi de Pégou, quatre ans après, demanda en mariage, sur l'indication de son astrologue, la fille d'un des roitelets vassaux de Ceylan.

Celui-ci fort honoré, fourbe et rusé, voulut se faire valoir et réussit à convaincre le roi qu'il possédait la dent de Bouddha. Il l'avait, disait-il, habilement sauvée des mains des Portugais et lui avait substitué quelque autre osselet. En réalité, il avait fabriqué lui-même une fausse dent, plus ou moins fac-similé de la première. Bref, le roi de Pégou épousa la princesse, et acheta au prix de trésors la dent n° 2.

Celle-ci, avec un luxe à peine croyable, fut transportée sur un vaisseau royal, accompagnée d'une flotte d'honneur, reçue avec des marques de culte inouïes, au milieu de solennités, de fêtes, de foules accourues de tout l'Orient; et le roi en personne, entouré des nobles de sa cour et d'une

armée de bonzes, s'avança au-devant de la relique, l'adora le front dans la poussière, et caetera... je m'arrête pour respirer! De riches Portugais présents n'en croyaient pas leurs yeux.

Cependant à Ceylan, on riait, on se pâmait; le tour était joué. Le secret ne fut plus gardé : toute l'île riait. Eh bien,



LAMA EN PRIÈRES

le penseriez-vous? il y eut un troisième acte à la comédie.

Un roitelet, voisin du trompeur, voyant la fraude si bien

réussir et voulant essayer lui aussi un bon coup de filet, envoya au roi de Pégou une belle ambassade pour exposer la tromperie du premier et la publicité actuelle du fait. La fraude, d'après lui, avait eu lieu à son propre détriment, car la vraie relique était sauvée, lui-même la possédait, et son voisin avait menti. Si donc Sa Majesté Pégouvienne tenait vraiment au pieux ossement, elle pourrait encore l'acquérir à un prix raisonnable... Le vaurien avait fabriqué une troisième dent.

Le roi de Pégou reçut honorablement l'ambassade, mais se montra dégoûté du ratelier fabuleux et ne voulut plus d'aucune dent.

Mais dans l'entre-temps, le trompeur avait fait connaître sa bonne fortune. Pour faire plus d'impression, il avait bâti un temple et adorait publiquement son bijou; les bonzes, très heureux du succès probable de leur culte et de la résurrection de leur ascendant, avaient puissamment concouru à accréditer la fable.

Quand, au lieu du triomphe espéré, arriva la déconvenue du refus de Pégou, on fut assez embarrassé. Comment désavouer maintenant la farce si bien montée? Comment faire connaître la vraie histoire de ce morceau d'ivoire, si richement orné d'or et de pierreries? Comment expliquer l'offre qui avait été faite au roi de Pégou et qui était connue dans toute l'île? Il n'y eut qu'un seul parti à prendre. La dent n° 3 fut adorée de plus en plus publiquement, de plus en plus sérieusement; et la conviction devint de plus en plus profonde que sa possession portait bonheur et assurait la puissance!

Les bonzes avaient un grand intérêt à confirmer ce culte, car ils recevaient beaucoup d'offrandes de tous les pèlerins. Et comme il restait une difficulté historique, puisque enfin la première dent avait été si notoirement détruite, on inventa un miracle, et tout fut expliqué, clair comme le jour. Quand, à Goa, la dent fut brûlée et que les cendres furent jetées au fleuve, elles se portèrent vers la mer. A l'embouchure, une fleur de lotus au fond des eaux ouvrit son calice. Les cendres s'y déposèrent, la dent s'y reforma. La divine fleur se détachant de sa tige nagea et, chargée

de son précieux trésor, traversa la mer, droit vers Ceylan: là, elle le déposa aux pieds de notre heureux prédestiné.

***

La Dâgôbâ de Kandy.

Cette dent de Bouddha, la troisième du nom, passa de main en main, un vainqueur l'enlevant à son vaincu, et finalement elle se trouva faire partie des joyaux du trésor royal de Kandy. Jamais les Portugais ni les Hollandais ne furent maîtres du centre de l'île. Lors donc que les premiers Anglais arrivèrent, ils ne purent enlever aux Bataves que les côtes; Kandy restait toujours un royaume indépendant, par la grâce de la dent de Bouddha!

Grosse d'un demi-pouce, longue de plus d'un pouce et demi, cette dent est enchâssée dans une légère monture d'or et sort élégamment d'une riche fleur de lotus en or et en pierreries. La fleur elle-même, large de plus d'un décimètre, est enfermée sous une cloche de cristal transparent, recouverte d'une seconde cloche en or fin ciselé, puis d'une troisième en bois précieux; le tout conservé dans un monument en pierre, bâti lui-même en forme de cloche et appelé : *Dàgòbà*.

Lorsqu'enfin en 1815, les Anglais conquirent le centre de notre île, et abattirent le royaume de Kandy, la Dâgôbâ et la relique tombèrent entre leurs mains. Qu'en firent-ils, croyez-vous? La détruisirent-ils comme les Portugais?... Alors il se trouva de nouveau un roi en Birmanie, qui envoya jusqu'à deux fois des ambassades aux Anglais pour acheter à des prix fous la sacrée relique; on la lui refusa. Scrupule de religion? Jugez-en. Aujourd'hui encore, la Dâgôbâ et la sainte dent sont là, à deux pas de chez nous, dans un des plus beaux monuments de l'île, à côté d'un grand couvent de bonzes qui en ont la garde.

Son culte est très répandu; de nombreux visiteurs, touristes, curieux, viennent voir, et de grandes multitudes de pèlerins accourent adorer. On fait des prostrations, des processions, des salàms sans fin, des chants, des prières à haute voix autour du temple, autour des nombreuses niches, autour du petit étang, autour de la sacrée Dâgôbâ...

Remarquez que celle-ci n'est guère visible qu'à distance de quelques pas; de plus, elle n'est presque jamais ouverte. Du reste, pour l'ouvrir et montrer les cloches intérieures, il faut deux clefs différentes, dont l'une est chez le Très Vénérable Abbé de la Bonzerie, et l'autre aux mains de son Excellence le Lord Gouverneur Général de la colonie de Ceylan. Il faut donc aussi les deux permissions simultanées.

Et pourquoi?

Ah! c'est que la curiosité des uns et la stupide superstition des autres est très lucrative. Les touristes donnent de bons pourboires devant chaque porte à se faire ouvrir, et devant chaque bout d'escalier à monter ou à descendre; les pauvres fanatiques pèlerins offrent par dévotion tout ce qu'ils ont. Aucun prix n'est fixé, et voilà comment chacun croit n'en avoir jamais fait assez. Tous ces dons forment un énorme revenu; le Gouverneur et la Bonzerie font un partage fraternel.

***

**Les Anglais à Ceylan.**

Car — la civilisation le voulant ainsi! — les Anglais, sans encourager la propagande européenne et les changements, laissent une grande liberté de conscience pour tous et pour tout ce qui ne gêne pas leur commerce d'abord, et leur haine de Rome, ensuite.

Il y a ici des missionnaires protestants, c'est vrai; ils sont même nombreux et très bien rétribués, eux, et leurs révérendes moitiés, et leur non moins révérende postérité; mais ce ne sont pas ces missionnaires-là qui changeront un pays. Ils ont beau avoir leur organisation singée sur la nôtre, avec des évêques, des doyens, des curés; ils ont beau s'affubler de soutanes noires en ville, et de soutanes blanches à la maison ou à la campagne, sonner les cloches à l'église, allumer force cierges sur l'autel, y paraître eux-mêmes en aube et en chasuble, chanter et faire chanter par les voix les plus attrayantes d'hommes et de femmes; ils peuvent distribuer des Bibles en masse et gratis, des tracts et des feuillets de toute espèce; ils peuvent éditer des livres et élever des écoles magnifiques; ils peuvent même vivre comme de riches planteurs et se faire une fortune pour le

temps où ils retourneront en Europe... ; les indigènes n'auront changé ni leurs superstitions, ni leurs mœurs, ni leurs coutumes; ils seront restés étrangers les uns aux autres, tout comme ils l'étaient aux premiers jours.

***

Les Hollandais.

Les Hollandais ont laissé très peu de traces dans le peuple. Il y a des familles d'origine hollandaise, qui forment une vraie caste à part, aussi isolée, aussi fermée que toute autre caste indigène, sans aucun rapport, ni avec les indigènes, ni avec les Anglais, ni avec leur mère-patrie; ils ne connaissent plus un mot de néerlandais; ils s'appellent *Burghers*, sans savoir ce que signifie ce mot; tous leurs noms sont des noms de famille des plus ordinaires en Belgique et en Hollande.

Les Anglais partiraient demain pour une raison quelconque, il en resterait peu de souvenirs et peu de regrets. Ils ont fait peu d'impression sur le peuple; ils n'ont pénétré dans aucune maison, dans aucun esprit, dans aucun cœur. On les a connus comme des gens drôles et peu aimables, qui achetaient des terres, les faisaient cultiver, ne pardonnaient jamais un tort et, un beau jour, bouclaient leurs malles et disparaissaient.

Les Portugais.

Les Portugais, au contraire, sont partis depuis trois siècles et ont laissé dans leurs anciens sujets de profondes impressions. Certaines contrées sont plus qu'à moitié chrétiennes: les castes y subsistent encore, mais non plus séparées par des abîmes de haine et de mépris mutuels; les temples somptueux des idoles et les grossières superstitions ont presque disparu: de nombreuses familles ont porté jusqu'aujourd'hui les noms de leurs anciens maîtres : Fernando, Fernandez, Suarez, de Sousa, Fonseca, de Silva, Ribera, Ferreira, Perera, da Costa, de Remedios, Diaz, Diego, Rodrigo, Rodriguez, Gonzalvez, de Cruz... Que dites-vous de la collection? Eh bien, elle est loin d'être complète: je vous ai uniquement cité ceux que je trouve ici, parmi nos étudiants indigènes et parmi nos domestiques.



CULTURES DE THÉ

Nos chrétiens se servent encore aujourd'hui des caté chismes et des livres de prières traduits ou composés par les Portugais; ils font le signe de la croix comme on le fait en Portugal, en prononçant, dans leur langue, la longue formule : *Per signum crucis, de inimicis nostris libera nos, Deus noster, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen, Jesu!* Et ce disant, ils tracent du pouce les trois petites croix sur le front, la bouche et la poitrine; puis, de la main, font la grande croix comme nous. Et dans toutes leurs prières, le nom de Jésus est toujours ajouté immédiatement après « Amen », à la mode portugaise.

L'architecture même, pour les bâtiments un peu importants, a gardé dans ces contrées un petit cachet portugais. De même les arts utiles et les ustensiles ordinaires.

Malgré le passage des Hollandais pendant un siècle et demi et la présence des Anglais depuis un siècle, on peut, avec quelque attention, reconnaître de nos jours les pays où la domination portugaise ou espagnole a été assise pacifiquement, il y a trois cents ans.

Adieu! A plus tard. — Je prie pour vous. Priez pour nos pauvres Indes!



# 18me LETTRE

**Catholiques romains et catholiques anglais. — Imitation de nos rites. — Pour les animaux! — La conversion des brahmes. — Veuvage obligé. — Péril dans les bois. — Le roi de Siam et la dent de Bouddha. — Le bonze et la Nirwânâ. — Propagande bouddhiste. — Intérieur d'un temple. — Un couvent de bonzes. — Sauterelle singhalaise. — La lune à Kandy.**

—

*Kandy, 7 juillet 1898.*



TOUT récemment je songeais à vous tous en préparant les cérémonies d'ordination de nos séminaristes. Vous ririez, je crois, en voyant ces têtes noires et ces longues mains noires, sortant de soutanes blanches et maniant ces beaux bréviaires neufs. Nous n'en rions plus, l'habitude rend tout naturel et c'est à peine si nous voyons encore cela.

Une chose qui me fait rire encore de bon cœur, c'est la vue ou même le simple souvenir de ces ministres protestants qui nous copient en tout. Imaginez donc qu'ils portent ici soutane noire en ville, soutane blanche à la maison ou à la campagne, sauf, par je ne sais

quel reste de vergogne, lorsque madame la ministresse est présente ; alors vous voyez Sa Révérence en frac.

De plus, c'est le comble, ne voilà-t-il pas qu'on se met aussi à dire le bréviaire romain !!! Je ne sais pas si on le psalmodie déjà en chœur avec mesdames et mesdemoiselles ; mais cela n'est pas requis pour nous égayer. Je ne sais pas non plus si on le dit en latin ou en anglais ; mais je sais que les nonnes le récitent en anglais, car il y a des nonnes... avec plus de respect, des diaconesses régulières anglicanes, habillées presque exactement comme nos Sœurs de charité, servant dans les hôpitaux du gouvernement, disant le chapelet et les litanies, honorant et gardant dans leur livre d'heures les images du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge, de saint Joseph, ayant peut-être une espèce de vœu d'obéissance et finissant généralement par suivre l'autre moitié de leur vocation.

**Imitation de nos rites.**

Tout Ceylan n'est qu'un seul diocèse anglican, et le très révérend et très rétribué évêque pousse de tout son cœur et de toutes ses forces à propager et à activer le mouvement vers la... je ne sais trop comment appeler cela... vers la singerie extérieure de tout ce qui peut se voir chez les catholiques romains. Le nom même de catholiques ne nous distingue plus d'eux, car ils s'appellent catholiques anglais, tandis que nous sommes les catholiques romains.

Dans une mission un peu écartée, une église resta dernièrement ouverte par mégarde. Quand le sacristain s'en aperçut et voulut en fermer les portes, il trouva le *dominé* du temple protestant voisin, qui s'était introduit là et qui, trouvant une chasuble et des ornements, s'empressait d'en prendre la mesure exacte afin de s'en faire faire de parfaitement semblables ! A voir ces messieurs, vous les croiriez à la veille de leur conversion... ou plutôt, souvent vous les prendriez pour de saints et zélés apôtres !

Tout cela, du reste, n'est vrai que pour la fraction de l'église anglicane qui veut bien se lancer dans cette voie ; car, comme chacun est libre, chacun sait que son voisin diffère d'idées, et que son successeur changera peut-être tout. Si vrai, que l'an dernier, l'évêque protestant de

Calcutta laissant son siège vacant, l'évêque de Ceylan fut promu à cette place si honorable et, pour beaucoup, si enviable. C'était une récompense pour ses grands services et son grand zèle. C'était une belle approbation de ses travaux, de ses tendances et de ses succès. Eh bien, il refusa avec fermeté sa promotion. Savez-vous la raison par laquelle il expliqua ce refus? Il avait tant travaillé pour obtenir cette splendeur et cette unité du culte; il s'y intéressait et il était certain que s'il se laissait éloigner d'ici, un successeur brouillerait tout, et serait secondé trop efficacement par un bon nombre de ministres...

Après cela, demandez-moi si l'Église fait bien d'avoir un pape dont le pouvoir soit décisif et les décrets irréformables.

***

**Pour les animaux!**

Une des réformes qui prennent le mieux et qui sont appuyées par toutes les âmes tendres aussi bien que par les autorités, c'est l'amour pour les bêtes. Vous connaissez certainement les associations contre la vivisection, d'autres aussi contre la cruauté envers les bêtes; puis les hôpitaux fondés pour les vieux chevaux, pour les vieux bœufs et les vieilles vaches, pour les vieux singes, pour les vieux chiens et les vieux chats malades. Voici que vient de se former un comité pour organiser une société de *kindness towards animals:* de bonté et de prévenance envers les animaux. Qui sait? je serai peut-être prochainement mis à l'amende pour n'avoir point salué, chapeau bas et bouche en cœur, un wândurâ (singe) malade et chagrin!

Les bouddhistes eux-mêmes et les brahmistes n'en étaient pas arrivés là. Ils ont leur enfer *ad hoc*, avec des places réservées pour ceux qui tuent des animaux; ils ont en cette vie-ci leur respect superstitieux pour les aïeux réincarnés par métempsycose; mais nous ordonner des prévenances et des politesses pour cet hypothétique prochain, c'est ce qu'ils n'avaient pas encore rêvé. Ils ne semblent pas enclins, eux, à entrer dans ce mouvement tout anglais; au contraire, et ce sera une gloire et un triomphe pour nos Pères français du Maduré.

***

La conversion des brahmes.

Là se manifeste depuis quelque temps un succès aussi imprévu que merveilleux. Vous savez combien l'esprit de caste est profondément implanté dans les mœurs, et combien il pénètre et gouverne tout dans la vie de l'Indien. Convertir un paria n'est pas bien difficile, il n'a rien à perdre en ce monde; convertir un homme de caste, c'est presque impossible, à moins de convertir en masse la caste ou une bonne partie de la caste; mais convertir un brahme de caste supérieure, c'est une œuvre désespérée. Saint François Xavier avec tous ses miracles n'y a point réussi: il a converti quelques brahmes isolés, mais n'a rien pu faire de stable. Le Père de Nobili et ses compagnons ont acquis d'immenses mérites pour le ciel et ont donné un exemple sublime sur la terre, mais n'ont rien fait de durable dans les Indes : il ne reste plus de trace de leurs travaux et de leurs sacrifices.



MOULIN A PRIÈRES

C'est que le brahme est l'un des êtres les plus orgueilleux que le soleil ait jamais éclairé. A ses yeux, lui seul

est un homme, tout autre n'est qu'un être inférieur, fait pour l'admirer et pour le servir. L'Européen même peut venir avec ses inventions, ses machines, ses habits, ses arts et ses sciences; mais il mange de la viande, porte des souliers et un chapeau, et ne se lave pas tant de fois par jour avec telles et telles cérémonies : il ne peut être qu'une variété dans la race des parias; l'entendre serait déjà se dégrader, l'imiter serait se perdre, avilir sa dignité, souiller son honneur de brahme, perdre sa caste en un mot... mais ce mot dit tout! C'est fini, toute discussion est close, toute approche même est impossible. L'idée seule que se convertir au christianisme, ce serait porter pantalon et souliers et manger du bœuf, est une barrière infranchissable, et ensuite, à quoi bon? Le brahme et sa doctrine, et son origine, et sa morale, c'est bien en effet tout ce qu'il y a de plus noble et de plus divin! Comment pourrait-il être question de changer?

Eh bien, notre collège de Trichinopoly, sans avoir l'air d'y vouloir toucher, patientant pendant plusieurs générations, a fait enfin une trouée qui semble ouvrir une bonne issue. Deux ou trois jeunes gens ont compris que la Foi chrétienne est d'un grand prix, et qu'elle ne peut être une dégradation. Ils se sont convertis; or, il fallait de l'héroïsme pour subir avec force toutes les avanies et les souffrances qui les attendaient. D'autre part, ils montrèrent par leur exemple que même après le baptême on peut vivre en brahme, et conserver tous les usages profanes de la caste. Il fallut du temps pour le faire voir à ceux qui n'avaient cependant qu'à ouvrir les yeux et à regarder. Vint pourtant le moment où le groupe grossit d'une, de deux nouvelles recrues.

Puis ce fut un brahme plus âgé et savant qui s'y adjoignit, et qui commença à faire quelque publicité et quelque propagande par la presse et par la parole. Son nom, sa généalogie, son costume parfaitement à la mode d'il y a trois mille ans, son genre de vie et son langage lui donnent assez de puissance, et lui-même semble vouloir se dévouer tout entier à ce genre d'apostolat, sans cependant s'être engagé jusqu'ici dans la cléricature. On assure qu'il gagne du terrain.

Voilà donc toute une classe d'hommes qui, jusqu'ici, était restée à peu près complètement étrangère à l'action plus ou moins indirecte, mais réelle, que la sainte Église exerçait sur les autres parties de la population, et qui va commencer tout doucement à participer au bienfait de la Rédemption.

Le succès sera-t-il rapide? Humainement parlant, c'est peu probable : mais *Spiritus ubi vult spirat et nemo scit quo vadat*... Si ce succès auprès des brahmes se fait quelque peu remarquer, ne va-t-il pas entraîner, comme par enchantement, les autres classes, les castes moyennes?

On a parfois fait ce calcul, et on s'est bercé de cet espoir. J'avoue que je ne le partage pas beaucoup, et de nos jours moins que jamais. Les brahmes ont chacun leur âme à sauver, et cette âme vaut celle d'un autre. C'est pourquoi notre devoir est de travailler à leur salut; c'est ce qu'ont fait les François Xavier, les de Nobili, les de Britto et tant d'autres, et ils ont sauvé beaucoup d'âmes; mais un ébranlement général vers la vraie foi, on ne l'a jamais vu, et rien n'annonce pareil triomphe pour un avenir que nous puissions prévoir.

Le fait est cependant que dans quelques contrées une distinction commence à se faire admettre : un brahme ne peut se faire *chrétien* sans perdre sa caste, son honneur et ses biens : mais il peut se faire *catholique* et rester brahme. C'est ce que prouvent les quelques convertis brahmes, vivant en brahmes, quoique soumis à l'Église catholique, et même se mariant à de jeunes veuves.

C'est que, voyez-vous, tous les protestants s'appellent chrétiens : mais il ne faut ni une longue expérience, ni une profonde perspicacité pour les discerner des catholiques! Devenir chrétien, pour un brahme c'est se soumettre à un *dominé* qui lui fait porter des souliers (peau de vache), manger du bœuf et le mêle familièrement à toutes les classes. Tandis que devenir catholique, c'est seulement servir le vrai Dieu, sans être obligé à des choses si dégoûtantes : on peut avoir des sentiments de charité envers toutes les autres castes et considérer tous les hommes

comme ses frères en Jésus-Christ, comme des hommes dont l'âme vaut autant que la nôtre; agir envers eux avec charité, justice, déférence même, sans pour cela les admettre dans un commerce trop intime, ni imiter leur langage plus grossier et leurs manières répugnantes. Une fois que cette idée se sera un peu répandue et fait admettre, l'un des plus insurmontables obstacles à la conversion des brahmes sera écarté. Il en restera encore assez d'autres; mais l'œuvre ne sera plus absolument désespérée. Et l'un des grands scandales des Indes sera supprimé, je veux dire la tyrannique, absurde, infernale loi sur les veuves!

*
* *

**Veuvage obligé**

Imaginez-vous ceci : aux Indes, entre chrétiens, les mariages sont combinés par les parents, souvent dès les premières années de leurs enfants; mais comme l'Église s'élève toujours contre ces marchés et n'en reconnaît point la validité, le mariage ne se conclut réellement qu'à l'âge voulu. Hélas! plût à Dieu que l'Église fût toujours mieux écoutée! Mais dans le monde païen, où l'Église n'est pas connue, le père achète au père la fille pour son fils. Les enfants ne se sont jamais vus; s'aimeront-ils?

Voici comment on y pourvoit.

Achetons une fille qui n'ait pas encore eu d'autre affection; donc, la plus jeune possible; elle n'a qu'un ou deux ans, cela suffit. Nous la déclarons mariée à mon fils : le gaillard a peut-être vingt ans; il en a peut-être quarante, et est déjà deux fois veuf; peu importe. L'affaire est bonne, car il y aura telle et telle dot d'abord, et tel héritage plus tard. Donc, nous prendrons la petite épouse dans notre maison, et madame sera élevée en compagnie et dans l'intimité de son seigneur et maître; elle ne peut apprendre à connaître et à aimer que lui, elle sera complètement pliée aux goûts et au caractère de son chef.

C'est révoltant, direz-vous! Attendez! ce n'est pas tout.

Le mari est d'âge à travailler, à voyager, à s'amuser, à se battre... Il y a toutes les chances pour que la moitié des fois, et plus peut-être, il meure avant que sa femme soit

autre chose qu'une enfant de douze, de huit, voire de deux ou trois ans. Mais l'honneur de la famille est là, et l'honneur du défunt parle haut. A aucun prix, sous aucun prétexte, la veuve ne peut plus se donner, ni être donnée à un autre; et pour rien au monde, personne n'en voudrait ni pour soi-même, ni pour son fils.

On pourra la garder dans la famille de son mari ou la renvoyer dans sa propre famille; mais elle reste veuve pour toute sa vie. Ce n'est pas la loi du gouvernement et des tribunaux, mais c'est la loi d'honneur et de coutume, exactement aussi impérieuse et aussi barbare que celle du duel en Europe. Voyez-vous ces milliers de jeunes femmes, de jeunes filles, d'enfants encore innocentes, privées du soutien de la foi et de la prière, et condamnées à la chasteté perpétuelle au milieu d'un monde païen? Devinez-vous d'où viennent ces milliers de bayadères, prêtresses des temples de Shivâ ou de Vishnû?

Eh bien, un brahme converti osa prendre pour femme une bonne innocente petite veuvette. On protesta, on hurla; puis on se fatigua, et on se tut : c'est le sort de toute tempête humaine. Entraîné par l'exemple, un autre osa faire la même chose. Nouvelle fureur, nouvelle tempête, nouvelle fatigue, nouveau silence. On dit que plusieurs autres ont déjà suivi ou vont suivre... Quelle bénédiction!

* * *

Péril dans les bois.

Vous ai-je déjà parlé d'un danger que j'ai couru l'autre jour dans une promenade au bois? Ayant fait quelques pas en dehors du sentier étroit, je fus si bien pris dans les lianes, que si des compagnons n'étaient venus à mon secours avec des couteaux, j'étais prisonnier pour de bon!

Figurez-vous un bois de beaux arbres de beaucoup d'espèces, pêle-mêle. Les uns sont du genre palmier, les autres ressemblent aux grands arbres de nos bois d'Europe. Plus bas, des broussailles impénétrables. Pour augmenter l'embarras, bon nombre de ces grands arbres laissent descendre de divers points de leurs branches ou de leur

rosier et très acérées. Quiconque, homme ou animal, vient à toucher une de ces lianes, est accroché douloureusement; en se retournant pour se décrocher, il s'accroche davantage de l'autre côté. En quelques minutes, il est tout en sang; chaque effort, chaque mouvement ne sert qu'à l'accrocher de plus en plus; et bien vite il est serré, serré à perdre haleine. On m'a dit que des hommes sont morts en voulant se débattre; je ne l'ai pas vu, mais je n'ai aucune peine à le croire.

Tout de même, je n'aurais pas aimé à mourir si poétiquement, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la ville de Kandy, que je voyais là sous moi, et presque à pic au-dessus de la fameuse dâgôbâ, ce temple bouddhiste où est conservée la sainte relique, la dent de Bouddha.

C'est là que le roi de Siam, passant l'année dernière en route pour l'Europe, fit une scène qu'on n'oubliera pas.

***

Le roi de Siam et la dent de Bouddha.

Avez-vous vu ce roi de Siam? C'est un élégant jeune homme, aussi plein de talents que de religiosité bouddhiste. Il ne pouvait manquer de visiter en pieux pèlerin la dent sacrée et de déposer devant elle de riches présents. Il vint en effet. Et comme il était annoncé assez longtemps à l'avance, il fut reçu avec toute la pompe due à son rang et à sa piété. Des centaines, non, des milliers de bonzes, cirés de la plus odorante huile de coco et drapés de leurs plus beaux linceuls jaunes, étaient là, venus de toutes les directions et de grandes distances. La fête était splendide; musique infernale de tam-tam, cris, jeux, tapages, rien n'y manquait...

En pénétrant dans le temple, le roi se prosterna, puis se releva. On lui permit de voir de ses yeux l'intérieur et le contenu des cloches de la dâgôbâ; il vit la dent!

Sa Majesté eut-elle un petit sourire d'incrédulité? Laissa-t-elle surprendre un demi-geste peu respectueux? Personne ne le saura jamais... Mais voici que le roi demande à pouvoir simplement toucher de la main le saint trésor. Le Très Vénérable Abbé général de la bonzerie le lui refusa. Alors il y eut une colère royale tout à fait



enfantine : grincement de dents, battement des pieds à terre, arrachement de cheveux, grosses et chaudes larmes. Dans sa douleur, il se trouvait malheureux... de n'être pas chez lui ! Il aurait fait couper la tête à tout le monde ! Il sortit du temple, s'assit à terre dans la véranda et sembla s'évanouir. Puis il se releva encore, fit remballer les magnifiques présents qui étaient déjà étalés, remporta tout et partit sans plus saluer ni regarder personne : les fêtes et les réjouissances furent interrompues, et tout fut fini.

Au retour d'Europe, le vaisseau royal s'arrêta à Colombo pour deux jours. Le roi alla saluer le lord gouverneur général de l'île. Tout ce que la bonzerie avait de disponible était là pour lui faire honneur, le saluer, l'accabler de prévenances et de salams, aussi intéressés que solennels. Le roi affecta de ne rien voir, de ne rien entendre... Chaque bonze, personnellement, en fut quitte pour son billet de retour.

*
* *

Tristes farceurs que ces bonzes, qui ne croient en rien, ne pratiquent rien, prétendent ne vivre que d'aumônes — ou plutôt d'offrandes, car ils ne mendient jamais. Ils se présentent silencieux, en compagnie d'un jeune domestique, ou petit novice qui n'a pas encore l'habit, chargé de porter les paquets et de soigner le révérend. Le moine reste donc debout devant la porte ou la façade — s'il y en a — de la maison. Généralement l'homme, ou la femme, ou les deux, sortent, se prosternent le front en terre, déposent aux pieds du moine leur offrande en argent ou en nature, pain, fruits, gâteaux, tout ce qu'ils ont. Le bonze laisse tout ramasser par son compagnon, et affectant de n'avoir rien vu, de ne pas remercier surtout, se retire en silence vers la maison voisine. Si le paquet devient trop volumineux ou trop lourd, cela regarde le petit, qui saura du reste bien se tirer d'affaire ; il vendra sa charge, de manière à n'avoir à porter que des roupies dans sa bourse : — on achètera bon prix des choses si saintes, appartenant au révérend. Le bonze et la Nirwânâ.

Le moine, lui, absorbé dans ses sublimes méditations, ne voit rien, n'entend rien, marche en silence, machina-

lement, déjà à moitié entré dans la Nirwânâ. Il ne porte jamais qu'un parasol et un éventail.

Le parasol est parfois un beau parapluie européen, parfois un composé indigène indescriptible : pour manche, un bâton comme il faut : pour baleines, de petits bâtonnets droits, peu solides, mais d'autant plus multipliés; pour toile, des feuilles de palmiers repliées quand on ferme, étalées et superposées quand on ouvre. Le bonze porte toujours son parasol ouvert et penché horizontalement, comme si le soleil était accroupi là-bas dans les broussailles, alors que l'innocent astre du jour lui darde peut-être ses rayons à pic ou bien lui sourit chaleureusement tout juste de l'autre côté du parasol. Je dois avouer cependant que j'ai vu des exceptions. Tel bonze fermait son parasol en plein soleil et l'ouvrait soigneusement en passant dans l'ombre... Que c'est beau la Nirwânâ!

Mais que peut bien être cette espèce de tapis ou d'étoffe brodée, d'un mètre carré, que porte toujours le petit compagnon du bonze et dont le gamin semble parfois ne savoir que faire?

Quand tout autre indigène tient en main une pièce d'étoffe qui pourrait le gêner, qu'elle soit petite comme nos mouchoirs de poche, ou grande comme un essuie-main, comme un drap de lit, ou même comme deux draps de lit, il trouve bien vite son expédient. Il n'a pas de poches — du reste, à vous-même, à quoi vous serviraient ici vos poches? — Il le prend donc par un bout, le tourne, le tourne autour de sa tête, le tourne toujours, mais avec un art que je ne sais pas encore imiter, jusqu'à ce qu'il vous apparaisse rayonnant de gloire sous un majestueux turban. Eh bien, notre petit apprenti bonze, un gars de douze à quatorze ans, ne se fait jamais un turban de sa pièce d'étoffe. La tentation lui en vient cependant, je parierais cent contre un! Suivons le silencieux duo : il nous faut voir cela!

Après une assez longue promenade, nous voici à la station du chemin de fer. C'est le moment de regarder.

Voici un banc pour le repos des voyageurs, en plein air :



DANSE DU DIABLE DANS L'INDE

c'est la salle d'attente. Le bonze marche vers le banc, parasol ouvert ou fermé, éventail pendant, regard hébété par la profonde méditation de la Nirwânâ. Il regarde le banc, comme on fait pour choisir une place, puis se retourne vers un autre méridien, comme on fait pour s'asseoir à la place choisie... et reste debout. Alors le petit novice déploie sa pièce d'étoffe, et lentement, pour que ce soit solennel, couvre de ce carré de tapis la place élue; le bonze y dépose sa méditante personne, puis reste immobile. Oh! la Nirwânâ! Puis le petit factotum va prendre les billets, les garde — Sa Révérence ne toucherait jamais quelque chose d'aussi profane — et se place debout derrière le banc, ou si le local ne s'y prête pas, devant. Une fois, j'en vis un s'asseoir sur le même banc, mais à l'autre extrémité. Il est vrai qu'il fallait attendre longtemps. Personne, d'ailleurs, ne viendra s'asseoir sur ce qui reste libre de ce banc. Et quand le train approche, l'abandon des places sur le banc se fait dans l'ordre inverse, mais dans le même esprit. Puis dans l'heureuse voiture choisie pour transporter la jaune Sérénité, le choix d'une place recommence dans le même esprit et dans le même ordre.

***

**Propagande bouddhiste.**

Il y a quelques années seulement le bouddhisme se mourait comme religion; les missionnaires catholiques osaient déjà espérer quelque succès, car le peuple, sans se convertir encore à Jésus-Christ, méprisait bien ouvertement ses bonzes et leur culte, et tombait dans une indifférence et un manque de toute religion, qui ne peuvent pas rester l'état normal de multitudes. Déjà même quelques conversions s'opéraient.

Mais le diable veillait, et la méchante bête sut trouver des aides. Il y eut d'abord le mouvement théosophiste : pendant un an ou deux, on ne parlait que de M[me] Blavatsky et de ses farces; puis comme cela ne pouvait pas durer sérieusement non plus, il y eut des malheureux plus dangereux que les théosophistes. Le protestantisme américain était prédestiné à les fournir.

Un ministre protestant, ayant lu et relu sa Bible, et

turellement la comprenant à sa façon, ayant en outre 'ié quelques livres de théologie de je ne sais quelles ectes, aboutit à force de spéculations... — et, je soupçonne, à force de pratique surtout, car il s'est déjà marié et démarié pour se remarier une demi-douzaine de fois, — aboutit donc à se proclamer purement et simplement bouddhiste.

S'il n'avait fait que cela, le malheureux n'aurait causé de mal qu'à lui-même! Mais il avait soif de renommée et besoin d'argent. Il se mit donc à faire de la propagande, ne réussit qu'à moitié dans l'Inde, fut éconduit assez peu poliment au Thibet, où on lui fit entendre qu'étant en possession paisible d'un bouddhisme séculaire, on n'éprouvait aucun désir de ses réformes. Il vint à Ceylan et trouva les temples presque déserts, plusieurs en ruines, les bonzeries en décadence et en train de se vider de plus en plus.

Alors il parcourut le pays, donnant partout des conférences, provoquant des réunions, imprimant des brochures populaires, des feuilles volantes pleines de mensonges et d'impiétés. Il composa des catéchismes bouddhistes, des recueils d'objections contre les vérités les plus fondamentales de tout christianisme, et même de toute religion naturelle, qu'il présentait en langage populaire et d'une manière facile à saisir. Débitant parfois effrontément comme fruit de ses dernières études, les objections qui grossissent tous nos cahiers classiques et que l'on trouve dans la Somme de Saint Thomas, il avait seulement soin de retrancher, sans rien en laisser soupçonner, les réponses qui partout suivent ces objections. Il fit si bien, aidé bientôt par quelques blancs, renégats comme lui, et par tout le corps de la bonzerie, que le culte, la religion, tout le système de superstitions bouddhistes, ressuscita pour ainsi dire de sa mort d'inanition, et fortifié par cette belle réforme, étayé de ces beaux arguments inouïs jusqu'ici, reprit tout son empire sur ces pauvres masses encore aux trois quarts sauvages.

C'est un réveil, disons mieux, c'est une transformation du bouddhisme, qui n'avait jamais fait de polémique ni pris des airs scientifiques.

Est-ce une crise, qui passera avec cet homme? Personne

n'oserait en répondre. Le fait est que si l'on ne soigne mieux l'éducation de l'enfance, si l'on ne multiplie les écoles primaires, au prix de quelque sacrifice que ce soit, je ne vois pas comment on propagera jamais la foi dans notre île. Le diocèse de Galle, avec ses sept prêtres, a montré dans ce sens beaucoup d'initiative et de travail. Qu'il serait triste de laisser d'abord à la jeunesse le temps d'être trompée et corrompue, pendant qu'on s'adresse avec ardeur aux adultes pour les convertir, ou qu'on tâche de les maintenir en paroisses!

***

Le bouddhisme et l'hindouisme et le mahométisme, aussi bien que le protestantisme, n'ont pas reculé beaucoup, et sont très faciles à fanatiser à propos de tout et de rien. Les pagodes et les dâgôbâs se restaurent et semblent sortir de terre; les exigences des malheureux païens grandissent à vue d'œil. Il y a trois ans, pour entrer dans un temple païen, vous n'aviez qu'à demander au gardien de vous ouvrir et, en curieux, vous visitiez tout. Un petit pourboire au pauvre diable, en sortant, et il était votre ami, tout à vos ordres pour satisfaire votre curiosité une autre fois. Il y a deux ans, on nous demanda d'ôter nos chapeaux avant d'entrer dans le sanctuaire. Passe pour cette politesse que je vous ferai, à vous, mais non pas à ce dieu couché là-bas sur son autel.

Dernièrement, dans une petite excursion avec quelques séminaristes, je fus curieux de voir un monastère dont ils m'avaient parlé. Quand nous nous présentâmes, le jeune gardien nous pria d'ôter nos chapeaux avant d'entrer au temple : nous le fîmes sans répliquer. Il nous pria d'enlever aussi nos chaussures pour paraître nu-pieds devant le dieu. Alors j'élevai la voix et demandai s'il se moquait de nous?... « Allons! voyons! ouvrez cela et laissez-nous voir! »

Le vieux Swâmi à grande barbe blanche, appuyé sur un grand bâton de cannelle de cinq pieds de haut, et commandant du regard, de la voix et du geste, — pas du bâton cependant, — entouré de douze ou quinze séminaristes en robes

bleues et ceintures rouges, tout cela sembla faire quelque impression, et notre pauvre bonze ouvrit la porte... il ouvrit même les deux portes, pour nous donner du jour, car il n'y a point de fenêtre.

Intérieur d'un temple.

L'intérieur du temple n'avait rien de bien remarquable; ils se ressemblent presque tous, ces temples. En y pénétrant vous vous trouvez devant une table peu longue : deux pieds, mais large de vingt ou trente. C'est l'autel. Vous y trouvez encore les fleurs offertes par les derniers pèlerins, mais pas les fruits : les bonzes en ont eu soin, ainsi que des pièces de monnaie. Derrière cette table, le grand Bouddha, parfois assis, les genoux écartés, les pieds croisés et alors son estrade peut mesurer deux mètres de côté; mais plus souvent il est couché sur le côté droit et étendu, il vous regarde, ou à peu près. Sa taille est de vingt à vingt-huit pieds. Il est sculpté en pierre ou en bois, poli, peint en jaune clair, verni, brillant. Sa figure n'a aucune expression, il est absorbé dans la Nirwânâ.

A peine arrivé en sa présence, je ne pus m'empêcher de lui faire quelque irrévérence, je mis mon chapeau et parlai tout haut, et du bout de mon bâton je fis tomber à terre quelques fleurs de l'autel. Nous parlâmes tous à haute voix. Le bonze n'osa pas faire de remarque; il est vrai que nous le questionnions sur la signification de toutes les caricatures qui couvraient les parois. Il finit par nous répondre très gentiment : c'était le catéchisme bouddhiste en images.

Voici les différents tourments de l'enfer, en attendant une réincarnation. Voyez cette femme infidèle condamnée à monter en grimpant sur un arbre tout hérissé d'épines, et recevant en même temps des coups de fouet de son mari. Voyez cet homme qui a tué ou blessé des animaux; il est maintenant mordu, déchiré par toutes sortes de bêtes. Voici un homme qui a tué un bonze; des diables le coupent en pièces, le tenaillent, le scient, le hachent. Voici un buveur; il est maintenant exposé au soleil brûlant, entouré de feux et de fumées, la langue et le gosier desséchés, et il n'a rien à boire. Voici un marchand qui a trompé dans son commerce; il est attaché à une roue, au

milieu de couteaux, de faux, d'épines, etc., la roue tourne et le misérable reçoit mille accrocs et entailles... Voyez encore ce menteur, entraîné au fond de la mer, au milieu d'écrevisses, de tortues et de monstres qui se jouent de lui...

Et notre jeune bonze, tout en nous expliquant ces scènes, partageait, sans se gêner, notre cordiale hilarité.



MAGICIENS BOUDDHISTES

Le temple tout entier pouvait avoir une quarantaine de pieds de large, mais la profondeur n'était pas en proportion : nous ne pouvions faire que deux pas en avant, nous touchions l'autel, derrière lequel Bouddha couché était adossé au fond de l'enceinte; la hauteur n'allait nulle part à douze pieds.

Remarquez-vous que je ne parle ni de murs ni de voûtes? C'est qu'il n'y en avait pas à cet étrange temple : trois trumeaux seulement, encadrant les deux portes — chacune à deux battants, — et c'est tout, le reste était le creux du rocher dans la montagne. Laissez-moi vous décrire cela de plus près. Tout ce couvent de bonzes est très curieux; on m'en avait averti, mais la réalité surpassa mon attente.

*
* *

**Un couvent de bonzes.**

Donc, par une belle journée bien claire, bien sèche et chaude en proportion, nous voilà partis, tous nos théologiens et ma misère, en route pour Matalé : un gros village,

chef-lieu de district et centre d'une mission, à vingt milles d'ici; — dites vingt-quatre kilomètres, mais soustrayez dix-huit kilomètres de chemin de fer. Le Père missionnaire bénédictin nous reçut... comme on reçoit, au bout du monde, quand on voit si rarement son semblable. Puis, le cuisinier promettant de faire de son mieux pour midi, nous partîmes pour le couvent. On me conduisit d'abord hors du village et quand décidément il n'y avait plus rien à voir ni à espérer qu'un ruisseau, des herbes et quelques collines dans le voisinage et, au loin, des montagnes, derniers restes de celles de Kandy, tout à coup :

— C'est ici, Père, nous y sommes!

— Nous y sommes? Vous voulez rire? Je ne vois rien, moi!

— Là, Père, ce rocher.

— Ah! derrière ce rocher.

— Non, pas derrière.

— Ah! ah! dessus alors; mais je n'y vois rien.

— Non, pas dessus.

— Ah! çà, ce n'est pas dedans, par exemple!

— Si, c'est dedans.

Hilarité générale! Mon regard dut être fort expressif.

De fait, à notre gauche le terrain montait un peu et devenait rocailleux; puis différents blocs de rochers s'élevaient en désordre : çà et là des palmiers ou quelques arbustes masquaient les anfractuosités des pierres, de sorte qu'à distance de cinq cents pas je ne croyais voir qu'une roche noire d'une seule masse, de deux à trois cents pieds, et plus ou moins entourée de broussailles.

Mais en approchant, j'aperçus vite que ces broussailles étaient un bois de grands arbres, plantés bien haut dans des fentes du roc. Et ce grand rocher n'est pas une masse unique, mais tout un assemblage de blocs amoncelés très irrégulièrement. Tel bloc est une pièce de quatre ou cinq pas de côté, tel autre de vingt, de quarante, et plus. L'un est couché à terre, l'autre planté droit comme un pieu colossal, un autre incliné sur deux ou trois voisins, ou encoigné entre deux autres, de manière à surplomber le vide et à sembler perpétuellement prêt à tomber. Et toutes ces

ouvertures, ces fentes, ces trous, ces couloirs, les uns profonds, noirs et obscurs, les autres à jour, font un effet effrayant. Si j'avais été seul, je crois que je n'y aurais point pénétré : vous rirez si vous voulez de mon manque de courage.

Mais j'avais beau chercher, je ne voyais pas ombre de couvent; on s'amusait beaucoup autour de moi.

Enfin, voici une entrée, un couloir entre deux rocs. Sa largeur lui donnerait l'air d'une voie carrossable, s'il n'y avait tant à escalader, à monter et à descendre. Puis la voie s'aplanissant devient en même temps plus large : on se trouve sur une petite plaine à laquelle aboutissent plusieurs ruelles. Ce préau, long d'environ trente ou quarante pas, semble un fond de puits, au milieu de tous ces rochers. Ici, plus de végétation : pas d'arbres, il n'y aurait point place pour eux; pas d'herbes, le sol est trop piétiné : à n'en pas douter on y vient beaucoup.

Toutes ces cavernes sont murées jusqu'à hauteur de six pieds; parfois il faut par-dessus un petit toit pour protéger, et parfois il n'en faut pas, grâce au roc qui surplombe. Chaque mur est percé d'une porte, l'un ou l'autre même d'une fenêtre. Voilà autant de cellules pour les moines.

Mais remarquez bien que ces cellules ont irrégulièrement distribuées entre les rochers. Comment arriver à chacune d'elles? C'est le secret de l'habitant. Il est vrai que pour des pieds nus, tout tient lieu d'escalier : une bosselette de la pierre, et ils s'y accrocheront : on crierait au miracle!... Voici un autre rocher; montons là, tâchons de ne pas nous casser un bras ou une jambe; ce n'est pas très élevé : une hauteur d'homme. Un couloir entre deux rocs, vingt pas, encore un petit préau également entouré de rochers noirs et également piétiné. Dans un coin à droite, une cellule comme les autres. A gauche un très grand rocher, en bas deux grandes portes. C'est le temple dont je vous parlais tantôt : Bouddha est là dedans!

***

Après la visite du temple, nous trouvâmes un côté par où il nous fut possible, avec nos souliers, de monter sur le

sommet d'un de ces blocs les plus élevés. La vue, de là, est très belle; mais le soleil était si chaud! Derrière une pointe nous découvrîmes de nouveau un petit autel bouddhique, mais cette fois sans aucune image, ni statue. Une simple table en pierre sur laquelle on avait brûlé des offrandes et ensuite répandu des fleurs.

La descente ne fut pas facile... mais nous aidant du bâton, des pieds, des mains, de tout enfin, nous arrivâmes sans rien nous briser, quoique avec force égratignures. Je me suis souvent demandé depuis, si ce n'est pas ainsi qu'il faut nous imaginer quelques-unes des retraites dans la solitude de nos anciens Pères de la Thébaïde.

Outre les trous et les crevasses ainsi fermés de murs d'argile et convertis en cellules, il en existait beaucoup d'autres, pêle-mêle partout, restés ouverts...; je ne dirais pas inhabités, car de l'un d'eux s'échappait une volée de chauves-souris, réveillées par nos conversations; dans l'autre se retiraient des reptiles, lézards, caméléons, petits serpents; d'un autre je vis sortir, pour y rentrer tout de suite plein de frayeur, un serpent d'assez belle taille, près de deux mètres. Ces bêtes sont généralement très timides et fuient avec une rapidité étonnante; elles ne sont dangereuses que lorsqu'elles se croient attaquées.

***

**erelle sin-** **ɩaiaise.**

A propos de bêtes, l'une des plus incohérentes qu'on puisse rencontrer est une espèce de sauterelle, ou de demoiselle, que l'on trouve assez fréquemment dans nos broussailles.

Je ne sais vraiment par où commencer pour vous donner une idée de cette inanité : en récréation nous l'appelons parfois l'*ens ut sic*. Voyons!

Vous connaissez des aiguilles à tricoter! Ces longues maigreurs, entre les mains de nos ménagères? Eh bien, prenons un paquet de cela; nous allons reconstruire notre bête. Je saisis une aiguille à tricoter, raide et droite, couleur d'acier bleu, ou bien couleur grise, ou couleur jaune mat, ou brun luisant, — il y a pour tous les goûts.

A un bout j'ajoute une boule d'autre couleur, de cinq à six



millimètres de diamètre; la boule peut avoir en avant une petite dépression conique. Voilà la tête et le cou, n'y touchons plus : brisons ce cou à la longueur de huit à dix centimètres.

Je prends une autre aiguille à tricoter, de même couleur, ou à peu près. Je l'ajoute bout à bout au cou, de manière à dévier légèrement de la ligne droite. Cela tiendra par une charnière invisible. C'est le corps; — et nous n'ajouterons pas de queue. Ce corps sera un peu moins long que le cou. Laissons cela!

Maintenant il nous faut trois paires de pattes, dont deux s'attacheront miraculeusement, toujours par des charnières invisibles, au corps, tout près du cou; la troisième au corps, tout près de là où il n'y a pas de queue. Pour faire ces pattes il me faut des cuisses, des tibias, des pieds. Chacune de ces pièces sera uniformément un morceau d'aiguille à tricoter. Pour la première paire, près du cou, les cuisses seront d'un décimètre, les tibias d'un demi-décimètre, les pieds d'un centimètre, terminés par un tout petit ongle crochu. Pour les deux autres paires, dont l'une toute voisine de la première, les cuisses n'auront que la longueur des tibias. Et c'est tout!

C'est tout, vous dis-je!... Surtout, n'allez pas ajouter des chairs, de l'embonpoint, des poils, ou tout autre chose! Regardez-moi cette construction, debout sur les quatre pattes de derrière, articulées à angles très accusés à toutes les jointures; relevant le cou et la tête et déclamant à grands gestes avec ces deux longues pattes de devant. C'est comique! Vous pensez à une caricature de centaure du feu roi Minos... De temps en temps vous trouvez un exemplaire portant aux grandes cuisses de devant, et tout en haut, près du corps, une petite plaque à peu près ronde, d'un centimètre de diamètre; on dirait deux cuissards, ou deux boucliers, je ne sais trop, rouges ou jaunes. Est-ce une espèce particulière? N'est-ce pas plutôt le mâle? Est-ce le vieillard qui gagne cet appendice?... Encore faut-il une certaine habileté pour découvrir entre les branches d'un arbuste, cette bête grande comme un homard, et invisible comme un bout de fil, invisible... comme l'étoile polaire, la vieille amie, que nous regardions si souvent en

Europe, et que je n'ai plus revue qu'une seule fois depuis que je suis ici. On m'avait dit qu'elle était visible, la vieille, mais d'aucune fenêtre de la maison, ni d'aucun coin de chemin on ne pouvait la découvrir.

***

La lune à Kandy. Un soir enfin, dernièrement, par un beau ciel étoilé, je m'aventurai seul, à monter et à tourner jusqu'au sommet de la colline voisine. De là pendant le jour on jouit d'un superbe panorama, sur toute une partie de la vallée du Mahâvéligangâ; le soir, ce ciel est beau, cette vallée obscure et silencieuse est mystérieusement étendue à vos pieds, à plusieurs lieues de distance, et s'enfuit bien loin... Et là-bas, bien bas à l'horizon, est l'étoile polaire : je la reconnais bien maintenant, mais il a fallu monter haut pour la voir si bas. On voit mieux ici ces singulières constellations inconnues et si brillantes.

Mais ce qui m'a le plus frappé, dès mon arrivée, c'est cette lune si éclatante, dont l'éclat ressemble à la lumière électrique, blanche, mais aux ombres tranchées et noires. On y peut lire une lettre sans trop de peine; cependant après quelque temps cela fatigue l'œil. Mais comme elle est drôle et capricieuse, cette lune tropicale ! En Europe je la voyais aller d'orient en occident, en parcourant un chemin qui ne différait pas trop d'une fois à l'autre. Ici, il me semble qu'elle parcourt toutes les latitudes, avec des écarts qui me déroutèrent d'abord : tantôt en passant par le sud et tantôt par le nord, tantôt se levant mi-chemin du nord, tantôt michemin du sud. Je sais que cela s'explique, mais cela ne laisse pas que d'être frappant.

Et ce qui est au moins aussi frappant, c'est la figure de cette étrange lune. A son premier quartier vous la voyez se coucher en forme de croissant, les deux cornes également hautes, comme on la représente souvent sous les pieds de la sainte Vierge, et en regardant un peu attentivement dans la matinée vous la retrouvez, se levant, les deux cornes en bas, retombant comme une toison d'or. Au contraire, à son dernier quartier, vous la verrez après minuit se lever joyeuse et fière, les deux cornes en l'air; puis avant le soir,

si le soleil n'est pas trop méchant, s'en aller, rieuse encore, cornes en bas, comme un chat qui fait le gros dos. Mais jamais vous ne pourrez parler de la luna mendax,

*quae Crescens dicit Decresco,*
*et Decrescens dicit Cresco!*

— Pardon! Voilà un bien long babil, n'est-ce pas, pour vous dire que je ne vous oublie pas!



# 19me LETTRE

**Le bœuf chez les Indiens. — « Le Swâmi tue! » — Les médecins-sorciers. — Meurtres et coups de couteau. — Requins et crocodiles. — Éléphants. — Apologue indien.**

—

*Kandy, 18 octobre 1898.*



. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'AUTRE jour, un séminariste aux grandes dents aussi blanches que sa peau est noire, et son âme pieuse et pure, vient me demander une permission...

— Père, pouvons-nous aller au petit fourneau y brûler quelques fibres de coco? Nous serions trois ou quatre ensemble, pendant une récréation.

— Oui, très bien. Vous voulez faire cuire quelque chose ?

— Oui, Père; préparer un peu de poudre dentifrice...

— C'est très bien, faites cela.

Et ils me quittèrent, non pas dans la direction du petit fourneau, mais résolument vers la prairie.

— Tiens! me dis-je, où vont-ils maintenant?

Ah, mais! C'est que dans la prairie paissaient une dizaine de petites vaches. Des vaches! Quand un Indien voit une vache, son instinct le porte de ce côté; et dans la prairie il trouve toujours quelque chose à ramasser; et ce quelque chose lui servira toujours, c'est un trésor! Le païen s'en

fera un onguent sacré, et bientôt vous le verrez reparaître avec le front, la poitrine, le ventre enduits de belle bouse blanche, en l'honneur de tel dieu ou déesse. Mais le chrétien?... Et le séminariste?... Ah mais, pour le coup, j'étais intrigué.

Je suivis mes hommes lorsqu'ils revinrent, portant leur trouvaille en mains. Ils allèrent d'abord laver leurs gâteaux à l'étang : l'intérieur sera propre et pur, c'est clair; mais l'extérieur peut avoir reçu quelques poussières ! Enfin, nous voici au fourneau, le feu pétille, le gâteau y est déposé et flambe comme un doux encens. La cendre est ramassée, mise en petites boîtes, de vieilles boîtes à allumettes suédoises ou japonaises; et voilà! « Merci, Père! » Je n'en croyais presque pas mes yeux!

— Et vous allez vous faire de belles dents avec ça?

— Voyez plutôt, Père, comme ça va bien!

Et d'un léger sourire courant d'une oreille à l'autre, ils me montraient leurs splendides rangées d'ivoire !

— Dans notre caste on fait toujours ainsi, Père; d'autres font un peu autrement; ils prennent du charbon de bois, et le pilent ou le broient; d'autres se font de la poudre en frottant doucement l'un sur l'autre deux morceaux de briques. Alors les gens délicats y ajoutent un peu de parfumerie, soit une pincée si elle est en poudre, soit une goutte de liquide, qui après évaporation laissera son arome. Mais nous, séminaristes, n'avons plus besoin de tout cela!...

— Excepté quand vous savez en attraper, hein, gaillards! ajoutai-je à part moi.

* * *

**Le bœuf chez les Indiens.**

Ce culte du bœuf! Que voulez-vous? Il est bien profondément ancré dans les esprits. Le bœuf Apis des Égyptiens, le veau d'or des Juifs, le beefsteak et le roastbeef des Anglais, le filet des Français, la bouse des Indiens, la frayeur superstitieuse des païens à l'idée de manger sa chair, le dégoût inné encore chez les chrétiens pour ce plat que d'ailleurs ils trouvent excellent quand ils s'y mettent, cette convention tacite des bramines libres-penseurs qui, ne dédaignant pas cette partie de la cuisine anglaise, et ne

voulant pour rien au monde avouer leur dégradant appétit, appellent cela manger du mouton européen!... Expliquez-moi tout cela. Et d'autres même, plus austères, ascètes végétariens purs, parlent des légumes qu'ils mangent avec quelques fruits, quelques conserves européennes!...


ATTELAGE DE BŒUFS

Il y a trois mois, un vieux bœuf malade mourut dans notre étable. Le F. Reynders le fit enfouir au coin du bois de cannelle, puis n'y pensa plus.

Trois semaines plus tard, le hasard le ramena au même endroit. Il y avait un tertre et une tombe couverte, comme au cimetière des hommes, de fleurs et de petites branches de verdure. Enquête faite, il se trouva qu'un de nos ouvriers, un bon brave chrétien, dont la hutte était assez voisine, avait pensé qu'il ne convenait pas de laisser ainsi dans l'abandon cette charnelle dépouille du vieux bœuf. Mais pourquoi, enfin?... Vous, chrétien, croyez-vous encore à ces bêtises de la métempsycose? Non; mais cependant il lui avait semblé que cela ne convenait pas.

Ce qui n'empêche que quand le bœuf est attelé pour le travail il reçoive des volées de coups de bâton à vous faire frémir. Que de fois j'ai songé : malheureux! si j'étais ton bœuf, tu passerais certainement et bientôt par le bout de mes cornes pour t'apprendre, sauvage que tu es, à avoir un atome de cœur! Et quand les coups de bâton ne suffisent pas à vaincre la fatigue de la pauvre bête; quand les cris éclatants : *gnâ! gnâ! ddâ! t'chwò!* n'aident plus; quand le bâton, craignant sans doute de voler en éclats sur ces côtes qui résonnent creux, se met à piquer avec colère tous les

environs de la queue, et que cela ne produit plus d'effet; quand la queue prise en main est tournée violemment comme une manivelle de moulin, et que la pauvre bête n'en est pas plus ranimée,... vous voyez l'homme, ne se possédant plus, prendre la queue entre les dents et la mordre avec rage!

Bien des fois, devant ces accès inhumains je me détournais, et le cœur gros, les larmes aux yeux, je me disais : C'est cruel, c'est sauvage, c'est fou; mais en Belgique nous avons un million de fois tous les jours des colères plus coupables; ces brutes de païens ne blasphèment pas leurs faux dieux; pourquoi faut-il que les seuls chrétiens blasphèment le seul vrai Dieu? Pardonnez-leur, bon Maître, ils ne savent ce qu'ils font.

Au reste, ce n'est pas le bœuf seul que la métempsycose respecte... à ses heures. Je me rappelle vous en avoir parlé déjà, ce sont toutes les bêtes, n'importe lesquelles. Dernièrement, à vingt pas de la maison, le P. Opdebeek tue à coups de bâton un serpent à lunettes, très dangereuse bête, appelée aussi cobra, du nom portugais qui est resté en usage. Le cadavre, d'un mètre et demi de long, restait là au bord du chemin; un domestique païen, Malais, le voit, et vite vient avec je ne sais quel instrument l'enterrer, puis court chercher un pot de lait, dont il arrose la tombe; il y ajoute quelques fleurs, et, pauvre bon Samaritain, s'en va le cœur soulagé par sa charitable action.

***

„Le Swâmi tue!“

Il y a quatre ou cinq jours seulement, je tuai moi-même un petit serpent long d'un demi-mètre, mais qu'on dit dangereux. Je me croyais seul; mais une voix cria : « le Swâmi tue! » En un instant j'étais entouré de cinq hommes, venus là, je ne savais comment. Un moment je songeai : vont-ils me faire quelque chose? défendre le serpent! Mais non! ils me regardaient, ahuris, se demandant peut-être comment le diable allait m'emporter! Personne ne m'emporta; moi, j'emportai le serpent mort pour l'envoyer pourrir dans un fossé. Enfin ils s'écrièrent : « C'est bien fait; ce serpent est

très méchant! » Mais aucun d'eux n'aurait jamais osé lui faire le moindre mal...

Je ne sais si l'on parla de mon exploit. Ce n'est peut-être qu'une pure coïncidence, mais le lendemain je regardais par ma fenêtre une famille qui passait.

Le père au beau turban marchait en tête, visiblement conscient de sa dignité. La mère, drapée dans les couleurs voyantes de l'arc-en-ciel, suivait docilement avec la petite fille d'une dizaine d'années. Puis venait seul, en gambadant, le jeune héritier masculin de deux ou trois ans. On ne me voyait pas; je ne pouvais que faire une oraison jaculatoire pour leur conversion. Tout à coup, le petit Benjamin leva les yeux et rencontra mon regard; d'un bond il se jeta dans les jupes de maman, qui s'accrocha à papa, la fillette disparaissant dans le groupe; et tout s'évanouit comme par enchantement dans le bois.

Cinq minutes après, j'étais demandé à la porte, et tremblante, se prosternant presque, la famille, par l'organe du magnifique papa, me priait d'accepter l'offrande d'une noix de coco. Deux raisons me portaient à accepter : les gaillards n'avaient pu aller assez loin pour acquérir ce fruit; ils l'avaient évidemment volé dans le jardin même; puis, si je refusais, ils allaient tomber mort de frayeur... car c'eût été leur dire que j'avais jeté un sort sur eux et que je le maintenais. J'acceptai l'offrande propitiatoire, et l'on détala... Eh bon! Me voilà presque sorcier dans mes vieux jours; et si l'on se porte bien là-bas dans telle maison derrière le bois, c'est parce que j'ai bien voulu ne pas me servir de ma puissance; et si je ne m'en suis pas servi, c'est parce que bien vite, bien vite, on a réussi à m'apaiser.

*
* *

**Les médecins-sorciers.**

Hélas! j'accepterais encore volontiers quelques noix de coco pour être le seul sorcier connu dans le pays; mais il s'en faut de beaucoup. Les bonzes sont une puissance ici, et parmi eux une classe à part est celle des médecins-sorciers. S'ils ne font ni miracles ni vrais prestiges diaboliques, ils font fortune; ce qui, je crois, leur plaît tout autant. Avant une entreprise quelconque, avant la con-

clusion d'une affaire, il faut consulter le devin, et le devin consultera les astres, ou un jeu de cartes, ou la flamme d'une chandelle, ou le vol d'un corbeau, ou les lignes de votre main, ou la fumée d'un de vos cheveux qu'il fait brûler, ou le chant du vent dans les fentes de votre toit, ou l'eau dans laquelle il vient de laver vos pieds, ou mille autres indices dont lui seul a le secret. Et personne n'oserait contrevenir à sa sentence.

Une des difficultés du missionnaire est d'en détourner ses chrétiens. Et si quelqu'un tombe gravement malade, si l'on croit voir les approches de la mort, c'est alors qu'il y a sabbat! D'après sa fortune, un, trois, quatre, dix de ces misérables viendront exécuter la danse de la mort, pour conjurer le démon tueur des hommes; ce qui aidera presque infailliblement le malade à mourir plus sûrement et plus vite; car voici en quoi la scène consiste.



RIVIÈRE DANS L'INDE

Dès que la famille appelle un ou plusieurs sorciers, ils arrivent et s'emparent de la maison et du malade. Tout le monde doit sortir, et le patient est couché au milieu de la pièce. On lui attache aux mains, aux bras, au cou, aux jambes, de jolis délicats cordons de soie, de différentes couleurs, qui le relieront à tous les coins de la maison, surtout aux ouvertures, portes, fenêtres, trous, fentes quelconques. C'est le long de ces rails, je crois, que le démon de la mort devra s'enfuir. Puis on le laisse seul, on sort, on entoure la maison, qui reste ouverte autant que possible; tout le monde est écarté, la famille surtout.

Alors commence la danse pour le diable ; chaque sorcier est armé, aux mains, d'un petit tambour avec grelots, aux pieds, de petites sonnettes, aux reins d'une ceinture de gymnase qui l'aide à se gonfler les poumons ; il a une voix de stentor, et en avant la musique ! Tous les bruits, les cris, les sifflements, les hurlements imaginables se succèdent sans relâche et sans cadence, au milieu de bonds et de soubresauts invraisemblables. Les coups de tambours et de sonnettes, les sauts, les courses, les galops autour de la maison, les arrêts subits, les roulements par terre, les reprises enragées ; très souvent l'accompagnement de tous les chiens du voisinage, accourus à la fête sans aucune intention de se taire,... tout cela est bien imaginé pour vous faire croire à une invasion de tous les diables du quartier !

Et cela va durer sans interruption jusqu'à ce que guérison ou mort s'ensuive : ce sera deux ou trois heures, ce sera une nuit entière, ce sera vingt-quatre, trente-six heures... ; tant pis pour les voisins s'ils ne dorment pas. Ils devraient plutôt venir et aider eux-mêmes à faire du bruit ! Ce serait plus vite fini. C'est aussi ma conviction ! Si le malade résiste, il est fort ! S'il s'endort, on redouble les cris : il ne peut pas dormir, il doit guérir ou mourir ; s'il se plaint, s'il gémit, on hurle plus fort pour couvrir sa voix : il ne doit pas gémir, il doit guérir ou mourir ! Qu'il commence par là, et tout sera fini. De fait, cela finit toujours ! Les sorciers sont là, égosillés, rauques, mais non prêts à se rendre. Ils se relaieront, s'il le faut ; ils boiront un coup de liqueur d'arak, et plus ivres, plus furieux que jamais, ils reprennent et reprennent toujours.

Dans les villes, la police anglaise défend ces folies nocturnes, et vous pouvez faire un procès au sorcier qui vient troubler votre sommeil ; mais dans les villages la liberté est plus grande. Or, notre séminaire n'est pas dans la ville même de Kandy, mais dans le village d'Ampitiya, voisin immédiat et comme faubourg de Kandy. Nous sommes perchés sur nos montagnes, isolés au milieu de notre propriété ; mais c'est égal, quand il y a un malade au fond de la vallée, les échos sont tels que plusieurs de nos séminaristes n'en dorment pas.

Je me demande parfois si ce n'est pas là une des principales malices du démon. Il a su inventer une espèce de sacrement à l'envers, pour aider ses pauvres victimes à mourir le plus mal possible, au milieu d'élans de colère et de désespoir, dans l'impossibilité d'entendre même, avec un peu de calme, la voix de la grâce suprême que Dieu pourrait leur donner dans ces derniers moments.

**Coups de couteau.**

Et si l'on tue les mourants, on ne se fait pas faute de tuer aussi les bien portants. D'après les statistiques officielles, dans aucun pays du monde connu, la proportion des meurtres, des coups de couteau plus ou moins graves n'est aussi élevée qu'à Ceylan. C'est surtout vrai au centre et au sud de l'île, c'est-à-dire dans les deux diocèses de Kandy et de Galle, la citadelle du bouddhisme. Pour un rien, le Singhalais tire son couteau; et si dans un premier éclat de colère il ne réussit pas à se venger, sa rancune durera longtemps et sa vengeance n'en sera que plus préméditée et plus cruelle.

Une police bien organisée, une gendarmerie incorruptible feraient quelque chose. Mais là même se trouve une des grandes difficultés : allez me choisir des éléments pour composer une bonne police, parmi ces vauriens qui sont toujours prêts à se laisser corrompre pour quelques roupies et toujours prêts au parjure pour se tirer d'affaire. Les autorités anglaises portent de sages règlements de police, mais à quoi bon des règlements si l'on n'a personne pour les faire observer? Ici, plus que partout, on touche du doigt la nécessité du catholicisme et l'illusion de tous ceux qui s'imaginent faire bonne besogne sans le Christ et son Église. *Et non est in aliquo alio salus!*

* * *

**Requins et crocodiles.**

On dit... mais je vous livre ce dire pour ce qu'il vaut..., on dit que pour se baigner dans le port de Colombo et ses environs, il est fort inutile de savoir nager. Jamais on ne se noie dans les eaux de notre mer : les requins ne vous en laissent pas le temps! Sur ces côtes splendides et ces admirables plages, il serait si facile d'établir de délicieuses sta-

tions balnéaires, mais il n'en est jamais question : pas un nageur n'oserait s'y risquer. Déjà dans les rivières il ne fait pas toujours sûr. Le Père Standaert m'a montré, au fond de son jardin, au bord de la rivière, un enclos formé de fortes palissades bien serrées pour empêcher les promenades indiscrètes des crocodiles dans sa cure et sa sacristie. Pour pouvoir se baigner il a fallu planter des pieux dans l'eau de manière à isoler une petite baie, sorte de bassin ombragé de beaux arbres, caché dans de magnifiques roseaux, et à l'abri des vilains amphibies dont on entend les colères de l'autre côté de cette clôture. Le courant de la rivière renouvelle continuellement l'eau du bassin ; ce serait charmant, n'était cependant la pensée d'un voisinage toujours peu rassurant.

***

Dommage qu'on ne puisse pas se donner une peau plus dure, comme ce coquin d'éléphant que voilà au milieu de la rivière, se promenant avec sensualité dans le courant, en balançant alternativement sa trompe et sa queue, et de temps en temps pompant une provision d'eau dont il se douche adroitement. Ce qu'il aime surtout, le monstre, c'est de trouver un endroit profond où il va se placer au milieu du courant : l'eau lui passe sous le ventre et au-dessus du dos et de la tête. Il est debout au fond de la rivière et disparaît complètement à nos yeux; la trompe relevée, droite comme une colonne, ne sort de l'eau que par le petit bout; et comme cette cheminée d'aérage lui rend la respiration très facile, il restera là des heures entières, au grand ébahissement des autres habitants de l'eau, jusqu'à ce que l'appétit l'appelle dans le bois voisin. **Éléphants.**

Il y a six semaines, je ne fus qu'à demi rassuré en me rencontrant seul avec deux de ces messieurs, — je ne les traitais pas irrévérencieusement de monstres à ce moment-là, — au fond d'un bois. Voici comment cela m'arriva.

J'allais à Kégalle. De Kandy, il y a d'abord un bout de chemin de fer; c'était facile. En descendant à Polgahawela, il me restait trois lieues à travers bois, par une petite route bien tracée. Souvent il y a un coche public, car il existe un

service organisé; mais organisation en singhalais signifie des avances d'une heure ou des retards de deux.

Bref, ce jour-là, il y avait à Polgahawela, foire, foule compacte, cris et cohues, mais de coche point. J'en demande des nouvelles. Il est parti il y a deux heures, et reviendra dans une heure.

— C'est impossible, me dis-je; s'il est parti il y a deux heures, il ne peut être de retour dans une heure; et s'il revient, sera-t-il prêt à repartir encore? N'y comptons pas!

On m'offrit d'autres véhicules; mais, me confier à des guides qui me semblaient à moitié ivres; être moulu par un cahotement sans ressorts sur une route pierreuse; et puis, payer double pour fournir au plaisir de la kermesse! Allons, allons! je pars seul; je connais la route, et je n'ai à porter qu'un petit paquet : mon bréviaire, une soutane blanche et un peu de linge de rechange; le tout roulé et lié dans une toile cirée noire, et suspendu à l'épaule. En avant, parasol blanc large ouvert. Il y eut un moment de silence dans la foire; ahuri à mon passage, on regardait, avec de grands yeux noirs et de grandes dents blanches, le vieux swami entrer seul, d'un pas résolu, dans le bois; puis on se remit à crier, à danser, à se battre... Je marche.

D'abord çà et là une maison, ou même un village, c'est-à-dire un groupe de dix ou douze maisons; puis un pont sur une rivière assez large; puis la solitude pour les deux lieues et demie qui me restent. De loin en loin une hutte de bûcheron ou de je ne sais quel paysan. Les ondulations du terrain, d'abord très légères, s'accentuent de plus en plus; pour la seconde moitié du chemin, vous avez à droite le bois, sur la pente d'une montagne dont vous ne voyez pas toujours la cime, à travers les arbres; à gauche, il s'étend dans une vallée dont la profondeur varie, mais devient en somme de plus en plus grande. Soudain, je commençai à entendre de loin le son monotone d'une clochette. — Tiens, me dis-je, si j'étais en Belgique, je penserais au saint Viatique porté à quelque malade; mais ici... je ne comprends pas. Un instant plus tard je compris.

Au détour du chemin je me trouvai face à face avec deux

éléphants qui marchaient droit à ma rencontre. Leur maître leur montrait une grande confiance, en les laissant aller seuls en promenade; et ils avançaient, arrachant une fougère par-ci, une branche d'arbre par-là, un fruit vert plus loin. Le mâle marchait devant; il était beau, vraiment, et j'aurais voulu le lui dire dans mon embarras. Une tête comme un fauteuil, place pour deux hommes certainement; une taille à vous faire rêver; deux magnifiques défenses descendant droit, puis se recourbant et relevant les pointes, comme pour offrir encore deux sièges. Une trompe de deux décimètres et demi de diamètre près de la tête, et d'un décimètre encore au bout, se balançait négligemment jusqu'à terre, et faisait la cueillette à droite et à gauche. Une grosse chaîne de fer, attachée je ne sais comment sur le dos, pendait des deux côtés du corps; c'est aux deux bouts de cette chaîne que tintaient les clochettes à chaque pas de l'animal. Sa dame le suivait modestement, moins grande et moins imposante que lui, mais belle encore avec ses deux rudiments de défenses, longues d'un pied seulement et descendant droit comme des crocs de phoque.


ÉLÉPHANT DOMESTIQUE

Je me mis au bord du chemin, au pied d'un arbre, pour laisser passer lentement leurs majestés qui me regardaient de leurs petits yeux calmes et scintillants. A ce moment, je n'étais point fier. Si une idée de massacre leur avait passé par la tête, personne au monde n'était là, ni pour me défendre, ni pour aller raconter l'affaire... Avais-je peur? Pas précisément, mais je fus soulagé tout de même en voyant s'éloigner les deux colossales bêtes.

Savez-vous ce qui m'empêcha d'avoir vraiment peur?

C'est la réponse que me donna un jour un vénérable Père bollandiste. Il y a trente ans, j'étais professeur au collège de Bruxelles; causant confidemment avec le vieillard, je lui exprimais mon désir des missions lointaines. « Mon idéal, disais-je, — comme je n'oserais jamais espérer la grâce du martyre, — ce serait d'aller au loin, de travailler pour la gloire du bon Dieu aussi longtemps qu'il le voudrait bien, et puis, vieux ou infirme, et devenu inutile, d'être un beau jour dévoré par un tigre au fond d'un bois : on n'aurait pas même la peine de m'enterrer. »

— Ah! ah! me répliqua-t-il, cela ne va pas vous arriver. Vous fourniriez le premier exemple connu dans l'histoire de toute l'Eglise, qui ferait mentir la promesse de Jésus-Christ. Jamais un Apôtre ou un Missionnaire ne mourra ainsi; *serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint non eis nocebit*. Des hommes peuvent vous tuer ou vous faire tuer par leurs bêtes, ils peuvent vous dévorer; vous pouvez mourir ou être tué par votre imprudence; mais d'être, comme au hasard, tué par une bête sauvage, jamais! Etre mordu même et avoir un peu de fièvre, soit; mais non la mort!

Cette remarque me frappa; et, effectivement, dans aucune relation de missionnaire je ne trouvai mention de pareille mort. Or, il me parlait, lui, de toute l'histoire de l'Eglise! C'est remarquable, car enfin, ce ne sont pas les occasions qui ont manqué depuis dix-neuf siècles?

***

**Apologue indien.**

A propos d'éléphants, je me rappelle un gentil apologue indien dont on se sert ici pour faire comprendre à ces pauvres gens que Dieu, quoique invisible pour nous et défiant nos descriptions ici-bas, est cependant très beau pour ceux qui le voient là-haut.

Un jour, plusieurs aveugles-nés demandèrent au Rajâ à voir son grand éléphant. Le bon Rajâ le leur permit. Ils s'approchèrent, et l'un deux toucha et caressa la trompe; l'autre prit et tâta un pied; un troisième rencontra la queue; un quatrième examina des deux mains une oreille.

Ils s'en revenaient tout heureux; le Rajâ les vit et demanda :

— Eh bien, avez-vous touché mon éléphant?

— Oui, nous savons maintenant ce que c'est qu'un éléphant.

— Comment le trouvez-vous?

— C'est comme le pilon d'un mortier à riz, dit le premier qui avait touché la trompe.

— Non, dit le second, c'est comme une colonne de véranda.

L'homme à la queue dit : — L'éléphant, c'est comme un manche à balai.

L'homme à l'oreille reprit : — L'éléphant est semblable à un van pour vanner le riz.

Le Rajâ fut bien amusé de l'heureuse science de ces braves gens... Profonde vérité!

Jesu quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud quod tam sitio,
Ut te revelata cernens facie
Visu sim beatus tuae gloriae!

Au revoir, mon bien cher Père; priez pour moi.



# 20^me LETTRE

## Le caméléon. — Sacrifices à l'esprit du mal. — Conversion d'un magicien. — Relations avec le démon.

—

*Kandy, 2 avril 1899.*



AVEZ-vous jamais vu un caméléon?

Imaginez donc une bête à peu près comme vos lézards, longue de trois décimètres, pas souvent de quatre; avec des pattes plus gaillardes et plus grandes, armées de bons petits crochets pour monter le long d'un tronc d'arbre, et pour courir sur la paroi verticale d'un rocher ou d'un mur. Une tête un peu trop grande, avec sa petite mâchoire de boule-dogue, son petit goître et ses gros yeux de grenouille.

**En promenade.**

Il y a une quinzaine de jours donc, après les classes du soir, vers 5 heures, j'entendis le vacarme de tam-tam, tambourins, et cris désordonnés, qui me venait de la vallée. Là-bas, à quatre cents pieds au-dessous de moi, quelqu'un était malade, sans doute, peut-être mourant, et l'on commençait la danse du diable, c'est-à-dire qu'on invoquait directement et formellement le démon, pour ce malheureux moribond. Ce crime, hélas! passe inaperçu aux yeux des protestants, comme si c'était la chose la plus simple du monde! J'en avais le cœur gros, je me sentais mal. Je pris mon chapelet et allai me promener sur une colline déserte.

Je marchais mélancoliquement, et je disais: Ma bonne Mère, je ne puis rien faire pour ces malheureux! Voilà encore une âme de païen qui va se damner. Ne puis-je vous prier d'intervenir et d'obtenir un bon moment pour elle? Sauvez-la! Qu'elle aille aimer et louer notre bon Maître! — Et je priais... j'aurais presque voulu pleurer.

Tout à coup, dans l'herbe, tout près de moi, sous une touffe d'arbuste, j'entends un vif mouvement, un remue-ménage qui m'arrête court : je crains de mettre le pied sur un serpent. Mais non! ce sont deux caméléons, qui jouent ou se battent, je ne sais. Chacun cherchait à mordre l'autre dans la queue : tous deux étaient de teinte grise, les lèvres et le goitre rouges. Mais en courant ainsi en rond l'un après l'autre, ils passent au brun, puis au rouge, belle couleur crête de coq. Les voilà qui se tiennent, se mordant mutuellement la queue : le cercle s'est rétréci, et la course devient plus rapide. Tous deux sont maintenant pâles, d'un blanc légèrement rugueux, et les pattes semblent d'un beau bleu de Prusse.

C'était très curieux : je voulus me baisser pour mieux voir; mon mouvement les effraya, et alerte, l'un d'eux s'enfuit en parcourant un grand demi-cercle, tournant la tête de manière à me regarder constamment de face, avec ses deux yeux brillants, injectés de rouge, d'un air si moqueur, si comiquement peureux, que je partis d'un éclat de rire. Pendant ce temps, l'autre était monté sur l'arbuste où j'eus quelque peine à le découvrir : il était maintenant vert comme le feuillage.

Quand je revins de ma distraction, mes doigts tenaient la troisième dizaine du rosaire. Ah! mais non! pensai-je, ma bonne Mère, je ne vais pas ainsi vous offrir un chapelet émaillé de caméléons! Je recommence plutôt... Je ne sais à quelle heure le tam-tam et les hurlements se turent.

Le lendemain, deux hommes s'avançaient sur la route de Kandy, l'un à six pas derrière l'autre. Un long bambou reposait des deux extrémités sur leurs têtes. A ce bambou était suspendue une civière, sur laquelle gisait un cadavre, couvert de son pagne, étendu droit, les bras raidis le long du

corps. Devant marchaient deux bonzes au regard ivre et hébété... ils allaient, les misérables! ..

*
* *

Cette manie de faire des sacrifices au diable et de l'honorer formellement n'est pas aussi rare que je me l'imaginais jadis, tant que j'étais en Europe. Cela me paraissait alors si horrible, si fou, que j'avais peine à y croire. Mais non! la chose est tout à fait certaine. Sacrifices à l'esprit du mal.

Jamais en Europe, aucune lecture, aucune méditation ne m'avait fait comprendre aussi bien le grand amour de Dieu pour nous et le grand bienfait de la Rédemption. *Non est alia natio tam grandis, quae habeat deos appropinquantes sibi!* Il faut voir l'abrutissement du genre humain sans le Christ. Les poètes ont pu nous faire quelques gentilles descriptions, quelques belles fables, sur le compte de leurs dieux et déesses; mais d'abord en les lisant, ne sentez-vous pas comme ils sont étrangers à toute notion du vrai et du faux, du bien et du mal? Invraisemblance et scandale, voilà tout leur catéchisme. Et encore, croyez-vous qu'en dehors du cercle assez étroit des lettrés, le peuple, la plèbe, sache quelque chose de tout cela et s'élève même à la hauteur de ces méprisables et impuissantes divinités? Eh bien, non.

L'homme du peuple adorera la statue d'un dieu, sans songer à ce qu'elle représente, il la prend superstitieusement, comme il prendra tout autre fétiche. Une frayeur irréfléchie s'est attachée à tel rocher, à tel arbre, à telle bête, à telle statue; et le stupide païen viendra se prosterner devant ce rocher, cet arbre, cette bête, cette statue, sans savoir ni se demander ce que cela signifie ou ce que c'est : il en a peur, voilà tout. Cela porte un nom ou un autre, mais ce nom ne lui dit rien, sinon d'en avoir peur.

Si un bonze, un fourbe de dénomination quelconque, se met à exploiter, à fomenter cette peur, l'imbécile de païen apportera des offrandes... Pourquoi faire? Ce rocher, cet arbre ne sait pas manger! Non; mais on espère qu'après cela il ne fera point de mal. Souvent aussi l'homme le plus grossier, qui après tout ne peut se dispenser d'avoir une âme spirituelle, sent que ce bloc de granit, fût-il sculpté,

fût-il appelé d'un nom plus ou moins connu et compris, ne peut tout de même pas avoir une influence invisible et à distance. Il faut qu'il y ait autre chose là-dessous! Alors il se met à avoir peur de quelque chose qu'il ne voit pas, mais qui peut l'atteindre, de quelque chose de méchant qui ne demande qu'à lui faire du mal, d'un esprit qui saura discerner ceux qui n'auraient pas assez peur de lui, du démon en un mot. Et voilà comment son adoration, ses offrandes, vont s'adresser au démon; et peu importe maintenant que ces hommages lui soient rendus en présence de telle statue et sous tel nom, ou devant tel fétiche sans nom, ou même devant rien du tout dans un endroit propice et silencieux, solitaire : *in omni loco frondoso, et in omni summitate montium*. Or, c'est ce qui arrive ici, littéralement! Allez vous



LA DANSE DES SORCIERS

promener là-bas, le long de telle colline que vous voyez d'ici; elle est un peu à l'écart, derrière le bois; peu de monde doit passer par là. Eh bien, montez au sommet. Vous trouverez une petite place vide et bien battue.

Pas d'idole, rien qui rappelle une idée religieuse ou superstitieuse. Là, juste au milieu, entre deux pierres, ou deux

mottes de terre, qu'on dirait un simple dépôt du hasard, voyez-vous cette petite demi-poignée de cendres, et quelques traces de feu? C'est un autel du diable : on a fait un sacrifice ici. Que demandait-on? Rien! Jamais il ne voudrait vous faire du bien. On cherchait seulement à l'apaiser pour qu'il fît moins de mal,... je ne dis pas : pour qu'il ne fît pas de mal; mais seulement pour qu'il fît moins de mal! D'autres fois vous trouverez ces traces de feu au pied d'un arbre, ou sur la plus haute pointe d'un quartier de rocher, qui perdant son équilibre a roulé de la montagne dans la vallée.

Et quelle est la victime ou l'offrande? Cela varie beaucoup; cela dépend de beaucoup de circonstances; entre autres et surtout de la facilité que vous apporterez à vous laisser extorquer davantage. Ce sera une noix de coco, un perroquet, un coq... L'autre jour, je dus gronder fortement un de nos petits domestiques, qui avait donné deux roupies d'honoraires à un sacrificateur, pour aller immoler une petite chèvre au démon; sa jeune sœur était malade, et il s'agissait de l'arracher un peu à la cruauté du diable qui lui causait cette maladie.

Il n'y a pas si longtemps, les témoins vivent encore, une fillette d'une dizaine d'années fut sacrifiée sur une colline à deux lieues d'ici. On la lia vivante, les mains derrière le dos, à un arbre. On arrosa le tout de je ne sais quelle graisse, huile, beurre fondu... et on y mit le feu. Si elle meurt, tant mieux : le diable accepte le sacrifice; si elle parvient à s'échapper, le feu consumant les liens : soit, qu'elle s'enfuie dans la jungle, mais certes personne, ni parents, ni amis, ni étrangers, n'oserait plus lui parler ni la secourir. Elle est condamnée à mourir de misère ou à être dévorée par quelque fauve. En théorie cela est défendu, mais en pratique... Voulez-vous d'une histoire?

***

**Conversion d'un magicien.**

Écoutez ce que m'a raconté dernièrement un de nos séminaristes, bon enfant qui nous édifie souvent :

« Avant ma naissance, mon père était possesseur d'une assez belle propriété; il était riche pour notre pays; mais

il n'était pas heureux. Tout le monde le maudissait, le fuyait, avait peur de lui. C'est qu'il avait la réputation d'être homme violent et vindicatif qui, pour satisfaire sa colère et son désir de vengeance, recourait au démon, et faisait ainsi beaucoup de mal à quiconque avait la mauvaise chance de ne pas lui plaire. Malheureusement cette réputation était bien méritée et n'avait rien d'exagéré. Mon père était païen fanatique; la seule vue d'une église chrétienne le mettait en fureur, et l'excitait aux plus grossiers blasphèmes et aux incantations diaboliques. Par sa méchanceté, par sa richesse et par sa magie, il s'était acquis une grande influence sur le peuple.

» Un jour se rendant à je ne sais quelle fête, il portait, au lieu de son turban ordinaire, un de ces gentils petits chaperons dont se coiffent souvent les Malabars. Mais voici qu'en route, une perle de ce chaperon se détache, tandis que d'autres menacent de tomber. Dans un village on lui désigne un homme capable de faire la réparation. Il se rend chez cet homme, sans savoir qu'il va parler au catéchiste catholique.

» Tandis que le chapelier travaille, il cause avec son client d'occasion et bientôt la conversation tombe sur la religion, sur les faux dieux et sur le vrai Dieu. Mon père bouillonnait de fureur, il allait donner le marchand à tous les diables. Mais il fallait se contenir, car aucun autre ne pouvait bien réparer l'élégant petit chaperon; et en se contenant, il fallait entendre le discours de ce vingt-deux millions de fois maudit crapaud de chrétien. Mon père se mordit la langue, paya, et s'enfuit. Seulement, de tout le temps que dura la fête, quatre jours, il n'eut pas un instant de repos ni de calme; pas un moment il ne réussit à se distraire : il était bouleversé et dégoûté de lui-même.

» Au retour, il repassa chez ce chrétien pour l'entendre davantage. Son trouble augmentait; les visites se renouvelèrent, se multiplièrent, les opérations magiques chômaient. Bientôt on pria, on pleura. Bref, la conversion suivit; mais une conversion éclatante, car il fallait revenir de loin, et il fallut brûler publiquement, avant le baptême, tous les livres de magie et tous les instruments de sorcellerie.

» Mon père était heureux et se sentait prêt à tout. La famille entière fut baptisée le même jour : père, mère, deux fils et une fille. Mais alors aussi commença l'épreuve. Toutes les familles alliées, toute la caste, toute la région était païenne : on déclara mon père déchu de sa caste. Il pouvait se faire réhabiliter, mais à des conditions assez dures, dont la première de toutes serait l'apostasie du christianisme.

» Or, avoir perdu sa caste, c'est mener une vie impossible, au milieu d'ennemis dont aucun ne veut plus, n'oserait plus même, avoir aucune relation amicale avec vous. On ne vous vend plus rien, on ne vous achète plus rien, on ne travaille plus pour vous, on ne vous salue plus, on ne sait plus que vous existez. Mon père dut abandonner sa propriété qu'il ne pouvait plus exploiter, et quitter le pays.

» Dans une nouvelle patrie, il passa d'abord par une période de vraie misère. C'est alors que je vins au monde. Plus tard, grâce à une certaine instruction qu'il avait reçue, mon père put se refaire une petite position. Et il devint un fervent chrétien, un vrai pénitent!

» Je ne puis encore maintenant penser sans émotion au nombre de fois, et à la manière dont il nous racontait plus tard en famille toute cette histoire, ajoutant, en pleurant à chaudes larmes, les détails les plus humiliants pour lui-même; et je le vis ainsi pleurer, prier, communier fréquemment jusqu'à sa mort. Lorsque ma sœur entra au couvent, ce fut une vraie fête pour lui, on aurait dit le plus beau jour de sa vie! Mais aussi, comment comprendre la bonté de Dieu pour lui! Voici, par exemple, un autre détail dont le souvenir étouffait la voix dans sa gorge.

» Un jour, étant encore païen, il était assis sur la plateforme, devant sa maison, devisant avec quelques soi-disant amis, et mâchant le bétel avec eux — c'est une politesse qu'il faut faire aux visiteurs, que de leur offrir du bétel. — Vint à passer un étranger inconnu, mais dont le scapulaire et le petit crucifix sur la poitrine trahissaient la religion catholique. Il portait sous le bras, ou à la main, un livre. Mon père, poussé par le démon à la vue de ce scapulaire, appela cet étranger, et hypocritement l'invita à se reposer avec eux.

» A peine fut-il installé que mon père lui prit son livre; c'était un livre de prières, contenant un chemin de la croix. Il trouva d'abord une image de Jésus crucifié, et brusquement la couvrit d'un long et dégoûtant crachat rouge de ce jus de bétel dont il avait la bouche pleine.



VOITURE LÉGÈRE

» — Tenez! voilà « leur Dieu! » s'écria-t-il, et il jeta au loin le livre, puis chassa le chrétien de chez lui, avec injures et menaces. Celui-ci, doux et patient, déroula son turban et en essuya soigneusement l'image profanée; puis, jetant un douloureux regard sur mon père, partit en silence. Les assistants étaient atterrés.

» — Il vous fera un procès, dit l'un d'eux.

» — Il n'oserait pas, répliqua mon père! Je voudrais bien voir!

» — Mais son Dieu se vengera, ajouta superstitieusement un autre.

» — Je me moque bien de celui-là! fut la réponse.

Cinq minutes plus tard, sans aucune raison apparente, mon père tomba subitement du haut de la terrasse, hauteur d'homme environ. Le pied était blessé, une artère ouverte; le sang jaillissait violemment; on eut une peine incroyable à fermer et à panser la plaie. La guérison fut lente; mais le malade ne faisait que ricaner et blasphémer plus fort que jamais. »

Voilà ce que me dit le séminariste, et pendant qu'il parlait, je vis une larme brillante descendre le long de sa joue noire.

***

**Relations avec le démon.**

C'est vraiment un fait remarquable que cette tendance de l'homme à entrer en relations avec le démon; et nous savons si le démon aime à nouer ces relations, chaque fois que Dieu veut le lui permettre! Or, cette permission, ce pouvoir accordé au démon, nous y croyons à peine en



Europe, parce que les faits y sont rares; mais ici ils sont fréquents.

En Europe, le démon se heurte partout à deux grands obstacles qui le paralysent et l'abattent : le caractère du baptême est porté par presque tout le monde, et Notre-Seigneur est réellement présent par l'Eucharistie dans toutes les villes et tous les villages! Comment Satan pourrait-il être maître?... Ici c'est tout autre chose. L'homme, hélas! porte le caractère de la bête, et le Fils de Dieu n'est pas là dans son tabernacle. Ajoutez que l'Indien a tout fait pour fortifier ses mauvaises passions, qu'il est descendu dans un abîme de pourriture morale effrayant, et qu'enfin il a une prédisposition naturelle très favorable à ces pratiques infernales.

Chez d'autres peuples barbares, si par exemple vous offensez un homme un peu fier et audacieux, il se jettera sur vous; sa vengeance sera terrible, sauvage, mais au moins elle sera personnelle : il se donnera le plaisir de se venger lui-même. L'Indien, lui, est trop mou et trop lâche pour cela. Il veut, dans sa colère et sa rancune, une vengeance cruelle, mais il aime bien de charger un autre de l'exécution. Or, aucun autre exécuteur n'est plus malfaisant que le démon. C'est donc à lui qu'on s'adresse volontiers, et c'est par la magie, les maléfices, les incantations, qu'on essayera d'assouvir une haine silencieuse et implacable sous des apparences de douceur et de patience.

Il est très vrai que le sorcier auquel on se confie n'est souvent qu'un vulgaire trompeur, un escroc de profession; mais il est très vrai aussi que ce sorcier n'est souvent pas un trompeur du tout, qu'il est bel et bien ce qu'il se dit être. Et les gens recourent à lui, car ils croient au démon, sans idées bien claires peut-être, mais ils croient superstitieusement comme les bouddhistes; ou avec quelques idées à moitié tout à fait claires, comme beaucoup d'Hindous; parfois avec des idées tout à fait claires, reconnaissant bien explicitement que sous les noms de Siva, de Vishnou, de Ganesha, de Krishna, etc., ils n'adorent et n'invoquent en somme que des esprits malfaisants...; malfaisants toujours! car d'un Dieu bienfaisant et aimant les hommes, personne ne se

préoccupe sauf les chrétiens. Et parmi les chrétiens mêmes, ceux-là seuls ont compris cet amour de Dieu, qui sont restés fidèles à l'Église catholique. Il faut voir de près les hérétiques dans leur conduite privée, ou dans leurs relations publiques dès qu'ils sont maîtres, pour saisir le prix de ce don de Dieu que nous appelons la Foi.

En Europe, dans les grandes villes surtout, beaucoup d'hommes ont perdu la foi. L'expérience ne prouve-t-elle pas qu'ils perdent en même temps le sens moral? Pour s'en convaincre, il suffit de consulter la statistique des divorces. Elle est effrayante. Encore faudrait-il, pour apprécier cette déchéance morale, y ajouter le nombre des foyers où la fidélité conjugale n'est plus respectée.

Et cependant ils ont, ceux-là, dans l'âme le caractère du baptême; ils vivent dans une civilisation, une atmosphère tout imprégnée de religion chrétienne! Imaginez donc ce que doivent être les mœurs dans un milieu athée, bouddhiste ou dans une société païenne polythéiste!...

Priez, priez pour ces pauvres gens!



# 21me LETTRE

## Première ordination sacerdotale à Kandy. — Le climat de notre île. — Les Indiens au travail.

—



*Kandy, 15 mai 1899.*

IMMENSE est notre joie! Voici un premier événement pour notre jeune séminaire : pour la première fois nous avons eu l'ordination d'un jeune prêtre indigène, originaire de Colombo, mais destiné au diocèse de Galle. Comme il connaît très bien le singhalais, chose peu commune, on a devancé quelque peu son temps; de sorte que tout en rendant déjà parfois de petits services en chaire ou au confessionnal, il devra continuer ses études régulières avec ses compagnons.

**La foule.**

C'était un vrai événement pour la plupart de nos séminaristes, et même pour les chrétiens d'alentour, que de voir ces belles cérémonies d'ordination : il y avait foule. La fête était rehaussée encore par la présence... dirai-je, de la famille? Oui, et du ban et de l'arrière-ban de la famille et de la caste... Et comme la caste est nombreuse, et la famille riche et honorée, vous devinez le mouvement dans la chapelle, et autour de la chapelle, et au pied de la chapelle, autour de la colline. Et comme dans une famille qui se respecte on ne conçoit pas une fête sans musique, il fallut de la musique, et il y eut de la musique, de la musique

militaire, s'il vous plaît. La fanfare de Colombo qui avait été engagée vint tout d'abord se ranger devant l'église; mais elle resta dehors. Du reste comme la chapelle, que je viens de me permettre d'appeler l'église, allait certainement être trop petite pour tout ce monde colombien et kandyen, l'heureuse famille l'avait doublée, en la prolongeant d'un plancher et d'un toit, sur la petite plaine en pente. Ce toit, d'une trentaine de pieds de long, appuyé sur bambous et fait en feuilles de palmiers était orné en haut, en bas, au dehors, au dedans et aux coins, de fleurs, de rubans, de bannières, de toutes sortes de choses flottantes, pendantes, ondulantes... Le tout aux couleurs criardes produisait un assez singulier effet, singhalaisement beau! Aussi la foule faisait-elle des yeux! et des bouches!

On apercevait de tout : des parents heureux, des cousins émus, des chrétiens pieux, des bouddhistes curieux, des mahométans bêtement sérieux, des enfants qui contenaient leurs natures remuantes.

Enfin les cloches sonnent, car nous avons des cloches, ne vous l'avais-je pas déjà dit? Les séminaristes, en soutanes bleues et ceintures rouges, vinrent occuper les deux ailes du transept, les ordinands prirent leurs places dans le chœur : ils étaient deux : l'un allait recevoir le diaconat, l'autre la prêtrise. Puis la messe commença; c'était Son Excellence le Délégué apostolique qui officiait, au milieu du religieux silence d'un peuple trop attentif cette fois pour pouvoir prier! Et la musique se taisait toujours : nous ne savions pas même qu'il y eut là-bas, au fond, une bande de musiciens.

Toutes les fonctions saintes se firent sans le moindre désordre, très régulièrement. Au bout de deux heures et demie, la messe s'achevait et l'archevêque enlevait ses ornements sacrés, quand tout à coup l'orchestre commença une gavotte en règle, légère et dansante, à donner des larmes de dévotion à tous les indigènes, et à arracher un petit sourire de distraction à tous les Jésuites européens. Ce sourire, très heureusement, put être dissimulé dans les surplis et les étoles... mais pour ma part, je sentais bien que je devais être prudent et modeste : il ne m'aurait pas

fallu rencontrer le regard d'un de mes confrères : nous aurions éclaté! Après quelques prières d'actions de grâce, le Délégué se leva, donna une bénédiction au peuple et se retira.

***

**La fête bruyante.**

Alors ce fut l'un des beaux moments de la fête. Toutes les émotions sortirent de leur contrainte : ce furent des cris, des éclats, des sifflets, chacun semblait vouloir montrer ce qu'il saurait, au besoin, produire avec ses poumons. Ajoutez la fanfare qui cette fois s'en donnait.

Enfin, dans l'herbe de la colline, au pied de chaque arbrisseau, au bord de chaque chemin, on avait disposé de gros pétards destinés à jouer des solos à travers les cris des gens et les jeux de la fanfare. Et ils en firent, des solos; il fallait se bien tenir les nerfs pour ne pas faire rire de soi!...



UN SÉMINARISTE DE KANDY

Au milieu de ce tapage, un cortège se forma, je ne sais comment. Toute la caste colombienne et toutes les connaissances kandyennes, et nombre d'inconnus curieux, se trouvèrent en marche, musique en tête, le jeune prêtre en queue avec père, mère, frères et sœurs, etc., etc... se dirigeant vers le nouveau bâtiment, en passant devant l'ancienne partie du séminaire. Savez-vous comment les coqs et les dindons chantent? En fermant les yeux, n'est-ce pas? Mais pourquoi? Parce qu'ils savent leur musique par cœur! Eh bien, nos musiciens militaires marchaient en jouant, les yeux ouverts; mais pour bien montrer qu'ils avaient beaucoup de morceaux dans leur répertoire, mais que d'autre part ils les savaient très bien par cœur, un camarade suivait, portant assez péniblement environ un demi-mètre cube de papiers et de cahiers de

musique. Vantez-moi, après cela, vos orchestres européens! En ont-ils jamais fait autant? Aussi jouait-on de beaux airs, et on jouait avec sentiment : si bien qu'au bout d'un morceau, la plupart des casques ou des bérets se trouvaient l'un sur l'oreille gauche, l'autre sur l'oreille droite, l'autre sur la nuque.

Moi, je m'enfuis à ma chambre pour rire un peu à l'aise et pour me rappeler l'entrée solennelle de Monseigneur Van Reeth dans une ville de son diocèse, où on lui chanta avec enthousiasme un *Ecce sacerdos magnus*, sur l'air de *Malbrough s'en va-t-en guerre!* Et Monseigneur avait beau faire hum! hum! dans sa barbe : on lui expliqua que tout le monde était très sérieux et très respectueux, et tout finit par un bon sourire !

Ici le cortège, sauf le Délégué apostolique et ceux qui en route réussirent à tourner un coin, se rendit dans le nouveau bâtiment encore en construction et inoccupé, mais dont une salle, le futur réfectoire, avait pu être préparée et ornée pour la circonstance. Mais à quelle ornementation vous attendez-vous? Banderolles, petits drapeaux, rubans, guirlandes de fleurs ou de papiers coloriés, en firent les frais. Puis des tables chargées de bonbons de toute espèce et de rafraîchissements divers.

Rappelez-vous les passages de la Bible : Assuérus dressa des tentes et tint table ouverte pendant cent quatre-vingts jours, et chacun pouvait venir s'en donner son saoûl; *nec erat qui cogeret eos comedere aut bibere*. Mais c'était royal cela; cent quatre-vingts jours! Notre famille colombienne ne fit ainsi que pour un jour, et c'était beaucoup, car les musiciens savaient ce que c'est que d'avoir soif; et les hurleurs se sentaient quelque peu de creux dans l'estomac... Toute la cérémonie fut interrompue de temps en temps, tantôt par un compliment préparé par écrit et lu par un membre de la caste, ou par une connaissance de la famille, tantôt par un morceau de musique, qui fournissait un prétexte à parler moins, mais permettait de manger plus consciencieusement et plus longuement, tantôt encore par la visite du Délégué apostolique ou du Père Supérieur, qui



LE SÉMINAIRE ACHEVÉ — 1899

devaient leurs félicitations au nouveau prêtre et aux heureux parents. Puis vint un moment un peu plus doux.

***

La fête intime.

Tandis que les laïcs, hommes, femmes et enfants, croyants ou mécréants mangeaint, jasaient, buvaient, criaient, écoutaient la musique, nos séminaristes n'étaient pas là, c'est clair! Ils étaient dans l'autre bâtiment, attendant le nouvel élu du Seigneur. J'allai le trouver et l'invitai à s'écarter un moment pour venir donner sa première bénédiction à ses frères.

Ici rien de bruyant ne l'attendait: c'était plutôt quelque chose comme du silence. Mais quand la porte s'ouvrit, que notre bon jeune prêtre se trouva en présence de ses compagnons, et qu'il vit ses quatre-vingts collègues se jeter à genoux devant lui, il fut saisi d'une émotion qu'il n'avait pas éprouvée au milieu de tous les cris et de toutes les détonations : il éclata en sanglots, et ne put prononcer qu'à grand'peine la formule de bénédiction; puis tandis que chacun venait lui baiser la main, l'émotion les gagna tous. Ils ont du cœur, ces Indiens, autant que nous.

Le lendemain ce fut une seconde fête toute semblable : notre prêtre chantait sa première messe. Ce qui me frappa surtout ce jour, ce ne furent plus toutes les exhibitions de la famille : je les avais vues la veille; mais ce fut ce que je voyais cependant pour la centième fois : l'ornementation de l'autel. Imaginez donc!

Nous étions à la veille de la Noël, au cœur de l'hiver; à ce moment vous n'avez en Belgique que des arbres secs et nus, que des bouquets de fleurs artificielles. Ici nous sommes en hiver aussi, mais cet hiver n'est hiver que de nom : on peut le lire au calendrier. En réalité, c'est différent! Avec notre printemps perpétuel, nous sommes toujours en pleine saison des fleurs, que cela s'appelle décembre ou septembre ou juillet, c'est bien égal : vous aurez des bouquets de roses épanouies, de lis de toute couleur et de toute structure, et de mille autres fleurs aussi belles que nombreuses et sauvages. Tout cela fleurit, s'ouvre, se fane, fructifie et

fleurit encore. Que de fois je me suis dit : Oh ! cette branche ! je voudrais être peintre pour en donner une idée en Belgique. Il est vrai qu'on ne m'en croirait pas ; on dirait : imagination d'artiste ! Il faudrait voir les crèches de Noël et les grottes de Bethléem, au milieu de ces riantes couleurs, de cette riche verdure, sous ce beau soleil qui, voulant être de la fête, croit faire de son mieux en vous dardant tout ce qu'il a de plus chaud.

***

**Le climat de notre île**

Mais aussi quel climat que celui de notre délicieuse île aux épices !

Voici deux de mes collègues. L'un était déclaré par les médecins belges : « un oiseau pour le chat ! ce jeune prêtre n'a point de poitrine ; il n'en a plus que pour un an de vie ! » Eh bien, il arrive à Ceylan, et voici bientôt six ans qu'il enseigne et travaille comme tout autre, donnant ses quatre heures de classe par jour, outre des répétitions, des travaux manuels, des détails d'administration,... et il n'est plus question d'oiseau, ni de chat, ni de poitrine !

L'autre collègue est ici depuis un an et demi. En Belgique, les médecins l'avaient condamné et abandonné : « Que voulez-vous que nous lui fassions ? il n'a plus que quelques mois à vivre : la consomption avance. » On hésitait : « Serait-il bon pour lui d'aller à Kandy ? — Il serait bon pour lui d'y être ; mais y aller ; il est trop tard : il n'arrivera plus vivant ! » Il partit cependant, et il arriva ; mais juste pour se mettre au lit pendant trois ou quatre semaines.

Nous nous disions : « Voilà, on pouvait s'y attendre ; mais enfin, il faudra voir. » Et nous l'avons vu se relever et se promener d'abord comme un infirme, pendant deux semaines, puis comme un honnête homme pendant deux autres semaines. Maintenant nous le voyons donner ses quatre heures de classe par jour, diriger d'autres travaux, étudier lui-même les langues indigènes et composer des traités pour ses élèves ! Il lui faut bien, pour une année encore peut-être, prendre quelques précautions, éviter les refroidissements après la transpiration ainsi que les courants d'air ; mais quant aux forces et à la vie, il a l'air bien décidé

à nous enterrer d'abord tous, et puis à jouer aux quilles avec nos ossements! Quel climat!

Et moi-même! N'a-t-on pas dit en Belgique que je ne suis plus qu'une ruine, que je vieillis, que... je ne sais combien de vilaines choses? Ah mais non, mais non! Venez voir plutôt. Je me porte mieux que je ne m'étais jamais porté en Belgique depuis vingt ans. Encore quelques années de ruine pareille, et le vingtième siècle ne voudra plus rien admettre des vieux racontars du dix-neuvième.

Ici tout rajeunit, au contraire. Les plantes ne se résignent jamais à perdre leurs fleurs. Elles auront des bourgeons, des fruits mûrs, des branches nouvelles; mais manquer de fleurs, cela jamais!

Et les hommes me semblent faire de même; c'est presque littéralement cela : on rajeunit.

***

**Les Indiens au travail.**

Il est vrai aussi que les indigènes ne font pas beaucoup d'efforts pour vieillir : il faut les voir au travail surtout; c'est là l'idéal.

Il y a peu de temps, nous étions trois dans un train qui nous emportait à quelques lieues d'ici. On travaillait à une tranchée.

— Oh! oh! voyez donc ces ouvriers! m'écriai-je; comme cet ouvrage va avancer rapidement!

Et nous eûmes quelques minutes d'un bon rire.

Une soixantaine d'ouvriers étaient là, avec de belles pioches fournies évidemment par le gouvernement de Sa Majesté, brillantes et neuves, lourdes et puissantes : il y avait de quoi couper l'île en deux. Chaque homme levait la sienne de ses longs bras noirs, la hissait, hissait toujours, la brandissait en l'air, à trois pieds au-dessus de sa tête... Gare quand il l'abattra! Ce sera un désastre dont les abîmes gémiront! Oui-da! Il la laisse retomber de son poids, et la pioche qui n'a jamais appris ce qu'elle devrait faire mord au hasard, et détache un pouce cube de terre! Pauvre pioche du gouvernement!

Cela pourra vous expliquer un peu la lenteur de nos

bâtisses du Séminaire. Il est vrai, cependant, que voici enfin une aile achevée : un sixième environ du projet total... si jamais ce projet total parvient à se réaliser! Et comme nous étions serrés, et plus que serrés dans notre bâtiment provisoire, voici que nous nous sommes séparés à peu près comme seraient deux séminaires distincts. Je reste dans l'ancienne maison, avec les PP. Hosten, Vossen et le F. Nebeling.

Quand le P. Koch rentre au logis, il est avec nous. Nous avons les séminaristes latinistes et l'infirmerie. Cela fait la moitié du tout, et s'appelle parfois le petit séminaire. Nous avons cuisine, réfectoires, chapelle. Dans l'aile du nouveau bâtiment est installé le grand séminaire, c'est-à-dire le Père Supérieur et les autres membres de la communauté avec les théologiens et les philosophes, cuisine particulière, réfectoires, chapelle, salles de récréation, bibliothèques... c'est complet...

Vous feriez d'assez grands yeux si vous pouviez voir ce nouveau bâtiment, dans le goût des édifices européens de ce pays. Les murs intérieurs blanchis à la chaux sur plafonnage; les murs extérieurs plafonnés comme chez vous, mais ensuite, comment exprimer cela?... enduits d'une couche de couleur rouge brique un peu pâle. Cet enduit est formé sur place, d'un mélange de chaux et de poussière de briques, pilées à cet effet par une escouade de femmes armées de marteaux, et groupées là-bas sous un hangar en feuilles de palmiers. Quelques enfants apportent continuellement tous les déchets qui tombent des mains des maçons.

Adieu! priez pour moi et pour les pauvres Indiens.

J.-B. VAN DER AA, S. J.



# TABLE DES MATIÈRES




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00112 9009



